



FONDO PIZZOFALCONE



NAZIONALE

BIBLIOTECA

B. Prov.
XI

VITTORIO EM III

203

NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Aradit

XVII



26-E-38

Num.° d'ordine

672

Falchetto



123

9
5

P. R.

203



543546

COMMENTAIRES SUR LES MÉMOIRES DE MONTECUCULI,

*Généralissime des Armées, & Grand-Maitre
de l'Artillerie de l'Empereur;*

PAR Monsieur le Comte TURPIN DE CRISSÉ,
Maréchal des Camps & Armées du Roi, Ins-
pecteur Général de Cavalerie & de Dragons,
des Académies Royales des Sciences & Belles-
Lettres de Berlin & de Nancy.

..... Belli ex me discite labores
Fortunam ex aliis. Eneid. Lib. XII.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez { LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.
LEJAY, Libraire, Quai de Gèvres, le second à droite, en
entrant par le Pont au Change, au grand Corneille.

M. DCC. LXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.



David d'An

Moreau

LIVRE SECOND.

*Maximes appliquées de la Guerre qu'on peut faire
contre le Turc en Hongrie.*



CHAPITRE PREMIER.

De la Guerre.

LEs Peuples barbares (a) mettent leur principal avantage dans le grand nombre & dans la fureur : les milices bien disciplinées le mettent dans la valeur & dans le bon ordre.

A 2

OBSERVATION.

CHAPITRE PREMIER.

De la Guerre.

(a) **T**OUT ce qui n'étoit pas Grec ou Romain étoit appelé barbare par ces deux Nations, comme s'il n'y avoit qu'elles qui eussent des loix, une religion & des arts. Il n'y a de barbares que les peuples qui n'ont ni loix, ni religion, ni arts; ainsi Montécuculi se trompe en appelant les Turcs barbares: il n'y a rien dans leur religion, toute absurde qu'elle est, qui n'enseigne l'humanité, l'amour de son prochain, & le respect le plus profond pour la Divinité. Le Turc a des loix, & des juges pour les faire observer; & si les arts n'ont pas encore atteints cette perfection que l'on remarque chez les autres Nations de l'Europe, c'est que la constitution de son Gouvernement retrécit le génie, & enchaîne l'industrie. Toute Nation qui naît esclave, qui n'a, par conséquent, ni la liberté d'agir par elle-même, ni même de penser, où l'intérêt de l'État & celui du particulier sont totalement séparés, & où il y en a un autre qui absorbe ces deux premiers, qui est celui du Despote, parce que tout lui est réversible, doit nécessairement rester dans l'ignorance des arts. C'est avec raison qu'un Auteur moderne * dit que lorsque le despotisme est parvenu à un certain degré, qu'il ne voit rien, n'imagine rien, & ne redoute que les nouveautés; parce que le Despote ne voit rien pardelà sa volonté qui est une, que l'esclavage où sont ses peuples les force à rester dans une ignorance profonde, & que cette même ignorance leur donne le plus grand attachement pour leurs anciens préjugés,

* Droit public de l'Europe, tom. 1. pag. 313.

& le plus grand éloignement pour ce qui peut les en écarter. Cependant le Gouvernement du Turc, tout despotique qu'il est, n'est pas une marque de barbarie relative à la Nation; elle peut l'être pour le Despote; mais c'en est une certaine de la foiblesse des peuples, qui ne provient que de leur servitude.

Montécuculi dit que *les peuples barbares mettent leur principal avantage dans le grand nombre.* Il est vrai que la force des armées Turques consiste dans le nombre, & non dans la valeur intrinsèque de chaque membre qui les compose; mais c'est plutôt une preuve de leur ignorance dans l'Art de la guerre, que de leur barbarie, à moins que Montécuculi n'ait cru ces deux mots synonymes, ce qui n'est pas; on peut être ignorant sans être barbare; mais une Nation éclairée ne peut pas être barbare.

Ce ne sont plus aujourd'hui ces anciens Ottomans, qui ne connoissoient d'autre habitation ni d'autre ville qu'un camp (a), depuis la conquête de Constantinople, dont le Turc s'empara en 1453, & depuis qu'il eut étendu son Empire tant en Europe qu'en Asie, l'aisance & les richesses lui firent perdre peu à peu le goût des camps, & la mollesse, jointe aux vices de son Gouvernement, rendent aujourd'hui cette Nation peu à craindre pour ses voisins.

Le Turc n'a aucune forme stable dans son militaire, & la force des corps n'est point combinée sur la possibilité à un seul homme de les commander; mais sur le plus ou moins de soldats que peut fournir la Province dont on tire les milices. Un Régi-

(a) Les Turcs descendent des Tartares, & ils ne furent connus qu'au commencement du troisième siècle. Leur premier Sultan fut Ottoman, que sa Nation couronna en 1300; mais dans ces premiers tems cette Nation étoit vagabonde, & n'avoit pas encore songé à se fixer ni à fonder un Empire.

ment est de six, de huit, de dix & de douze mille hommes ; ils ne sont point divisés par bataillon , par escadron , ni par compagnie, cependant il y a des Capitaines.

Quoiqu'il y ait dans les armées Turques toutes les parties qui constituent un militaire dans les formes, comme infanterie, cavalerie, artillerie & génie, le peu d'ordre qu'il y a dans l'infanterie & dans la cavalerie, le peu de connoissance que le Turc a encore sur les proportions de l'artillerie, & l'ignorance où il est sur la maniere de fortifier, sur l'attaque & la défense des Places, rendent cette Puissance peu formidable ; & lorsqu'on ne s'épouvantera point de ce nombre prodigieux de troupes, qui n'est dans le fond qu'un assemblage de milices sans expérience, ramassées à la hâte, sans discipline, sans ordre, & commandées par des Généraux aussi ignorans qu'elles, il sera facile de battre le Turc. Sa force principale est dans sa cavalerie, encore ne consiste-t-elle que dans le nombre ; car dans la façon d'attaquer, il n'y a ni disposition ni ordre, c'est un gros de cavalerie qui marche avec beaucoup de célérité, & qui attaque avec fureur ; mais avec de l'ordre, de l'ensemble & du courage, on dissipe bientôt cette multitude, qui, lorsqu'elle trouve de la résistance, fuit avec la même promptitude qu'elle attaque avec vivacité.

Sa milice de mer est peu nombreuse, elle n'est redoutable pour aucune Puissance maritime, elle n'est pas même comptée parmi les ordres militaires. Personne n'ignore que la marine Turque est très-foible, & si elle a quelques gros vaisseaux, ils sont en petit nombre, & mal construits.

C'est par orgueil que cette Nation n'a point d'Ambassadeur dans les Cours étrangères. L'intérêt que toutes les Puissances de l'Europe ont à sa conservation, pour ne pas aggrandir quelques-unes de ces Puissances, en est encore un motif ; mais c'est

par la nécessité du commerce que toutes les Nations ont des Ambassadeurs ou des Résidens chez elle. Cette conduite des Cours de l'Europe, qui n'est que relative à leur commerce, & nullement au respect ni à la considération qu'elles ont pour cette Puissance, flatte la vanité du Turc, & lui fait imaginer que c'est un hommage qu'elles rendent à la majesté de son Trône. Il faut flatter l'orgueil de cette Nation, s'en servir pour étendre le commerce ; & comme le dit encore le même Auteur moderne, *il importe à tous les peuples qui font le commerce du Levant, que la Grece & les autres Provinces de la domination Ottomane, soient entre les mains d'une Nation oisive, paresseuse, & qui ignore l'art de tirer parti des avantages que lui présente sa situation* *.

* Droit public de l'Europe, tom. 1. pag. 376.

Quoique le Turc soit vain, efféminé & ignorant ; malgré tous ces défauts, malgré les vices qui sont dans son Gouvernement civil & militaire, il ne peut pas être mis au nombre des peuples barbares, & si jamais cette Nation a assez de courage pour secouer le joug du despotisme, & abandonner ses anciens préjugés, ce qui en sera une suite certaine, elle deviendra très-formidable & très à craindre pour ses voisins.

CHAPITRE II.

Des Préparatifs.

LE Turc, dont le Gouvernement est cruel (a), & tout militaire, tient ses préparatifs de guerre toujours prêts, & si par hazard ils ne se trouvent pas sur les lieux où ils doivent servir, il les y fait transporter avant que son dessein éclate.

Dans les années qui précéderent l'an mil six cent soixante-trois, un nombre incroyable de vaisseaux & de barques remonterent le *Danube* (a), tirés par des buffles, & conduisirent en Hongrie, à *Belgrade* (b), à *Effek* (c), & à *Bude* (d), une prodigieuse quantité de vivres, de grosse artillerie, de munitions, & de choses semblables.

Mais comme les préparatifs ne se peuvent faire sans éclat, le Turc cherche des prétextes spécieux pour les colorer. C'est dans cette vûe qu'il fit alors courir le bruit, tantôt qu'il alloit en *Dalmatie* (e) contre les Vénitiens, & tantôt en *Transylvanie* (a)

(a) *Danube*, grand Fleuve qui a sa source dans la Souabe, & va se jeter dans la mer noire, après avoir traversé toute l'Allemagne, la Hongrie & la Bulgarie; son cours est de plus de 900 lieues.

(b) *Belgrade*, Ville considérable dans la Servie, sur le Danube, près de l'endroit où la Save se jette dans ce fleuve; le Prince Eugene l'assiégea en 1717, & ayant défait les Turcs qui venoient pour la secourir, il s'en rendit maître: on y a érigé un Évêché en 1728.

(c) *Effek*, Ville d'Esclavonie, sur la Drave, près de l'endroit où cette rivière se jette dans le Danube; il y a aux environs un pont de bois fameux, ce fut Soliman qui le construisit en 1529. Montécuculi n'en faisoit pas grand cas.

(d) *Bude*, grande Ville de la basse Hongrie; c'étoit la résidence des anciens Rois de Hongrie: les Turcs la prirent en 1541, les Chrétiens la reprirent en 1686. Elle est sur la rive droite du Danube, & vis-à-vis, sur la rive gauche, est la petite ville de Pest.

(e) *Dalmatie*, grande Province sur le Golfe Adriatique, du côté de
la

Transylvanie (a) contre Ragotzki. Il en usa de même en 1643, quand, pour surprendre Candie, il feignit d'en vouloir à Malte.

Le remede à ces feintes est de n'être pas crédule (b), de ne laisser jamais ses Places frontieres dégarnies, d'avoir, outre les garnisons, un camp volant qui puisse dans le besoin camper aux environs, & les fournir abondamment, & tout cela de bonne heure, parce que,

1°. Les choses nécessaires ne s'achètent, ne se conduisent, & ne se font qu'avec du tems, & il n'y a que Dieu à qui cette parole convienne: *il dit, & il fut fait*. Dans les troubles le tems & les moyens manquent, l'application est distraite çà & là, le prix des choses augmente, les pays par où l'on passe, & qui devraient fournir des charriots, s'en acquittent mal, la confusion, l'inquiétude de sauver leurs propres effets, l'aigreur des

la Grece. Elle a l'Albanie au levant, l'Isle du Golfe de Carnero au couchant, le Golfe de Venise au midi, la Croatie, la Bosnie, & la Servie au nord.

(a) *Transylvanie*, grande Province entourée de bois & de montagnes; c'étoit anciennement une dépendance du Royaume de Hongrie, ensuite elle a eue ses Princes; depuis 1699 elle a été cédée à l'Empereur, qui y a un Gouverneur général & un Conseil souverain: elle a la Hongrie du côté du couchant, la Valaquie & le Danube au midi.

Tome III.

B

esprits , & la crainte de s'engager dans les troubles , vous rendent quelquefois vos amis même plus contraires que favorables ; l'ennemi d'ailleurs peut empêcher les passages , & conjecturer ce qui vous manque , & quels desseins vous avez. Lorsque Philippe de Macédoine voulut faire la guerre aux Perses , il s'y prépara deux ans auparavant , & Henri IV , Roi de France , s'étant mis dans la tête un vaste dessein , avant que de l'exécuter , il s'y disposa pendant plusieurs années. Louis XIV , aussi Roi de France , ayant résolu d'entrer en Italie avec une armée l'an 1663 , y envoya des Commissaires l'année précédente , pour s'y pourvoir de grains , de fourrages , d'artillerie , de quartiers , pour y faire des liaisons , & autres choses semblables. Et l'an 1667 , avant que de se mettre en campagne pour la conquête du Pays-Bas , il mit ordre aux affaires de son Royaume & de ses Finances , remplit ses coffres , augmenta son armée , acheta Dunkerque des Anglais , & par ces précautions , & plusieurs autres , assura le succès de son entreprise.

II^o. En un mot , un long appareil produit une prompte victoire. C'étoit une maxime parmi les Romains (c) , qui est encore aujourd'hui suivie chez les Turcs , de faire de grosses & courtes

guerres , & c'est un proverbe commun ; qu'un homme sage ne doit pas s'embarquer sans biscuit.

OBSERVATIONS.

CHAPITRE II.

Des Préparatifs.

(a) **L**E Gouvernement du Turc est entièrement militaire , c'est une suite nécessaire du despotisme , parce que l'état militaire se ressent moins de l'esclavage que le peuple , & que souvent il fait la loi au Despote. C'est le seul état qui soit respecté & considéré chez le Turc , si on en excepte les Ministres de la loi ; mais ce n'est pas une raison pour qu'il soit cruel , ainsi que le dit Montécuculi. La justice militaire y est , sans doute , plus prompte que celle qui dépend des Juges civils ; il en est de même chez toutes les Puissances ; mais elle n'est pas plus sévère que dans aucun autre gouvernement militaire , elle l'est même moins à certains égards. On ne voit point chez le Turc de peine de mort pour les déserteurs (a), loi qui n'a lieu que chez quelques Nations , qui se piquent avec raison d'être

(a) Il est très-rare que le Turc déserte , même lorsqu'il est en guerre contre les Persans. Quoique ces deux peuples aient la même religion , la secte est différente , & ces deux Nations ont une haine mutuelle l'une pour l'autre ; c'est le mépris & l'éloignement qu'on lui inspire en naissant pour toutes les Nations qui ne suivent point sa secte , qui est le frein le plus puissant pour l'empêcher de déserteur ; ainsi il n'est pas surprenant qu'il n'y ait point de loi qui condamne les déserteurs à quelques peines afflictives.

civilisées. Le gouvernement civil & militaire du Turc n'est, sans doute, pas conduit par des personnes aussi éclairées & aussi instruites qu'il peut l'être chez les Puissances de l'Europe ; mais elles en savent assez pour ne pas ignorer que le sang d'un citoyen est précieux à l'État. Si les punitions sont sévères, promptes & infligées, sans égard à aucune considération, c'est un moyen sûr pour qu'elles soient moins récidivées, & cette conduite, loin d'être cruelle, est une action de douceur & d'humanité.

Sa politique de tenir prêtes toutes les choses nécessaires à la guerre, d'avoir ses arsenaux bien munis, son artillerie en bon état, ses magasins remplis, est excellente, & devrait être imitée de toutes les Puissances de l'Europe. Sa politique s'étend jusqu'à faire ses préparatifs sans éclat ; ou s'ils ne peuvent pas être ignorés, il cherche des prétextes apparens, pour qu'ils ne donnent aucun ombrage à ses voisins, ni à ceux qu'il a dessein d'attaquer. Il y a dans cette conduite une sagesse digne de la Nation la plus instruite & la plus versée dans l'art de gouverner.

(b) Lorsque l'on a des voisins puissans, & dont les intérêts sont entièrement contraires à ceux de l'État, il faut avoir autant d'attention à ce qu'ils font chez eux, qu'ils sont intéressés à savoir ce qui se passe chez leurs voisins ; mais que leurs Places frontières soient en état ou négligées, qu'elles soient munies d'artillerie, de munitions de guerre, de subsistances & de troupes, ou que ces précautions n'aient point été prises, ce désordre chez l'étranger ne doit point empêcher de tenir toutes les Places frontières en état, munies, non-seulement de tout ce qui est nécessaire à leur défense ; mais encore de l'artillerie, des munitions & des subsistances qu'il faudroit à une armée que l'on feroit camper en avant de ces Places. Par ces précautions, on ne sera point surpris, & on sera en état d'entrer en campagne

avant que l'ennemi ait seulement songé à avoir des magasins, une artillerie prête à marcher, & qu'il ait pu assembler ses troupes.

(c) C'est toujours une excellente maxime, de faire les guerres les plus courtes qu'il est possible ; mais on ne peut y parvenir qu'en les faisant très-vives, & en livrant des batailles ; ce sont les batailles qui décident d'une guerre, les combats particuliers entre les détachemens des deux armées ne menent à rien, ou à peu de chose, & ne terminent jamais une guerre ; mais il ne suffit pas de livrer bataille, il faut y joindre la plus grande sagesse, de grandes combinaisons, choisir un terrain avantageux, & faire ses dispositions relatives à ce terrain & à l'arme qui peut agir avec plus de force. Il n'est pas égal de parvenir à exécuter ses projets en six ans ou en deux : si la chose est possible, il faut prendre cette dernière voie, plutôt que de prolonger une guerre qui fait peu de mal à l'ennemi ; mais qui est très-préjudiciable à l'État, quelque succès que puisse avoir ses armes. Si l'eût été possible de terminer la dernière guerre dès la première campagne (a), je pense que toutes les Puissances belligérantes y auroient beaucoup gagnées, si ce n'est des possessions, du moins des sujets, & je ne crois pas qu'il y ait à choisir ; mais lorsque plusieurs Puissances alliées font chacune la guerre sur leur terrain respectif, ou même sur le territoire ennemi, & dans différens points, & que les Princes ne commandent pas eux-mêmes leurs armées, les guerres se prolongent nécessairement, quoique ces armées soient commandées par des Généraux expérimentés, habiles & citoyens (b). Si les Rois commandoient

(a) Je pense que cette possibilité étoit réelle, si toutes les Puissances alliées avoient agi de concert pour le bien de la cause commune.

(b) Lorsqu'un Prince réunit les talens militaires à ceux du gouvernement civil & politique, il lui est plus avantageux de commander lui-même ses armées. Comme il n'a à répondre qu'à lui seul des événemens, il peut hasarder bien

14 COMMENTAIRES SUR MONTECUCULI,

eux-mêmes leurs armées, les guerres seroient plus courtes, à moins qu'ils ne ressemblassent à Alexandre & à Charles XII, qui ne connoissoient d'autre Cour & d'autres palais qu'un camp, ni d'autre existence que la guerre ; mais en les supposant justes & peres de leurs sujets, il n'y auroit aucun motif personnel qui pût leur faire prolonger la guerre.

des choses qu'un Général assujetti à une autorité supérieure n'oseroit pas entreprendre. La crainte de ne pas réussir enchaîne souvent les talens & les idées d'un Général, il n'ose hasarder une action qui, si elle réussit, peut être décisive pour l'État, & si elle ne réussit point lui devient très-funeste : au lieu qu'un Prince qui ne répond à personne des mauvais succès, ne peut être retenu que par la crainte de ne pas réussir.

ARTICLE PREMIER.

Des Hommes.

LE Turc a sur pied une milice perpétuelle (a), qui, par des recrues continuelles, demeure toujours complete ; elle consiste en troupes de l'État, & en troupes auxiliaires ; les troupes de l'État sont entretenues en partie de la solde qu'on leur donne, & en partie des *Timares* (a) ; les

(a) *Timares* : on appelle en Turquie *Timares*, certaines terres que le Grand-Seigneur donne à une sorte de soldatesque, qui n'a point d'autre paye que ces *Timares*. Il y en a de deux sortes, les *Zaims* & les *Timariotes* ; les premiers ont 5000 âpres de revenu par cavalier, les *Timariotes* n'en ont que 3000 ; celui qui les commande s'appelle *Alaï-Begler*.

auxiliaires vivent du butin qu'on fait sur l'ennemi.

I°. Le Timare est un revenu assigné sur certaines terres , pour la plupart conquises par les armes , & qui ont quelque rapport aux Colonies Romaines, ou aux Fiefs & Commandes. C'est pourquoi lorsqu'il est mort un Soldat , plusieurs personnes se présentent aussi-tôt pour remplir la place , de la même manière que l'on court parmi nous après les charges & les bénéfices vacans.

II°. Les auxiliaires , quoiqu'on leur donne ce nom , sont pourtant de véritables sujets, comme il parut l'an 1665 & 1666 , à l'égard de George Giska, Prince de *Valaquie* (a) , & du Kan des Tartares ; car ayant été accusés l'un de collusion avec les Chrétiens dans le combat de *Lowentz* (b), & l'autre de défobéissance , ils furent tous deux dépouillés, & chassés de leurs États.

Les recrues qui se font pour remplir les pla-

(a) La *Valaquie* est une grande Province située à l'Orient de la Hongrie, de la Transylvanie, & de la Russie noire ; elle est tributaire du Turc, qui y met & dépose les Princes à son gré. Ce Prince s'appelle *Hospodar*. L'Empereur est maître de la partie occidentale , & y a établi un Conseil qui gouverne.

(b) *Lowentz*, ou *Leuvenz*, petite Ville de la haute Hongrie, près de *Leopoldstat*, à 10 lieues de *Gran*.

ces vacantes, font composées de Soldats engagés ou volontaires.

I°. Les engagés se prennent à la Porte, ou parmi les *Janissaires* (a), ou parmi les jeunes gens élevés dans le Serrail. Ceux-ci, fils de Chrétiens Européens, ayant été enlevés à leurs peres depuis l'âge de huit ou dix ans jusqu'à vingt ans, par voie de tribut & de décime, font conduits à Constantinople, & distribués selon leur génie & leurs talens, dans les emplois de la Cour, ou des Jardins, ou dans les exercices militaires.

II°. On leve les volontaires en faisant publier que la Porte s'ouvrira pour enrôler des Soldats; tous y courent en foule pour se faire écrire sur le rôle, quoiqu'on n'y reçoive que les enfans des Janissaires, les Renégats, & les valets des Officiers de guerre.

III°. Ces recrues se font à Constantinople, ou dans l'armée même.

Le Grand Visir précédent fit venir du Serrail quatre mille jeunes hommes, & les enrôla parmi les Janissaires & les *Spahis* (b), l'an 1658, après qu'il

(a) Les *Janissaires* sont les Gardes du Grand-Seigneur, & sont les meilleures troupes. Ils sont tous fantassins.

(b) *Spahis*, cavaliers Turcs; leur nombre est de 12000, payés par la Chambre

qu'il fut parti d'*Andrinople* (a) pour aller en Transylvanie s'emparer de *Jeno* (b).

L'an 1663, aussitôt après la prise de *Neuhausel* (c), le Visir Mahomet fit ses recrues dans l'armée même, & prit pour remplacer les morts, des valets des Officiers, choisissant les plus robustes & les plus aguerris; il fit Timari-Spahis tous ceux qui voulurent demeurer en garnison dans la Place, & leur donna à chacun six *âpres* (d) par jour, jusqu'à ce que les villages d'alentour fussent remis, & en état qu'on en pût tirer quelque chose de réglé pour la subsistance de ces troupes. Après la bataille de *St. Gothard* (e), il en enrôla encore plusieurs milliers.

Chambre du Sultan, mais leur paye n'est pas fixe; car il y en a qui n'ont que 12 âpres par jour, & d'autres qui en ont 100.

(a) *Andrinople*, grande Ville de Romanie. Andrinople est la seconde Ville de l'Empire Ottoman, dont Constantinople est la Capitale: en 1701 sur la fin de l'année, il sortit une fontaine de feu qui réduisit en cendre plus de la moitié d'Andrinople.

(b) *Jeno*, Ville de la haute Hongrie du côté de la Transylvanie; elle est forte, & a un bon Château: elle est située sur la rive droite du fleuve Kerès, entre Gyula & Themiswar.

(c) *Neuhausel*, petite Ville de la haute Hongrie, sur la Neutra; ses fortifications furent démolies en 1725 par ordre de l'Empereur.

(d) *âpres*, Monnaie Turque, qui vaut neuf deniers.

(e) *St. Gothard*, Ville de la basse Hongrie, sur la frontière de Stirie;

Tome III.

G

IV°. Ces sortes de recrues font fort bonnes , parce que le même nombre de gens vigoureux déjà disciplinés & accoutumés aux exercices , qui s'offrent pour être Soldats , subsiste toujours , & qu'on peut choisir les meilleurs parmi les bons ; mais la raison de ce grand concours est que le seul métier de la guerre est en estime , & qu'il n'y a point d'autre voie pour parvenir aux dignités , aux richesses & aux charges , de sorte que tous ceux qui ont du génie & de l'inclination pour les armes , ne manquent jamais d'emplois ; ainsi l'éloge que *Vegece* (a) donne aux Lacédémoniens , se peut aujourd'hui donner aux Turcs avec beaucoup de justice.

Les armées toujours entretenues ont de grands avantages (b).

I°. On est respecté des amis & des ennemis , & par conséquent maître de maintenir la paix , ou de faire sur le champ la guerre , soit pour prévenir l'ennemi , soit pour l'empêcher de devenir trop puissant. Ainsi les Romains secouru-

elle est située au confluent du Laubnitz & du Raab. C'est auprès de cette Ville que M. de Montécuculi remporta en 1664 une grande victoire sur les Turcs.

(a) *Vegece* , Auteur latin qui a écrit sur l'Art militaire , dans le tems qu'il commençoit à tomber parmi les Romains.

rent les *Mamertins* (a) contre les Carthagi-
nois , & les Corinthiens reprocherent à ceux de
Sparte d'avoir trop laissé croître la puissance d'A-
thènes. On est en état de profiter d'une heureu-
se conjoncture , comme fait le Turc des divi-
sions des Chrétiens , de donner du secours à ce-
lui qui en demande , & de faire des entreprises ,
lorsqu'on voit les affaires de son ennemi en dé-
sordre.

II°. On a toujours sous sa main de vieux Sol-
dats qui font une armée véritable & immortel-
le ; véritable , parce qu'ils sont aguerris ; immor-
telle , comme les dix mille Perses , parce qu'on
ne la licencie jamais , & qu'on la renouvelle sans
cesse. C'est le rempart de l'État , la sûreté de la Pa-
trie , & le trésor inestimable des Princes : car lorf-
qu'ils attendent la nécessité pour lever des troupes ,
ils ne trouvent que de la canaille nouvelle , incon-
nue , sans expérience , sans discipline , sans ordre ,
& qui n'a que le nom d'armée. C'est ce qui faisoit
dire à l'Empereur *Leon* (b) avec beaucoup de rai-
son , qu'il y avoit deux choses nécessaires pour

(a) Les *Mamertins* étoient des peuples de Sicile , dont le petit État
étoit auprès du détroit de Messine , au Nord-Est de la Sicile.

(b) *Leon*. Ce Prince commença à régner l'an 457 de J. C.

le soutien des États, l'agriculture & la milice (c); la première pour nourrir tout le monde, & la seconde pour défendre la première.

III°. On est en état d'exécuter les délibérations aussi-tôt qu'elles sont prises; & loin de laisser perdre les occasions, on peut, au contraire, prévenir la renommée par sa marche, & faire sentir la foudre avant qu'on voye l'éclair; car il est naturel & juste que le fort commande au faible, & celui qui est armé, à celui qui ne l'est pas.

Il est donc aisé au Turc de faire la guerre, & plus commode même que de demeurer en paix, parce qu'ayant toujours des armées sur pied, il fait des conquêtes, il vit sur l'ennemi, il diminue sa dépense, & retire ses Soldats de l'oisiveté, source des séditions.

Contre ce péril, dont on est menacé à toute heure, il n'y a qu'une précaution à prendre, qui est d'avoir toujours sur pied un corps de vieux Régimens d'une longue expérience, acquise par un grand nombre d'occasions où ils soient signalés, parce que,

I°. Le but de celui qui entreprend la guerre, est de combattre l'ennemi en campagne, & de gagner une bataille: bien loin de la gagner, on

ne peut pas même la hazarder prudemment avec de nouvelles troupes, qui ne sont ni disciplinées ni aguerries: & qui seroit assez fou pour le faire? ce ne sera ni Scipion, ni Sempronius, ni Vegece. Ainsi sans vieux corps on ne peut prétendre à la fin qu'on se propose en faisant la guerre.

II°. Il faut du tems pour discipliner une armée (*d*), encore plus pour l'aguerrir, & beaucoup plus pour faire de vieilles troupes. L'art, qui imite la nature, n'agit point par saut, mais par degré. Le premier choix doit être bon, parce qu'on ne peut introduire une bonne forme dans une méchante matiere. Les levées qu'on fait en ce tems-ci sont pitoyables, & cette premiere faute a des suites dans toutes les autres parties de la guerre. Il faut que le soldat ait de bons maîtres pour lui apprendre l'exercice, qu'il soit souvent en faction, & qu'il se trouve en plusieurs combats; car l'habitude ne s'acquiert que par des actes réitérés; qu'il survive enfin, & qu'il soit revenu d'un grand nombre d'occasions dangereuses, ce qui est très-long & très-difficile à faire.

Les Romains même, qui étoient auparavant de si grands maîtres dans l'art militaire, & qui avoient soumis tant de peuples, ayant in-

terrompu quelque tems l'usage des armes , ne purent faire tête à Annibal , & ce ne fut qu'après beaucoup de pertes & de malheurs , qu'ils se rétablirent dans le métier de la guerre , & dans leur premiere fortune. Que n'eût point fait Annibal contre une Nation moins brave que la Romaine ? Toutes ces choses bien considérées , montrent la nécessité de cette maxime.

Qu'on doit faire grand cas de troupes aguerries , qu'il faut les conserver , & en avoir toujours bon nombre sur pied.

1°. Quand les armes sont florissantes , les arts , le commerce , & tout l'État fleurissent sous leur ombre ; mais dès qu'elles viennent à languir , il n'y a plus ni sûreté , ni force , ni gloire , ni valeur , & l'on ne peut pas se flatter qu'en demeurant dans ce repos on puisse jouir d'une vie commode & tranquille , car on ne laissera pas d'être inquiété , quoiqu'on n'inquiete personne.

La République Romaine se soutint tant qu'elle fut en guerre avec les Carthaginois. Un grand Empire ne peut se maintenir sans armes. S'il n'attaque , il est attaqué , & s'il n'a des affaires au-dehors , il en a au-dedans. C'est une loi universelle , qu'aucune chose sous le soleil

ne demeure au même état ; il faut qu'elle monte ou qu'elle descende , qu'elle croisse ou qu'elle diminue. Quoique le soleil semble s'arrêter quand il est arrivé au solstice , il ne s'arrête pas , & l'État qui paroît calme au-dehors , ne l'est pas toujours. C'est une question parmi les Philosophes , si , entre le mouvement direct & réflexe d'une pierre qu'on jette en l'air , & qui retombe en bas , il y a quelque intervalle de repos , ou s'il n'y en a point ; mais il est hors de doute parmi les Politiques , que dans le voisinage de peuples ambitieux , puissans & jaloux , & particulièrement du Turc , dont nous parlons , on ne peut avoir de véritable paix ; il faut l'accabler ou en être accablé , tuer ou périr. Le lustre des armes se ternit , quand on ne songe qu'à conserver ce qu'on a , sans se soucier de faire des conquêtes ; la réputation se perd premièrement , & ensuite la puissance.

II°. Les premiers Monarques du Monde ont autorisé par leur conduite la maxime qu'il faut toujours être armé (e). La Suede a dans chaque Province un certain nombre de maisons & de terres destinées , comme les Timares des Turcs , à l'entretien des soldats , avec un si bel ordre , qu'elle peut d'une heure à l'autre assem-

bler des forces considérables par mer & par terre , & on y fait tant d'état de la milice , que les principales Charges du Royaume ne se donnent qu'à ceux qui se sont distingués par le mérite de la guerre , selon la coutume des anciens Romains. La Hollande est aussi toujours armée ; l'Angleterre entretient sur mer une puissante flotte ; la Pologne a de très-bons réglemens pour lever dans le besoin cent mille chevaux , & même davantage ; mais la liberté licencieuse de ce Royaume corrompt ces avantages , & trouble ces réglemens. La France oblige non-seulement les Vassaux de la Couronne qui relevent directement du Roi , mais aussi les arrières-Vassaux , de servir en guerre , équipés d'armes & de chevaux , & cela toutes les fois qu'ils en sont sommés en vertu de leurs fiefs : l'ordre qui s'en publie pour les premiers s'appelle *Ban* , & celui qui se publie pour les derniers s'appelle *arrière-Ban*. On y joint des Régimens toujours entretenus , qui portent le nom des Provinces de Picardie , de Normandie , de Champagne , de Navarre & de Piedmont , puis les Régimens des Gardes-Françaises & Suisses , qui , tous ensemble , font une puissante armée , tant par le nombre , que par la
valeur

valeur de la Noblesse Française portée à la guerre par sa propre inclination , & peut-être aussi par la nécessité de faire ou de chercher fortune; car les aînés étant seuls héritiers des biens paternels , il faut que les cadets travaillent à en avoir d'ailleurs. L'Espagne étoit autrefois formidable par ses armées qui avoient beaucoup augmenté sa grandeur ; mais l'estime des armes s'étant affoiblie par la suite du tems , & les graces établies pour récompenser le mérite du soldat ayant passé à d'autres professions , on a vu tomber peu à peu la Monarchie , qui ne se rétablira jamais qu'en remettant les armes en crédit.

Je fais qu'il y a dans les pays héréditaires de l'Empereur, beaucoup de Noblesse chargée par l'ancienne institution de la défense de la Patrie , & qu'il y a encore quelque milice des Provinces commandée par le Colonel du pays ; mais comme ces troupes n'ont ni le génie , ni les dispositions qu'il faut pour la guerre , & qu'elles sont sans exercice & sans discipline , on ne peut faire sur elles que très-peu , ou point du tout de fond : outre qu'une infinité de fiefs qui appartenoient autrefois à des Vassaux obligés d'aller à la guerre en personne , ont passé depuis quelques années , par vente , par legs , ou par dévolution , au pouvoir

Tome III.

D

des Ecclésiastiques & du Fisc , qui , au lieu de ces braves Gentilshommes , ne fournissent présentement que des paysans. Pour ce qui regarde la Noblesse , on vit l'an 1647 l'Empereur Ferdinand III , marcher en personne au secours d'*Egra* (a) en Bohême , suivi d'un très-petit nombre de Gentilshommes. Pour la milice provinciale , qui ne fait qu'elle se débande à la première occasion , qu'il ne faut qu'une maison brûlée par hazard à quelqu'un d'eux , ou un village pillé , pour les mettre tous en fuite , ou qu'ils s'adonnent tous au larcin & à la licence ? Il en faut donc revenir à la milice mercenaire , peu utile , parce qu'elle est assemblée tumultuairement. On ne l'éprouva que trop dans celle qu'on leva dans les États de l'Empereur dans la dernière guerre avec beaucoup de dépense & peu de fruit ; & cependant on en a continuellement besoin , parce qu'on a continuellement à craindre de la part du Turc. Que ne fait-on donc un établissement durable de troupes choisies , braves , vieilles & expérimentées.

(a) *Egra*. Cette Ville est située sur la rivière d'Egre , & c'est de-là qu'elle a pris son nom ; elle est forte & bien peuplée. Cette Place étoit assiégée par les Suédois , sous la conduite de Wrangel , qui la prit avant l'arrivée de l'Empereur.

Mais on peut opposer à l'entretien d'une armée toujours sur pied.

1°. Que c'est une charge insupportable pour le pays & pour les finances , à quoi on répond :

1°. Que les Royaumes de la très-auguste Maison d'Autriche ne cèdent ni en bonté , ni en fertilité , ni en grandeur , à d'autres qui portent une pareille charge.

2°. Que c'est le nom d'armée perpétuelle qui révolte les esprits , & non pas la chose : c'est un fantôme qui n'a de terrible que l'apparence , puisque de tous tems il y a eu de grosses armées entretenues continuellement ; & lorsqu'on les a diminuées par la réforme ou par le licenciement , on a été obligé de les remplir de tems en tems avec beaucoup plus de dépense & moins d'utilité. Quels tems ont jamais été paisibles ? On a eu le siècle passé la guerre avec le Turc jusqu'à l'an 1606 que se fit la treve ; les discordes civiles succéderent , puis les desseins d'Henri IV qui devoient éclater l'an 1610. Les guerres de Bohême commencerent en 1618 , & durèrent jusqu'à l'an 1648 , & l'on ne goûta les fruits de la paix qu'en 1650. Peu de tems après ; c'est-à-dire , l'an 1655 , il fallut reprendre les armes pour l'État de Milan , ce qui fut suivi des trou-

bles de Pologne & de Danemarck, depuis 1657 jusqu'en 1660, puis la guerre avec le Turc depuis 1661 jusqu'en 1664, puis l'invasion de la Flandre par les Français en 1667, enfin les révoltes de Hongrie en 1670. Combien en tout ce tems-là peut-on compter d'années de repos ? On licencia une partie de l'armée Impériale l'an 1650, & on fit en 1655 de nouvelles levées; on licencia en 1660, on fit de nouvelles levées en 1661; on licencia en 1662, on fit des recrues en 1663; on licencia en 1665, on fit des levées en 1667; on licencia en 1668, on fit des levées en 1670. Quelle épargne y a-t-il là ? Si l'on suppose la dépense des licenciemens, des nouvelles levées, des recrues, des marches & des passages, on trouvera qu'elle surpasse de beaucoup celle de l'entretien réglé & perpétuel d'une armée toujours sur pied.

3°. L'inquiétude de se voir toujours en danger d'être surpris, ruiné honteusement sans combattre, est un grand mal, & le repos d'esprit là-dessus mérite bien d'être acheté par quelque dépense considérable. Seroit-il si difficile d'établir par tous les Royaumes de l'Empereur, une fois pour toujours, dans chaque village une maison, un jardin, ou quelques champs desti-

nés à l'entretien d'un certain nombre de soldats , lesquels étant nourris dans l'exercice & dans la discipline , composeroient une armée perpétuelle , sans qu'on fût obligé de les distribuer en des quartiers toujours nouveaux ; & si à chaque dix maisons on imposoit la subsistance d'un soldat , à qui elles fourniroient le vivre & l'habit , quand il seroit présent , & l'équivalent en argent pendant son absence , le fardeau seroit-il insupportable ? Auguste remontra au Sénat qu'il étoit nécessaire d'établir un revenu perpétuel pour la solde de la milice , & ordonna que le vingtième des successions , des héritages & des legs , fut mis dans le trésor militaire. On pourroit encore augmenter ce fonds des parties casuelles de l'État , comme sont les amendes ou peines pécuniaires , les confiscations , les fiefs dévolus , les biens des familles éteintes , & semblables extraordinaires ; modérer les dépenses ordinaires , & préférer aux dépenses superflues celles de la guerre , qui sont nécessaires ; faire manier les finances par des mains pures & innocentes ; punir de mort le crime de péculat ; effrayer par la rigueur des supplices & par les confiscations , ceux qui se trouvent coupables , & ne point confondre le trésor militaire avec les autres.

4°. Le dégât & le butin que peut faire un ennemi auquel on n'est pas en état de résister, cause un dommage plus grand, sans comparaison, que cette dépense. On gémit alors, quand on sent l'effet d'un mal qu'on pouvoit prévenir, & d'un embrasement qu'il étoit aisé d'éteindre dans son origine ; mais les personnes sages se moquent de ces gémissemens.

II°. On pourroit objecter contre une armée perpétuelle (*f*), le préjudice qu'en recevraient la liberté & les privilèges des États, qui ne consentent à l'entretien des troupes que d'une année à l'autre. On répond :

1°. Que les privilèges ne souffrent aucune atteinte, lorsque les États accordent par les mêmes suffrages en une seule fois, ce qu'ils ont coutume d'accorder en plusieurs.

2°. Les privilèges se demandent & s'accordent pour le bien du privilégié, & non pour son mal. Or le pouvoir d'empêcher l'établissement d'une armée toujours subsistante, est un privilège préjudiciable aux privilégiés, & par conséquent ils ont intérêt qu'il soit aboli, de même que la loi cesse quand la fin de la loi ne subsiste plus. Qu'on me dise, de grace, s'il y a un autre moyen de maintenir l'État ; si aucun endroit

de l'Europe est plus exposé à la guerre que celui-ci, & plus proche du Turc, & si de mémoire d'homme on n'a jamais eu de paix qui n'ait été ou dangereuse ou suspecte ?

III°. On peut encore objecter que les séditions des soldats sont à craindre. Je réponds :

1°. Qu'il y a plusieurs remèdes à ces inconvénients. Les Politiques en prescrivent les règles, & les Puissances voisines, qui sont toujours armées, en donnent l'exemple.

2°. Après tout, on doit de deux maux choisir le moindre, parce qu'on ne trouve rien dans ce monde, non pas même dans les élémens, qui soit pur, net, assuré; mais la prudence consiste à savoir connoître la qualité des inconvénients, & à prendre pour bon ce qui est le moins mauvais.

I°. Que les recrues se fassent donc continuellement (*g*), ou des valets de soldats, ou des volontaires de l'Empire, & d'ailleurs, ou des prisonniers de l'ennemi, qui sont Chrétiens, comme les *Albanois* (*a*), les *Bosniens* (*b*), les

(*a*) Les *Albanois*, Peuples de la Grece, qui ont la Macédoine à l'Orient, le Golfe de Venise au Couchant.

(*b*) Les *Bosniens*. Cette Province étoit autrefois une dépendance du Royaume de Hongrie, elle appartient aujourd'hui au Turc, elle est

Rafciens (a), & autres semblables , ou des gens qu'on demande aux Provinces conquises comme fit la Suede en Danemarck l'an 1658 , ou qu'on en tire de quelque Académie militaire.

1°. L'armée diminue continuellement , comme la neige au Soleil. Le soldat meurt de mort naturelle , ou violente ; l'ennemi , les payfans , les maladies , la famine , le chaud , le froid , les fatigues le font périr. Il devient incapable de servir par l'infirmité & par la vieillesse. On en tire des armées pour la garde des Places & des Provinces conquises. Ainsi les armées , quoique victorieuses , ont toujours besoin de recrues , comme on fait par sa propre expérience , & par la pratique d'Alexandre , d'Annibal , & de César dans leurs armées.

2°. On devroit en chaque Province établir une Académie de guerre à l'imitation des Janissaires du Serrail , où l'on instruiroit aux exercices militaires les orphelins , les bâtards , les mendiants & les pauvres , qu'on nourrit dans les hôpi-

taux ;

gouvernée par un Bacha qui réside à Bagnaluc. La Bosnie a au couchant la Croatie , la Dalmatie la confine au midi , la Servie au levant , & la Save au nord ; cette riviere la sépare de l'Esclavonie particuliere.

(a) Les *Rafciens* ; ces Peuples sont répandus dans toutes les Villes de Hongrie , leur pays est la partie septentrionale de la Servie.

taux ; & cette fondation feroit peut-être d'un plus grand mérite pour les Fondateurs , & d'un plus grand bien pour la Religion Chrétienne , que l'établissement de nouveaux monasteres , ou de collèges superflus.

3°. Pour maintenir les compagnies toujours complètes (i) , il faut les faire passer en revue tous les deux ou trois mois , & châtier avec la dernière rigueur les Capitaines qui , par de faux rôles , fraudent le trésor , & mettent le succès de la guerre en danger ; car le Général comptant sur les soldats qu'il croit avoir , & qu'il n'a point , prend de fausses mesures , & se trompe dans la disposition qu'il en fait. Gustave Adolphe , Roi de Suede , accordoit ordinairement aux Capitaines quelques passe-volans en cette maniere ; à chaque dix hommes qui passoient en revue , il leur en donnoit un ; c'est-à-dire , qu'il en payoit onze , avec obligation de tenir toujours à leurs propres dépens les compagnies entieres , & en bon état. Dans l'armée Impériale , durant la guerre , les Capitaines & les Colonels touchoient dans les quartiers la paye des compagnies entieres , à condition de les représenter complètes au commencement de la campagne. Cela se pratique aussi en France.

II°. Pour la remonte des cavaliers (*k*).

1°. On donne en Espagne aux cavaliers , des chevaux qu'on marque en leur coupant une oreille , & chaque cavalier , pour justifier la mort de son cheval , doit en rapporter l'oreille & la peau de la tête , avec un certificat de son Capitaine , & les présenter au Bureau des Commissaires.

2°. Dans le service de l'Empereur , on a distribué quelquefois des chevaux aux cavaliers pour les remonter ; mais comme cela ne regarde point l'Officier , il n'y prend pas garde de fort près , & c'est sur le Prince que roule cette dépense , qui devient très-considérable , par la friponnerie des cavaliers qui vendent leurs chevaux , ou qui les laissent mourir de faim exprès , par le peu de soin qu'ils en ont , afin d'être à pied , & de ne point servir.

3°. Cela fit juger qu'il valoit mieux pour le service donner une certaine somme d'argent aux Colonels , & les obliger de faire eux-mêmes les remontes , parce qu'ils peuvent trouver des chevaux à meilleur marché que les Commissaires , & qu'ils s'appliquent beaucoup plus à les conserver , que s'ils n'y avoient point d'intérêt.

Les Turcs ont pour armes défensives des cottes

de mailles , des jupons piqués , des gantelets de fer qui couvrent le bras jusqu'au coude , des pots ou petits casques , des targues ou boucliers.

Ils n'ont point de cuirasses qui les couvrent pardevant ou parderrière , ni à pied , ni à cheval , de forte que n'étant point chargés d'armes , ils sont d'une merveilleuse agilité , tant par eux-mêmes , que par la vitesse de leurs chevaux , par la légèreté des harnois , des selles , & des fers dont ils sont ferrés , qui sont fort minces & fort unis ; c'est ce qui les rend si prompts à courir devant & derrière , à caracoler aux flancs & à la queue , à harceler , à investir , à se retirer , & à faire tomber l'ennemi dans des embuscades ; mais ils ne peuvent soutenir de pied ferme & sans s'ouvrir , le choc d'un escadron bien proportionné , bien ferré , & armé pesamment. La maniere de combattre des Tartares , des Moldaves & des Valaques , est très-bien décrite par Tite-Live dans les Numides , par César dans les Soldats d'*Ambiorix* (a) , & par Tacite dans ceux de *Tiridate* (b). Ils ne portent point d'armes défensives , ils ont des selles sans étriers & sans arçons , le sabre , l'arc ,

(a) *Ambiorix* , Roi des Eburons , Peuples qui habitoient le Pays où est Liège.

(b) *Tiridate* ; c'étoit un Roi d'Arménie.

& quelque balle de feu au bout de la flèche : ils combattent en fuyant , ils courent toujours , & menent deux ou trois chevaux en main , pour monter sur celui qui est frais quand le premier est las.

Pour armes offensives de près, les Turcs se servent de lances avec de petites banderoles sur le fer, du sabre ou du cimeterre, de longues épées pointues, de massues de fer, de marteaux, de haches d'armes, qu'ils portent à la ceinture; de loin ils se servent de flèches, de dards, d'arquebuses à rouet, de mousquets, & de quelques pistolets.

1°. Mais la pique leur manque, qui est la reine des armes à pied, & sans laquelle un corps d'infanterie attaqué par un escadron ou par un bataillon avec des piques, ne peut demeurer entier, ni faire une longue résistance.

2°. Les mousquets des Turcs sont plus longs que les nôtres, & plus petits de calibre; leurs Mousquetaires n'ont point de bandoulières ni de fournimens, & c'est pour cela qu'ils mettent plus de tems à recharger. Comme la trempe de leur fer est excellente (1), les mousquets se chargent d'autant de poudre que pèse la balle; ils portent plus loin, & font plus d'effet que les nôtres. Le

Soldat ne se fert point de fourchette, & par conséquent il tire moins juste ; leur meche est de coton retors.

Au contraire, il faut mettre dans notre infanterie un tiers de Piquiers, armés de corselets, de pots en tête, & de demi-brassarts, & deux tiers de Mousquetaires avec des fourchettes, & il faut avoir bon nombre de boucliers pour en armer les premiers rangs des bataillons ; on pourra les conduire avec l'artillerie, ainsi que les autres armes défensives, pour les distribuer ensuite où il sera besoin.

LES ARMES DE LA CAVALERIE.

1°. Pour la défense on a les cuirasses (*m*), composées du devant & du derrière ; mais il faut qu'elles couvrent sans embarrasser, & qu'elles ne rendent pas le soldat inutile : les casques avec des lames pendantes pour défendre le col, les oreilles & le nez, des gantelets de fer qui aillent au coude, & dont les doigts ne soient pas ferrés. Ces armes sont nécessaires, parce que l'attaque unie & ferrée est celle qui rompt l'ennemi ; & quand quelqu'un du premier rang vient à tomber, il fait perdre toute la force du choc, jusques-là que les chevaux qui sont derrière s'épou-

vantent , & què toute la troupe se déconcerte.

II°. Les armes offensives sont de longues épées avec de bonnes gardes , qui ne plient point , des pistolets , & quelques mousquetons.

1°. Tout l'avantage consiste à former un corps solide , si ferme & si impénétrable , qu'en quel-qu'endroit qu'il soit ou qu'il aille , il y arrête l'ennemi comme un bastion mobile , & se défende par lui - même ; mais on ne peut avoir cette fermeté sans la pique à pied , & la cuirasse à cheval.

2°. La cavalerie légère sert à faire des cour-fes (*n*) , à escorter , à prendre langue , à ruiner le pays de l'ennemi , à harceler son armée , à la tenir toujours sous les armes , & à le charger dès qu'il plie : elle doit avoir pour armes offensives le cimenterre ou l'épée , & la carabine ; mais il ne faut pas qu'elle soit en trop grand nombre , parce qu'elle a beaucoup moins d'agilité en toute maniere que celle du Turc , & que ne pouvant tenir ferme quand on l'attaque vigoureusement , elle cause du désordre dans une bataille , comme on l'éprouva à celle de Lutzen ; ce qui obligea Walstein , alors Général de l'Empereur , à la bannir entièrement de l'armée , & il ne se servit plus depuis d'autre cavalerie légère , que de quelques

Régimens de *Cravates* (a) ou de Hongrois , à qui on donna le même ordre qu'aux Soldats d'Ambiorix , dont nous avons parlé ; c'est-à-dire , de charger l'ennemi quand il fuit , & de fuir quand il tourne le visage.

III°. De toutes les armes dont on se sert à cheval (o) , la lance est la meilleure ; mais il faut qu'elle soit bien garnie , & que les Lanciers soient vigoureux , armés de pied en cap , qu'ils aient de bons chevaux , un terrain uni , ferme , point embarrassé ; les choses étant ainsi , ils se partagent en petits escadrons , vont à la charge au galop , & ouvrent un chemin où les Cuirassiers , qui suivent au trot , entrant après eux , font un grand carnage.

I°. Si la lance n'a pas ces qualités , ou que l'homme , le cheval , le terrain ne soient pas tels qu'il faut , & ne concourent pas à l'impétuosité de la course & du choc , ou qu'elle ne soit pas soutenue de près par les Cuirassiers , elle est inu-

(a) Les *Cravates* sont les Peuples de la Croatie , Province située entre le golfe de Carnero au midi , & la Save au nord : on la divise en Morlaquie , qui appartient aux Vénitiens , & Corbavie , dont la partie occidentale est sous la domination du Turc , & la partie orientale appartient à la Maison d'Autriche , qui y tient un Gouverneur sous le nom de Croatie.

tile, car l'ennemi s'ouvre lorsqu'il la voit venir, cède à son ardeur, puis enveloppe les Lanciers, & les taille en pièces, comme fit Charles Gustave, Roi de Suede, dans les dernières guerres contre les Polonais. La grande dépense & le peu d'usage de la lance, qui ne sert qu'en un jour de bataille, l'ont fait abandonner dans nos armées. Les Polonais s'en servent encore, mais ils les distribuent pour le combat en petites troupes de 25 ou 30 chevaux chacune. Qui en auroit environ 1000, en formeroit 30 ou 40 petits escadrons, lesquels étant menés vivement, & secondés par les Cuirassiers, pourroient faire un grand effet.

L'armée du Turc est distinguée en Infanterie & Cavalerie.

1°. La Cavalerie est composée :

1°. Des Spahis, qui sont de deux sortes ; savoir, des Timari-Spahis, ou Timariots, qui vivent des Timares, & les Baluki-Spahis, autrement Spahoglans, qui sortent du Serrail, & sont payés par la Porte.

2°. Des Bechlis, ou cavalerie des garnisons, comme sont les Houffards en Hongrie.

3°. Des Volontaires.

4°. Des Alcantis commandés des Provinces.

5°. Des Agalars, ou gardes des Bachas.

IIo. L'Infanterie

II°. L'Infanterie consiste :

1°. En Janissaires divisés en plusieurs ordres, ou chambrées, ou compagnies de 300, de 400, & de 1000 hommes chacune.

2°. En Afâpes, qui sont l'infanterie des garnisons, comme les Heyduques en Hongrie.

3°. En Albanois & Bosniens, qui composent ordinairement la garde des Bachas.

4°. En commandés & volontaires attirés, les uns par leur propre courage, les autres par quelques privilèges qu'on leur accorde, & d'autres par l'espérance du butin.

III°. Il y en a qui combattent à pied & à cheval, comme nos Dragons, & qui servent pour l'ordinaire les Bachas.

L'armée Chrétienne est aussi divisée en infanterie & cavalerie.

1°. Il faut avoir plusieurs sortes d'hommes & d'armes pour les différens usages, & pour les divers besoins de l'armée. Il faut frapper l'ennemi de loin & de près (*p*), le soutenir, le rompre, & le poursuivre quand il est rompu. On a des lieux fortifiés à prendre & à défendre, des rivières à passer, des forêts & des montagnes à traverser, des découvertes, des courses & du butin à faire, & autres choses semblables.

Tome III.

F

2°. L'infanterie est comme la base & le soutien de l'armée, soit pour les batailles, soit pour les sièges, & c'est avec elle que les Romains & les Suisses ont fait des choses si admirables. Les dragons sont encore de l'infanterie, à qui on donne des chevaux pour aller plus vite ; l'infanterie doit donc faire la principale force , & la plus grande partie de l'armée.

3°. Il faut que la cavalerie pesante fasse au moins la moitié de l'armée (a) , & que la légère ne fasse au plus que le quart de la pesante, quoique la légère ait été autrefois en grande considération parmi les *Sarmates* (a) & les *Parthes* (b).

4°. Avec cette proportion, la cavalerie qui doit être mêlée parmi l'infanterie n'est point trop nombreuse, & il ne faut pas en avoir moins, par rapport à celle de l'ennemi, dont le nombre est très-grand, par rapport à la Hongrie, qui, en plusieurs

(a) Les *Sarmates* habitoient le pays nommé Sarmatie, qui étoit divisée en Européenne & Asiatique, les Polonais, les Moscovites, & les Tartares habitent aujourd'hui les Pays connus autrefois sous le nom de Sarmatie.

(b) Les *Parthes* habitoient le pays situé entre la Médie & l'Irannie ; ils ont formé sous les successeurs d'Alexandre , un Empire qui comprenoit une grande partie des Provinces dont l'Empire des Perses avoit été composé ; leurs Rois s'appelloient Arsacides , parce qu'ils descendoient d'Arsaces, Fondateur de cet Empire.

endroits, a de vastes campagnes, & enfin par rapport au service qu'on entire, qui consiste en partis, courses, surprises, convois, à poursuivre l'ennemi, à prendre langue, à donner des avis, à défendre le pays du pillage, & à choses semblables.

5°. Les Cuirassiers ne sont pas moins utiles dans un combat que l'infanterie (*r*), sur-tout contre la cavalerie des Turcs, qui étant légèrement armée, ne peut ébranler celle-ci toujours ferme, ferrée, & impénétrable comme une tour.

6°. La cavalerie légère doit être en beaucoup plus petit nombre, pour ne point causer de désordre dans une occasion, & pour pouvoir, sans prendre la fuite, se tenir à couvert derrière l'autre. Si cette proportion n'est observée, ces deux sortes de cavalerie ne s'accommodent pas bien ensemble, parce que la cavalerie légère veut courir, & que la pesante exécute ses ordres au petit pas; la première ne peut ni tenir ferme dans la bataille, ni se renfermer dans des retranchemens, & l'autre ne peut ni courir en combattant, ni camper sans retranchemens. Toutes les fois que ces milices de différente nature se sont trouvées ensemble, leur diversité, & le défaut de la proportion dont je parle, ont fait naître tant de disputes, de désordres, & de dissensions entre leurs Chefs,

qu'ils n'ont jamais pû être de même sentiment dans les expéditions, ni rien faire d'avantageux.

La valeur de l'armée fuit le mérite du Général. Le Turc a des Chefs & des foldats d'expérience, de valeur & d'exécution.

I°. Leur expérience vient de ce qu'ils font dès leur enfance nourris parmi les armes (f), de ce qu'ils montent aux charges par degrés, & de ce que leur Empire étant très-vaste, ils courent diverses Provinces, & font toujours en guerre. Il y a pourtant présentement des abus & de la corruption parmi eux; car on en voit quelques-uns élevés tout d'un coup des emplois de la Porte au commandement des armées, comme le Grand Vifir d'aujourd'hui, lequel étant fils du défunt, & ayant passé sa jeunesse dans les études pour être Moufty, a succédé à son pere d'une manière qui est sans exemple. La source de cet abus est que le Sultan, plongé dans les délices, & peu soigneux de l'observation des loix Mahométanes, ne va jamais à la guerre en personne.

II°. Leur valeur naît premièrement d'une complexion robuste, point corrompue par les débauches, animée d'un sang pur & plein d'esprits, puis de la connoissance de la guerre & des exercices militaires, de la confiance qu'inspirent

les victoires passées , des deux grands poles du monde politique , qui sont la récompense & la punition, dont l'une est très-grande , & l'autre très-rigoureuse chez les Turcs, enfin de la Religion qui leur promet un bonheur éternel s'ils meurent en combattant , & qui leur persuade d'ailleurs que chacun porte écrit sur son front son heure fatale & le genre de sa mort , & que c'est une chose inévitable.

III°. L'exécution vient de leur commandement (1), qui est absolu & point partagé.

I°. Il a droit d'être absolu , parce que chez eux le pouvoir absolu , d'où vient le délégué , étant acquis par le droit des armes , & par conséquent établi & appuyé sur les Loix fondamentales de l'État , demande qu'il n'y ait qu'un seul Prince , & que tous les autres soient esclaves. Ils en sont eux-mêmes si persuadés , qu'ils mettent dans l'esclavage & dans l'obéissance aveugle , la béatitude même de leurs âmes après la mort. Ainsi les commissions sont indépendantes, absolues , & avec une pleine autorité ; on les donne au Général en deux mots , qui sont d'*avancer le service du Prince* , suivant l'usage de la République Romaine , laquelle dans les conjonctures extraordinaires créoit un Dictateur , avec un pou-

voir sans bornes ; mais depuis elle mit ses Consuls à sa place (1).

2°. Le commandement n'est point partagé , & le Chef n'a ni égaux dans sa charge , ni aides , ni collègues , qu'il soit obligé de consulter dans ses entreprises , ou d'accorder , quand ils sont d'avis différent. Mais l'armée , tout le pays obéit aveuglément à ses ordres ; de sa main seule partent les récompenses & les peines ; on retranche par-là tout d'un coup ce qui suit naturellement les délibérations , comme sont les conférences , les objections , les disputes , les dissensions & les jalousies ; & pour ce qui regarde l'exécution , le secret en est beaucoup mieux gardé ; on évite les irrésolutions , les contrariétés d'avis , les retardemens & les lenteurs , qui rompent souvent les plus justes mesures.

Le Général qu'on oppose au Turc , doit avoir , comme on l'a déjà dit , toutes les qualités naturelles & acquises que demande cette charge.

1°. C'est un emploi glorieux que de commander une armée , du salut ou de la perte de laquelle dépendent les Rois , leurs Royaumes &

(a) M. de Montécuculi se trompe. La Dictature est moins ancienne que le Consulat , & hormis Sylla & César , les Dictateurs n'ont jamais été faits que pour une certaine affaire , & pour un certain tems limité.

leurs Couronnes. Ainsi pour en remplir les devoirs, il faut :

1°. Une santé vigoureuse capable de soutenir toutes les fatigues de la guerre, & le mauvais air de la Hongrie, où les jours sont fort chauds, & les nuits fort froides: il faut s'accoutumer aux méchantes eaux, camper sous des tentes, être dans une agitation continuelle, pour pouvoir, comme *Corbulon* (a), animer le soldat à souffrir par son exemple; visiter soi-même les gardes & les fortifications, reconnoître le terrain, marcher à pied, tantôt aux côtés de l'armée pour la secourir, tantôt devant pour la conduire; avoir l'esprit vif, prompt & présent, ce qui dépend beaucoup du tempérament & des organes; la vivacité est nécessaire, parce qu'à la guerre les heures, les momens, les instans sont précieux & irréparables.

2°. Une mine majestueuse (u). Les Éthiopiens y avoient beaucoup d'égard dans la distribution des charges, persuadés que le caractère d'esprit est marqué sur le front.

3°. Une grande connoissance de la guerre, c'est la principale qualité d'un Chef; elle est ac-

(a) *Corbulon*, fameux Général des Romains sous Néron.

quise par l'expérience, & non infuse, car on ne naît pas Capitaine, on le devient; non par les livres, mais en campagne; non dans les plaisirs d'une vie douce, mais sous les armes & sur la neige, en souffrant le froid & le chaud. Ce ne fut pas à l'ombre, ni dans une chambre, mais en s'exposant aux ardeurs du soleil, que *Drusus* (a) apprit le métier de la guerre, qui est celui des Rois & des Grands, & qui ne s'apprend pas tout d'un coup, ni en une ou deux campagnes; car, le moyen de voir en si peu de tems, ou même de se figurer, cette grande variété de circonstances & d'occasions qui s'y rencontrent, & le nombre infini de choses qu'elles renferment? Comment peut-on connoître un tout dont on ignore les parties? Juger de la capacité des Artisans & des Officiers, & suppléer à leur défaut quand ils sont absens, ou qu'ils ne font pas bien? *Trajan* (b) ne se contenta pas de voir les armées en passant, il voulut être disciple avant que d'être maître, & cependant il y a des esprits assez téméraires pour se croire de grands Capitaines,

dès

(a) *Drusus*, frere de l'Empereur Tibere.

(b) *Trajan*, Empereur Romain adopté par Nerva & son Successeur.

dès qu'ils savent manier un cheval , & mettre une lance en arrêt dans un tournoi , ou dès qu'ils ont lû les préceptes de Vegece , ou l'histoire de Tite-Live. Il est étrange que personne ne puisse être reçu maître dans les moindres métiers , à moins qu'il n'en soit jugé capable par l'examen de son ouvrage , & que dans le métier de la guerre , qui est d'une si grande importance , on reçoive souvent des Officiers , sans qu'on ait aucune preuve de leur capacité.

4°. La vertu morale : elle est nécessaire à tout homme , mais particulièrement au Général. On la nomme encore prudence ; c'est une même chose sous deux noms. Elle suit en chaque action qui doit toujours avoir une bonne fin , ce qui est juste , modéré , à propos. Lorsqu'elle se règle sur le passé pour se conduire à l'avenir , on l'appelle *prudence* ; quand elle rend à chacun ce qui lui appartient , on l'appelle *justice* ; quand elle modere les emportemens de l'appétit *concupiscible* , on la nomme *tempérance* ; & quand elle réprime ceux de l'*irascible* , on la nomme *force*.

5°. La force est la vertu propre du soldat (x) , & beaucoup plus encore du Capitaine , qui doit l'enseigner par ses actions plus que par ses paroles. Comme les larmes de l'Orateur font couler

celles de l'Auditeur , ainsi le Général par son exemple , fait couler , pour-ainsi-dire , sa propre hardiesse dans le cœur de ses soldats. Encourager les timides , grossir le petit nombre , ranimer le combat languissant , rallier les troupes rompues , ramener à la charge celles qui ont été repoussées , remettre la bataille , & se perdre au besoin pour sauver l'État , sont des actions dignes d'un Général ; mais sur-tout ne se point troubler , avoir toujours l'esprit présent , ne rien confondre dans le commandement , observer tout , ne faire paroître aucune altération , donner ses ordres avec autant de tranquillité que si l'on étoit en plein repos , c'est le caractère propre de la valeur. Et parce que le cœur , altéré par les passions , envoie au cerveau des esprits qui le troublent & qui le confondent , il s'ensuit que la tranquillité & la netteté de l'esprit est une marque infaillible de l'intrépidité du cœur , dans lequel , pour cette raison , les Anciens ont mis le siège de la sagesse.

6°. La force du Général ne doit pas paroître seulement à attaquer , mais encore à soutenir. A combien de calomnies , de censures , de jugemens de gens ignorans , de la populace , des envieux , & de ses concurrens , n'est-il point exposé ?

Ils changent les noms véritables des choses : ils appellent le brave, téméraire, & l'avisé, irrésolu ; ils accusent le prudent d'aimer à prolonger la guerre , ils traitent le vainqueur d'orgueilleux ; chacun veut faire le guerrier & le juge , & s'imaginer qu'il n'y a de bien fait que ce qui est conforme à son caprice.

Scipion domte l'Afrique , bat quatre armées , rend le Roi Antiochus tributaire de Rome , termine glorieusement la plus grande & la plus dangereuse guerre qu'eussent jamais eu les Romains , & entre triomphant dans Rome. Que lui arrive-t-il ensuite ? Il est calomnié , appelé en jugement , & persécuté jusques dans le tombeau. Un Général, en ces rencontres , doit être comme un rocher inébranlable à la satire & à la médisance , faire le bien , & souffrir le mal qu'on dit de lui , se moquer des fous , mépriser les méchans , & se contenter de l'approbation des gens de bien & de mérite.

Fabius Maximus ne s'étonne point des discours du peuple , ni César de l'opinion de ses ennemis , ni le grand Capitaine du murmure de ses soldats , ni les Apôtres des persécutions des impies. Jupiter rit de la sottise des Poètes , qui le peignent tantôt avec des aîles & des griffes ,

tantôt avec des cornes, tantôt adulateur, & tantôt parricide. On fait que l'éclat d'une fortune illustre attire naturellement les murmures, qui, comme des vapeurs, s'élèvent pour l'obscurcir. Le Général ne doit pas s'en mettre en peine; mais c'est au Prince à le soutenir, il est seul Juge compétent de sa conduite, & il ne doit pas souffrir qu'un autre s'attribue l'autorité d'en juger. Il doit cette reconnoissance à un homme qui sacrifie pour lui ses biens & sa vie. Qu'il ne permette donc pas que la réputation que le Général acquiert par tant de sueurs & de sang, soit impunément déchirée par ses ennemis; c'est une protection qu'il ne peut refuser à ses bons services, parce qu'il est important que celui qui commande les armées ait l'esprit libre de tout autre soin. Les affaires de la guerre étant d'elles-mêmes difficiles & périlleuses, demandent toute son application, de sorte que si elle vient à être troublée & distraite par d'autres dangers & par d'autres embarras, il sera impossible qu'il s'acquitte parfaitement de son devoir. Tous les Chefs, comme disoit *Paul Emile* (a), n'ont pas la gran-

(a) *Paul Emile*. Il y a eu plusieurs Romains appelés de ce nom; je crois que celui dont parle ici Montécuculi, est celui qui commandoit les Romains avec Terentius Varron à la bataille de Cannes.

leur d'ame, l'égalité & l'indifférence de Fabius
 Maximus, ils ne sont pas disposés comme lui à se
 laisser déchirer dans toutes les compagnies, & à
 toutes les tables, sans se précipiter à tout ris-
 quer, & à entraîner dans leur ruine, comme
Samfon (a), la perte entière de la République.
 Je me souviens d'un Général, d'une Nation
 d'ailleurs grave & circonspecte, lequel, pour se
 disculper du mauvais succès d'une bataille, pu-
 blia un manifeste, où il rejettoit toute la faute
 sur le ministère de la Cour. Un Capitaine est
 donc réduit, pour se justifier, ou pour prévenir
 les accusations, à publier à son de trompe les or-
 dres qu'il a eus, les secrets du Conseil, les dé-
 fauts de l'armée, le manquement des moyens, la
 foiblesse & la négligence des Ministres. Il est vrai
 qu'il ne le devoit pas, & qu'il ne lui convient
 pas d'avoir avec le ministère de ces sortes de diffé-
 rends où il est fâcheux de succomber, & pis en-
 core de vaincre ; mais tous n'ont pas le don des
 béatitudes de St. Matthieu, & le Prince ne doit
 point permettre qu'on les réduise à une pareille
 extrémité.

Souffrir
 persécution
 pour la jus-
 tice.

(a) *Samfon* n'a point entraîné dans sa ruine la perte entière de la Ré-
 publique des Israélites.

II°. Le Capitaine qui aura toutes les qualités que nous venons de marquer, ne manquera ni de bonheur, ni d'autorité.

1°. Le bonheur naît de l'union & du bon ordre ; l'union & le bon ordre viennent de la science & de la bonne disposition, lesquelles ôtent, pour-ainsi-dire, le domaine de la guerre à la fortune pour le donner à la raison.

2°. L'autorité considérée en elle-même, est une opinion respectueuse de la valeur du Capitaine imprimée dans l'esprit du soldat ; & si on la regarde parce qu'elle a d'extérieur, c'est la communication de la puissance suprême avec le caractère de commandement ; le commandement doit être absolu & sans partage.

Comme une armée a plusieurs parties, plusieurs fronts, & plusieurs fonctions différentes, & qu'elle doit agir en même tems en plusieurs endroits, il lui faut plusieurs Chefs, & cela est nécessaire sur-tout contre le Turc, qui, ayant de grandes forces, ataqe en même tems le front, la queue & les flancs. Ainsi plus il y a de hauts Officiers, plus les choses vont bien, & plus l'action est vigoureuse en chaque lieu ; mais il est nécessaire que tous les Chefs soient expérimentés, unis, subordonnés, & bien disposés à l'égard du

premier, parce que les résolutions & les exécutions de la guerre demandent de la diligence & de l'exactitude : la première ne permet pas qu'on perde le tems à consulter, lorsque les actions dépendent d'un moment ; & l'autre ne veut pas qu'on dispute, mais qu'on obéisse. Par-tout, où plusieurs Chefs s'entendent mal, & ne conspirent pas tous au même dessein, la ruine des affaires est infaillible ; ce que l'un fait, l'autre le défait, ils s'entre-embarrassent, & font naître mille difficultés & mille retardemens ; & l'application qu'on doit toute entière au bien commun, se trouve partagée par les inquiétudes & par les divisions particulières. C'est pour cela qu'Aristide ayant été élu Chef avec Miltiade pour commander alternativement, céda son droit à son Collègue, qui remporta sur les Perses cette grande victoire de *Marathon* (a).

La milice des Turcs a soin de s'instruire au maniement des armes, aux mouvemens militaires, & à bien garder ses rangs. Ils s'y appliquent dès leurs plus tendres années, en quelque endroit qu'ils soient, au Serrail, à l'armée, chez leurs Peres

(a) *Marathon*, lieu près d'Athènes, sur le golfe de Negrepoint, où Miltiade remporta une grande victoire sur les Perses.

même ; & lorsqu'ils veulent se récréer , ou donner du plaisir à une personne qu'ils honorent , tous leurs divertissemens, & leurs spectacles se réduisent à l'exercice des armes , & ils ont soin de s'y perfectionner en campagne. Leurs mouvemens ne sont pourtant pas si exactement distingués que les nôtres , & l'usage des Janissaires , après avoir tiré leurs mousquets , est de mettre le sabre à la main , & de courir à l'ennemi.

On a déjà dit quels devoient être nos exercices , & comment il les falloit faire. Il est certain que les armes sont inutiles , pour un homme qui ne sait pas s'en servir ; il en est plus embarrassé dans une action qu'il n'en est défendu. Un homme qui n'est pas discipliné est inutile , & le Capitaine ne peut prudemment le mener contre l'ennemi. Combien d'Officiers ont été blessés & tués par leurs propres soldats , qui ne savoient pas manier des armes à feu.

I°. Il y a dans les Régimens (y) des maîtres d'armes, appelés autrefois *Tacliques* par les Grecs, & aujourd'hui *Triller* par les Allemands. Les Officiers eux-mêmes devoient savoir montrer l'exercice à leurs propres soldats , & par théorie & par pratique.

II°. Une chose très-utile , seroit d'établir des
Écoles

Écoles militaires, comme j'ai remarqué ci-dessus, pour instruire les Gentilshommes, les volontaires, les pauvres & les orphelins aux exercices de la guerre.

III°. En retranchant des exercices ce qui est superflu, on en apprend mieux le nécessaire : il n'est pas besoin qu'un soldat sache toute la pratique d'*Arrien* (a), tous les coups de maîtres d'armes, ni tous les tours de la pique & du moufquet, ni tous les manéges du cheval, ni toutes les figures de l'Ordonnance des Grecs, les rhombes, les coins, & les autres semblables, il suffit de savoir celles qui sont aisées & en usage ; plus elles sont simples & faciles à pratiquer, plus elles sont utiles.

Il faut accoutumer les chevaux à la vûe & à l'odeur des chameaux ; car naturellement ils en ont peur la première fois qu'ils en voyent, & le Turc en a grand nombre.

La discipline est bonne parmi les Turcs ; ils sont braves, obéissans, sobres : il y a parmi eux de grandes récompenses à espérer, & de grands châtimens à craindre.

(a) *Arrien*, Auteur Grec, qui dédia à l'Empereur Adrien les livres qu'il a écrits sur l'art militaire, intitulés *Tactique* ; il a fait beaucoup d'autres Ouvrages. V. Vossius.

1°. Leur bravoure vient de la vigueur de l'âge (z), d'un corps sain & robuste, bien nourri & bien vêtu, de la science des armes, de la créance d'une fatalité inévitable, qui leur ôte même la crainte des maladies contagieuses; elle vient encore de certaines boissons mêlées d'opium, qu'ils appellent *Maslach*, par le moyen desquelles ils se mettent dans une espèce de fureur.

J'ai vu des Turcs défaits en campagne par des Chrétiens, ou forcés dans des palanques, se laisser tuer ou brûler plutôt que de se rendre. Je les ai vu à Zrincovart prendre un poste en plein midi, n'étant couverts que de leurs boucliers, sans que le carnage de ceux qui tomboient morts l'un sur l'autre par les coups que nous leur tirions, les arrêât un moment, ou rallentît leur travail. Je les ai vu se jeter dans le *Muer* (a) par deux fois, le sabre entre les dents, & une fois dans le *Raab* (b), pour le passer à la nage en notre présence; ce qui rend moins surprenante l'action de ces braves Espagnols, qui, du tems de Charles V,

(a) Le *Muer* est un fleuve qui a sa source dans l'Archevêché de Salzbourg, & qui se jette dans la Drave sur la frontière de Hongrie.

(b) *Raab*, rivière qui vient de la Scirie dans la Hongrie, où elle se divise en deux bras qui forment l'île de Raab, & un peu au-delà elle tombe dans le Danube.

tenterent de même de passer l'*Elbe* (a) à la nage, leurs épées dans la bouche.

II°. Ils sont très-obéissans dans l'observation de leurs loix , dans leurs réglemens d'habiter par chambrées, très-exacts au silence , à la priere , au respect pour les Officiers, & à l'exécution prompte de leurs ordres.

III°. Ils sont sobres dans leurs vivres, se contentant de boire de l'eau , & de manger du ris & du mouton une fois le jour. Ainsi ils ne se chargent point l'estomac ni par la quantité ni par la variété des viandes. D'ailleurs ils fatiguent beaucoup , ne contractent point de mauvaises humeurs, & ne corrompent point leur complexion par des excès; voilà ce qui les rend sains & robustes.

IV°. Les récompenses sont excessives parmi eux (&), & les châtimens atroces; ils sont persuadés que ces deux choses sont comme les rênes de l'État, qu'il faut de la rigueur pour faire observer des choses rudes & difficiles , & qu'il faut quelque chose de plus que des louanges, pour payer des actions de valeur.

(a) L'*Elbe*, grosse rivière d'Allemagne qui a sa source en Silésie, traverse la Bohême & la haute & basse Saxe, passe à Hambourg, & va se jeter à vingt lieues de cette ville dans la Mer du Nord.

Les vertus propres du soldat sont toutes marquées & réglées dans les Loix militaires de l'Empereur, des Suédois & des Hollandais.

I°. Il faut les observer ponctuellement en ce qui regarde la piété, la valeur, l'obéissance & la tempérance ; car de prétendre obtenir de bons succès & éviter les mauvais, en offensant celui qui est le dispensateur des uns & des autres, c'est avoir perdu l'esprit.

L'oisiveté est la mere du vice, & le travail nourrit la vertu, ainsi il faut être continuellement appliqué ou à nuire à son ennemi, ou à prendre ses avantages, ou à s'exercer à ses devoirs & à la fatigue.

II°. Mais puisque le soldat a tant à souffrir, & qu'il est sujet à des peines si rigoureuses, il est juste qu'il ait de grandes récompenses à espérer.

Par-tout où l'on n'a point de considération pour le soldat (*aa*), la milice tombe. Elle étoit bien dans une autre estime, lorsque les Monarques faisoient gloire de Chevalerie, qu'un Roi de France * en 1515 voulut se faire armer Chevalier à la tête de son armée, quand les Rois ambitionnoient la réputation de Capitaine, & que les Césars entreprenoient de faire refleurir la science militaire.

3°. La volonté déterminée du Prince connue

* François I. par Bayard.

de ses sujets, d'honorer & de favoriser la milice ; de ne recevoir personne aux charges (*bb*) , qu'il n'ait servi dans les armes ; de ne distribuer les honneurs, les récompenses & les privilèges militaires, qu'aux gens de guerre, par mérite & non par faveur, seroit un moyen sûr pour rétablir la milice dans son premier lustre.

Il y a des récompenses militaires dans le service d'Espagne (*cc*), des places fondées à perpétuité pour ceux qui sont réformés, des Ordres de Chevalerie, des Commanderies, des Hôpitaux, des Pensions pour les enfans des peres qui ont bien servi, des secours pour les estropiés & pour les veuves des soldats morts, & autres personnes semblables, générosité qui devoit être imitée de tous les Souverains.

Le premier & le principal avantage du Turc, est le nombre exorbitant de ses troupes ; car, supposé que chaque partie agisse & ne demeure pas inutile, il ne se peut faire qu'en multipliant les agens, on ne multiplie les efforts, & par conséquent les effets.

1°. Soliman entra en Hongrie l'an 1526, avec trois cens mille hommes & trois cens pièces de canon, comme on l'apprit par un transfuge qui le favoit en détail. Le même Soliman s'avança

jusqu'à *Vienne* (a) l'an 1529, avec cent cinquante mille combattans , & cent soixante vaisseaux sur le Danube , sans compter les petites barques. L'an 1594 , Sinan Bacha , avec cent vingt-cinq mille combattans & quatre-vingt pièces de canon, mit en désordre le camp de l'Archiduc Matthias, & prit Javarin; & deux ans après, Mahomet III, avec une armée de vingt mille hommes, ataquâ *Agria* (b) à la vûe du camp des Chrétiens, & la prit.

II°. Cette multitude est justement ce que nous appellons puissance (dd), parce que le plus grand nombre enferme le moindre & le surpasse, de sorte que si une épée a quelque force d'elle-même, plusieurs épées jointes ensemble en auront davantage, & de deux poids, le fort emporte le foible.

Ces inondations de peuples fortis de la *Scandinavie* (c), qui étoit une pépinière d'hommes, &

(a) *Vienne* en Autriche, résidence des Empereurs de la Maison d'Autriche; elle est située sur un bras du Danube, auprès de l'endroit où la petite rivière de Vienne se jette dans ce fleuve.

(b) *Agria*, les Allemands l'appellent *Erla*; c'est une Ville considérable de la haute Hongrie, avec un bon Château; elle est située sur la rivière d'*Agria* ou d'*Erlas*, qui se jette à cinq lieues au-dessous dans la *Theyffe*. *Agria* est Evêché suffragant de *Gran*.

(c) On comprend sous ce nom, cette grande presqu'île qui comprend la *Suede* & la *Norvege*.

qui envahirent autrefois tant de Provinces , tiroient toute leur force de leur nombre & de leur union ; & ce n'est pas sans raison que les Princes Chrétiens ont , par rapport au Turc , une maxime passée en proverbe , de ne point veiller le chien qui dort ; car chacun d'eux n'a point de chaînes pour l'attacher , ni d'exorcismes pour le chasser.

La première maxime dans les délibérations de guerre , est de balancer les forces des deux partis ; & quand il y en a un fort inférieur à l'autre , comme d'un contre deux , il faut suivre le conseil de l'Évangile , & demander la paix ; mais la tyrannie du Turc est plus rude que la mort même , il met dans les Provinces conquises des Gouverneurs qui détruisent les familles nobles , & qui transportent celles qui sont riches : les exemples de ceux qui ont été subjugués , tirent continuellement les larmes des yeux. Se laisser gagner par de belles promesses , & se persuader qu'on en fera quitte pour un léger tribut , c'est dormir les yeux ouverts. Il faut ici ou vaincre , ou subir le joug , il n'y a point de milieu ; & par conséquent il vaut mieux résister que de se rendre. Or , pour faire une juste résistance , & opposer au Turc des forces équivalentes , il faut

se proposer une armée qui ne soit ni si grosse qu'il soit impossible de la mettre sur pied & de l'entretenir (ee), ni si foible, qu'elle ôte l'apparence raisonnable d'obtenir ce qu'on prétend, qui est la victoire.

Demander pour cela 200000 hommes, ce seroit vouloir l'égalité & non la proportion, & témoigner peu de courage, d'esprit & d'habileté. En demander vingt ou vingt-cinq mille, la disproportion est trop grande; c'est un défaut d'expérience, & un excès de témérité. Le trop grand nombre produit la confusion, & ne trouve ni à camper, ni de quoi subsister: le trop petit nombre est incapable d'exécuter, méprisable à l'ennemi, & sans confiance en soi-même*.

* V. Q.
Curt. l. 4.
in pugna Ar-
bellicâ.

** Ale-
xandre à Ar-
belles.

Ce grand **, cet intrépide, qui eut la témérité pour compagne, & la fortune pour esclave, se troubla quand il vit la multitude des ennemis opposée au petit nombre des siens. C'est aussi de quoi se plainquirent dans une autre occasion les soldats de *Valens* (a).

1°. Les plus grands Capitaines ont toujours eu
de

(a) *Valens*, Empereur chrétien, mais Arrien; il succéda à Valentinien I, & eut pour Successeur Gratien.

de grandes armées quand ils ont voulu faire de grandes choses (*ff*), parce que les moyens doivent être proportionnés à la fin. Alexandre se mit en campagne avec 120000 combattans pour la guerre des Indes ; les Consuls Romains en avoient 87000 à Cannes. Godefroi de Bouillon mena contre les Sarrazins 300000 hommes de pied & 100000 chevaux. L'an 1532 , l'Empereur Charles V eut une armée de 90000 fantassins & 30000 chevaux , & l'an 1566 l'Empereur Maximilien II se mit en campagne avec 25000 chevaux & 80000 hommes de pied , & il avoit outre cela un grand nombre de barques sur le Danube. Charles V assiégea Metz avec 80000 hommes. *La Noue* (*a*) demande pour la guerre du Turc 40000 chevaux , 50000 fantassins , & 10000 pionniers ; & dans un autre endroit , il veut 120000 combattans. Quelles puissantes armées nous avons vûes de notre tems sous les enseignes de l'Empereur , dans le *Holflein* (*b*) l'an

(*a*) *La Noue* , fameux Capitaine François , Huguenot , surnommé Bras de fer ; il a servi sous les Rois Charles IX , Henri III , & Henri VI ; il a été généralement estimé pour sa probité & pour sa valeur.

(*b*) Le *Holflein* est une grande Province de la basse Allemagne , dont une partie appartient au Roi de Danemarck , & l'autre au Duc de Holftein Gottorp ; elle est au nord de l'Elbe.

1638 , & en Bourgogne l'an 1637 , & contre des ennemis bien moins puissans & moins fiers que le Turc ! Seroit-il impossible de faire ce qui s'est fait autrefois ? De l'acte à la puissance la conséquence est infaillible.

II°. Le mépris qu'on a fait du Turc a été la principale cause de nos pertes (g3) , & la témérité ou l'imprudence de combattre sans proportion , peu contre beaucoup , a mis la victoire entre les mains des Barbares. On ne fauroit assez déplorer les exemples funestes des siècles passés. L'an 1444 , Vladisslas, Roi de Hongrie, ataquasur la *Varna* (a) , avec une armée de 16000 hommes, celle d'Amurat, forte de 60000 hommes , & y périt avec toute son armée qui fut taillée en pièces, ou sur le champ de bataille, ou dans la fuite. L'an 1448 , Jean Corvin combattit avec 22000 hommes sur la rivière de Schidnitz , le même Sultan qui en avoit 80000 , & il fut défait. Le Roi Louis n'avoit que 25000 hommes à *Mohatz* (b) , & il donna bataille à Soly-

(a) La *Varna* , rivière qui se jette dans la Mer noire du côté de la Bulgarie ; il y a à l'embouchure de cette rivière une Ville appelée *Varna* , avec titre d'Archevêché.

(b) *Mohatz* : ce lieu est dans la basse Hongrie , près de la Ville de Cinq-Églises.

man , qui en avoit 360000 , auffi tous fes gens furent entierement défaits , & lui tué (a). Sur ces exemples , *Busbecq* (b) condamne de folie quiconque , avec des troupes foibles & ramassées tumultuairement , ose s'opposer aux puissantes forces des Turcs. C'est sur ce principe que , l'an 1594 , l'Archiduc Matthias leva le siège de *Gran* (c) , & passa de l'autre côté du Danube , à l'arrivée de Sinan Bacha , & que l'an 1598 , Schwarzenberg demeura retranché près de Gran , sans quitter ce poste , quoiqu'Ibrahim , Général des Turcs , posté vis-à-vis de lui , fit des courses bien avant dans le pays , qu'il portât le feu & la désolation par-tout , qu'il emmenât jusqu'à 13000 esclaves. On eut beau solliciter Schwarzenberg d'ataquer ou quelques postes des Turcs , ou leurs partis qui pilloient de côté & d'autre , il demeura inébranlable , & il ne voulut ni fortir de ses re-

(a) Cela arriva en 1526 , & l'année suivante 1527 , Ferdinand I , frere de l'Empereur Charles V , fut élu Roi de Hongrie , & en 1687 , la Couronne de Hongrie a été déclarée héréditaire dans la Maison d'Autriche.

(b) *Busbecq* , Auteur Allemand , qui ayant été Ambassadeur de l'Empereur à Constantinople , a fort bien écrit sur les affaires des Turcs ; il florissoit du tems de Charles IX & d'Henri III.

(c) *Gran* , Ville Archevêque ; elle est sur le Danube , à l'endroit où se jette la riviere de Gran.

tranchemens, ni risquer son armée. En 1605, George Bafta, dont l'armée n'étoit que de 10000 hommes, demeura tantôt campé à Presbourg, & tantôt entre Commorre & Javarin; il s'entendit faire mille reproches fans s'émouvoir, & il vit prendre à ses yeux *Nitrie* (a), *Tirnav* (b), l'Isle de *Schutt* (c), Gran, Neuhausel, l'*Autriche* (d) & la *Stirie* (e), non-seulement fans rien entreprendre de considérable, mais fans faire aucun mouvement pour défendre tant de Villes & tant de Provinces.

Afin donc d'agir avec vigueur, & avec quelque apparence de succès, & n'être pas réduit dans la suite à cette sottise excuse, *je n'y avois pas pensé*, que la principale armée qu'on oppose aux Turcs soit de 50000 combattans; c'est-à-dire, 28000 hommes de pied, 2000 dragons,

(a) *Nitrie* ou *Neutra*, Ville Episcopale de la haute Hongrie, sur la riviere de Neutra ou de Neytra.

(b) *Tirnav*, petite Ville de la haute Hongrie à six lieues de Presbourg; elle est située sur la riviere de Tyrna, & assez bien fortifiée.

(c) L'*Isle de Schutt*, Isle de la haute Hongrie, elle est formée par le Danube; sa longueur est d'environ dix-huit lieues, & sa largeur de douze.

(d) L'*Autriche*, Archiduché situé entre la Bohême, la Moravie, la Hongrie, la *Stirie* & la Baviere.

(e) La *Stirie*, Duché appartenant à la Maison d'Autriche; elle a la Hongrie au levant, & l'Autriche au Nord.

17000 chevaux pesamment armés, & 3000 chevaux légers.

I°. Celle des Romains étoit à-peu-près de ce nombre, quand les deux armées Consulaires étoient jointes; cela faisoit 40000 hommes de pied & 4000 chevaux, & avec ces forces ils ont vaincu de très-puissantes Nations. L'Empereur *Maximilien* (a) demanda aux États de l'Empire ce même nombre de troupes pour faire la guerre au Turc; c'est-à-dire, 40000 hommes de pied & 8000 chevaux.

II°. Avec une telle armée on pourra tenir la campagne contre le Turc, & combattre dans l'occasion, ce qui doit être le but de celui qui fait la guerre; & sans ce nombre, on ne peut ni demeurer en présence de l'ennemi, ni en venir à une bataille, ni former un siège, ni secourir une Place, ni soutenir la réputation de ses armes; mais on est réduit à se cacher tantôt dans un lieu & tantôt dans un autre, à demeurer sans rien faire, & à voir ses propres pertes sans y pouvoir remédier; on augmente le courage aux ennemis, on l'ôte aux siens, on met le pays au désespoir, on fait mépriser ses armes, on laisse

(a) *Maximilien*. Il y a eu Maximilien I & Maximilien II.

tout ruiner , parce que le Turc ayant en tête une armée trop inégale , ou il la force dans ses logemens , ou il lui brûle les fourrages aux environs , ou il lui coupe les vivres , & l'affame , ou il lui empêche la retraite , ou il l'oblige à décamper pour la défaire dans la marche , ou il l'enferme , & la contraint de se rendre à discrétion , & de subir le joug , comme il arriva aux Transylvains en Pologne l'an 1657 ; au Comte de la Tour , Général des Suédois , en 1633 , en *Silésie* (a) ; autrefois à *Crassus* (b) , chez les Parthes. Et parce que ces forces seules ne suffiroient pas pour balancer celles des Turcs beaucoup plus nombreuses , si elles n'étoient soutenues de quelques autres avantages , il faut qu'elles soient toutes composées de troupes de l'État , & non d'auxiliaires ; car 10000 hommes de celles-là sous le commandement d'un Chef absolu , valent mieux que 40000 des autres commandées par différens Chefs. Comme elles sont sans discipline , sans expérience , ramassées à la hâte , elles ne peuvent rien exécuter d'utile ; les secrets se publient , les

(a) La *Silésie* est un Duché dépendant du Royaume de Bohême ; Breslaw est la Ville Capitale , elle est située entre la Bohême , la Pologne , les Etats de Brandebourg , & la haute Hongrie.

(b) C'est ce Crassus qui fut Triumvir avec César & Pompée.

mouvements sont lents, la diligence est retardée, & la facilité d'agir est traversée & rendue difficile par les conseils, les délibérations & les dissensions, parce que chacun a des desseins, des opinions, des instructions, des règles & des principes différens, d'où il arrive que la discipline se relâche, que les commandemens ne sont point exécutés, que l'obéissance est contestée, que les actions sont calomniées, & les ordres confondus; de sorte que si l'on prend la balance de Laurent de *Medicis* (a) à mesurer la puissance des Grands, & qu'on mette d'un côté ce que les troupes auxiliaires causent d'embarras dans la guerre, de soupçon dans la politique, & de dépenses dans les finances, & qu'on mette de l'autre le petit nombre de services effectifs qu'elles rendent, on peut conclure sûrement que les troupes auxiliaires qui dépendent de plusieurs qui viennent peu à peu, & non pas en même tems, augmentent le nombre & diminuent les forces. Et si l'on recherche avec soin pourquoi dans les années 1542, 1552, & 1566, on ne fit rien de considérable contre le Turc, avec des

(a) *Laurent de Medicis* fut un des plus sages Princes de son siècle; il étoit Chef de la République de Florence, & sa Maison en est devenue depuis Souveraine: il vivoit sur la fin du quinzième siècle.

armées de plus de cent mille hommes , on en trouvera la cause dans cette diversité de troupes mal unies. Quoiqu'on dise qu'elles vivent à leurs dépens , & de leur paye , dès qu'on suppose ce qu'elles coûtent en fourrages , en ustensiles , en quartiers de rafraîchissement , en passages , en vivres , en présens , en régals , en défords & en extorsions , on connoîtra dans le détail , que , si l'on eût employé ces dépenses à lever des troupes , on eût pû avec elles seules faire la guerre au Turc , réservant les assistances qui viennent d'ailleurs pour faire diversion , ou pour en tirer de l'argent , des vivres & des munitions.

I°. Le Turc a une grande quantité d'artisans & de pionniers : il ne manque ni de guides , ni d'espions ; quelques-uns y sont attirés par l'argent qu'on leur donne libéralement , & les autres par la crainte de voir leurs maisons brûlées , ou d'être empalés. Les artisans & les ouvriers marchent avec le train d'artillerie comme parmi nous , & on les appelle tous d'un nom commun , *Toppi*. Les Turcs en menent beaucoup dans leur armée , & en font venir un grand nombre des endroits où ils vont ; ils ont à leur service des Renégats Moscovites , Polonais ,

nais , Français , Italiens , Hongrois , & de plusieurs autres Nations , & nous en avons vu beaucoup qui étoient Ingénieurs & Canoniers.

II°. Outre les pionniers qu'ils tirent en grand nombre des villages voisins , ils font servir à cet usage les rendus , les *Asapes* (a) , les Arméniens , les volontaires , & leur infanterie la moins estimée ; on leur paye à tous le travail qu'ils font. Les Timari-Spahis même sont obligés dans les sièges de faire des fascines , de combler les fossés , de travailler aux tranchées , & à d'autres ouvrages semblables , avec l'aide des valets qu'ils menent avec eux.

III°. Pour espions & pour guides , le Turc se sert des soldats des Places qu'il a dans son voisinage ; ce qui lui est d'autant plus aisé , que plusieurs étant nés sur les frontières , ou y étant venus dès l'enfance , parlent Hongrois , sont vêtus à la Hongroise , & savent les chemins ; il emploie encore à cela des Renégats du pays qui feignent de s'être sauvés des prisons , ou il prend des payfans tributaires , des Juifs ou des prisonniers qu'il corrompt : il a aussi grand nombre de vivandiers & de marchands.

(a) Les Turcs donnent le nom d'*Asapes* à l'infanterie qui est dans les garnisons.

Il faut entretenir continuellement dans l'armée Chrétienne toutes fortes de métiers. Pour les pionniers, il suffit de les avoir dans le tems & dans les lieux où l'on en a besoin.

1°. Que les artisans & les ouvriers soient habiles, sages, fideles. On les fait d'ordinaire marcher avec le train de l'artillerie.

2°. Pour les services ordinaires des pionniers, comme de réparer les chemins, faire des fascines, & autres semblables, on se sert de l'infanterie, & de coupeurs de bois, dont il y a un certain nombre entretenu dans chaque Régiment; on y emploie aussi les valets des soldats: mais dans les ouvrages extraordinaires, comme de fortifier un camp, de faire des lignes de circonvallation en cas de siège, il faut contraindre les payfans des environs d'y venir, ou payer le travail des soldats.

3°. Pour avoir des guides, des espions, des vivandiers & des marchands, on peut se servir de la maniere des Turcs.



OBSERVATIONS.

ARTICLE PREMIER.

Des Hommes.

(a) **P**LUSIEURS Historiens ont écrit sur le Gouvernement du Turc, sur ses mœurs, sur sa milice, & en général sur tout ce qui peut intéresser le Lecteur sur cette Nation ; ainsi il me paroît inutile de répéter ce qu'ils ont déjà dit. Je renvoie à l'histoire de l'Empire Ottoman, traduite de Ricaut par Briot *, à l'état militaire du même Empire, par le Comte de Marfigli **, & à Démétrius Cantimir, qui a donné une histoire très-exacte de cet Empire.

* Liv. 3.
chap. 1.
** Part.
prem. ch. 13
& 14.

(b) Dans l'entretien des troupes, il y a une économie à observer très-importante pour l'État, relativement à ses intérêts intérieurs & extérieurs. Il ne seroit pas prudent de licencier toutes les troupes à la paix ; mais il seroit très-onéreux de les toutes conserver. J'ai déjà dit que l'état militaire de quelque Puissance que ce puisse être, devoit être proportionné à l'étendue de son Royaume, au nombre de ses habitants, à ses richesses, à la quantité de Places qu'il faut garder, & aux forces connues de ses voisins. Il y a cependant des exceptions dans ces principes. Le Roi de Sardaigne peut bien avoir un militaire proportionné à ses richesses, à la population de ses États, à la quantité de Places qu'il est obligé de garder ; mais ce militaire ne peut jamais être proportionné aux forces que la France, voisine de ce Prince, peut mettre sur pied ; cependant comme la situation du pays que le Roi de Sardaigne a à garder pour en défendre l'entrée aux Français est de difficile accès, son militaire, quoique beaucoup

moins considérable que celui de la France, suffit pour s'opposer aux entreprises que cette Puissance voudrait tenter sur ses États ; mais il ne peut espérer de réussir dans ce projet, qu'en opérant une diversion par ses Alliés, qui contraignent la France de diviser ses forces, & de ne les pas toutes, ou en grande partie, employer à la conquête de la Savoie & du Piedmont.

Quelque soit la force du militaire d'une Puissance, n'importe laquelle, elle est souvent, & même toujours, obligée de l'augmenter en tems de guerre, parce que quoique suffisamment nombreux pour garder les frontières, & pour empêcher une invasion subite, il ne l'est peut-être pas assez pour mettre des troupes en campagne, & pour que les frontières soient assurées & gardées ; ainsi on est obligé d'augmenter le nombre des troupes, relativement aux projets que l'on a, & à la force de l'armée ennemie. J'ai dit dans mes Obser-

* *Tom. 1. vations.* *, que le nombre de Régimens, de bataillons par Régiment, & d'escadrons par Régiment de cavalerie & de dragons, & de compagnies par bataillon & par escadron, devoit toujours être le même en tems de guerre comme en tems de paix ; mais la force des compagnies doit être diminuée à proportion du besoin que l'on croit en avoir en tems de paix ; de même elle doit être augmentée en tems de guerre, si l'état de la guerre l'exige. Il n'y a que le nombre d'officiers qui en tout tems doit être toujours le même ; c'est un corps précieux qu'il ne faut jamais diminuer, il est le soutien des États, & la force des armées.

(c) Je ne connois que quatre principaux états dans un Royaume. L'Agriculture, le Militaire, la Magistrature & le Commerce. Je ne parle point des Ministres des Autels, leur ministère est si sacré, qu'il les met de droit au-dessus de tous

les autres ; mais en envisageant le gouvernement civil & politique, le Clergé doit être compris dans les états du Royaume, & y tenir la première place, non-seulement par son caractère ; mais encore par les grands biens qu'il y possède (a). Que le Clergé contribue de ses biens aux besoins de l'État, par des impôts tels qu'on les met sur les autres états, ou par un don gratuit ; dès qu'il fournit son denier, c'est se reconnoître membre de l'État & sujet du Prince ; & ce don gratuit qui, à la vérité, a l'air d'une indépendance totalement opposée à l'autorité & à la majesté du Trône, n'est, dans le fond, qu'un mot uniquement employé pour conserver la dignité de son caractère.

L'Agriculture est l'art le plus utile, puisqu'il donne la vie aux citoyens ; ainsi il doit être protégé, excité, & même respecté.

La Magistrature est essentiellement utile, parce qu'où il y a des hommes il y a des dissensions ; d'ailleurs, quelques sages & quelques claires que soient les loix, elles peuvent être sujettes à plusieurs interprétations, & il est nécessaire qu'il y ait des personnes éclairées pour les interpréter, & pour juger les différends qui ne naissent que trop souvent entre les citoyens & entre les familles. Cet état est respectable par lui-même ; il est selon Dieu & selon les hommes, puisque son objet est de maintenir la paix & l'union parmi les citoyens, & entre les frères ; mais il le feroit bien davantage, si la justice

(a) Le Clergé de France a environ soixante millions de revenus, sur quoi il faut déduire les charges, qui se montent à huit millions d'une part, & à cinq ou six d'une autre ; sur le restant il paye de don gratuit, tantôt dix, tantôt douze, & cela a été jusqu'à seize millions, toutes les assemblées du Clergé qui se tiennent tous les cinq ans ; sans compter les assemblées extraordinaires où il donne encore un don gratuit pour subvenir aux besoins de l'État.

étoit plus promptement rendue , & si les frais énormes qu'il en coûte pour l'obtenir ne ruinoient ceux qui la réclament.

Le Commerce est le lien le plus fort des sociétés civiles ; il entretient entre elles une correspondance réciproque & un échange mutuel des productions de leurs climats. Le commerce entre les Nations s'est formé peu à peu sur le modèle de l'échange particulier qui se fit d'abord entre les hommes d'une même peuplade, d'une même contrée, & souvent d'une même famille. Le pasteur fournissoit le lait & la laine de ses brebis à son frere laboureur , en échange des fruits de la terre qu'il cultivoit. Les besoins se multiplièrent avec la population ; toute terre ne produit pas tout. Les émigrations devenues indispensables , firent sentir à ceux qui passèrent dans des climats arides, le besoin où ils étoient de tirer de ceux qui restèrent dans les climats fertiles les choses nécessaires à leur subsistance. Mais comme il falloit opter , ou d'être dans la dépendance , ou de donner en échange des productions qu'ils n'eussent pas , que d'ailleurs ils avoient eu le tems d'observer qu'il n'est point de terrain qui ne soit propre à quelque chose , on chercha à force de travail & d'industrie ce que pouvoit produire la superficie ; & lorsque l'on se fut bien persuadé de son infécondité , on creusa plus avant. Le hasard , aidé du travail opiniâtre , découvrit les métaux , qui firent imaginer les moyens de les rendre utiles.

Heureux le commerce , si l'homme se bornant à ses besoins, n'eut trouvé dans ces objets de première utilité la source d'un luxe dangereux , qui fit imaginer de nouveaux besoins ; mais gardons-nous de confondre le commerce avec l'abus qu'en a fait notre avarice.

Quant au Militaire, il tire son utilité de la conservation de

tous les autres ordres de l'État ; c'est lui qui les défend , qui les protège , qui maintient l'ordre dans l'intérieur du Royaume , & qui s'oppose aux entreprises que des voisins voudroient tenter à son préjudice. Son utilité étant démontrée & indispensable , il doit être honoré , soutenu , entretenu dans toute sa force , & distingué sur tous les autres ordres , parce que ses membres se dévouent à la mort pour défendre les possessions de chaque particulier , pour soutenir les droits du Prince , & pour repousser les injures que l'ennemi voudroit faire à la majesté du Trône. Tous les autres états ont , sans doute , leur utilité ; mais ils ont pour la plupart des vûes particulières , relatives à l'intérêt^(a). Le militaire n'a d'autre intérêt que l'honneur qu'il retire de son état ; sans le militaire tous les autres tomberoient , les campagnes seroient dévastées par des voisins jaloux de leur fécondité , le commerce seroit interrompu , la justice ne seroit plus en sûreté , les Ministres même des Autels au fond du sanctuaire seroient insultés , les temples profanés , & le Royaume le plus riche & le plus florissant seroit bientôt bouleversé & soumis au vainqueur.

(d) La discipline absolument nécessaire dans les troupes dépend du Prince , des chefs qu'il commet pour la faire observer , & sur-tout du choix des officiers qui sont à la tête des Régimens : lorsque les officiers supérieurs seront bons , ceux qui sont sous leurs ordres , & qui commandent les compagnies , le deviendront. Des troupes bien disciplinées sont bientôt aguerries , de la discipline dépend l'ordre , de l'ordre la justesse & la célérité dans les manœuvres , de cette justesse & de cette célérité dépendent les succès. Ce n'est point en

(a) On a vu dans tous les tems des fortunes subites dans tous les genres , excepté dans le militaire.

laissant les troupes dans les Places en tems de paix , qu'elles s'instruiraient de ce qu'elles doivent savoir & exécuter devant l'ennemi. Les exercices qu'on leur fait faire dans les garnisons, les préparent aux grandes manœuvres; mais elles ne les y forment pas; il faut les familiariser avec toute espece de terrain , & les habituer à voir devant elles d'autres troupes manœuvrer , & s'opposer à leurs mouvemens. Toute troupe qui n'est point habituée à manœuvrer contre d'autres troupes, fera très-étonnée lorsqu'à la guerre elle trouvera des obstacles qui l'empêcheront de faire le mouvement qui leur aura été ordonné; ces obstacles viennent non-seulement du terrain, mais encore plus de l'ennemi; une montagne, un ruisseau, un marais, un ravin, une haie, lui paroîtront insurmontables, & seront d'autant plus considérables, que ces troupes n'ont jamais manœuvré que devant elles, & sur un terrain uni; au lieu que si elles avoient été habituées à manœuvrer devant d'autres troupes, & sur toute espece de terrain, elles surmonteraient aisément toutes ces difficultés (a). En 1756, le Roi créa en faveur de M. le Duc de Deux-Ponts un Régiment d'infanterie de trois bataillons: ce Prince avoit pour Colonel-commandant de ce Régiment, dont il étoit propriétaire, M. le Baron de Clausen, officier de la plus grande distinction. Le Baron de Clausen qui vouloit que son Régiment servit à l'instar

(a) Toute Nation belliqueuse aime le travail & la gloire; mais il faut l'habituer à l'un, & lui faire comprendre qu'elle ne parviendra à l'autre qu'autant qu'elle s'y préparera par le travail; ainsi dans un Etat puissant par lui-même, sa force ne peut être permanente, & même accrue, qu'autant que la paix offrira sans cesse l'image de la guerre. Il faut habituer les esprits à l'idée des périls, & l'éducation de la partie des citoyens qui se destine aux armes, doit être absolument militaire, & relative à son état.

l'instar des autres Régimens dans la guerre qui paroissoit très-prochaine, exerçoit ce Régiment sur toute espece de terrain, bataillons contre bataillons ; le pays des Deux-Ponts qui est montueux & difficile , lui fut d'un grand secours pour habiter ses soldats à gravir les montagnes, à sauter des ravins, & à ne trouver aucune difficulté qu'ils ne pussent surmonter. Ce Régiment fut si bien exercé pendant le tems qu'il resta aux Deux-Ponts, qu'à la premiere campagne qu'il fit, il n'y avoit aucune différence entre lui & les vieux corps de l'armée ; mais ce Régiment avoit été instruit par un homme du plus grand mérite , qui savoit que de bien marcher & de bien manœuvrer étoient les principales instructions qu'il falloit donner aux soldats , & que le maniement des armes, quoique nécessaire, n'étoit qu'une instruction préliminaire qui préparoit le soldat, mais qui ne le formoit pas.

Le seul moyen pour accoutumer les troupes à tout terrain, & à ne pas être étonnées de voir des troupes manœuvrer devant elles, c'est d'avoir des camps de paix, non pas tels qu'il est d'usage de les assembler , & où l'on n'occupe les troupes qu'à faire l'exercice , à les faire marcher par bataillons, par demi-bataillons , par divisions, demi-divisions & sections, à leur faire faire des quarts de conversions, à les exercer au feu de peloton, & sur-tout à faire mettre le premier rang genou en terre pour faire tirer les trois rangs ensemble, (manœuvre très-brillante à un exercice, mais très-mauvaise & très-dangereuse devant l'ennemi.) Quelquefois encore on leur fait faire quelques simulacres de guerre, comme batailles, attaque de poste, fourrages & convois que l'on fait attaquer & défendre. Ces manœuvres sont bonnes, & sont même instructives ; mais le maniement des armes doit être banni des camps, il perd un tems

Tome III.

L

précieux, c'est à la garnison qu'il faut apprendre au soldat à manier ses armes; au camp il doit manœuvrer, & on ne manœuvrer point si l'on ne fait bien marcher. Toute troupe qui marche bien est nécessairement libre dans le port de ses armes, & par conséquent très-bien faire l'exercice; ainsi la principale instruction qu'il est essentiel de donner aux soldats, c'est de marcher ensemble avec précision & promptitude; lorsqu'ils seront parvenus à la perfection de bien marcher, ils ne tarderont pas à manœuvrer avec justesse & célérité.

Les simulacres de guerre sont très-utiles, en ce que les troupes qui conduisent un convoi, qui exécutent une marche, qui gardent un poste, qui forment la chaîne d'un fourrage, ont à se défendre contre d'autres troupes qui attaquent l'escorte, ou la chaîne, ou les troupes en marche, ou celles qui attaquent le poste; mais quelques instructions qu'elles puissent en retirer, elles ne sont pas aussi efficaces que si deux corps d'armées étoient campés séparément à une distance proportionnée, & qu'ils eussent chacun un Général en chef, que ces deux Généraux manœuvraient l'un contre l'autre comme s'ils étoient ennemis.

Je suppose un corps de douze mille hommes, cavalerie & infanterie, campé sous Valenciennes, que cette armée a des garnisons dans le Quesnoy, dans Douay & dans Condé; qu'un autre corps de même force, & composé des mêmes especes d'armes, est campé sous Bouchain, & qu'il a des garnisons dans Arras, dans l'Écluse, dans Cambrai & dans Landrecie; que le Général campé sous Bouchain a dessein de faire le siège de Valenciennes ou celui du Quesnoy. L'objet de l'ennemi campé sous Valenciennes, est de tâcher d'empêcher l'un & l'autre.

Le terrain présente de très-belles manœuvres à faire de part & d'autre. La Selle qui se jette dans l'Escaut à Douchy , entre Bouchain & Valenciennes , celle de l'Ecaillon qui se jette dans l'Escaut entre la Selle & Valenciennes , sont des obstacles que le Général campé sous Bouchain doit vaincre , en supposant qu'il veuille s'avancer sur Valenciennes par la rive droite de l'Escaut ; s'il veut marcher sur le Quesnoy , les différens bras qu'a l'Ecaillon , quoique peu considérables , & qui coupent le pays depuis leur source dans le bois de Mormal jusqu'à Venèdegies , présentent de plus grands obstacles pour marcher sur cette Place , & facilitent au Général campé sous Valenciennes la défense de cette partie droite de l'Escaut. Il y a encore une petite rivière que l'on nomme la Ronelle , qui prend aussi sa source dans le bois de Mormal , passe au milieu du Quesnoy , & va se jeter dans l'Escaut à Valenciennes , proche la porte de Cardon. Toutes ces rivières qui traversent le pays , offrent dans cette partie droite de l'Escaut des difficultés & des chicanes qui semblent être faites pour exercer le génie & la science des deux Généraux. L'inondation du haut Escaut depuis la Place jusqu'à l'abbaye de Fontenelle , & qui est contenue par une éminence que l'on appelle le mont d'Ouy , est encore un obstacle quant à cette partie ; mais elle n'empêche point d'avoir un grand front d'attaque depuis la Ronelle jusqu'à l'Escaut , cette partie embrassant quatre bastions & un ouvrage à corne proche la porte de Mons. Si le Général campé sous Bouchain marche sur la rive gauche de l'Escaut , le terrain présente moins de difficultés pour marcher sur Valenciennes ; mais l'inondation du bas Escaut défend absolument toute la partie du côté de Condé ; & cette inondation jointe à un bras de l'Escaut , qui se sépare du grand

lit au-dessus de Valenciennes, ne laisse que la possibilité d'attaquer l'ouvrage à couronne en face du mont Azin & du chemin de Saint-Amand; d'ailleurs, Douay & Condé, où je suppose de fortes garnisons, sont des obstacles pour marcher sur Valenciennes par la rive gauche de l'Escaut.

Dans la supposition de ces deux camps de paix manœuvrant l'un contre l'autre, il seroit aisé de juger & de connoître la capacité des deux Généraux par les manœuvres qu'on leur verroit faire, & ils pourroient tous deux se faire une réputation de capacité & d'intelligence militaire, sans cependant parvenir à exécuter leurs projets; il suffit de prendre les mesures justes & les plus sages pour réussir: ainsi le Général ennemi qui par ses manœuvres romproit toutes les mesures de l'autre, en se faisant honneur n'éclipseroit point les talens de son adversaire. On dira, sans doute, que le tems des opérations & des marches doit être convenu entre les deux Généraux, pour éviter les querelles entre les troupes supposées ennemies; lorsqu'il sera convenu & ordonné à tous les officiers des deux armées de se retirer avec leurs troupes, lorsqu'ils auront été prévenus dans un poste, il ne pourra point y avoir de dispute. En supposant que le Général campé sous Bouchain parvienne par une marche secrète & forcée à se camper entre le Quesnoy & Valenciennes, & que pendant qu'il exécute cette marche, il ait fait avancer une partie de la garnison de Cambrai & une partie de celle de Landrecie, pour achever l'investissement du côté du bois de Mormal, & qu'il ait mis son camp hors d'insulte, le Quesnoy est supposé assiégé, le but est rempli, & toutes disputes sont inutiles & hors de saison. Mais si le Général campé sous Valenciennes, en tirant des troupes des garnisons de Douay & de Condé, vient avec

des forces supérieures avant que le Quesnoy ne soit investi & le camp ennemi assuré, s'il n'y a encore qu'une tête de troupes, elle doit se retirer, parce qu'il est probable qu'elle seroit battue; c'est au Général à la suivre en homme de guerre, & à elle à se retirer & à rompre ses ponts après. Par ces manœuvres, non-seulement ces deux Généraux se formeroient au commandement des armées; mais ils instruiraient encore les officiers & les troupes qui seroient sous leurs ordres. Qu'arrive-t-il? Lorsque l'on assemble un corps de troupes sous les ordres d'un Général, le projet est de lui faire exécuter pendant le repos qu'il sera campé les manœuvres que les circonstances exigeront qu'il fasse à la guerre, le mettre dans toutes les positions possibles, marches, attaques, retraites, convois, fourrages, passages de ponts, de défilés, &c. ou on lui fait faire toutes ces manœuvres comme si c'étoit une même armée, ou on le partage en deux pour agir l'un contre l'autre; le Général en chef donne non-seulement ses ordres sur les manœuvres qu'il veut que l'on exécute, ce qui est dans la règle; mais il nomme celui des deux corps qui doit être battu, ce qui me paroît absurde, parce que cet ordre rétrécit & retient les idées de celui qui commande ce corps qui doit être battu, devant agir suivant ses ordres, & conséquemment faire de mauvaises manœuvres avec connoissance & dessein, heureux encore si cette connoissance y entroit pour quelque chose. Si le Général en chef, sans spécifier lequel des deux doit être sensé battu, laissoit manœuvrer les deux Commandans à leur volonté, il pourroit mieux juger de leur capacité, & ils pourroient se former plus essentiellement au commandement des armées, procureroient de grands sujets à l'État, & lui formeroient de bons officiers supérieurs & particuliers.

Lorsque par les manœuvres de l'un le désavantage paroît manifeste pour l'autre, le Général en chef seroit sonner la retraite, pour éviter la mauvaise humeur des troupes prêtes à être battues. Il doit prendre ensuite les deux chefs en particulier, leur montrer en quoi ils ont bien ou mal manœuvré, ce qu'ils auroient pu faire dans telles & telles occasions, la disposition qu'ils auroient dû faire relativement au terrain, à l'espece de troupes qu'ils avoient sous leurs ordres, & à celles qu'ils avoient à combattre ; ces leçons peuvent les instruire, mais pas autant que si on les laissoit agir selon leurs idées & leur génie. L'amour-propre de ceux qui n'auroient pas bien manœuvré pourroit en souffrir ; tant mieux, plus il se fera sentir, plus ils s'efforceront à s'instruire d'un art que la vie de l'homme ne suffit pas pour apprendre parfaitement : les uns seront humiliés & seront forcés d'étudier, les autres seront excités à s'appliquer encore davantage, par les louanges que leur donnera le Général, & par la voix de l'officier particulier & du soldat, qui desireront d'être encore une autre fois sous leurs ordres.

Si l'on n'occupoit les troupes dans ces camps de paix qu'à faire des manœuvres connues & éprouvées, bonnes à exécuter devant l'ennemi, il en résulteroit un grand bien ; mais souvent on leur fait faire des essais qui perdent du tems & qui n'apprennent rien. Je me souviens qu'en 1755 il y eut un camp à Richemont, composé d'infanterie, de cavalerie, de hussards & de dragons. Après plusieurs grandes manœuvres que le Général fit exécuter, il imagina une disposition nouvelle pour préserver un convoi attaqué d'être pris, & pour le faire toujours marcher. Il supposoit ce convoi dans une grande plaine, & par conséquent marchant sur un très-grand front : voilà quelle étoit sa disposition.

Supposons quatre cens charriots ; le Général instruit que l'ennemi en force marche à lui , fait sur le champ doubler les charriots par files de vingt-cinq , ce qui fait un front de seize voitures ou de seize colonnes , à une distance suffisante les unes des autres , pour qu'elles ne s'accrochent point , & qu'elles puissent toujours marcher. Cette disposition en donnant un plus grand front , raccourcit le convoi , & rapproche les troupes les unes des autres : l'escorte est supposée toute d'infanterie , du moins celle-ci étoit-elle de même. L'avant-garde & l'arrière-garde de ce convoi étoient couvertes par trois rangs de soldats ; il y avoit de l'infanterie sur les charriots des flancs de droite & de gauche , & le reste de l'infanterie couvroit les flancs du convoi. Cette disposition feroit mauvaise quand même le convoi marcheroit dans une vaste plaine , parce que s'il se trouve un pont , un défilé , ou un ravin à passer , le convoi doit nécessairement être arrêté , parce qu'il ne peut pas se rompre sans danger devant l'ennemi. Cette disposition me paroît encore mauvaise si le convoi est attaqué par de l'infanterie , parce que si l'ennemi en force attaque ou la tête , ou la queue , ou un flanc , & qu'il batte une des parties attaquées , le convoi est perdu , les trois parties qui couvrent l'avant-garde , l'arrière-garde , & le flanc droit , ne peuvent point quitter leur poste pour marcher au secours du flanc gauche qui est attaqué , & cette escorte , quelque nombreuse qu'elle soit , sera battue par partie l'une après l'autre , si elle s'opiniâtre à défendre le convoi ; de plus , les quatre angles ont le défaut du bataillon carré , ils n'ont aucune force , & le feu que l'escorte feroit sur l'ennemi qui attaqueroit ces angles ne pouvant qu'être oblique , il ne peut pas être très-dangereux. Si ce convoi est attaqué par de la cavalerie & des hussards , comme il le

fut dans cette occasion, il court moins de danger ; mais si l'ennemi peut tuer quelques chevaux de voitures, ou il faut abandonner ces voitures, ou que le convoi cesse de marcher ; c'étoit, sans doute, un essai que l'on faisoit, qui probablement n'a pas réussi, du moins dans cette dernière guerre on ne s'est point servi de cette disposition, & je pense que l'on a très-bien fait.

(e) S'il est prouvé que les Rois ne sont puissans qu'autant que leurs États sont peuplés, que tous les arts y sont excités & récompensés, que chaque état est protégé relativement à son utilité, que la monnoie de convention y circule avec une proportion calculée sur le nombre des citoyens, l'étendue du Royaume, & ses besoins ; s'il est vrai que cette Puissance est foible, & qu'elle est prête à tomber si elle n'est soutenue par un militaire proportionné à l'étendue de ses possessions, à ses Places frontières, & à ses richesses, il s'ensuit nécessairement que quelque peuplé que soit un Royaume, quelque soit la multiplicité des arts que l'on y professe, quelque soit l'utilité de chaque état, & quelques richesses qu'il puisse avoir, ce Royaume, avec tous les avantages qui pourroient rendre sa puissance stable & formidable, n'est pas plus à redouter que la République de Luques, parce que plus la population est excitée, plus chaque membre a de richesses, ou au moins le nécessaire, plus les arts y fleurissent, plus les peuples sont heureux, & plus il est envié de ses voisins. Or si ce Royaume est sans troupes prêtes à s'opposer aux entreprises que ces voisins formeroient sur ses possessions, ou qu'il n'en ait pas suffisamment pour parvenir à ce but, il ne tardera pas à voir ses campagnes dévastées, ses Places attaquées & conquises, & ses peuples sous le joug ; ainsi sans aller chercher des exemples en Suede,

Suede, en Hollande, en Angleterre, & même chez le Turc, il ne faut envisager que la nécessité, relativement à l'humeur conquérante, & au desir que presque tous les Princes ont d'aggrandir leurs États, & conséquemment au besoin réel que l'on a d'avoir toujours sur pied un bon & nombreux militaire pour défendre ses possessions, toujours prêtes à être envahies ou disputées, lorsque l'on n'est pas en état de repousser la force par la force, & même de prévenir l'ennemi.

Pour retirer du militaire le fruit que l'on a droit d'en attendre, il faut qu'il soit visiblement protégé & honoré du Prince, que l'uniforme qui, chez quelques Puissances, exclut du Palais du Prince, soit un motif de plus pour y être admis, que cet état ne soit point confondu avec les autres états, & que les charges d'honneurs lui soient spécialement dévolues. Je ne prétends point dire par-là qu'il n'y ait que cet état de protégé & d'honoré; tout état est utile, il cesseroit d'être état, s'il n'avoit aucun objet d'utilité relatif aux citoyens; mais la protection que le Prince lui accorde, & même qu'il lui doit, ne peut être que relative à son utilité, les honneurs ne doivent s'étendre que sur ce qui lui est propre, & ne jamais empiéter sur un autre état.

Si la Maison qui est aujourd'hui sur le Trône de l'Empire a continuellement à craindre de la puissance du Turc, comme tous les États ont des voisins plus ou moins puissans, ils ont à craindre ces mêmes voisins. Il faut donc se garantir des invasions subites qu'ils pourroient tenter pour pénétrer dans l'intérieur du Royaume, & avoir un militaire fort par sa constitution plutôt que par le nombre, qui puisse, au premier ordre, marcher en avant des frontieres pour soutenir les droits, l'honneur, & la gloire du Royaume & du Prince qui le gouverne.

Tome III.

M

(f) Peut-il y avoir lésion à la liberté & aux privilèges, quand il s'agit de conserver l'une & l'autre? Montécuculi dit : *les privilèges se demandent & s'accordent pour le bien du privilégié*. Il auroit pu ajouter que ce bien doit être reverfible à l'État : or fi ces privilèges nuisent à l'État, le privilégié n'en retire qu'un avantage précaire & momentané, parce qu'il est membre de l'État ; d'ailleurs, comme c'est le Prince qui accorde les privilèges, il doit être le maître de les retirer quand il lui plaît. C'est un État bien difficile à gouverner, & bien proche de fa fin, quand les privilèges accordés font devenus, par le laps du tems, des especes de droits, auxquels le Prince même ne peut plus toucher fans révolter fes peuples, ou du moins fans les faire murmurer. Quelle difficulté le Czar Pierre n'a-t-il pas eu pour abolir les Strelitz, qui étoient moins pour la garde des Czars que pour les faire trembler ? Le Sultan n'a pas d'ennemis plus à craindre que les Janiffaires ; l'insolence de cette milice s'est portée plus d'une fois jusqu'à détrôner fes Souverains, & la négligence du gouvernement à réprimer cette milice, lui fait tout ofer. Les Janiffaires font nourris aux dépens du Grand Seigneur. Les jours de montre, c'est-à-dire, les jours qu'on leur donne leur paye, on donne à chacun une gamelle pleine de riz & de viande ; elles font posées à terre devant la porte du Conseil, s'ils les renversent avec leur pied, c'est une marque de rébellion ; & le moyen de les apaiser, est de faire étrangler les Ministres dont ils font mécontents. Voilà en général l'abus des privilèges, qui dégénèrent en droits établis par la force.

Je ne fais pas où Montécuculi a pris que l'on avoit à craindre la sédition des soldats : cela peut être en Turquie ; mais dans toute autre Puissance de l'Europe, cela ne s'est jamais vu.

La France a vu des tems de troubles ; mais ces troubles n'ont été excités que par des factieux , & qui avoient à leur tête des Princes étrangers qui vouloient usurper le Trône ; ces troubles n'ont jamais été fomentés par le militaire en général , & le Roi de France n'a pas dans son Royaume un état qui lui soit plus soumis , plus dévoué & plus fidele , je n'en excepte aucun ; c'est une raison de plus pour qu'il l'aime , qu'il le protège , & qu'il lui donne des distinctions , parce qu'il est toujours sûr de sa prompte obéissance aux premiers ordres qu'il lui donnera.

(g) C'est une très-mauvaise politique que de prendre des déserteurs pour compléter les corps , c'en est une bien plus mauvaise de prendre des prisonniers , quand même ils seroient de la même religion ; les recrues que l'on tire des Provinces nouvellement conquises ne sont pas meilleures , parce que ce sont autant d'espions qui déserteront à la première occasion , ou qui servent si mal , & avec tant de mauvaise volonté , qu'ils sont plus nuisibles qu'utiles. Une Puissance dont les États ne sont pas très-peuplés , est quelquefois forcée de prendre des déserteurs pour compléter les troupes en tems de guerre ; dans ce cas , il vaut mieux avoir des Régimens foibles , mais dont les soldats sont bons & fideles , que de les compléter avec des prisonniers ; le remède est pis que le mal. Je fais bien que le Roi de Prusse s'est servi de ce moyen au commencement de la guerre de 1757 ; il distribua environ quatorze à quinze mille Saxons dans cent quatre-vingt mille hommes de vieilles troupes , exercées & disciplinées de longue main , & qui lui étoient affidées ; mais ce qu'il a fait au commencement de cette guerre , il ne l'auroit pas fait après la perte de la bataille de Hoenkirken & de celle de Breslaw.

(*h*) On a établi dans presque toutes les villes de chaque Royaume, des Académies pour tous les arts & pour toutes les sciences; il y a des savans dans tous les genres, il y a des maîtres pour tous les arts, & il n'y a pas une seule Académie pour celui qui protège tous les autres, qui maintient les États dans leur splendeur, & qui contribue le plus à la gloire du Prince & de la Nation. Louis XIV en 1682, créa, à l'imitation des Égyptiens, des Perses, des Grecs & des Romains, des Écoles militaires pour l'instruction de la jeune Noblesse; ces Écoles furent établies dans plusieurs villes frontieres, & cet établissement dura environ dix ans; mais les besoins de l'État, relativement aux finances & aux longues guerres que ce Prince eut à soutenir, fit abolir ces Écoles si nécessaires, & les dernières que l'on auroit dû supprimer. En 1751, Louis XV institua une École militaire pour cinq cens Gentilshommes, où on leur enseigne les Élémens de la guerre, l'Histoire, la Géographie, l'Arithmétique, l'Algèbre, la Trigonométrie, les Fortifications, & généralement toutes les parties de la Géométrie. Dans la création des Cadets sous Louis XIV, on n'y entroit qu'à l'âge de quatorze ans, & on en sortoit à vingt-cinq pour être placé dans les Régimens; par celle de l'École militaire instituée par Louis XV, on y entre à huit ans, & on en sort à seize ou dix-sept. Que peut-on attendre de la plupart de ces enfans, que ces sciences, si peu propres à leur âge, dégoutent & révoltent? Dans un âge aussi tendre, est-il possible de goûter, & même de comprendre, des sciences aussi abstraites, & qu'un âge mûr a de la difficulté à saisir? bien loin de les leur apprendre, c'est les en éloigner. Le maniement des armes, marcher ensemble, en colonne, en bataille, en avant, en retraite, & les différentes évolutions

qu'on leur fait faire , quelques utiles qu'elles soient pour un jeune homme de quinze ans , qui commence à sentir la nécessité de la discipline & de l'ordre , ne peuvent être qu'un amusement pour des enfans , mais jamais une instruction solide , parce qu'ils n'en sentent point la conséquence. *La science de la guerre* , dit M. de Beaufobre , à la fin de ses Commentaires sur Eneas , *se divise , comme toutes les autres sciences , en plusieurs branches particulières*. On peut voir dans son projet d'une École & d'une Académie militaire, ce qu'il dit relativement à l'éducation des jeunes gens que l'on destine aux armes. Rien n'est mieux vu ni mieux pensé , & il seroit à désirer que l'on suivit ses idées tant pour l'École militaire que pour la création d'une Académie telle qu'il la propose.

Il y a bien loin de la science de la guerre aux premières connoissances qui y conduisent , & l'âge auquel les Éléves de l'École militaire en sortent , est justement celui où ils pourroient commencer à apprendre. Les instructions que l'on donne à ces enfans , en supposant qu'ils en profitent , ne sont que des matieres informes , des lueurs éloignées , que l'âge & une étude continuée pourroient développer à la fin ; mais il y a aussi loin de ces premiers principes à la science de la guerre , qu'il y en a de la pierre au bâtiment. Or on ne peut pas espérer qu'à un âge aussi tendre , l'esprit soit assez solide pour être susceptible d'application & de réflexion ; ainsi plus les instructions qu'on leur donne sont au-dessus de leur âge , moins ils les comprennent & y font d'attention , & elles sont absolument en pure perte.

L'institution de l'École militaire est très-belle en elle-même , elle fait honneur au Prince , elle prouve sa reconnoissance envers ses sujets qui l'ont servi long-tems & avec zèle , en se

chargeant de l'éducation de leurs enfans, elle est une marque de l'estime qu'il fait de la Noblesse, en n'y admettant que des enfans d'extraction noble, & elle prouve encore le cas qu'il fait du militaire. Il n'y a rien de plus respectable que cette institution, & il est beau de voir dans le même Royaume deux Temples élevés à la Gloire, l'un pour le repos & la récompense de ces vieux Vétérans, qui ont répandu leur sang pour le service de la patrie, & l'autre pour instruire la jeunesse à marcher sur les traces de ces braves soldats; mais dans les plus beaux établissemens n'y a-t-il jamais d'abus? Quelque bien conçu que soit le plan de cette éducation, il est impossible que ces instructions soient également reçues des uns comme des autres. La disposition, les organes, le penchant pour une science plutôt que pour une autre, mettent nécessairement une très-grande différence dans les progrès. Parce qu'un enfant est né de peres militaires, s'ensuit-il que son goût le porte à embrasser la même profession? Combien voyons-nous d'exemples du contraire? & combien en voyons-nous, qui, pour suivre un ancien préjugé, sont entrés au service plus par état que par goût, & qui l'ont abandonné après trois ou quatre ans de végétation? Il s'ensuit donc que malgré l'utilité & le bien que l'on pourroit retirer de l'École militaire, si les sujets qu'on y reçoit avoient tous le penchant & le goût qu'on leur suppose, & s'ils étoient dans un âge plus propre aux sciences, les instructions deviennent infructueuses pour la plus grande partie de ces Éléves, parce que l'on n'a pas cherché à connoître leur caractère, leur goût, ni l'étendue de leur intelligence, en supposant cependant que l'intelligence puisse se montrer évidemment à un âge aussi tendre.

Ce n'est pas à huit ans, à dix, ni à douze, que l'on peut

espérer de fixer l'attention d'un enfant , & lui apprendre à raisonner & à calculer. Or , comme la science de la guerre est un calcul continuel , qui exige des réflexions & une très-grande justesse dans l'esprit , ce qui suppose un âge mûr & capable d'application , il s'ensuit que l'intention du Prince , quoique très-bonne , ne peut pas toujours avoir l'effet qu'il s'en étoit promis.

Pour que les intentions du Prince fussent entièrement remplies , il seroit nécessaire que sa bonté & sa générosité s'étendissent jusqu'à former deux Écoles (a). Dans la première classe qu'il fixeroit dans tel lieu du Royaume qu'il jugeroit à propos , il n'y seroit admis que des enfans de sept à huit ans , auxquels on apprendroit les sciences que peut comporter cet âge , comme l'Histoire , la Géographie & les langues étrangères ; ces enfans resteroient dans cette École jusqu'à 15 ans , & sur le compte qui en seroit rendu au Prince , ou à ceux préposés par lui à ce sujet , de leur goût , de leur penchant & de leur intelligence relativement au militaire , ils seroient envoyés à la seconde École à Paris , pour être instruits des loix de la guerre , de ses élémens , & de toutes les sciences qui y ont rapport , ou bien on les renverroit chez leurs parens , s'ils ne montrent pas le goût & l'intelligence absolument nécessaires pour faire un homme de guerre ; enfin on suivroit en partie le plan d'é-

(a) L'Auteur écrivoit en 1761 ; & dans ce tems le Collège de la Fleche , destiné aujourd'hui pour l'éducation de 250 Gentilshommes , étoit encore occupé par les Jésuites ; mais depuis l'expulsion de cet Ordre , M. le Duc de Choiseul a destiné ce Collège à l'instruction de la première classe des jeunes gens qui sont reçus à l'École militaire , & lorsqu'ils seront parvenus à quinze ou seize ans , ils passeront à l'École militaire établie à Paris , où ils resteront jusqu'à vingt-deux à vingt-trois ans , pour ensuite être placés dans les différens Régimens.

ducation militaire que l'on donne aujourd'hui à ces enfans (a), que leur âge trop tendre rend incapables d'en profiter, ils resteroient dans cette seconde classe jusqu'à l'âge de vingt-un à vingt-deux ans, tems auquel ils seroient placés dans les différens Régimens, selon leur capacité, & selon la partie de la guerre à laquelle ils se seroient le plus attaché. L'infanterie, la cavalerie, les troupes légères, l'artillerie, le génie & la marine, trouveroient dans ces jeunes gens une pépinière d'excellens sujets, à qui il ne manqueroit plus qu'une pratique réelle de leur métier. Mais, comme le remarque M. de Beaufobre, cette École militaire, toute excellente qu'elle seroit pour former de très-bons officiers, ne suffiroit peut-être pas pour donner un jour de grands Généraux, parce qu'avec l'étude & l'application, on peut parvenir à être un très-bon officier ; mais que pour commander en chef il faut y joindre de grandes connoissances, un génie profond, un esprit calculateur & éclairé. Pour ne pas répéter ce qu'a déjà dit M. de Beaufobre sur les connoissances indispensables que doit avoir un Officier général, & tous ceux qui aspirent au commandement des armées, je renvoye à son projet sur l'utilité d'une École militaire & d'une Académie militaire *.

* *Comm.*
sur Enear le
Taâ. p. 273.

Après avoir créé une École militaire en deux classes indépendantes

(a) Ce plan, quelque bon qu'il soit, pourroit, je pense, être encore meilleur ; instruire ces jeunes gens à faire l'exercice, à marcher, à observer la discipline & l'ordre, sont, sans doute, des parties essentielles & très-nécessaires : la Géométrie, l'Histoire & la Géographie, sont des sciences très-importantes ; mais les Joix militaires, la castramétation, les marches d'armées, les subsistances, les hôpitaux, l'artillerie, &c. forment des Officiers Généraux, & c'est là le but que doit avoir une École militaire ; il y a assez d'artisans dans une armée, il lui faut des artilles.

dantes l'une de l'autre , l'institution la plus utile seroit celle d'une Académie militaire, formée d'Officiers généraux & particuliers les plus instruits de la science de la guerre. M. de Beaufohre dit *que les Écoles militaires établies pour former la jeunesse aux armes , & les Généraux aux opérations , ne sont pas des Académies.* Il a raison , on entend par une Académie un choix de savans dans quelqu'art que ce puisse être. On a pu voir dans ma Préface la distinction que je fais de la science de la guerre à l'art ; la première dépend de l'étude & de la réflexion , l'autre tient davantage à la pratique & à l'expérience ; mais il faut qu'il soit précédé par la théorie. L'École militaire peut instruire des principes & de la science de la guerre ; mais l'Académie confirme les principes , & l'Art les applique aux circonstances & au terrain ; ainsi pour remplir dignement une Place à cette Académie , il faut joindre l'art à la science , ce qui suppose des connoissances calculées & réfléchies à l'aide de l'un & de l'autre.

Que d'instructions sages & savantes ne sortiroit-il point de cette Académie ? Quelle émulation une telle institution ne donneroient-elle pas à tous les militaires , non-seulement à ceux de l'État , mais même aux étrangers ? Il n'y a pas un de ces étrangers militaires qui ne se fit honneur d'y être admis ; bien loin de leur en refuser l'entrée , il faudroit les y admettre ; mais avec obligation à eux de joindre leurs lumières à celles de l'Académie. Sur un art aussi intéressant & aussi profond , il faut chercher la lumière d'un pôle à l'autre , & ne pas croire que le soleil ne luit que pour nous.

(i) Ce n'est pas la multiplicité des revues qui rend les compagnies complètes , c'est l'amour que chaque Capitaine aura pour ses devoirs , & le respect qu'il aura pour son état , c'est le soin particulier qu'il aura de ses soldats & la considération qu'il aura pour eux , c'est

Tome III.

N

l'intérêt personnel qu'il trouvera dans leur conservation (a), c'est l'attention que le Colonel y apportera, c'est l'abolition entière du petit profit que le Capitaine trouve en demandant plus ou moins de congés au Colonel, & qu'il ne demande que sous condition que le cavalier ou le soldat par congé, ne recevra point sa paye pendant le tems qu'il sera absent, & que le Capitaine met dans sa poche, c'est la suppression des places de gratifications, qui font que les compagnies ne sont jamais complètes. Si les compagnies sont de cinquante hommes, elles ne doivent pas être réputées complètes à quarante-huit. Chez le Roi de Prusse, ses compagnies d'infanterie, de cavalerie, de hussards & de dragons sont à nombre fixe, & pardelà, elles ont huit hommes supplémentaires toujours existans, & payés par le Prince. La tolérance de regarder comme complètes les compagnies à quarante-huit lorsqu'elles doivent être à cinquante, n'a, sans doute, eu lieu, que dans l'espérance que les Capitaines s'efforceroient par vûe d'intérêt à compléter leur compagnie; mais on s'est trompé dans ce calcul, ce ne peut être qu'un abus d'où provient un non-complet, qui s'augmente encore par ce même abus.

Lorsque le Capitaine trouvera son intérêt personnel à avoir sa compagnie complète, lorsque le premier qui ne l'aura pas à la revue de l'Inspecteur qui se fait en entrant en campagne, sera puni très-sévèrement, & qu'à la seconde récidive il sera cassé, il sera plus attentif à prévenir le moment où il lui faudra des recrues; mais il aura encore un soin particulier du soldat; s'il est malade, & que la maladie ne soit ni dangereuse, ni contagieuse, il le fera soigner à la chambrée par le Chirurgien major du Régiment, il lui fera porter des secours de chez lui; si la maladie est plus grave, il le mettra à l'hôpital, ira le voir soi-

(a) Ce motif est malheureusement un des plus puissans, parce que l'intérêt a gouverné & gouvernera toujours les hommes.

gner, aura soin que le bouillon soit bon, & enfin il aura autant de soin de ses soldats que de lui-même ; mais il faut que ses appointemens soient suffisans, qu'il puisse vivre de son épée, & qu'il n'ait pas besoin de ces petites ressources indignes d'un militaire, pour se procurer une aisance que son état devoit naturellement lui donner. Avec des bataillons & des escadrons de recrues, on remédiera à ces abus, & les compagnies de campagne seront toujours complètes en tems de guerre comme en tems de paix.

(k) Il y a un très-grand abus lorsque le Prince fournit les remotes à sa cavalerie, parce que comme cette entreprise ne peut se faire que par des maquignons, qui, tous, n'ont d'autre intérêt que de gagner pardelà leur marché ; non-seulement le Roi est trompé quant à l'argent ; mais il l'est encore quant à l'espèce & à la bonté des chevaux. L'usage que Montécuculi dit qui est suivi en Espagne est bon ; mais il n'est pas sans inconvénient. Dans le service de l'Empereur l'abus étoit manifeste, puisqu'il fournissoit les remotes à sa cavalerie ; & on le reconnut si bien, que Montécuculi dit, qu'au lieu de lui fournir des chevaux on donna de l'argent ; mais il ajoute que cet argent étoit donné au Colonel, qui en répondoit ainsi que des remotes. Le seul inconvénient qu'il peut y avoir dans cet arrangement, c'est que l'argent ne soit pas délivré sur le champ, & que les officiers ne soient obligés d'acheter les chevaux à crédit, ce qui feroit tomber dans un autre inconvénient, en les faisant payer beaucoup plus chers. Si on admettoit les escadrons de recrues, c'est à cet escadron que devoit être donné l'argent pour les remotes, & généralement tout ce que le Prince fixe par an pour l'entretien d'une compagnie. C'est le Commandant de cet escadron qui doit répondre de tout, & qui doit envoyer aux escadrons de campagne, non-seulement

les cavaliers tous montés, équipés & arnés, mais encore tout ce qui est nécessaire à chaque compagnie. Si les escadrons de recrues ne sont pas admis, l'argent doit être remis au Major ayant le détail, le Colonel & les Capitaines choisissent dans le nombre des Capitaines celui qu'ils jugent le plus capable de bien faire la remonte; on lui donne pour adjoint un ancien Lieutenant qui se connoisse aussi en chevaux, on délivre ensuite l'argent au Capitaine qui va faire les achats. La remonte arrivée, elle doit passer en revue devant un Inspecteur général, & ceux des chevaux qu'il ne trouve pas bons, ou qui sont trop bas, sans espérance de grandir, doivent être réformés aux dépens du Régiment, & non du Roi.

Il y a des Ordonnances qui fixent la taille que doivent avoir les chevaux de cavalerie; mais elles ne sont pas suivies. Je pense que la taille d'un cheval de cavalier doit être depuis quatre pieds dix pouces jusqu'à quatre pieds dix pouces & demi, ceux des dragons depuis quatre pieds huit jusqu'à neuf, & ceux pour les hussards & les troupes légères, depuis quatre pieds sept jusqu'à huit. Par une Ordonnance rendue le 28 Mai 1733, la taille des chevaux de la cavalerie est fixée depuis quatre pieds huit pouces jusqu'à dix (a), quoique je pense que quatre pieds huit pouces, & même neuf, soit une taille trop basse pour la cavalerie; cependant comme c'est la volonté du Roi, elle doit être exécutée; mais elle ne l'est qu'en partie, parce que comme l'Ordonnance donne l'option de huit ou de dix pouces, la plupart des Inspecteurs préfèrent celle de huit & de neuf, je n'en fais pas trop la raison; mais il est certain que cette taille

(a) Il y a une trop grande disproportion de huit à dix, pour que la cavalerie soit montée également; il me semble que l'Ordonnance devoit fixer la taille juste, à un demi pouce près, sans laisser le choix de huit à dix. Je pense que dix à dix & demi est la taille que doit avoir le cheval du cavalier.

n'est pas relative à la guerre & au service de la cavalerie. Ainsi comme les Inspecteurs généraux ont des sentimens contraires les uns des autres, il seroit nécessaire que le Prince donna ses ordres, & que la taille fut fixée sans l'alternative de huit à dix.

(l) Montécuculi entend probablement un fer plus ou moins doux ; car la trempe nuirait aux armes à feu, & de doux que seroit le fer, on le rendroit aigre & cassant. Le fer en Turquie est peut-être moins aigre & plus liant qu'il ne l'est en Hongrie ou dans l'Autriche, & les autres Etats de l'Empereur. Les canons Turcs pour les fusils & les pistolets sont en réputation ; il est vrai qu'ils ne crevent point, ou très-rarement ; mais ils sont beaucoup plus épais que les canons de fusil en France, qui ont la même solidité, quoique beaucoup plus légers. On ne trempe jamais les canons de fusils ni de pistolets, on ne trempe que le fer dont on fait les épées, les sabres, & les batteries de fusils & de pistolets. La maxime de tremper ces armes n'est pas égale dans toutes les fabriques, & leur bonté dépend non-seulement de cette trempe, mais encore de la bonté & de la qualité du fer que l'on employe (a).

(m) Montécuculi veut que l'on donne à la cavalerie des cuirasses devant & derriere, des casques avec des lames pendantes

(a) On fait des lames d'épées, de sabres, & tous outils ou instrumens tranchans, avec du fer que l'on nomme acier. Il y a deux especes d'acier, le naturel & l'artificiel. L'acier naturel est celui où l'art n'a eu d'autre part que de détruire par le feu l'excès des parties salines & sulphureuses. L'acier artificiel est du fer à qui l'art a restitué, par le secours des matieres étrangères, les mêmes parties dont il étoit dénué. C'est une opinion reconnue fautive, que l'acier étoit un fer plus pur que le fer ordinaire, que ce n'étoit que la substance même du fer affiné par le feu, en un mot que l'acier le plus fin n'étoit que du fer porté à la plus grande pureté que l'art peut lui procurer. La seule différence qu'il y a entre le fer & l'acier, c'est que celui-ci est dégagé des parties hétérogenes qui l'embarrassent & qui lui nuisent, un métal plus plein des parties métalliques qui constituent son être *.

Macquer est de l'opinion que le fer peut être changé en acier **.

* Diction.
Encycloped.
tom. 1. mat.
acier.

** Flém. de
Chym. chap.
7. sect. 4.

pour défendre le col, les oreilles & le nez, & des gantelets de fer qui aillent jusqu'au coude (a). Les cuirasses sont nécessaires à la cavalerie, non pas contre d'autre cavalerie; mais en la supposant exposée au feu de l'infanterie; le derrière de la cuirasse est inutile, & le plastron suffit; il en est de même du casque, il est absolument nécessaire, non-seulement à la cavalerie, mais encore à l'infanterie: j'en ai dit les raisons dans mes Observations*. Quant aux gantelets, ils sont absolument inutiles, & pourvu que le sabre du cavalier ait une garde qui lui couvre la main, cela suffit.

* *Tom. 1.
ch. 2. art. 1.
Observ. (q).*

Montécuculi opine pour que l'on donne de longues épées à la cavalerie; M. le Maréchal de Saxe est du même sentiment. Malgré le respect que j'ai pour ces deux grands Généraux, je ne puis être de leur avis. J'ai fait voir l'inconvénient des longues épées **, & je crois que tout militaire qui voudra réfléchir sur cet objet, ne pourra pas disconvenir que l'épée du cavalier telle qu'elle est aujourd'hui, ne soit la meilleure, la plus propre à se défendre & à attaquer, & la plus aisée à manier.

** *Idem.
même Obs.*

(n) Montécuculi entend par cavalerie légère, les arquebussiers, & les Régimens de croates à cheval, qui alors étoient en usage dans les armées de l'Empereur, & qui n'étoient point cuirassés, ce qui revient à nos hussards & à nos dragons. En France, on nomme toute cavalerie de ligne cavalerie légère, c'est, sans doute, depuis qu'elle n'est plus armée de pied en cap, & qu'on ne lui a laissé qu'un plastron. La cavalerie Française est bonne; mais elle seroit excellente si elle étoit mieux montée relativement à l'espece de chevaux, à la hauteur & à l'égalité de la taille, plus exercée, si elle voyoit plus souvent l'ennemi, si le cavalier savoit mener son cheval, & s'il ne por-

(a) Ce que propose Montécuculi est relatif à la guerre contre le Turc, & même encore aujourd'hui la cavalerie Impériale est, à peu de chose près, armée comme l'indique ce Général, lorsqu'elle a à combattre contre les Turcs.

toit pas derriere lui une montagne de bagages, aussi inutiles qu'ils sont embarrassans. Quant à l'utilité des hussards & des troupes légères, je renvoye à mon Essai sur l'Art de la guerre*, & j'en appelle au sentiment des militaires éclairés, & qui connoissent l'utilité de ces troupes.

* Tom. 2.
liv. 5. ch. 1.

(o) Au rapport des plus grands Généraux, la lance est la meilleure des armes pour la cavalerie; elle a cependant un très-grand inconvénient; si le lancier est tourné, il ne peut plus se défendre, & il est perdu; c'est pour cette raison que dans les armées anciennes on mettoit toujours des chevaux légers derriere, & sur les flancs des lanciers ou hommes d'armes, pour empêcher qu'ils ne fussent tournés & pris parderriere. La lance est, sans doute, redoutable lorsqu'elle ataqe de front; mais quelqu'excellente qu'elle soit pour l'ataque, dès qu'elle est inutile pour la défense, elle devient dangereuse, parce qu'on est quelquefois obligé de se défendre. L'armement actuel du cavalier me paroît meilleur, il n'a pas, à la vérité, un avantage si démontré pour l'ataque, parce qu'il est plus court, & que son effet est moins décidé, parce qu'un coup de sabre assené avec toute la force possible, ne peut pas être égalé à un coup de lance, que l'impulsion du cheval jointe à la force du lancier, rend décisif; mais il sert également à l'ataque & à la défense; d'ailleurs, comme l'ennemi est armé de même, les armes sont égales, & c'est le plus brave & le mieux conduit qui remporte la victoire. Si l'ennemi étoit armé de lances, je pense bien qu'il faudroit en avoir aussi, parce qu'il auroit un avantage trop manifeste sur la cavalerie armée d'épées, & c'est en quoi la cavalerie differe de l'infanterie. Si l'infanterie ennemie étoit armée de piques, ce seroit une raison pour laisser l'infanterie armée comme elle l'est aujourd'hui, son avantage seroit évident, & le feu qui partiroit des bataillons rendroit bientôt les piques inutiles; mais il n'en est

pas de même pour la cavalerie, cette troupe n'a qu'un feu très-incertain, & de plus, elle ne doit jamais tirer. Ainsi comme toute la force de la cavalerie consiste dans une attaque vive & faite ensemble, les lances auroient un avantage physique sur la cavalerie armée d'épées.

(p) Il faut toujours à la guerre se ménager les moyens de nuire à l'ennemi, ainsi il faut se servir des armes de jet de même que de l'arme blanche; mais tant que l'on pourra, tâcher de se servir de la dernière, comme la plus efficace & la plus décisive. La conduite que l'on doit tenir dans ces circonstances dépend du caractère & de la vivacité de la Nation que l'on a à combattre. Le Français a la réputation d'être redoutable à l'arme blanche, & quoique de mémoire d'homme on n'ait point vu de bataillons croiser la bayonnette, que cette réputation ne soit fondée que sur sa valeur & sa vivacité naturelle, il seroit peut-être dangereux pour un bataillon, de quelque Nation qu'il fut, de venir attaquer bayonnette baissée, un bataillon Français, parce que cette Nation quelconque que l'on feroit marcher à ce bataillon Français, a elle-même dans l'idée que la vivacité Française, non-seulement résistera à ses efforts, mais même que ce bataillon marchera à elle, qu'il n'attendra pas d'être chargé, & qu'il viendra à sa rencontre bayonnette baissée, que de plus, ce bataillon Français a l'opinion que l'on ne peut pas lui résister à l'arme blanche. Ces deux sentimens doivent donner un très-grand avantage au bataillon Français. Je suis persuadé que le feu, qui depuis plusieurs années est devenu si fort à la mode, & qui s'est perfectionné chez toutes les Puissances de l'Europe, ne provient que de la méfiance que les Généraux ont eu, non de la valeur de leurs troupes, mais de leur fermeté, lorsqu'il est question d'attaquer l'ennemi de près, & qu'ils ont cru y
remédier,

remédier , en imaginant un feu qui certainement n'est pas aussi décisif que l'arme blanche , & qui en impose plus par le bruit & l'idée que l'on s'en fait , que par l'effet qu'il produit. Cependant comme toutes les Nations se croient aussi braves les unes que les autres , & qu'il est même essentiel qu'elles aient cette opinion-là d'elles , pourvu que ce sentiment n'aille point jusqu'au mépris des autres Nations , c'est aux Généraux qui les conduisent à savoir non-seulement apprécier la valeur des unes & des autres , mais encore leur caractère , & les faire agir en conséquence.

La Nation Turque craint en général le feu, ses chevaux le craignent aussi; mais le Turc est très-adroit à l'arme blanche, ainsi il faut le combattre de loin; cependant la cavalerie a plus à craindre de lui que l'infanterie, parce que celle-ci peut se couvrir de chevaux de frise ou de quelques retranchemens. Ce n'est pas l'infanterie Turque qui est à redouter pour l'infanterie Allemande, c'est la cavalerie. L'infanterie Turque n'a point de bayonnette; lorsqu'elle veut se servir de l'arme blanche, elle jette son fusil & met le sabre à la main, dont elle se sert très-bien; mais un sabre est une mauvaise arme contre des troupes armées de fusils & de bayonnettes: cependant malgré cet avantage, l'infanterie de l'Empereur se couvre toujours de chevaux de frise, tant le Turc est redoutable à l'arme blanche. Ainsi contre cette Nation, il faut se servir de l'arme qu'elle appréhende le plus, & se mettre dans une disposition où elle ne puisse se servir de l'arme dont elle se sert avec le plus d'avantage. C'est ainsi que fit Montécuculi à la bataille de Saint-Gothard; voyant que le Turc étoit déterminé à le combattre, il se couvrit du Raab, & par cette position, il ôta au Turc la moitié de ses forces, qui consistent en cavalerie, & dont le premier choc est impétueux, & difficile à soutenir.

Tome III.

O

(g) La cavalerie que l'on a dans une armée doit être proportionnée & fixée sur la nature du pays, sur la possibilité de la faire subsister, & sur le besoin que l'on croit pouvoir en avoir si les circonstances font changer le théâtre de la guerre. Si l'on fait la guerre dans un pays de montagnes, de bois, ou coupé par des ravins, des navilles ou des ruisseaux, comme en Italie, il faut beaucoup moins de cavalerie que dans un pays de plaine. Quand on fait la guerre dans un pays difficile, comme c'est l'infanterie qui doit principalement agir, il faut beaucoup plus de cette arme, qu'il ne faut de cavalerie. Autrefois la proportion dans une armée Française entre la cavalerie & l'infanterie, étoit d'un à trois; c'est-à-dire, que dans une armée de 40000 hommes il y avoit 30000 hommes d'infanterie & 10000 hommes de cavalerie; cette proportion est successivement venue à quatre, à six & à sept, & à la dernière guerre elle étoit au moins de huit à un; c'est-à-dire, que sur 80000 hommes d'infanterie, il y avoit 10000 hommes de cavalerie, sans compter les hussards, les dragons, & les troupes légères à cheval. Par la suite on diminuera, sans doute, encore le nombre de la cavalerie; la grande discipline que l'on s'efforce avec raison d'établir dans l'infanterie, peut rendre de peu d'effet les efforts de la cavalerie, qui est très-difficile à nourrir & à entretenir.

Lorsque Montécuculi dit *qu'il faut que la cavalerie pesante fasse au moins la moitié de l'infanterie*, c'est que de son tems les armées étoient beaucoup moins nombreuses qu'elles le sont aujourd'hui. En admettant ce calcul, une armée de quarante-cinq mille hommes qui, dans ce tems-là, étoit une très-forte armée, auroit eu trente mille hommes d'infanterie & quinze mille de cavalerie; ainsi en augmentant la force des armées, relativement au tems, une armée de cent mille hommes auroit

aujourd'hui soixante-six mille hommes d'infanterie , & trente-quatre mille de cavalerie , ce qui seroit absurde , contre tout principe , qui rendroit les armées pesantes , difficiles à faire subsister , & très-embarrassantes à mouvoir. Ce Général , en donnant ce précepte , suppose une guerre contre le Turc , dont la principale force des armées est en cavalerie , d'autant qu'il ajoute *qu'il ne faut pas en avoir moins par rapport à celle de l'ennemi , dont le nombre est très-grand par rapport à la Hongrie*. Mais quelque nombreuse que soit la cavalerie Turque , cela ne fait pas que l'armée Impériale doive être aussi forte en cavalerie , & quand on le voudroit , cela ne pourroit pas être.

Quant aux hussards & troupes légères à pied & à cheval , leur nombre doit être proportionné à la force de l'armée , à la quantité que l'ennemi en a , & relatif à la situation du pays où l'on fait la guerre. Il faut opposer troupes légères à troupes légères ; si on leur opposoit de la cavalerie , elle seroit bientôt hors d'état de servir par la fatigue prodigieuse que lui donneroit cette espèce de guerre à laquelle elle n'est point faite , & qui ne lui est pas propre , par la nature de ses chevaux qui sont plus pesans , & par le peu d'habitude que le cavalier a de marcher seul , ou en petites troupes , comme les hussards & les troupes légères ; par l'union qui fait la force de la cavalerie , bien différente de celle des hussards , qui consiste à attaquer dans plusieurs points par petites troupes lorsqu'ils attaquent de la cavalerie , & à se rassembler promptement lorsque les circonstances l'exigent ; manœuvre que ne peut pas faire la cavalerie , ou qu'elle ne fera pas assez légèrement , parce que ses chevaux sont trop pesans ; ainsi en supposant que le cavalier ait toute l'intelligence que peuvent avoir les hussards relativement à cette guerre , ce qui ne peut pas être , l'espèce de chevaux qu'il doit monter sera toujours un

empêchement pour qu'on l'y employe. Je ne connois point de troupes plus utiles à une armée que des hussards & des troupes légères, lorsqu'elles sont bien conduites ; mais elles deviennent presque inutiles lorsqu'elles sont mal commandées. M. le Maréchal de Saxe s'explique très-clairement sur le peu de cas qu'il fait des hussards ; néanmoins , j'ai vu plusieurs occasions où je pense qu'ils auroient dû mériter son estime , & je ne doute pas que si son Régiment de houlans ne lui eut pas si fort tenu à cœur, les hussards & les dragons n'eussent non-seulement trouvé grace devant lui ; mais encore qu'ils auroient mérité sa confiance..

(r) Si les cuirassiers de l'Empereur , tels qu'ils étoient du tems de Montécuculi , c'est-à-dire , armés de pied en cap, étoient comme un mur impénétrable à la cavalerie Turque , ils avoient aussi un très-grand désavantage lorsqu'ils en étoient battus , parce qu'étant très-pesans , ils ne pouvoient pas se retirer avec la même légèreté , & qu'étant assaillis de toute part , il devoit leur être très-difficile de se retirer en ordre ; au lieu que le Turc battu ne pouvoit pas être suivi par cette cavalerie pesante , qui , si elle eut voulu ou pût courir, se seroit désunie, & auroit donné jour à l'ennemi de l'ataquer avec avantage.

Ces cuirassiers devoient, sans doute, être montés sur de très-grands & forts chevaux, parce que leur force devoit être proportionnée au poids qu'ils portoient. M. le Maréchal de Saxe, dans ses *Rêveries* * propose d'armer la cavalerie de pied en cap, & veut que les chevaux aient cinq pieds deux pouces. Cette taille énorme qu'il leur donne est relatif à son système d'armer la cavalerie de pied en cap ; mais en supposant que l'armure qu'il donne au cavalier ne pèsât que trente-cinq livres, ainsi qu'il le dit, je ne sais pas pourquoi lui donner de si grands chevaux ; ces colosses doivent être aussi difficiles à mouvoir, qu'il doit l'être de les nourrir. C'est une erreur de croire qu'un petit

* Tom. 1.
chap. 3. art.
20 & 11.

cheval mange autant qu'un grand; ce n'est pas que je veuille que la cavalerie soit montée sur de petits chevaux; mais il y a bien de la différence entre un grand cheval & un cheval colossal, un cheval de cinq pieds deux pouces est colossal, un de quatre pieds dix à dix & demi est un grand cheval, & un de quatre pieds sept à huit pouces est un petit cheval. Les chevaux de cinq pieds deux pouces sont, pour la plupart, très-pesans, difficiles à nourrir par la quantité de fourrages qu'il leur faut, la moindre fatigue les atterre; d'ailleurs les haras du Royaume ne fournissent point de chevaux de cette taille, & on ne peut les trouver qu'en Hollande, & dans la Flandre la plus voisine de la Hollande. Or, outre l'inconvénient qu'il y a de faire les remontes de la cavalerie dans le pays étranger, par l'exportation d'argent qu'elles occasionnent, personne n'ignore que les chevaux Hollandais & Flamands sont naturellement mols, par les pâturages trop gras dont ils sont nourris, & qu'ils ne peuvent servir qu'à traîner des voitures, & jamais à monter de la cavalerie. Lorsque M. le Maréchal de Saxe dit qu'il a eu en Pologne un Régiment de cavalerie Allemande, avec lequel il a fait en dix-huit mois plus de quinze cens lieues, je suis persuadé que les chevaux de ce Régiment n'avoient pas cinq pieds deux pouces. La cavalerie actuelle de l'Empereur n'a pas de chevaux plus hauts que quatre pieds neuf à dix pouces; celle du Roi de Prusse est montée sur des chevaux de quatre pieds onze. Quant à la cavalerie Française, j'ai dit plus haut que la taille étoit indéterminée, depuis quatre pieds huit jusqu'à quatre pieds dix, & j'ai ajouté qu'elle devrait être montée sur des chevaux de quatre pieds dix à dix & demi. Mon sentiment est relatif à la guerre, & comme le Roi n'entretient de la cavalerie que pour en être servi, il faut qu'elle soit montée sur

des chevaux qui lui donnent les moyens de remplir les intentions du Prince. On dira peut-être que la cavalerie Espagnole n'est montée que sur des chevaux de quatre pieds huit pouces, que cependant elle est très-redoutable, quelle attaque toute autre cavalerie de l'Europe, quoique plus haute montée, & que souvent elle la bat; cela est vrai; mais je ne pense pas que l'on veuille comparer nos chevaux avec ceux d'Espagne, d'ailleurs ceux-ci sont entiers & ont toute leur force, ce que n'ont pas les nôtres, outre que l'espece est bien différente. Si le cavalier Français est monté sur un cheval plus bas que le cavalier Allemand, Prussien, Hanovrien & Anglais, il aura un désavantage manifeste lorsqu'il faudra combattre contre ces Nations. Ce n'est pas que l'on voye souvent la cavalerie se mêler & se choquer; cela s'est vu; mais bien rarement: ainsi la taille ne devrait donc rien faire pour ce genre de combat; elle y fait cependant beaucoup, parce que le cavalier qui voit l'ennemi plus élevé que lui, & qui se le grandit à mesure qu'il en approche, ne marche à lui qu'avec crainte; au lieu que celui qui se voit plus élevé, & monté sur des chevaux plus forts, a dans l'idée qu'il écrasera l'ennemi, il marche à lui avec plus d'assurance & plus de fermeté. Tous les cavaliers, dira-t-on, n'auront pas cette crainte; cela peut être, & même je le crois; mais s'il y en a dix par escadron qui l'ayent, cela suffit pour faire battre une ligne de cavalerie. Il faut envisager les hommes dans le général, les voir tels qu'ils sont, & non pas comme ils devraient être; l'opinion fait tout chez les hommes, & malheureusement on ne peut donner de raisons pour détruire celle-ci. Dans l'infanterie c'est le soldat qui bat celui qui lui est opposé; dans la cavalerie, c'est souvent le cheval, mené à la vérité par son cavalier. C'est une erreur de croire qu'un cheval de quatre pieds huit pouces aura la

même force qu'un de quatre pieds dix à dix & demi ; en les supposant tous deux bien faits dans toutes leurs parties & bien proportionnés, le dernier doit être plus fort, plus nerveux, & supporter mieux la fatigue ; de ce raisonnement on conclura , peut-être, que le cheval de cinq pieds deux pouces bien proportionné, sera plus fort qu'un de quatre pieds dix à onze pouces ; il sera peut-être plus fort pour traîner une voiture ; mais il sera moins propre à monter un cavalier , parce qu'il sera trop pesant. Si le cheval de quatre pieds huit à neuf pouces n'avoit que son cavalier à porter, il seroit assez fort ; mais il faut qu'il se choque contre le cheval de l'ennemi qui est plus grand & plus fort, c'est un premier désavantage marqué. Le second & le plus dangereux est, ainsi que je l'ai dit, l'opinion du cavalier qui se voit dominé ; il faut encore qu'il aille au fourrage, qu'il porte une trouffe, souvent de trois à quatre lieues, & qui pese jusqu'à cinq cens ; il faut donc qu'il ait assez de force pour supporter pendant un si long trajet un poids aussi pesant. S'il étoit plus haut que la taille que j'indique, il tomberoit dans l'inconvénient des chevaux trop bas, parce que ces grands chevaux sont toujours mols & difficiles à nourrir. La taille que je propose est proportionnée au service que le cheval doit rendre, & si les haras du Royaume sont trop bas, il faut les élever, & qu'ils soient suffisamment fournis pour que la cavalerie puisse se remonter pendant la paix, & même pendant la guerre, sans être obligée d'en envoyer acheter dans les pays étrangers. Quant à la taille des chevaux qui s'élevent dans les différens haras des Provinces du Royaume, ce n'est point le sol ni la nature du pays qui influent sur la taille plus haute ou plus basse des chevaux qui y naissent ; mais ce sont les étalons & l'espece de juments que l'on fait saillir. Le cheval Arabe & Barbe, & celui

d'Espagne, font, dit-on, des poulains plus grands qu'eux; cela est vrai; mais c'est quand on leur donne des jumens de haute taille, bien faites, & qui ont un bon coffre. Que l'on donne à ces trois especes de chevaux, qui dans le fond sont la même, parce que la race d'Espagne vient de chevaux Arabes & de chevaux Barbes, de petites jumens sans boyaux, elles feront de petits chevaux; ainsi je pense qu'avec des soins & de la connoissance, il seroit facile d'élever en France la taille des chevaux, & d'en avoir d'excellens; mais cette opération n'est pas l'affaire d'un an ni de quatre, pas même celle de dix, parce qu'il faut de grands fonds pour les achats nécessaires en étalons & en belles jumens, & pour faire, dans les pays propres à élever des chevaux, les établissemens nécessaires pour mettre les haras sur le pied qu'ils devoient être.

(f) Pour être nourri & élevé dans l'exercice des armes, on n'en a pas pour cela plus d'expérience à la guerre. L'éducation militaire fortifie le corps, endurecit aux fatigues, élève l'ame, & rend plus propre à la guerre; mais l'expérience ne s'acquiert que par la pratique, & le Turc n'a pas par lui-même assez de connoissance de la guerre, & ne la fait pas assez souvent, pour que son expérience ni celle de ses Généraux soient fort à redouter: peu instruit, d'ailleurs, de l'art de la guerre par la forme de son gouvernement, qui ne lui permet pas d'avoir les secours nécessaires relativement à la théorie, il faut bien du tems pour que l'expérience puisse se passer de la théorie.

(t) Tout Général qui commande une armée doit être aussi absolu que le Prince l'est dans ses États; il doit même l'être davantage, parce qu'à la guerre dès que le Général donne un ordre, il n'y a ni représentations ni remontrances, il faut obéir sans réplique; c'est le seul gouvernement qui doive être despotique. Ce

terme

terme n'entraîne pas avec lui l'idée de l'esclavage comme chez le Turc ; mais on peut être entièrement soumis aux ordres & aux volontés du Général, sans être son esclave ; on doit l'être de ses devoirs, & cette soumission est le premier pas vers ces mêmes devoirs.

Non-seulement le Général de l'armée Turque est absolu, mais son commandement n'est point partagé, il n'a point d'égaux, ni même de conseil qu'il soit obligé de consulter dans ses entreprises. Cette maxime devoit être suivie par les Puissances de l'Europe, les opérations en seroient plus promptes & plus certaines. Si le Général veut un conseil, il doit le choisir ; mais il ne doit point lui être donné par le Prince ni par le Ministere ; puisqu'on l'a jugé capable de commander l'armée, il doit l'être de savoir choisir les personnes capables de lui donner de bons avis. Le commandement des armées suppose, outre la science & l'art de la guerre, la connoissance des hommes, & c'est cette connoissance qui fait faire un bon choix ; d'ailleurs tout Général y est trop intéressé, pour ne pas tâcher de le faire bon.

(u) J'admire toujours l'énergie & le sublime des définitions de Montécuculi. Un Général tel que celui qu'il dépeint peut faire la guerre, non-seulement contre le Turc ; mais encore contre quelque Nation que ce puisse être. C'est son portrait qu'il a fait en traçant celui-ci. Il veut que le Général ait une mine majestueuse ; la Nature ne joint pas toujours les qualités extérieures aux intérieures, elle est économe dans ses dons, & il arrive souvent qu'un grand homme de guerre a la taille & l'air contre lui, comme il arrive aussi qu'une mine agréable & un port noble ne renferment quelquefois qu'une ame basse, sans esprit & sans talens. Parmi les plus grands Capitaines, il y en a eu beaucoup à qui les qualités extérieures manquoient. Philippe,

Tome III.

P

Roi de Macédoine, étoit borgne, Alexandre étoit petit, Tamerlan étoit borgne & boiteux, M. de Luxembourg étoit petit & bossu. C'est, sans doute, un avantage de plus que de réunir la beauté du corps aux vertus & aux talens militaires; mais ce n'est pas une condition qui soit absolument nécessaire. La véritable beauté est celle de l'ame, c'est la seule qui distingue les hommes, & qui les rend chers à leur patrie & à la postérité; celle du corps n'est qu'un présent de la Nature, mais il n'est pas la marque du génie & des talens.

Montécuculi dit que l'on ne naît pas Capitaine, mais qu'on le devient; il suppose, sans doute, que l'on naît avec le germe qui fait les grands Capitaines, & que l'on a soin de le cultiver pour le faire éclore; car s'il reste sans culture, c'est-à-dire, si on ne le développe point par l'étude & la pratique, c'est un trésor enfoui qui auroit enrichi l'Etat, & qui en auroit fait la gloire; mais qui devient inutile faute d'avoir été cultivé. Ce n'est pas dans les plaisirs, ni en menant une vie douce & voluptueuse, que l'on fera développer ce don si précieux de la Nature; mais c'est en s'occupant essentiellement pendant la paix d'une étude qu'il faudra mettre en pratique dans le tems de la guerre. Un homme qui veut s'instruire à fond de toutes les parties de l'art de la guerre n'a pas un moment à perdre; s'il a en lui les talens pour commander, tous les instans qu'il perd & qui le distraient de ses études, sont un vol qu'il fait à ses concitoyens & à sa patrie. La fortune, les circonstances, les brigues, la jalousie s'opposeront peut-être à son élévation; n'importe, tout citoyen doit son tems à l'Etat, & quand même il seroit sûr de ne jamais parvenir au rang que ses talens & sa science dans la guerre devroient lui mériter, il doit mettre sa patrie dans son tort; mais ne jamais la mettre dans le cas de lui reprocher le tems qu'il a perdu.

Lorsque l'on n'a pas un goût décidé pour l'étude d'un art ou d'une science quelconque, c'est une marque certaine que l'on n'a nulle aptitude pour cette science ou pour cet art. Le génie & les talens se décèlent par le goût; quand on n'a pas ce penchant pour l'étude, elle fatigue & ennue. Si l'on est naturellement porté à la paresse, la pratique rebute, parce qu'elle est agissante: or, comme il est impossible d'être un homme de guerre sans théorie ni pratique, il s'ensuit que tout homme paresseux de corps & d'esprit n'est pas propre à la guerre.

On peut être actif de corps, & avoir l'esprit enfermé dans une enveloppe épaisse, ceux-là ne sont tout au plus propres qu'à exécuter ce qu'on leur ordonne, encore faut-il qu'ils aient une espèce d'intelligence; mais il ne faut pas exiger d'eux qu'ils créent & qu'ils imaginent. Celui qui a les talens pour commander est l'artiste, ceux-là ne sont que les artisans; l'artiste imagine, dresse des plans, en rassemble toutes les parties, & fait les dispositions, l'artisan suit le plan & exécute. Ce n'est pas encore un petit talent relativement à la guerre, parce qu'il faut au moins de l'entendement, ce qui n'est pas aussi commun qu'on le pense.

(x) Ce seroit affoiblir le Texte de Montécuculi que d'y ajouter des réflexions. Je n'exhorte pas seulement les jeunes militaires à le méditer, mais encore les Généraux les plus expérimentés.

(y) Les Gladiateurs & les maîtres d'Esgrime furent introduits à Rome sous le consulat d'Appius Claudius, l'an 489 de la fondation de cette République. Il y avoit eu avant ce tems-là des maîtres d'Esgrime chez les Grecs; mais à Rome ils ne furent connus que dans ce tems (a). Dans la guerre que les Ro-

(a) Le palet, le disque, la course, le maniement des armes, la lutte même,

maines eurent à soutenir contre les Gaulois l'an 386 de Rome, Camille alors Dictateur, ayant remarqué que l'arme principale des Gaulois étoit l'épée; mais qu'ils la manioient avec plus de force que d'adresse, fit faire à ses soldats des casques de fer, mais légers; & au lieu de simples boucliers de bois qu'ils portoient auparavant, il les fit garnir d'un cercle de cuivre qui les rendit à l'épreuve, & leur enseigna *lui-même* l'art de parer avec l'épée, & la maniere de soutenir avec moins de danger l'impétuosité des Gaulois *. Si les Grecs & les Romains admirent parmi eux des maîtres d'Escrime, c'est que dans ces tems reculés on ne se battoit qu'à l'arme blanche, que le javelot & l'épée étoient les principales armes, & que pour savoir se servir de l'un & de l'autre, il falloit des maîtres qui instruisissent le soldat à les manier; mais aujourd'hui il n'en est pas de même, l'épée n'est qu'une espece de parure, & une marque distinctive attachée à la Noblesse & au Militaire, & elle n'est d'aucune utilité pour la défense de l'État (a). L'arme en usage dans les armées chez

* *Hist. Rom. de l'auteur Echard, rom. 1. liv. 2. chap. 6.*

furent les exercices de la jeunesse chez les Anciens. L'art de se tuer avec méthode fut réservé aux Gladiateurs. Dans l'origine c'étoient des esclaves qu'on mettoit à mort aux funérailles des Grands, sous Appius on donna leurs combats en spectacle aux Romains. Quand les mœurs commencerent à se corrompre, des hommes libres n'eurent pas honte de faire ce vil métier pour de l'argent; ensuite pour plaire aux Empereurs, des personnes de la première qualité eurent la bassesse de descendre sur l'arène; mais tous ceux qui s'abaissèrent à cette indignité, furent toujours regardés comme infames **.

** *Leg. 21. ff. de testib.*

En France, la profession de Maître en fait d'armes, est regardée comme un état noble. MM. les Maréchaux de France connoissent de leurs querelles comme de celles de la Noblesse. L'idée du gouvernement Français, relativement à cette profession, est bien différente de celle des Romains; mais cette idée n'empêchera pas que cette profession ne soit totalement opposée au bien de l'État, & à la tranquillité des sujets, & absolument inutile pour la guerre.

(a) Chez les Romains, tout homme qui étoit trouvé dans la ville avec des

toutes les Puissances de l'Europe, est le fusil armé de sa bayonnette, c'est avec cette arme que le soldat combat, & l'épée qu'il a à son côté lui est absolument inutile, & même le gêne dans les différentes évolutions qui lui sont ordonnées; c'est pour cette raison que dans la dernière guerre on avoit retranché l'épée au soldat, & qu'il n'avoit que son fusil & sa bayonnette. Si l'épée est inutile pour battre l'ennemi, à quoi donc peuvent servir ces maîtres en fait d'armes qui se sont introduits dans les Régimens, & que les Colonels & les officiers souffrent ? Ils augmentent le nombre des querelleurs, ils font perdre beaucoup de braves gens, ils en font estropier un grand nombre, qui ne pouvant plus servir sont perdus pour l'État, & ne peuvent plus, pour la plupart, gagner leur vie, & ils augmentent le nombre des mendiants, des fainéans, des vagabonds & des fripons (a). Les maîtres en fait d'armes établis dans les villes sont tout aussi pernicious, sans qu'on puisse y trouver aucune utilité. On qualifie cependant d'art une profession dont les loix du Royaume condamnent les effets, & en défendant les duels, on leur donne le moyen de se perpétuer (b).

armes, étoit regardé comme un assassin, & César dans ses Commentaires, traite les Gaulois de barbares, pour les avoir vus entrer au Conseil l'épée au côté.

(a) Après le siège de la citadelle d'Anvers, pendant la campagne de 1746, M. le Maréchal de Saxe fit marcher l'armée à Rans. Lorsqu'il en partit, on trouva dans les bleds derrière sa maison 14 grenadiers de tués par leurs camarades. Cette perte, plus ou moins, se renouvelle à chaque camp, ce qui n'arriveroit pas, ou, du moins, ne seroit pas si souvent répétée, si l'on proscrivoit les Maîtres en fait d'armes ainsi que les salles d'armes, & si on avoit la plus grande attention de chasser du camp toutes les coureuses qui infectent l'armée, & qui excitent les querelles entre les soldats.

(b) Ce qu'il y a de singulier, la loi défend le duel, le préjugé honore le duelliste, & le militaire taxe d'infamie celui qui souffre une injure. Comment accorder l'un avec l'autre ?

Comment est-il possible que dans un État policé, où tous les arts fleurissent, où l'on se pique d'avoir des mœurs douces & honnêtes, on souffre, & même que l'on autorise une profession qui ne peut rendre qu'à la destruction des sujets de l'État? On fait plus, elle est regardée comme un état noble. Toute profession inutile, même nuisible à la société, peut-elle être regardée comme un état? Les différens états admis & reconnus dans un Royaume, doivent tous concourir au bien général, & s'il en est un qui puisse lui nuire, ou même qui lui soit inutile, il faut l'abolir.

L'État, les Souverains sont intéressés à protéger les professions qui conservent la Nation, qui servent à l'éclairer, & qui contribuent à sa gloire & à son bonheur; mais il est de l'intérêt & même du devoir de ces mêmes Souverains, d'abolir toute profession qui peut causer une diminution dans les sujets de l'État. Eh! quelle science plus barbare que celle qui remet l'homme dans son premier état de férocité? n'est-il pas déjà assez méchant, sans lui fournir des moyens pour rendre sa vengeance plus certaine. Lorsque ceux qui par leur naissance ou par l'art qu'ils professent, ont droit de porter l'épée (a), seront aussi peu instruits les uns que les autres à manier cette arme, l'homme valeureux sera toujours brave, & le demi-brave qui a plus de confiance dans son adresse que dans son courage, cessera d'être querelleur. Tout étant égal,

(a) La Noblesse & le Militaire devoient seuls avoir le droit de porter l'épée, & il devoit être expressément défendu à tout autre état de la porter. Il y a déjà eu des Ordonnances à ce sujet; mais elles ne sont point observées. L'Empereur Frédéric premier, permit aux marchands qui voyageoient, d'attacher une épée à la selle de leurs chevaux pour se défendre, comme on a aujourd'hui des pistolets; mais il ne leur étoit pas permis de la porter à leur côté, parce qu'elle est la marque de la Noblesse.

les hommes paroîtront ce qu'ils sont; cette ignorance commune dans cette profession n'empêchera pas que le brave homme insulté ne repousse une injure, & l'on ne verra plus les faux braves usurper une vertu qui n'est fondée que sur leur adresse. Du tems de Louis XIV, & même dans le commencement du Règne de Louis XV, il étoit en usage d'essayer dans les Régimens les jeunes officiers qui y entroient, & même les soldats entre eux s'essayaient aussi. J'ai encore vu cet usage quand je suis entré au service, mais il commençoit à passer; j'ai cependant vu de ces essayeurs tués par des jeunes gens qui n'avoient jamais appris à manier l'épée.

On dira, peut-être, que cette profession a quelque utilité, qu'elle rend agile, souple, adroit, qu'elle donne bonne grace, qu'elle dégage le corps & entretient la jeunesse dans le goût des armes; cela peut être, mais c'est au détriment de l'État, & jamais à son profit; & si l'on peut trouver des arts ou d'autres professions qui ayent les mêmes avantages sans aucun inconvénient pour la société, n'est-il pas bien naturel de les préférer à une profession dont le danger est évident, & qui n'a qu'une utilité de préjugé? La danse donne de l'agilité, de la souplesse & de la bonne grace, l'art de monter à cheval, apprendre à voltiger, à courir les têtes avec la lance, le javelot & l'épée a non-seulement le mérite de fortifier le corps & de le rendre robuste, mais encore d'apprendre à se servir à cheval de son épée, il rend adroit, donne de l'aplomb, & rend le corps libre dans tous ses membres. La paume (a), qui n'est qu'un jeu, rend

(a) Il y a vingt ans qu'il y avoit dans Paris soixante & treize jeux de paume, aujourd'hui il n'y en a que douze, & encore les maîtres de paume meurent-ils de faim; le surplus pardelà les douze a été loué en grande partie par les

agile , adroit , fortifie le corps , & le rend propre à toute sorte d'exercice. Ces arts & ces jeux sont réellement utiles , parce qu'il n'en peut résulter qu'un bien , & jamais aucun inconvénient. L'art de monter à cheval est si noble par lui-même , il est si relatif au militaire , & contribue tant à entretenir ce goût pour les armes , si naturel à la Noblesse , qu'il devroit non-seulement être très-distingué , mais encore être excité par des récompenses , & qu'il y eut des pensions attachées pour ceux qui excelloient dans leur art , & qui se donneroient le plus de soins pour instruire leurs élèves. Cet art est , sans doute , distingué , puisqu'il n'y a que des personnes d'extraction noble qui puissent tenir des académies ; mais cela ne suffit pas , la Noblesse & l'indigence s'accordent mal ensemble , & un homme noble & utile à l'État , dans la partie sur-tout qui l'intéresse le plus , doit au moins avoir le nécessaire. Des personnes qui participent par leurs instructions à la défense & à la gloire de l'État , doivent être visiblement protégées du Prince , & il faut exciter leur émulation par des récompenses pécuniaires , qui les mettent à l'abri de craindre la misère , ce qu'ils n'éprouvent que trop souvent dans certains tems de l'année , où ils ont beaucoup de chevaux à nourrir & très-peu d'élèves ; mais cet art si noble , si nécessaire,

Selliers , pour mettre à couvert la grande quantité de voitures qu'on leur commande ; ne pourroit-on pas conclure de-là que le luxe s'est infiniment augmenté , que les jeunes gens ne font plus aucun exercice de corps , que l'aisance est le premier objet de leur occupation , & qu'habitué à mener une vie molle & nonchalante , ils ne peuvent pas , ainsi que nos peres , supporter les fatigues de la guerre. Le courage est , sans doute , le même ; mais le corps ne pouvant pas par sa foiblesse seconder ce même courage , il arrive nécessairement que l'ennui succède à la volonté & au zèle , & que presque toute la jeunesse ressemble à un météore qui luit & s'éteint dans le même instant.

cessaire, reste, pour-ainsi-dire, dans l'oubli, tandis que l'on souffre, que l'on soutient, que même on honore, en mettant au rang des états nobles, la profession la plus dangereuse & la plus funeste à la société & à l'État. Que l'on mette un bataillon de ces maîtres en fait d'armes, armés comme ils le voudront, ou avec leurs épées qu'ils savent si bien manier, ou avec des fusils & des bayonnettes, devant un autre bataillon de soldats instruits & exercés à tirer & à se servir de leurs armes, lequel des deux bataillons sera battu ? L'intention du Prince est-elle d'armer ses soldats contre ses propres soldats, ou contre ses ennemis ? S'il entretient des troupes pour défendre ses États, ses droits, & pour assurer la tranquillité de ses sujets contre des voisins ambitieux & remuans qui voudroient la troubler, que leur sert d'avoir à leur côté une arme inutile, puisqu'elle ne peut leur servir pour l'objet qui les fait entretenir. Le fusil & la bayonnette, voilà leurs armes, & les seules qu'ils doivent avoir ; s'ils ne doivent se servir que de ces armes, de quelle utilité peuvent être ces maîtres en fait d'armes, qui, dans tous les Régimens, tiennent salle ; & pourquoi les y souffre-t-on ? Le Prince n'a jamais ordonné qu'il y eut dans les Régimens des maîtres en fait d'armes ; & dans un État bien policé, toute institution qui n'a pas l'attache du Prince doit être abolie. C'est aux officiers à instruire leurs soldats à se servir de leur fusil & de leur bayonnette, c'est leur devoir ; & ce n'est point déroger à leur état que d'instruire eux-mêmes leurs soldats à défendre la patrie, c'est même le remplir.

Le cavalier se sert de l'épée, c'est son arme principale ; mais il ne faut pas de maîtres en fait d'armes pour lui apprendre à s'en servir, c'est encore à l'officier, & l'instruction est courte,

Tome III.

Q

elle ne consiste qu'à savoir frapper & parer sans toucher son cheval (a); cet exercice que l'on ne fait jamais dans la cavalerie, & qui cependant est très-essentiel devoit être souvent répété pour y habituer le cavalier. Ces longues épées à deux tranchans & très étroites, qui se sont introduites dans l'infanterie, & sur-tout parmi les grenadiers, ne peuvent servir à battre l'ennemi, & elles ne peuvent être employées que contre les sujets du Prince; il est absolument essentiel de les proscrire; mais il faut que cette proscription soit générale; sans cela les soldats des Régimens qui les garderoient auroient trop d'avantage sur ceux qui ne porteroient que l'épée d'ordonnance, en supposant qu'on leur en donna, ou seulement leur bayonnette; mais plus longue, ainsi que je l'ai proposé. Il faut aussi proscrire ces salles d'armes, qui rendent le soldat mutin, querelleur, souvent fanfaron, & qui nuisent à l'ordre & à la discipline.

La profession de maître en fait d'armes, soit dans les troupes ou dans les villes, que le préjugé a soutenu & que l'usage autorise, étant dangereuse, absolument inutile au militaire, contre toutes les loix divines & humaines, & pernicieuse à l'État, doit être abolie.

(7) Il y a des causes morales & même physiques dans le gouvernement & dans les mœurs du Turc, qui doivent le rendre moins brave qu'aucune autre Nation de l'Europe. J'ai dit

* Tom. 1.
liv. 1, ch. 2.
art. 1.

dans mes Observations * que l'amour de la patrie & de la liberté étoient les véritables sources de la valeur: or par la constitution du gouvernement du Turc, il naît esclave; sans

(a) Pendant dix ans que j'ai été Capitaine de cavalerie, je n'ai jamais vu exercer le cavalier à manier ses armes à cheval; or comme il ne doit s'en servir qu'à cheval, c'est une des principales instructions qu'il seroit absolument nécessaire de lui donner.

liberté , l'amour de la patrie n'existe point , & la valeur n'a aucun objet réel. Le gouvernement du Turc étant despotique, il lui ôte ce sentiment réversible à la patrie , il lui ôte même celui qui pourroit lui être personnel , & il ne lui laisse qu'un sentiment de crainte , servilement soumis aux volontés du Despote; ses mœurs s'opposent même à ce qu'il ait une valeur bien décidée. La multiplicité des femmes doit énerver son cœur , le rendre efféminé , & peu propre aux fatigues de la guerre. Ce n'est pas que je prétende que la société des femmes nuise au courage; bien loin de lui nuire , elle est capable de le faire naître , mais c'est l'abus qui est condamnable. Toutes les femmes en général ne sont pas également estimables; il s'en trouve , sans doute , beaucoup dans le nombre; mais c'est le choix que l'on fait en faire qui rend leur société utile ou dangereuse. Le Turc n'est pas dans la position de pouvoir choisir comme toutes les autres Nations de l'Europe; les Turcs se visitent peu entre eux , leurs femmes sont enfermées , & elles n'ont aucune société avec les femmes des autres, elles sont uniquement destinées à leurs plaisirs; renfermées dans un ferrail dès leur plus tendre jeunesse , sans autre occupation que celle de leur parure , elles ignorent l'art de penser , parce qu'elles n'ont rien appris; elles n'ont que l'art qui leur est naturel , celui de plaire & de se rendre agréables à leur maître , & elles ne peuvent y réussir qu'en excitant ses desirs & en amusant ses loisirs. Esclaves presque en naissant , elles ne voyent jamais devant elles qu'un maître despotique , devant qui elles tremblent; cette crainte continuelle n'est pas propre à élever l'ame. Des femmes de cette espece ne sont pas capables d'animer le courage , encore moins de le faire naître , elles doivent même l'éteindre avec les plaisirs; ainsi le

Turc , soit par la nature de son gouvernement , soit par ses mœurs , ne doit pas être naturellement brave. Cependant le seul état respecté chez cette Nation est le militaire , j'en ai déjà dit la raison ; c'est que le militaire se ressent moins de l'esclavage que le peuple , parce qu'il a la force en main , & que souvent il fait la loi au Despote. Il y a encore une raison plus forte qui lui fait estimer la profession des armes , c'est la religion ; presque toutes les guerres du Turc ont la religion pour motif , elle lui fait croire une fatalité inévitable , ce qui le rend intrépide ; ainsi sa valeur n'est pas l'effet d'un tempérament naturel qui le porte à affronter la mort ; ce qui semble le prouver , c'est que malgré l'idée que sa religion lui donne d'une fatalité inévitable , presque tous les Turcs avant le combat prennent une boisson mêlée d'opium , qui les met dans une espèce de fureur. L'homme véritablement brave n'a pas besoin de s'exciter par des boissons qui troublent sa raison & qui échauffent sa tête , pour attaquer l'ennemi & défendre sa patrie ; mais en supposant une valeur naturelle au Turc , la vie molle & efféminée qu'il mène , sur-tout le Turc Asiatique , suffiroit pour éteindre en lui toute espèce de valeur. On ne passe pas volontiers d'un état tranquille & voluptueux à un genre de vie fatigant , & où les dangers se présentent à chaque instant ; & si on est forcé de marcher , on regrette bientôt le repos que l'on a quitté , on s'ennuie du tumulte des camps , & l'on soupire après le jour où l'on verra licencier l'armée. Ce desir est encore plus naturel au Turc qu'à toute autre Nation ; dès que l'arrière-saison arrive , les troupes d'Asie s'en retournent chez elles , & ce n'est qu'à force d'argent que le Général Turc peut en conserver un petit nombre ; ainsi si les Nations qui sont en guerre contre lui pouvoient rester baraquées pour ne pas perdre le terrain

qu'elles ont conquis, & ne point se retirer pour prendre leurs quartiers d'hiver, cette Puissance seroit bientôt subjuguée. On peut conclure de cette conduite du Turc, que c'est moins les mauvais tems qui le forcent à s'en retourner chez lui, qu'il n'est lassé & ennuyé de camper, & que l'arrière-saison n'est qu'un prétexte qu'il saisit pour se retirer: or, tout soldat qui s'ennuie de son état doit le mal faire, & si la volonté est chancelante, la valeur n'aura pas un grand effet. M. de Turenne avoit mauvaise opinion d'un officier, lorsqu'il le voyoit négligé dans son ajustement & malpropre; il disoit que c'étoit une marque certaine de l'ennui & du desir qu'il avoit de voir finir la campagne. Un dernier trait qui prouve encore contre la valeur du Turc, c'est qu'il ne sort jamais de Constantinople pour aller à deux, trois ou quatre lieues, qu'il ne s'arme jusqu'aux dents, & qu'il ne porte sur lui plus de pistolets, plus de sabres & de haches d'armes qu'il ne peut s'en servir: cette précaution ontrée ne peut venir que de la crainte qu'il a, & de celle qu'il espere inspirer aux autres.

Parce que Montécuculi a vu des Turcs défaits & forcés dans des palanques, se laisser brûler plutôt que de se rendre, ce n'est pas une raison pour les croire plus braves que d'autres Nations; on pourroit avec justice taxer cette action de férocité & de désespoir, & elle ne pouvoit provenir que de leur ivresse; en tout cas, cette espece de bravoure étoit mal placée & mal entendue. Un homme mort est perdu pour l'État; un soldat qui se rend après s'être bien battu, & lorsqu'il ne peut plus se défendre est fait prisonnier; mais la prison n'est pas éternelle, & après son échange, il peut servir sa patrie. Tout soldat qui marche au combat de sang-froid est nécessairement brave, celui qui y marche ivre n'a qu'une valeur factice qui se dément dès que les fumées du vin ou de l'eau-de-

vie n'échauffent plus sa tête; mais quand il seroit aussi brave que celui qui est de sang-froid, il est hors d'état de se battre, & c'est une victime que l'on mène à la mort.

L'opinion de Montécuculi ne me paroît pas juste, lorsqu'il dit que *l'action hardie de ces braves Espagnols, qui, du tems de Charles-Quint, passèrent l'Elbe à la nage leur épée dans leur bouche, ne lui paroît pas si surprenante, depuis qu'il a vu faire la même chose aux Turcs (a)*. Si ceux-ci n'eussent pas eu le secours de leur religion, celui de cette boisson mêlée d'opium, plus efficace peut-être que leur religion, & la crainte de rester le reste de leur vie dans l'esclavage, ils n'auroient certainement pas fait l'action que ce Général vante tant; au lieu qu'il est probable que les Espagnols n'avoient pour eux que leur courage, qui est naturel à cette Nation, & la gloire de procurer par leur valeur à leur armée un passage libre pour marcher à l'ennemi: ainsi leur action ne peut être diminuée par celle des Turcs, ni celle des Turcs être mise en comparaison (b).

(a) La veille de la bataille de Mulberg, gagnée l'an 1547 par Charles-Quint, sur l'Électeur de Saxe, l'armée Impériale s'étant avancée sur la rive gauche de l'Elbe, dans l'intention de le passer, dix soldats Espagnols voyant qu'il n'y avoit pas assez de pontons pour achever le pont qu'on jettoit sur ce fleuve pour y faire passer l'armée, se jetterent dans l'Elbe leur épée dans leurs dents, & la passèrent à la nage. Arrivés à l'autre bord, ils attaquent l'ennemi qui gardoit des bateaux, en chassent une partie, & forcent l'autre à conduire ces bateaux à l'autre rive, occupée par l'armée Impériale, qui s'en servit pour

* *Hist. du* achever son pont *.

Duc d'Albe, (b) La même chose arriva à Sahay en Bohême, 500 pandoures se laissèrent brûler dans un village plutôt que de se rendre, quoiqu'on leur eut offert la vie; sans doute qu'on leur avoit dit que les Français ne faisoient jamais quartier, & qu'ils mangeoient les hommes tous crus. Il est bien malheureux pour un Prince de ne pouvoir exciter le courage de ses troupes, qu'en leur débitant de pareilles fables & de pareilles pauvretés.

*tom. 1. liv. 1.
ch. 6.*

(8) En général les hommes sont rarement vertueux par amour pur pour la vertu. S'ils font une action vertueuse, il y a presque toujours un intérêt personnel qui les guide, soit gloire, soit amour-propre, soit lucre, n'importe, dès qu'il y a un motif d'intérêt, ce n'est plus la vertu seule qui agit. Voilà le principe qui a fait imaginer les récompenses, les marques d'honneur & de distinction, pour exciter les hommes à être vertueux, ou au moins à faire des actions vertueuses, de même qu'il a fait imaginer les punitions pour ceux qui s'écarteroient de leurs devoirs.

Ce n'étoit pas ainsi que pensoit ce Romain, qui, bâtissant un temple à chacune de ses divinités, les joignit l'un à l'autre, & les disposa de manière qu'on ne pouvoir entrer dans celui de l'honneur qu'en passant par celui de la vertu : c'étoit-là la récompense qu'il propoisoit aux hommes. Selon lui, l'honneur étoit la seule récompense digne d'un homme vertueux ; mais il fut presque seul de son avis, & après sa mort les temples qu'il avoit élevés furent détruits par le tems, & peut-être même par la main des hommes, sans que personne s'empressât de les réédifier. Comme les hommes sont aujourd'hui ce qu'ils étoient dans l'ancien tems, & que ceux qui nous succéderont nous ressembleront, il est à craindre que ces temples ne soient détruits pour jamais. Ainsi comme il faut traiter les hommes selon leur caractère & leur penchant, il faut qu'il y ait des récompenses & des punitions ; mais il faut garder une juste proportion dans les unes comme dans les autres. Chez le Turc les unes & les autres sont outrées ; chez d'autres peuples, il n'y a pas assez des unes & des autres ; il s'en trouve où on récompense, & où on ne punit jamais. C'est un abus du gouvernement entièrement opposé aux intérêts de

l'État. Il faut récompenser à propos , & punir de même ; mais les punitions ainsi que les récompenses doivent être proportionnées à l'action vertueuse ou à la faute commise. Il est aussi dangereux de trop récompenser , qu'il l'est de ne pas assez punir ; la trop grande quantité de récompenses en ôte le prix , & l'impunité laisse un libre cours à l'ignorance , à la licence , & même au crime.

(*aa*) Après l'amour de ses sujets , un Prince doit se faire craindre & respecter de ses voisins. Ce n'est pas la sagesse de son gouvernement intérieur, relativement à la paix & au bonheur dont il fera jouir ses sujets, qui lui attirera ce respect & cette crainte , elle lui méritera à juste titre l'estime & l'admiration ; mais ces deux sentimens n'empêcheront point des voisins ambitieux & jaloux du bonheur de ses peuples , de l'attaquer, s'il n'a pas un militaire prêt à marcher & à repousser avec force l'ennemi qui oseroit lui déclarer la guerre ; c'est en gardant ses frontières , c'est en se mettant en état de prévenir l'ennemi , que l'on assure la tranquillité dans l'intérieur. Quelque nombreux que soit le militaire , quelque excellente que soit sa constitution , si le Prince ne lui donne pas la plus grande considération , & toutes les distinctions & préférences qui lui sont relatives , ce corps , tout formidable qu'il paroît , n'aura ni la même force , ni la même volonté , parce qu'il ne sera pas excité par aucun motif flatteur.

Le Militaire en général est composé de toute la Noblesse du Royaume , ces deux états ne se conduisent que par l'honneur ; ce sont donc des honneurs & des distinctions qu'il faut leur donner. Sans vouloir abaisser aucun autre état , qui tous sont nécessaires , quoique leur utilité ne soit pas égale , le militaire doit avoir la préférence ; la tranquillité du Royaume est

est spécialement sous la protection des loix quant à l'intérieur; mais elle l'est du militaire quant à l'extérieur. Cette protection est d'autant plus importante, que les punitions établies par les loix arrêtent ceux d'entre les citoyens qui voudroient troubler la paix intérieure du Royaume; mais ces mêmes loix n'ont aucune force ni aucune autorité sur une Puissance qui entre à main armée dans l'État, & qui en trouble bien plus essentiellement la tranquillité; au lieu qu'un bon & solide militaire qui est toujours prêt à marcher au premier ordre, & à s'opposer à l'ennemi, a une autorité qui émane de sa force, & qui est bien plus efficace que toutes les loix. Des loix & du militaire émanent le bonheur des peuples & les richesses de l'État. Henri IV, vainqueur de son propre Royaume, qu'il devoit à son courage & à la valeur de sa Noblesse, donnant audience à un Ambassadeur, cet Ambassadeur parut surpris de voir autour de Henri une foule de Seigneurs, empressés les uns & les autres à s'approcher près du Roi. *Vous paroissez surpris, lui dit Henri, de voir ma Noblesse si près de moi; ventre-saint-gris, M. l'Ambassadeur, si vous me voyez le jour d'une bataille, elle me presse bien davantage* * (a). C'est avec bien de la grace & de la grandeur d'ame faire honneur à la Noblesse & au Mi-

* Histoire
d'Henri IV.
par Perefixe.

(a) La nouvelle histoire d'Henri IV. par M. de Bury, dit qu'Henri IV. fit cette réponse au Cardinal de Gondi, dans une conférence que ce Prince eut avec ce Prélat à l'Abbaye de St. Antoine, où il étoit question de négociations pour la paix.

cles de valeur. Un Prince est bienheureux lorsqu'il peut payer par des paroles les services de ses sujets, & l'amour qu'ils ont pour lui (a); il devroit en être bien libéral.

(bb) Il est difficile de ne donner des emplois qu'à ceux qui ont déjà servi dans les armées, à moins qu'on n'adinette les bataillons & les escadrons de recrues que j'ai proposé dans le premier Volume de cet Ouvrage. Ils remédient absolument aux inconvéniens qu'il y a de donner des emplois à de trop jeunes gens qui sortent du collège ou de l'académie, & qui n'ont encore aucune teinture de la guerre, ni des devoirs qu'ils s'engagent à remplir. Quant à ce qui regarde les charges principales, le Prince agiroit contre son propre intérêt & contre ceux de son Royaume, s'il les confioit à des personnes sans talens & sans expérience.

Les honneurs & les récompenses militaires ne doivent être donnés qu'au mérite & aux talens; mais malheureusement la faveur l'emporte presque toujours sur les qualités réelles. Le mérite, dans quelqu'état que ce puisse être, a toujours besoin de protection; c'est un malheur; mais il existe, & les tems n'y changeront rien, à moins que les hommes en place, ou plus éclairés ou moins partiaux, ne prennent une route différente de celle qu'il est d'usage de suivre. Sans exiger un changement de conduite si contraire à celle de leurs prédécesseurs, ils pourroient du moins être plus difficiles sur le choix de leurs protégés, & sur l'abus qu'ils font souvent de leur crédit & de leur autorité: pourvu que dans la quantité de personnes qu'ils

(b) Monluc, dans ses Commentaires, dit: il n'y a Prince au monde qui ait la Noblesse plus valeureuse que la nôtre; un seul fouris de son maître échauffe les plus refroidis; sans crainte de changer après vignes & moulins en chevaux

* Tom. 1. & armes, on va mourir au lit que nous appellons le lit d'honneur *.
Liv. 2.

placent , & à qui ils font avoir des graces , il s'en trouve un tiers qui puisse utilement servir l'État, ils ne pourront qu'être loués de leur discernement. Tout homme peut se tromper , & les personnes en place n'en sont pas plus exemptes que d'autres, elles sont même plus à portée de l'être , parce qu'on y est plus intéressé; ainsi leur capacité doit être justifiée quand elles n'entrent que des deux tiers.

Dès qu'un particulier est nommé Ministre , il ne doit plus avoir d'autre parent ni d'autre ami que l'État ; comme il est chargé de veiller à la sûreté & au bonheur de ce même État, toutes parentés & toutes amitiés particulières doivent cesser , il n'est plus à lui-même , il est dépositaire de la confiance du Prince & de ses volontés. Comme le Prince est le pere de ses sujets , celui qui gouverne sous lui doit contribuer au bonheur général, sans aucunes prédilections relatives à sa famille, ni à ses amis ; si cependant dans le nombre des uns & des autres il se trouve des gens de mérite , & qui ayent des talens ou pour la guerre , ou pour la politique , ou pour tout autre état, on ne doit point lui faire un crime de les élever aux emplois dont leur capacité les rend dignes ; mais dans le choix qu'il fait, il ne doit envisager que l'utilité que l'État en peut retirer , sans songer que c'est un de ses parens ou de ses amis qu'il met en place. Celui qui est élevé à cette place éminente est l'organe du Prince ; il est le second citoyen , & le Prince est le premier.

Si tous les militaires en général pouvoient avec du mérite & des talens espérer de parvenir aux grades & aux honneurs militaires , qui ne sont pour la plupart accordés qu'aux gens de la Cour, ou à ceux qui y trouvent de la protection, quelle émulation cette juste distribution ne donneroit-elle point? Tout

militaire pouvant aspirer aux grades , s'efforceroit de s'en rendre digne , le zele renaîtroit , parce qu'il seroit excité , & ces gens de la Cour , ou ces protégés , qui se trouveroient en concurrence avec la Noblesse sans argent & sans protection ; mais avec du zele , de l'application & des talens , tâcheroient de les surpasser en mérite , ou au moins de les égaler. Dans tout État bien policé , il faut que dans chaque branche de commerce , dans les arts mécaniques , & dans toutes especes de manufactures , il y ait concurrence ; c'est le seul moyen de les faire parvenir à leur perfection , & d'étendre chaque branche de commerce. Les privilèges sont abusifs & empêchent l'industrie ; il en est de même dans le militaire ; les gens de la Cour & les protégés sont les privilégiés qui perdent le militaire , parce qu'ils ôtent toute espérance à la Noblesse pauvre de parvenir , & cet état de médiocrité stable & permanente étouffe en elle les talens qu'elle auroit fait éclore , si l'espérance de parvenir lui restoit. Un homme attaché à la Cour demandoit un jour à un homme de naissance , & fait à tous égards pour approcher du Prince , pourquoi il n'y alloit pas plus souvent ; l'homme à qui on faisoit cette question répondit , que lorsqu'il alloit à Versailles il y perdoit son tems , & qu'il croyoit faire sa cour bien plus essentiellement au Prince , en s'instruisant des devoirs de son état. L'autre lui répliqua que cela étoit très-juste & très-bon , mais qu'il ne parviendrait jamais , parce que le droit de présence , quoique sans talens ni mérite , avoit un poids prépondérant. Sa prédiction fut accomplie , car l'homme militaire , studieux , attaché à ses devoirs ; mais qui n'étoit point courtisan , est mort sans avoir jamais obtenu aucunes récompenses ni aucuns des honneurs que ses talens auroient dû lui mériter ; & le donneur d'avis , sans talens ,

mais courtisan très-assidu, est parvenu aux honneurs. Il seroit cependant juste que les talens eussent une prééminence marquée ; il faut de la nourriture à l'ame ainsi qu'au corps, cette nourriture de l'ame n'est autre chose pour le militaire que l'expectative des honneurs & des récompenses ; dès qu'elle n'existe point, l'ame est anéantie, & elle n'a plus qu'une existence végétative qui ne lui donne aucune force.

Il seroit à désirer que l'on supprimât la vénalité des emplois, pour que la Noblesse pauvre pût parvenir aux grades supérieurs, ainsi que les gens de la Cour & les riches protégés. Les titres fastueux dont on décore son nom, la haute réputation de ses ancêtres ni les richesses ne donnent aucuns talens pour la guerre, ils rendent même plus coupables ceux qui ne savent pas profiter de ces avantages, & leur aident même souvent à mener une vie oisive, dont le simple nécessaire les auroit préservés. J'ai une estime particulière pour la Noblesse qu'à la Cour on nomme de Province ; c'est la meilleure, la plus pure, & souvent la plus instruite. La Noblesse qui des Provinces est venue à la Cour, pure dans son origine, a fait tant de mésalliances pour subvenir aux frais que le luxé de la Cour entraîne nécessairement après lui, que l'on ne doit point s'étonner si les enfans ne ressemblent plus à leurs ancêtres. Il est à présumer qu'un enfant né d'un pere & d'une mere d'extraction noble & de race militaire, doit avoir les sentimens relatifs à l'état pour lequel il est né, non que la naissance les lui donne, parce que la Nature ne connoît point ces sortes d'exceptions auxquelles nos préjugés ont donné plus ou moins de mérite ; mais parce qu'en naissant il suce avec le lait les sentimens de ses parens. Les mésalliances, communes dans ce siècle, peuvent avoir fait dégénérer de ces sen-

rimens ; mais sans chercher la source des talens militaires dans la naissance , quoiqu'elle puisse y contribuer , ni leur dégradation dans les mésalliances , quoiqu'elles puissent en être une cause plus réelle , il est possible que cette dégradation ne vienne que de la corruption des mœurs ou de la mauvaise éducation que l'on donne aux jeunes gens , jointe à cette grande liberté dont on les laisse jouir de trop bonne heure , d'où s'ensuit la dissipation & l'oisiveté dans lesquelles ils passent le tems le plus précieux de leur vie. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'il y a aujourd'hui beaucoup moins de militaires éclairés qu'il n'y en avoit dans les siècles précédens ; ils sont braves , personne ne leur dispute cette qualité ; mais la Nation leur reproche de n'être pas instruits , & de ne pas s'occuper de l'art auquel ils se sont destinés , & qu'ils professent.

(cc) Il y a des récompenses militaires chez tous les Princes qui ont des troupes sur pied ; il y a des places accordées aux vieux officiers , qui leur donnent le nécessaire ; il y a des ordres de chevalerie , des pensions & des retraites : dans plusieurs États , les Princes se chargent de l'éducation d'un certain nombre d'enfans nobles , fils de vieux officiers qui les ont bien servis , ces enfans sont ensuite placés dans différens Régimens : il y a des établissemens pour les invalides , ou qui équivalent à ces fondations. L'Espagne n'est donc pas la seule Puissance qui sache récompenser les services militaires , ni qui prenne soin de ceux qui ont blanchi sous les armes , ou qui y ont perdu quelques membres. Ce ne sont pas les institutions qui manquent , c'est la juste distribution des graces , qui souvent est en défaut , voilà l'abus ; car le motif des institutions est excellent , & même nécessaire ; mais il est difficile qu'il n'y ait pas des préférences , parce que par-tout où il y a des hom-

mes, il y a de la partialité, des injustices, ou de l'ignorance. C'est un malheur attaché à l'humanité, que l'homme éclairé est souvent injuste, & que celui qui cherche le bien, qui le veut, n'a pas assez de lumières pour l'appercevoir, & pour prendre les moyens qui y menent.

(*dd*) J'ai déjà dit dans mes Observations *, que le nombre ne constatoit pas toujours la force ; en effet, la multitude n'est puissance qu'autant que les parties qui la composent ont non-seulement une valeur réelle par elles-mêmes, mais encore qu'elles sont parfaitement unies. Les faisceaux que les Consuls faisoient porter devant eux, étoient le symbole de leur autorité ; mais ils vouloient encore signifier qu'il ne peut y avoir de forces sans unité des parties. Ces peuples barbares que cite Montécuculi, qui envahirent tant de Provinces, ne les conquirent que parce que les peuples qu'ils ataquèrent n'étoient pas plus disciplinés qu'eux, & qu'ils étoient moins nombreux ; ainsi la foiblesse des uns fit la force des autres. Dans ces tems reculés la multitude étoit réellement puissance, parce que la guerre se faisoit, pour-ainsi-dire, sans principes ; mais depuis que les Grecs & les Romains surent ajouter la discipline & l'ordre à la multitude, la force n'a pas seulement existé dans le grand nombre, mais encore dans le choix du soldat, & dans l'art de ranger les troupes en bataille, & de les faire combattre (*a*).

* *Tom. 1.
ch. 2. art. 1.*

(*a*) La plus forte armée qu'ayent eu les Romains a été à Cannes ; elle étoit de quatre-vingt-six mille hommes, en comptant les Alliés, & c'est le seul exemple que l'on puisse citer pendant le tems que cette République a existé ; il fallut même pour rendre cette armée aussi nombreuse, que les deux armées cousulaires fussent réunies. La grande force des armées Romaines étoit pour

(ee) Les armées trop nombreuses ôtent les cultivateurs aux terres, dépeuplent les États, coûtent prodigieusement, sont très-embarrassantes pour les subsistances, & ne sont pas propres à tout pays. Les armées trop petites ne peuvent point agir contre un ennemi puissant, elles sont toujours forcées à rester sur la défensive; & quand même l'ennemi ne seroit pas aussi puissant que je le suppose, il est difficile qu'elles puissent jamais former de grands projets, ni entreprendre de grandes conquêtes, dont les préliminaires sont presque toujours les sièges meurtriers de plusieurs Places fortes; entreprises toujours difficiles si l'assaillant n'a pas des forces supérieures, & qui peuvent être dangereuses si le Général ennemi fait se conduire.

Il faut que les armées soient proportionnées au pays, aux forces de l'ennemi, & aux entreprises que l'on projette. La victoire ne se décide pas toujours pour le côté le plus nombreux; mais presque toujours pour le mieux conduit & le plus fort, relativement à l'espece de troupes. Toutes les Nations sont braves, cependant il y a des degrés de valeur plus éminens dans les unes que dans les autres; mais la valeur n'est utile que lorsque l'ordre & la discipline y sont jointes: dans ce cas, il n'est pas nécessaire d'avoir des armées aussi nombreuses que celle de Xercès, il ne leur faut qu'un bon Général. Une armée peu aguerrie par une longue paix, ou parce qu'elle est composée de nouvelles levées, a bien plus besoin d'ordre & de discipline, & d'un Général de la plus grande réputation, qui,

l'ordinaire de quatre légions de quatre mille hommes chacune; dans cette bataille, il y avoit huit légions de cinq mille hommes chacune, le surplus étoit des Alliés.

qui, par quelques succès qu'il aura lui ménager, l'aguerrira, lui donnera de la confiance, & la conduira insensiblement à entreprendre de grandes choses, dans lesquelles elle auroit non-seulement échoué dans les commencemens de la campagne, mais qu'elle n'auroit pas même osé concevoir. Une armée d'une Nation valeureuse & bouillante a encore plus besoin de discipline que toute autre Nation aussi valeureuse, mais plus flegmatique, parce qu'il est plus difficile de réprimer sa vivacité, & que cette vivacité est contraire à l'ordre & à la discipline, qui exigent l'un & l'autre un silence profond, une obéissance aveugle, & une attention pour tous les ordres donnés, dont une Nation bouillante n'est pas toujours susceptible; d'ailleurs, cette discipline l'empêchera de tomber dans bien des fautes, que la fougue du sang lui feroit certainement commettre.

La France doit à M. le Maréchal de Broglie la discipline qui commence à être observée dans ses armées. Ce n'est pas un petit service que ce Général a rendu à sa patrie.

(ff) Montécuculi se trompe lorsqu'il dit *que les plus grands Capitaines ont toujours eu de grandes armées quand ils ont voulu faire de grandes choses*. Il cite plusieurs exemples qui ne prouvent point ce qu'il avance. Lorsqu'Alexandre partit de la Macédoine pour entrer en Asie, son armée n'étoit que de 30000 hommes d'infanterie, & de 5000 chevaux; c'est avec cette armée qu'il battit Memnon, Général de Darius, au passage du Granique, qu'il vainquit Darius à Issus. Lorsqu'il battit ce Prince à Arbèles, son armée étoit de 40000 hommes d'infanterie, & de 7 à 8000 chevaux, & celle de Darius de 600000 hommes de pied, & de 40000 chevaux *, & ce ne fut qu'après la conquête des Perses qu'il s'avança sur l'Indus,

Tome III.

S

* Histoire
anc. tom. 3.
Edit. 1740,
12-40.

où il combattit Porus, qu'il vainquit. Il n'est pas surprenant qu'Alexandre ayant soumis tous les peuples de l'Asie mineure, les Arméniens, les Assyriens, les Medes, les Parthes, les Perses, & plusieurs autres peuples, que son armée ne fut très-augmentée lorsqu'il arriva sur l'Indus; mais il faut le prendre du moment où il part pour aller conquérir la moitié d'une partie du Monde: c'est avec 35000 hommes qu'il entreprend la conquête de tant de peuples. S'il y a plus de bonheur que de sagesse dans l'expédition d'Alexandre, c'est ce que je n'entreprendrai point de discuter; mais il est certain que ses projets étoient vastes, & ses moyens très-médiocres. Epaminondas à Leuctres n'avoit que 6000 hommes d'infanterie & 400 chevaux, contre 24000 d'infanterie & 1600 chevaux, dont étoit forte l'armée de Cléombrore, Roi de Sparte. Lorsqu'Annibal entreprit de porter la guerre en Italie, son armée en partant de Carthagene étoit, à la vérité, de plus de 100000 hommes, dont 12000 de cavalerie; mais après avoir passé l'Ebre, il subjuga en peu de tems les peuples qui se rencontrent sur sa marche, & perdit beaucoup de monde dans cette expédition. Il laissa Hannon avec 11000 hommes pour commander dans tout le pays entre l'Ebre & les Pyrénées, & renvoya un pareil nombre de soldats dans leur pays, de sorte que lorsqu'il arriva sur les bords du Rhône, son armée n'étoit plus que de 50000 hommes de pied, & de 9000 chevaux*.

Il est certain que toute nombreuse qu'étoit cette armée, elle n'étoit pas proportionnée aux projets d'Annibal, qui vouloit subjuguier l'Italie, & qu'éloigné de quatre cens lieues des secours qu'il pouvoit espérer de Carthage, il lui étoit très-difficile, sans succès, de se soutenir en Italie, d'autant qu'après le passage du Rhône, son armée n'étoit plus que de 38000 hom-

* *Histoire
anc. rom. l.
p. 206, in-4^o.*

mes d'infanterie & de 8000 chevaux ; le passage des Alpes la diminua de la moitié, & il ne lui restoit plus que 26000 hommes tant infanterie que cavalerie lorsqu'il entra dans les plaines du Piedmont *. Il n'est pas douteux que cette armée étoit très-foible, quoique composée de vieux soldats, & commandée par un des plus grands Généraux de l'antiquité, pour espérer de subjuguier l'Italie, & de mettre les Romains sous le joug. Les Romains firent, à la vérité, les plus grands efforts à Canes ; la perte du combat du Tefin, de la bataille de Trebie, & de celle de Trasimene, les engagèrent à mettre tout en œuvre & à réunir leurs forces, pour chasser Annibal de l'Italie ; mais ce n'étoit pas seulement de grandes forces qu'il falloit opposer au Général Carthaginois, c'étoit un bon Général, & Varron auroit dû être le dernier, sur tous les Généraux Romains, à qui le commandement de l'armée auroit dû être confié. Les 300000 hommes d'infanterie, & les 100000 chevaux que mena Godefroy de Bouillon contre les Sarrafins, (nombre que je crois exagéré) n'étoit pas d'ailleurs tous combattans ; dans ce nombre on y comprenoit, sans doute, les valets, les goujats, les vivandiers & les marchands : en supposant 400000 hommes tous combattans, il y auroit eu dequoi conquérir non-seulement la Terre-Sainte, mais encore toute une partie du Monde. Cette armée, d'ailleurs, n'étoit qu'un assemblage de tous les peuples de l'Europe qui s'étoient croisés pour la conquête des saints Lieux ; chaque Nation avoit son chef particulier. Ces chefs qui étoient presque tous Princes, ou de très-grands Seigneurs, furent bientôt défunis, par le desir de commander & par l'espérance de se faire un Royaume à part ; la division s'y mit bientôt, le manque de subsistances, & les maladies qui infectèrent l'armée, firent

* *Idem.*
tom. 1.

périr plus de monde que le fer de l'ennemi. Qu'arriva-t-il ? Les États de ces Princes furent dépeuplés, la plus grande partie de la Noblesse périt dans ces guerres éloignées, & les saints Lieux ne furent point conquis. Les 80000 hommes que mena Charles-Quint pour assiéger Metz, étoient plus que suffisans pour prendre cette Place, dans la situation où elle étoit de ce tems-là ; cependant ce Prince fut forcé d'en lever le siège, par la vigoureuse défense du Duc de Guise qui y commandoit pour le Roi. Henri IV conquit son Royaume avec une poignée de monde ; Turenne, en 1674, chasse de l'Alsace l'armée de l'Empereur jointe aux troupes de l'Électeur de Brandebourg, qui y avoit pris ses quartiers. Le Général Français n'avoit que 24000 hommes, & l'armée ennemie étoit forte de plus de 60000 ; mais ses quartiers trop éloignés ne lui permettoient pas de se rassembler. Cette raison ne diminue point la gloire du Vicomte de Turenne ; mais elle ajoute à la faute des Généraux des Alliés.

Je l'ai déjà dit, & je le répéterai sans cesse, ce n'est pas la quantité de troupes qui constitue la force d'une armée, c'est l'espece d'hommes dont elle est composée, c'est l'ordre & la discipline qui y sont observés, & c'est le Général qui la commande, qui en redoublent la force. Tout dépend du chef lorsque les conditions précédentes sont admises, il communique à ses troupes sa valeur, son intelligence & son activité ; enfin il en est l'ame. Lorsque les affaires de Philippe V, Roi d'Espagne, étoient dans le plus mauvais état, que ses troupes étoient battues par-tout, & qu'elles étoient si découragées qu'elles n'osoient pas même se montrer en campagne, Philippe demande du secours à Louis XIV, qui, pressé de son côté par ses ennemis, ne put lui envoyer qu'un Général ; mais c'étoit

Vendôme. Vendôme gagne les cœurs des Espagnols par sa douceur & son air affable, par sa libéralité & sa franchise; sa haute réputation lui acquiert leur confiance, son nom seul grossit l'armée de Philippe; il marche à l'ennemi, prend Stanhope avec 5000 Anglais dans Brihuega (a), & le lendemain bat Starenberg à Villaviciosa *. Cette victoire rendit la tranquillité à l'Espagne, & affermit Philippe sur le Trône. Tout le secours de Louis XIV ne consistoit cependant que dans le Général seul; ce qui prouve de quelle importance il est pour les Princes, de mettre à la tête de leurs armées des chefs capables de les bien commander, & que le sort d'une guerre ne dépend pas seulement de la force d'une armée, relativement au nombre, mais du chef qui la conduit, & des moyens qu'il prend pour réussir.

* *Essai sur
l'Hist. génér.
par Voltaire,
tom. 7. ch. 22.*

(gg) C'est avec raison que Montécuculi attribue les pertes que la Maison d'Autriche a faites contre le Turc, au mépris que les Généraux de l'Empereur avoient pour cette Nation, mépris qui se communique aisément à toutes les troupes. Ce sentiment ridicule est peut-être le plus dangereux que l'on puisse avoir; les exemples que cite ce Général suffisent pour prouver le danger qu'il y a, non-seulement à mépriser le Turc, mais encore à le combattre avec des forces très-inférieures à celles qu'il a. La conduite que tinrent Schwartzemberg & George Basta, étoit sage, & prouve que ces Génér-

(a) Le Général Stanhope avoit avec lui une Maitresse Française qui avertit M. de Vendôme de sa position. Stanhope attaqué, fut forcé de se rendre avant que M. de Starenberg put venir à son secours. Celui-ci marcha bien dans l'intention de le secourir; mais M. de Vendôme étoit déjà maître du poste, du Général, & des cinq mille Anglais, & Starenberg obligé de se retirer, mais ce fut pour s'aller faire battre le lendemain à Villaviciosa.

raux favoient également estimer leurs ennemis, & profiter de la position du terrain ; ils firent , quoiqu'avec une armée très-inférieure à celle de l'ennemi , occuper des points principaux & importants à conserver. Le premier en restant dans son camp retranché près de Gran , couvroit Komore , Javarin & Presbourg , que le Turc ne pouvoit assiéger , par la proximité de l'armée Impériale. Le second campé , tantôt entre Komore & Javarin , & tantôt sous Presbourg , empêchoit le Turc d'entreprendre le siège d'une de ces trois Places ; d'ailleurs sa position l'assuroit que jamais l'ennemi n'oseroit s'avancer trop avant dans le pays , ayant ces trois Places derrière lui , qui pouvoient lui couper la communication avec Gran & Bude , & intercepter ses convois. Il devoit être encore certain que les courses que le Turc feroit dans l'Autriche , dans la Moravie & dans la Stirie , ne pourroient qu'être momentanées , & qu'il ne prendroit jamais d'établissement stable dans aucun de ces pays , n'étant pas maître de ses derrières.

La force que propose Montécuculi , ainsi que la proportion de chaque espèce d'armes pour que l'armée Impériale puisse tenir la campagne contre le Turc , me paroissent justes , parce que comme le Turc a beaucoup de cavalerie , il faut lui en opposer une capable de soutenir ses premiers efforts ; comme il a beaucoup de tartares , il faut avoir suffisamment de troupes légères & de dragons pour empêcher les courses de ces tartares , & 50000 hommes suffisent , d'autant que les tartares cherchent moins à se battre qu'à piller & à dévaster les campagnes. Ce n'est pas l'infanterie Turque qui fait la principale force de ses armées , c'est la cavalerie ; ainsi 28000 hommes de bonne infanterie bien commandés , peuvent se mesurer contre 50000 hommes d'infanterie Turque. Toutes les raisons que Montécuculi ajoute pour appuyer son opinion , sont d'un grand Général , qui con-

noît parfaitement le cas que l'on doit faire d'une armée composée de troupes auxiliaires, & commandée par différens chefs, qui tous ont souvent des opinions contraires à celle du Général en chef, & des intérêts différens. Quoique Montécuculi n'ignore pas l'opinion que l'on doit avoir d'une armée Turque, relativement à sa composition, à l'ordre & à la discipline qui y sont observés, à la valeur intrinsèque de chaque soldat, & au peu d'expérience dans la guerre, des Généraux & des officiers particuliers; cependant il veut que l'armée Impériale soit assez forte par elle-même, quoique beaucoup moins nombreuse que celle du Turc, pour tenir la campagne ouvertement devant elle, sans craindre l'ennemi. Il n'exige point que l'armée Impériale soit aussi nombreuse, mais il ne le méprise point, & ne pense point que 15 à 20000 hommes puissent avec prudence se mesurer contre 100000, quelque soit la valeur des premiers. La proportion que Montécuculi donne aux différentes especes d'armes dont il compose une armée qui doit faire la guerre contre le Turc, ne seroit pas celle qu'il lui faudroit, si elle avoit à combattre contre toute autre Nation de l'Europe: 17000 hommes de cavalerie seroient très-embarrassans, & ruineroient le pays, & 28000 hommes d'infanterie ne suffiroient pas, parce que la force des armées Européennes consiste dans l'infanterie, & non dans la cavalerie; ainsi dans un pays de plaine, il faudroit à cette armée 35000 hommes d'infanterie, 10000 de cavalerie, 3000 hussards, & 2000 dragons. Dans un pays de montagnes, de bois, ou coupé par des ravins, des ruisseaux, des navilles, ou de fossés, il lui faudroit 40000 hommes d'infanterie, 6000 de cavalerie, 2000 hussards, & 2000 dragons; c'est la nature du pays qui dénote l'espece de troupes & d'armes qu'il faut avoir dans une armée, elle l'indique d'elle-même, sans qu'il soit nécessaire de donner des raisons sur cet objet.

ARTICLE SECOND.

De l'Artillerie.

LE Turc mene avec lui de l'artillerie en quantité, & de grand calibre ; il en a ses arsenaux pleins à Constantinople, à *Pera* (a), à *Temiswar* (b), à *Esseck*, à *Belgrade*, à *Bude*, à *Bagnaluca* (c), & ailleurs ; il en fait fondre continuellement du cuivre qu'il tire des mines d'Asie, & il en achete des Anglais, des Hollandais, des Français & des Suédois.

1°. Il en conduit de petite & de grosse (a), & il en a d'une grosseur démesurée, de quatre-vingt, de cent, de cent vingt livres de balles, & même davantage ; il la fait traîner par des buffles, quand il n'a pas la commodité de l'eau. L'an 1594, *Sinan Bacha*, à la faveur de son artillerie, passa le Danube auprès de *Javarin*, devant l'armée de l'Archiduc, & la contraignit de se retirer avec quelque

(a) *Pera* ; c'est comme un des faubourgs de Constantinople.

(b) *Temiswar*, Ville avec titre de Comté, située sur le *Temes*, dans la haute Hongrie ; elle a été cédée à l'Empereur avec tout son territoire, par la paix de *Paraffowitz* en 1718.

(c) *Bagnaluca* ; c'est la Capitale de la Bosnie qui appartient au Turc.

quelque désordre dans *Altembourg* (a) de Hongrie. L'an 1664, le Turc fit fondre à Belgrade douze nouveaux canons, dont il avoit dessein de se servir au siège de Vienne.

II°. Il est vrai que cette énorme artillerie fait un grand effet où elle frappe; mais elle est difficile à conduire, à manier & à rajuster: elle consume beaucoup de munitions, elle fracasse les affûts, les roues, les plate-formes, & même les embrasures & les épaulements.

III°. Quoique les Turcs n'arrivent pas à cette juste proportion où nous avons réduit l'artillerie, ils ont pourtant là-dessus quelques bonnes observations: ils enveloppent leurs boulets de peaux de mouton (b), comme nous faisons les balles des arquebuses rayées, afin de rendre plus justes les coups qui souvent ne le sont pas à cause du vent qu'on donne au boulet. Leurs canons sont aussi gros par la bouche que par la culasse; ce qui sert à couvrir le canonier lorsqu'il prend la mire, & à régler sans instrument le tir horizontal.

(a) *Altembourg*, Ville de la basse Hongrie à quatre ou cinq lieues de Presbourg; elle est située à l'endroit où le Leïsse se jette dans un bras du Danube.

Il faut donner la proportion moderne à toute notre artillerie , aux canons , aux coulevrines , aux pièces de campagne , & à celles de batterie , par ce moyen elle a de grands avantages sur celle des Turcs : elle est plus aisée à manier , & son effet est plus grand ; d'ailleurs l'uniformité des calibres empêche les canoniers de se méprendre dans le choix des boulets , qui se trouvent ainsi toujours justes aux calibres des pièces.

I°. L'artillerie ordinaire (c) doit être de
Cent pièces d'environ 3 livres.

Six Fauconneaux de 6 livres.

Six quarts de canons de 12 livres.

Quatre demi-canons de 24 livres.

Deux mortiers de 100 livres.

Six pierriers.

Nous laisserons les canons entiers , parce que deux demi font autant d'effet qu'un entier , & embarrassent moins.

II°. Quand on veut faire un siège , on y ajoute d'extraordinaire ,

Quatre quarts de canon.

Six demi-canons.

Quatre mortiers.

III°. Il faut avoir une grande artillerie , & proportionnée à celle de l'ennemi , pour couvrir

& fortifier les flancs de l'armée quand on marche, quand on campe, quand on combat.

IV°. Les Turcs & leurs chevaux craignent le feu sur toutes choses ; ainsi notre avantage consiste principalement à en faire beaucoup.

V°. Le canon sert extrêmement à la défense des lignes d'un camp fortifié, parce que comme on n'en vient pas si vite aux mains que dans une bataille qui se donne en rase campagne, l'artillerie a le loisir de tirer souvent. On charge les pierriers de grenades, de balles de feu, de boulets rouges, de cartouches & de ferrailles.

OBSERVATIONS.

ARTICLE SECOND.

De l'Artillerie.

(a) **L**E Turc peut avoir eu du tems de Montécuculi des pièces de quatre-vingt, de cent, & même de cent-vingt livres de balles ; mais quelque peu éclairé qu'il soit sur l'artillerie, il a de beaucoup diminué le calibre de ses pièces, & la plus forte pièce Turque est aujourd'hui de dix-huit livres de balles ; il est vrai que la pièce a l'épaisseur qu'il faudroit qu'elle eut pour un calibre de trente-six, mais l'ame n'est que pour dix-huit.

Tous les Voyageurs disent, & même les Historiens les plus accrédités ont écrit qu'aux quatre Châteaux des Dardanelles, dont deux sont situés en Europe & deux en Asie, il y avoit des pièces de

quatre-vingt-seize livres de balles; ils ont raison quant au calibre; mais ce ne sont point des pièces de canon, ce sont des pierriers qui jettent un boulet de pierre pesant 96 livres.

(b) Je crois que l'usage qu'a le Turc d'envelopper le boulet d'une peau de mouton est très-bon; cette peau remplissant l'espace qui est entre le boulet & la pièce, ce qu'on appelle le vent du boulet, le coup doit être plus juste, & le boulet aller plus loin, parce que le boulet étant enfoncé avec force dans la pièce, la poudre doit faire plus d'effort pour le chasser, & qu'elle a le tems de toute s'enflammer; d'ailleurs cette peau tenant le boulet en respect, & l'enveloppant entièrement, il ne frotte point contre la pièce; elle n'en est pas offensée, & elle doit durer plus long tems; mais elle doit être plus longue à servir.

L'usage qu'a le Turc de couler ses pièces aussi grosses à la bouche qu'à la culasse, peut bien avoir l'avantage de couvrir le canonier, ce que je ne crois pas; mais je ne vois point pourquoi cela feroit tirer plus juste: la pièce doit être d'un poids énorme, les tourillons plus avancés vers la bouche, parce que la pièce doit être plus pesante à la culasse pour pouvoir être pointée aisément. Si la bouche étoit plus pesante que la culasse, il ne seroit pas possible de pointer la pièce, très-difficile à faire mouvoir & à servir.

(c) Si l'on n'avoit aujourd'hui dans les armées que l'artillerie qu'indique Montécuculi, elle ne suffiroit pas, parce que toutes les Puissances traînent à la suite des leurs une artillerie formidable. Le Turc en mene beaucoup avec lui; mais elle n'est pas fort dangereuse, par l'ignorance où il est encore de pointer les pièces, & de les tirer promptement. Au siège de Belgrade, que les Turcs firent en 1739, après le combat de Krotzka, ils établirent cinquante pièces de canon & trente mortiers, qu'ils dirigèrent sur les portes de Wirtemberg

& de Sabatz , & sur le bastion de Ste. Élizabeth ; ce bastion , après un feu terrible qu'il essuya pendant un mois , conservoit encore une partie de son revêtement. Quant aux sièges , il faut proportionner l'artillerie à la force de la Place , à la quantité de pièces que l'ennemi peut mettre en batterie , à la facilité que le terrain donne pour mettre des batteries en état de tirer , & aux moyens que l'on a pour que les munitions pour son service ne manquent point.

ARTICLE TROISIEME.

Des Munitions de Guerre & de Bouche.

LE Turc a en abondance tout ce qui suit l'artillerie & son train , comme munitions , feux d'artifices , bateaux & instrumens.

1°. Il fait continuellement travailler à la poudre dans tous les lieux de sa frontiere ; il lui en vient du *Caire* (a) , & d'Égypte , il en achete des Chrétiens , & il en a si abondamment , qu'il en consomme plus à tirer inutilement & par fantaisie , que nous n'en employons aux usages nécessaires. Quand il est à un siège ou en campagne , on crie tous les soirs pendant la priere publique , *halla , halla* , c'est-à-dire , *Dieu , Dieu* , & après

(a) Le *Caire* est la Capitale de l'Égypte , & une des plus grandes Villes du Monde ; c'est la résidence du Bacha d'Égypte : les Grecs & les Coptes y ont chacun leur Patriarche.

ce cri , on fait une falve générale de tout ce qui se trouve de pièces dans la tranchée , dans les lignes d'approche , & dans les autres parties du camp , ce qui se pratique tous les jours. De-là il est aisé de juger combien il se consomme de munitions à plaisir. Au reste , la poudre est excellente , comme il paroît par le bruit , la force & la longueur des coups.

II°. Il a aussi un nombre infini de grands bateaux sur le Danube & sur les autres grosses rivières , & beaucoup de petits qu'on porte sur des charrettes. Il en fit préparer un grand nombre de ces derniers l'an 1663 , quand il eut dessein d'attaquer Javarin. Les instrumens propres à remuer la terre , comme pelles , hoyaux , bêches , & pour toutes sortes d'autres ouvrages , se trouvent en quantité dans son armée ; & outre ce qu'il en mene avec lui , il fait encore enlever de force ce qui s'en trouve dans les lieux voisins.

Les choses nécessaires à notre artillerie & à ses dépendances , doivent être proportionnées au nombre des pièces , & à l'usage qu'on en veut faire.

I°. Il faut que la munition soit abondante dans les magasins (a) , & qu'il y en ait avec l'armée au moins assez pour tirer 100 coups de chaque

pièce, & 300 de chaque mousquet. On ne peut pourtant donner là-dessus de règle certaine, parce qu'elle change selon le dessein que l'on a, la facilité ou la difficulté du transport, l'éloignement ou le voisinage des magasins, le plus ou le moins de commodité de remplacer de proche en proche ce qui s'en dissipe tous les jours.

II°. Il s'en consume beaucoup dans les factions. Les Suédois, l'an 1648, consumèrent sans fruit 4000 quintaux de poudre au siège de Prague. Leur Roi Charles Gustave en consuma 12000 devant *Copenhagen* (a), & le Visir 6000 devant Neuhausel l'an 1663. Souvent les entreprises manquent faute de munitions. L'an 1645, les Impériaux ayant achevé leurs mines devant *Glogau* (b) en Silésie, & n'ayant point de poudre pour les charger, furent si long-tems à en attendre, que l'armée de Suede commandée par Torstenfon, eut le loir de venir au secours, & de faire lever le siège.

(a) *Copenhagen* ; c'est la Capitale du Royaume de Danemarck ; elle est bâtie dans l'Isle de Seeland, sur le Sund : son port peut tenir 500 gros Vaisseaux.

(b) *Glogau*, Ville de Silésie avec titre de Principauté : elle est bâtie près de l'Oder ; mais ce fleuve, depuis quelques années, s'en est un peu éloigné.

Il faut pourvoir tantôt une Place & tantôt une autre , & fournir exactement celles qu'on a conquises nouvellement.

III°. La meche brûle jour & nuit. .

IV°. Il faut avoir une grande quantité de grosses grenades , environ dix mille pour jetter à la main , & d'autres qui s'ajustent au bout de la baguette , & qui se tirent avec le mousquet : cette sorte de grenade est de l'invention du Roi de Suede, qui s'en servit à l'assaut de Coppenhague. Il faut avoir des compagnies de Grenadiers.

V°. Qu'on ait un pont de bateaux , d'autres petits bateaux sur des charriots, des ponts de jonc qu'on puisse jetter aisément, des barques, ou des pontons plats pour les grandes rivières , des Galeres & des *Saïques* (a) pour le Danube, des affûts marins pour les demi-cansons , & pour les quarts de canons.

VI°. Qu'il y ait dans l'armée des instrumens pour toutes sortes de métiers, des sacs à terre, des palissades, des échelles pour l'assaut , des chaufsetrapes, des éperons à glace, des charriots pour
fermer

(a) *Saïques* ; petits Bâtimens marchands fort en usage dans le Levant.

fermer le camp , une compagnie de Mineurs , quelques compagnies de Pionniers , certaines petites charrettes à deux roues tirées par un cheval , lesquelles conduisant les munitions sans embarras au travers de la foule , & par les intervalles les plus ferrés , sont fort commodes dans les combats , parce qu'étant légères , & tournant sur leur centre sans faire un grand tour , elles passent partout , & ne causent point de désordre.

VII°. On doit observer soigneusement les parties suivantes , qui nous donnent un grand avantage sur le Turc : la fortification , dont il ignore la finesse ; le maniement aisé de l'artillerie , qu'il manie lentement ; les feux d'artifice , les mouvemens qui sont fort distincts dans notre armée , au lieu qu'ils sont très-confus dans celle du Turc.

VIII°. Pour ce qui regarde la conduite de l'artillerie & de son train (*b*) , c'est une des plus grandes dépenses du Prince , & où il se peut faire le plus de friponneries , soit dans l'achat , la nourriture & l'entretien des chevaux , soit en les faisant servir à des usages particuliers , soit en détournant les fourrages , ou par d'autres manœuvres de cette espèce. Ainsi ce seroit une grande épargne pour le Prince de traiter avec les charretiers , à condition de fournir les chevaux , & de

conduire les canons à leurs frais pendant toute la campagne. Par ce moyen on éviteroit les tromperies, & à la fin de la campagne on ne seroit pas chargé de l'entretien des chevaux. C'est ce qu'on a fait autrefois avec un profit considérable pour le trésor; & c'est ainsi qu'en usent les autres Princes.

Le Turc a beaucoup de vivres, de pain, de riz, de viandes.

10. Il fait ses provisions & ses magasins à loisir; il seme quelquefois des bruits faux sur ses desseins, afin de surprendre l'ennemi qu'il veut attaquer, & quelquefois il publie ce qu'il veut faire, afin de tromper même par la vérité. Il mène avec lui des provisions en abondance, à cause de la prodigieuse quantité de bagages qu'il a. Les paysans des environs lui en apportent encore, ou par la crainte d'être châtiés & de voir brûler leurs maisons, s'ils manquent d'obéir, ou par l'amour du gain; car dans le camp tout leur est payé argent comptant. On ne donne le pain de munition qu'aux Janissaires, les autres sont obligés de l'acheter à leurs dépens, mais le Sultan est obligé de le faire voiturer à ses frais jusqu'au camp. On le distribue en petite quantité, à cause de la sobriété dans laquelle on vit. Les Janissaires ne mangent qu'une fois le jour au coucher du soleil, & ne

boivent point de vin ; & c'est un bien d'autant plus grand , que leurs estomacs n'en souffrent point, parce qu'ils y sont habitués.

Le Turc n'entre en campagne que quand les grains sont presque mûrs, & les herbes nourissantes. Les Provinces de Moldavie, de Valachie, de Transilvanie, de Macédoine, de *Servie* (a) & d'Égypte, sont naturellement très-fertiles en orge & en froment. Il fait ordinairement des amas de biscuit, de farines & d'orge à Belgrade.

Il est important sur toutes choses de se bien fournir de vivres (c), puisque le succès de la guerre en dépend : tant d'armées se sont ruinées, tant d'entreprises bien concertées d'ailleurs ont échoué, & on a tant souffert dans les dernières guerres par le manque de vivres, qu'il y auroit une négligence insupportable à retomber à l'avenir dans les mêmes inconvéniens.

1°. Une belle armée de 16000 fantassins & de 8000 chevaux, conduite par Corvin, fut mal-

(a) La *Servie* est un Royaume très-riche, elle a le Danube & la Save au nord, & la Bosnie au couchant; on l'appelle aussi Rascie. Belgrade est une des principales Villes de ce Royaume, ainsi l'Empereur en possède une partie; les anciens Souverains du pays s'appelloient Despotcs; c'est-à-dire, maîtres absolus.

heureusement défaite sans combattre l'an 1537, par un petit nombre de Turcs, faute de vivres. Par une semblable faute l'an 1600, l'armée que le Duc de Mercœur menoit au secours de *Canise* (a), assiégée par les Turcs, ne put exécuter l'entreprise, & la Place se perdit. Le soldat peut-il travailler quand il n'est pas nourri, manier les armes quand il ne peut se soutenir lui-même, avoir du feu & de la hardiesse quand il n'a point de sang dans les veines ? Quel moyen de souffrir les incommodités des chemins, des faisons, des veilles, des fatigues, quand on est nud & sans souliers ? les désertions, les maladies, le relâchement de la discipline, la haine & l'animosité du payfan qui défend son bien, sont des suites du manquement de vivres. Quand le soldat manque du nécessaire, l'ardeur du combat se refroidit ou s'éteint tout-à-fait, le pays est saccagé, les enseignes sont abandonnées sans qu'on puisse en conscience punir le soldat, qui est forcé de chercher de quoi vivre quand on ne lui en donne point.

(a) *Canise*, Ville de la basse Hongrie du côté de la Stirie ; elle n'est pas loin de l'endroit où le Muer & la Drave se joignent ; elle est mal fortifiée, mais elle est entourée d'un marais très-profond, & presque impraticable.

II°. Le remède à ce mal , est de remplir de bonne heure les magasins , tant pour les garnisons ordinaires , que pour les armées. S'il n'y a pas de magasins , il en faut bâtir en des lieux propres pour cela , où la communication soit sûre , & où la conduite des convois ne puisse être empêchée par l'ennemi ; il les faut établir dans des Places commodés & fortes , où les Marchands , les Vivandiers , les Fermiers , & autres gens de cette sorte , puissent aborder avec sûreté : c'est ce que fit Scipion à *Carthagène* (a), Pompée à *Durazzo* (b) , Annibal à *Tarente* (c).

I°. Ces lieux pourroient être en Hongrie , *Presbourg* (d) , *Raab* (e) , *Comorre* (f) ,

(a) *Carthagène*, Ville d'Espagne située sur la côte de Murcie ; elle a un très-bon port , & est très-marchande. Son Evêque est suffragant de Tolède.

(b) *Durazzo* ; cette Ville appartient au Turc ; elle est située sur la côte d'Albanie ; elle a un très-bon port.

(c) *Tarente*, Ville du Royaume de Naples avec titre de Duché ; elle est située dans une presqu'Isle du Golfe de Tarente : elle a un port , mais les gros bâtimens n'y peuvent entrer.

(d) *Presbourg*, Capitale de la haute Hongrie : c'est-là où les Rois de Hongrie prennent la Couronne.

(e) *Raab*, cette Ville s'appelle autrement Javarin ; elle est située dans la basse Hongrie , à l'endroit où le fleuve Raab se jette dans le Danube.

(f) *Comorre*, Ville de la basse Hongrie , entre le Waag & la Neyrra , à un coin de l'Isle de Schutr.

Rackelsbourg (a) , *Cassovie* (b) , *Zathmar* (c).

20. Mais il ne faut pas aisément laisser derrière soi une Place ennemie qui soit forte (d) , surtout le long des grandes rivières , ni se mettre en campagne sans fours & sans moulins , parce qu'il est impossible en Hongrie de défendre le plat pays contre le Turc , & que les paysans s'enfuient d'eux-mêmes , abandonnent leurs maisons & leurs terres , font la guerre au soldat , & ne veulent rien donner.

Les Hongrois même pillent les paysans , le Turc les détruit & les brûle , tant pour jeter l'épouvante dans le pays , que parce qu'il a ses magasins bien remplis de longue main , & que par conséquent il peut subsister dans ces campagnes désolées , que les autres sont contraints d'abandonner ; car on ne peut demeurer dans le désert avec une armée , sans qu'il y ait du murmure , quand même la manne y tomberoit. Or si les campagnes sont ravagées & les paysans

(a) *Rackelsbourg* ; cette Ville est dans la Stirie , sur le Muer.

(b) *Cassovie* ; les Allemands appellent cette Ville *Galschaw* ; elle est située sur la rivière de *Hornat* , qui a sa source dans la Transilvanie , & tombe dans la *Teylle*. *Cassovie* est grande & bien bâtie , & a le plus bel arsenal du pays.

(c) *Zathmar* , Ville de la haute Hongrie , située dans une Île formée par la rivière de *Samos* , & qui est Capitale d'un Comté de ce nom.

chassés, qui cultivera les terres pour les années suivantes? Les armées & les garnisons périront, si leur subsistance dépend de la récolte. On n'en trouve pas davantage sur les Terres du Turc, parce qu'elles sont incultes & désertes, & que tout le monde s'enfuit, & se retire aux lieux de sûreté. Quoique l'on soit même victorieux & maître de la campagne, il faut bien du tems pour apprivoiser les payfans, & les faire revenir dans leurs maisons, pour empêcher le soldat de les inquiéter, pour bâtir sur la frontiere des Places qui les couvrent & qui les défendent, & pour leur fournir ce qui est nécessaire pour cultiver la terre. Ainsi il faut faire état de continuer la guerre pendant quelques années à ses dépens, & on ne doit pas se flatter de tirer sa subsistance du pays ennemi. On ruineroit ses troupes, & on seroit obligé de dire à sa confusion : *Je n'y avois pas pensé, non putaram.*

Pour ce qui regarde les vivres, le mieux est d'avoir des gens qui se chargent de fournir le pain durant toute la campagne, & en fixer la quantité, la qualité & le prix. C'est ainsi qu'en usent les Espagnols en Flandre & en Italie; les Français & les Hollandais le font aussi, même pour l'entretien des Places. Mais comme on ne peut pas toujours cuire le pain à tems, ni le dis-

tribuer quand il est cuit , ni le conserver sans qu'il se gâte , il est bon d'avoir du biscuit , pour s'en servir au besoin : le riz pareillement épargne les moulins & les fours , & nourrit plus que le pain.

On a aussi quelquefois du vin & de la biere pour la santé du soldat , qui n'a pas l'estomac fait à l'eau comme le Turc , & on mene un nombre suffisant de charriots pour les vivres.

OBSERVATIONS.

ARTICLE TROISIEME.

Des Munitions de Guerre & de Bouche.

(a) C'EST coups par pièces ne suffiroient pas aujourd'hui que l'on fait un si grand usage du canon. Il est d'usage en France d'en porter deux cens coups par pièces ; mais on sera forcé d'augmenter ce nombre au moins de cent , & d'avoir encore des entrepôts de munitions à portée de l'armée , pour remplacer la consommation qui se fera , & pouvoir redonner une bataille le lendemain d'une affaire , si les circonstances l'exigent & le permettent , ce qui ne se peut pas aujourd'hui , faute d'avoir un approvisionnement suffisant. L'armée Française a manqué de boulets dans plusieurs occasions , entre autres à Fontenoy , l'artillerie entre Fontenoy & Antoin tira long-tems à poudre , parce que les boulets manquèrent , ce qui réussit cependant à contenir l'ennemi , & à l'empêcher d'attaquer la partie droite de l'équerre que l'armée formoit dans son ordre de bataille. Deux cens coups ne suffiroient pas , si l'on avoit

avoit à attaquer ou à défendre des retranchemens, encore moins si après avoir perdu une bataille on vouloit recommencer le lendemain. Si après la bataille de Torgau, perdue par le Roi de Prusse, ce Prince n'avoit pas eu des munitions de guerre suffisamment, il n'auroit pas pû attaquer & battre les Autrichiens la même nuit. Cet approvisionnement demande, sans doute, plus de voitures, plus de chevaux, & beaucoup d'attirails; mais on est bien dédommagé de ce premier embarras, lorsque le jour d'une bataille on ne craint point de manquer de poudre ni de boulets, qu'on n'est pas obligé de innager les munitions, & qu'on en a encore assez pour recommencer le lendemain si les circonstances l'exigent.

C'est une économie mal placée, que de ne pas porter avec soi les munitions nécessaires, dans la crainte de multiplier les équipages; il faut retrancher sur ceux des Officiers généraux & particuliers, & doubler ceux de l'artillerie, des vivres & des hôpitaux. Après une bataille perdue ou gagnée, une armée Française ne pourroit pas attaquer faute de munitions, ni recevoir la bataille si l'ennemi la lui présentoit. Cependant pour ne pas multiplier les êtres qui pourroient rendre l'armée pesante, il ne faut porter de munitions de guerre que ce qui est nécessaire pour une affaire générale, quelque vive qu'elle puisse être; mais en avoir en dépôt derriere, prêtes à joindre l'armée au premier ordre, & dans moins de vingt-quatre heures. Quant aux cartouches pour l'infanterie, Montécuculi dit * *qu'il faut prendre seize coups par jour pour chaque mousquetaire*. En supposant six mois de campagne, depuis le premier de Mai jusqu'au premier de Novembre, ce seroit cent quatre-vingt-quatre jours, qui, à seize cartouches par jour, feroit 2944 cartouches pour chaque soldat, ce qui me paroît suffisant, d'autant qu'il ne

* Liv. 1.
ch. 2. art. 3.

consomme pas tous les jours les seize cartouches ; souvent même il se passe la moitié de la campagne sans qu'il ait occasion de tirer un seul coup de fusil (a). Sur ce premier calcul , il est aisé de voir ce qu'il faut de cartouches pour un Régiment de trois bataillons , & pour une armée de cinquante mille hommes d'infanterie. Les cartouches pour la cavalerie ne doivent pas être en si grand nombre à beaucoup près ; la cavalerie ne doit point se servir de son mousqueton que le plus rarement qu'il lui sera possible , & même jamais ; l'arme blanche est son arme principale ; mais elle peut dans une action se servir de ses pistolets ; ainsi six cartouches par jour suffisent , & si on sait la conduire , elle ne les emploiera pas. Il en faut davantage aux hussards , aux dragons , & aux troupes légères à pied & à cheval , qu'à l'infanterie , parce que ces troupes sont journellement à la guerre , que presque tous les jours elles sont aux prises avec l'ennemi ; & quoiqu'elles aient des armes blanches , plus décisives que leur mousqueton & leurs pistolets , cependant comme il y a des occasions où elles doivent beaucoup tirer , il faut compter sur vingt-quatre cartouches par jour , & mettre en ligne de compte celles qui se perdent ou qui se gâtent dans le fournement ou par la pluie. Il vaut mieux en avoir plus que moins , le surplus ne peut jamais causer une grande dépense , & le manque de munitions peut apporter un très-grand préjudice à la réussite des desseins du Général.

(b) Montécuculi propose de traiter avec des charretiers , qui se chargeroient , pour un prix convenu , de conduire l'artil-

(a) Je suppose qu'il n'y ait pas de sièges à faire ; car s'il y en a , dans ce cas , il faut beaucoup plus de cartouches , parce qu'il s'en consomme beaucoup pendant le temps du siège , & ce n'est pas le moment d'épargner la poudre & les balles.

lerie avec plus ou moins de chevaux , selon le calibre des pièces , & il prétend que ce seroit une très-grande épargne pour le Prince. Ce Général a raison , & c'en seroit une , si , comme de son tems , les armées ne traînoient après elles que trente ou quarante pièces de canon ; mais ce moyen seroit impossible aujourd'hui , que l'armée la moins pourvue en artillerie , a au moins cent pièces de canon du parc. Pour cette quantité d'artillerie , il faut au moins cinq cens voitures pour porter les munitions , les outils & les cartouches de l'infanterie , sans compter les haquets pour les pontons & les affûts de rechange. Pour traîner cette artillerie avec toute sa dépendance , il faut , au moins , quatre mille chevaux : or il seroit très-difficile , & même impossible , de trouver suffisamment de rouliers ou charretiers , & qui fussent assez bien montés pour qu'ils pussent se charger de conduire l'artillerie ; & quand même on pourroit les trouver , il ne faudroit point s'en servir , parce que l'absence de ces rouliers hors du Royaume empêcheroit la circulation du commerce intérieur. Jusqu'à ce jour , c'est un Entrepreneur général qui s'est chargé de fournir les chevaux pour l'artillerie & ses dépendances ; les chevaux ne sont point au Roi , & il n'est chargé de les nourrir que lorsqu'ils lui sont utiles & qu'il s'en sert ; il paye un prix convenu à l'Entrepreneur par cheval ou par attelage ; mais dès qu'il les renvoye , ils ne sont plus à sa charge. Je pense qu'il seroit plus avantageux qu'il y eut plusieurs Entrepreneurs indépendans l'un des autres , & que chacun se chargeât de fournir les attelages pour quatre-vingt-seize voitures , & les attelages pour seize à dix-huit pièces de canon. Comme ils auroient moins de chevaux à fournir , les avances qu'ils feroient pour l'achat des chevaux seroient moins considérables , & il seroit facile de trouver suffisamment d'En-

trepreneurs qui fussent en état de les faire ; au lieu que lorsqu'il n'y en a qu'un , il faut lui faire de très-grands avantages pour qu'il puisse faire cette entreprise. En supposant sept Entrepreneurs , ils seroient chargés de fournir chacun les chevaux nécessaires pour traîner 16 pièces de canon & quatre-vingt-seize voitures : chaque pièce de canon attelée de 12 chevaux , ce seroit 192 chevaux pour le canon ; quatre-vingt-seize voitures à 6 chevaux chacune , seroient 576 chevaux : ainsi chaque Entrepreneur seroit chargé de fournir 668 chevaux , & cette artillerie seroit de 112 pièces de canon du parc , & de six cents soixante & douze voitures. Je pense que de cette façon l'artillerie seroit mieux montée , que les frais seroient beaucoup moins considérables , qu'il y auroit même une espece d'émulation entre les Entrepreneurs , à qui auroit les meilleurs attelages , & que l'artillerie en seroit plus lesté & plus prompte à marcher. Comme il y a des circonstances où l'on détache deux ou trois brigades d'artillerie avec un corps avancé , ou une réserve , ou détaché de l'armée ; un des Entrepreneurs marcheroit avec les pièces & les voitures dont il est chargé ; on fait la même chose quoiqu'il n'y ait qu'un Entrepreneur : mais comme il ne peut pas suivre la partie qui est détachée , il faut qu'il s'en rapporte aux Capitaines de charrois , qui ne sont pas intéressés comme lui à ce que les chevaux soient bien entretenus & bien nourris ; il est vrai qu'il y a des officiers d'artillerie chargés de veiller à la conduite des Capitaines de charrois & aux charretiers ; mais l'œil du propriétaire ne peut qu'ajouter à l'ordre que les officiers d'artillerie y mettent ; chaque Entrepreneur seroit chargé de trois brigades d'artillerie , une de six pièces & deux de cinq. Voilà , je pense , la voie la plus simple , la moins dispendieuse , & celle qui me paroît la meilleure , pour que l'artillerie soit conduite sûrement & avec célérité.

(c) L'article des subsistances est le point le plus important, & celui auquel on doit faire la plus grande attention. Personne n'ignore la nécessité indispensable d'avoir des magasins considérables, soit en grains, farines, foin & avoine, pour subvenir aux besoins de l'armée. Toutes les Nations en général qui font la guerre, forment des magasins de toute espèce. Le Turc, que Montécuculi nomme barbare, agit de même, parce que la nécessité de subsister est par-tout la même ; mais sa prévoyance prouve de l'ordre, de l'arrangement, & une combinaison que n'auroient point des peuples barbares, qui ne vivent que de rapines, & qu'au jour la journée ; outre ses magasins, il a une certaine quantité de voitures, jointe à celles qu'il tire du pays à mesure qu'il avance, & qui est proportionnée à la force de l'armée, pour y conduire le pain, les fourrages, & tout ce qui peut être nécessaire.

J'ai déjà dit dans mes Observations * les lieux où l'on devoit établir les magasins ainsi que les entrepôts, & l'ordre qu'il fal-
* Tom. 1.
ch. 2. art. 3.
 loit établir pour le transport de ces magasins aux entrepôts, & de ces entrepôts à l'armée ; mais ce qui seroit très-essentiel de changer, c'est la manutention relativement aux fourrages ; car il n'est pas possible de rien changer à l'entreprise du pain que l'on fournit aux troupes, ce détail est trop considérable, & demande trop de calculs, pour en charger des personnes qui ne seroient pas parfaitement au fait de cette régie ; d'ailleurs le Roi a été servi si fidèlement dans cette partie pendant les deux dernières guerres, qu'il est à désirer que ces mêmes personnes, en cas de guerre, soient encore chargées de cette entreprise ; mais s'il a été servi avec zèle & fidélité sur cet objet, il a été bien trompé & bien volé sur beaucoup d'autres. Toute espèce d'entreprise pour la partie des fourrages doit être abolie, l'administration doit en être confiée au militaire, le Roi

y gagneroit beaucoup ; les chevaux de fa cavalerie feroient mieux nourris , & l'on ne verroit point ces gens obscurs s'efforcer de sortir de leur poussiere , à l'aide de l'or qu'ils ont volé au Prince & à l'État.

Pour former des magasins en foin & en avoine , il ne faut point d'Entrepreneurs , ni de Gardes-magasins , ni Commis , qui sont autant de sang-sues , plus âpres les uns que les autres à voler & à piller le Roi & les troupes ; il faut en charger un Major de cavalerie ayant depuis long-tems le détail de son corps , & dont la réputation en fait de détail , de connoissance sur cet objet , & de probité soit bien établie ; on donneroit à ce Major un certain nombre d'officiers de cavalerie , ceux que l'on croiroit les plus entendus dans cette partie. Ce Major & ces officiers seroient envoyés , non-seulement dans les Provinces les plus abondantes en fourrages & en avoines , mais encore chez l'étranger , & dans les pays voisins de celui où l'on veut porter la guerre. Ces officiers répandus dans ces différens pays , s'informeront du prix des avoines & des orges (a) , & de celui des foins , & ils enverront ces prix à un Commissariat établi à l'effet de tenir les registres de la dépense & des achats faits tant en foin , paille , avoine & orge ; il doit y avoir à la tête de ce Commissariat un homme principal * , deux Correcteurs de la Chambre des Comptes , & deux Secrétaires. C'est à ce Commissariat que doit être envoyé le prix de chaque denrée , signé

* L'Intendant de l'armée.

On tient en France dans tous les marchés un registre exact du prix que les bleds & toute espece de grains , comme seigle , orge , avoine , &c. ont été vendu chaque jour de marché ; ainsi il est impossible d'être trompé sur ces achats. Il y a toute apparence que le même ordre est établi dans les pays étrangers , parce qu'il en résulte un bien général.

des principaux Magistrats du lieu où se tiennent les marchés, & sur les ordres qu'ils recevront, ils feront les achats ordonnés; mais il faut que ce soit l'argent à la main, le crédit seroit tomber dans le même inconvénient que les Entrepreneurs. Chaque magasin doit être confié aux officiers qui ont été faire les achats, ainsi que les entrepôts; les principaux magasins doivent être sous la direction de l'Officier major, & chaque officier chargé des autres magasins & des entrepôts, ne doit répondre qu'à lui. Chaque officier doit avoir avec lui quatre fourriers, deux tirés de l'infanterie, & deux de la cavalerie, avec dix soldats & un sergent pour faire les livraisons: les fourriers & les sergens auroient huit sols par jour outre leur paye, & les soldats quatre sols outre leur paye. Je pense que par cet arrangement le Roi trouveroit une très-grande diminution dans sa dépense.

Il seroit à désirer que les magasins fussent remplis de denrées tirées du Royaume; mais comme il faut avoir attention qu'il en reste suffisamment pour deux ans, en cas qu'une récolte vienne à manquer, on est souvent forcé d'avoir recours aux pays étrangers; cependant il est toujours plus avantageux de les tirer du pays, parce que l'argent reste dans l'État, & circule parmi ses sujets, parce que ces achats ne donnent aucun soupçon aux Puissances voisines, au lieu qu'ils leur en donnent certainement lorsqu'ils se font chez l'étranger. Par cette administration militaire, le Prince ne payeroit pas les foin & les avoines plus chers que le particulier, il n'auroit à payer de plus que le transport; mais il ne payeroit point trente sols ce qui n'en coûte que quinze, & souvent dix; la cavalerie auroit la ration telle qu'elle est ordonnée, les magasins seroient mieux soignés, & on ne pourroit craindre aucune monopole. Quant aux chevaux des vivres, il faut agir de même que pour ceux de l'artillerie.

Pour faire conduire les grains, le foin & la paille des magasins

aux entrepôts, il faut faire ramasser dans le pays toutes les voitures; si elles ne suffisent pas, il faut en faire venir des autres pays voisins, à un prix convenu par jour, en supposant qu'on ne puisse en tirer du pays ennemi; ce district est encore du Commissariat. Pour être assuré d'avoir toujours à l'armée le nombre de voitures nécessaires pour le transport des subsistances, outre celles qui y sont attachées, il faut que ces voitures ne restent à l'armée que quinze jours ou trois semaines au plus, & qu'elles soient renvoyées exactement après le tems prescrit, & remplacées par le même nombre. En supposant plusieurs Bailliages & plusieurs pays qui doivent fournir des voitures, chaque pays en doit fournir une certaine quantité, divisées par Bailliages; ces Bailliages fournissent au prorata de leur étendue, & du nombre de laboureurs qu'ils ont, & tel qui aura fourni cent voitures, les fera relever par cent autres, ainsi du reste. Par cet arrangement, on ne peut jamais manquer de voitures, les chevaux ne seront point harassés, & seront en état de servir, & l'on ne ruine point les laboureurs & le pays. Lorsque l'on garde toutes les voitures que l'on a pu tirer d'un pays, les Commis des fourrages & les Entrepreneurs ne nourrissent point, ou très-mal, les chevaux de ces malheureux paysans, quoiqu'ils mettent leur nourriture en ligne de compte; ces chevaux périssent, on a des voitures, & point de chevaux pour les traîner, & l'armée manque de subsistances, quoiqu'il en coûte beaucoup au Prince pour le paiement de ces voitures qui ne peuvent lui être d'aucune utilité. Cet abus sera encore retranché par l'administration militaire; ces chevaux seront exactement nourris si l'année est au sec, & si elle est au vert, ils seront à l'instar de ceux de l'armée.

Si, par les conquêtes que l'on a faites, on trouve dans ces
mêmes

mêmes pays assez de voitures , il faut les faire venir par contrainte , & agir de même ; c'est-à-dire , les renvoyer après le tems prescrit , lorsqu'elles auront été relevées par le même nombre. On nourrit les chevaux , & on donne le pain aux charretiers ; mais on ne les paye pas comme les premiers.

Je ne connois point de meilleure méthode que celle du Roi de Prusse , pour que les armées ne manquent jamais de vivres ni de toutes les choses qui leur sont nécessaires. Les personnes préposées pour la fourniture du pain , ont une très-grande quantité de caissons pour le transporter des fours à l'armée , ils en ont suffisamment pour en porter pour un mois : outre cela il y a un caisson attaché à chaque compagnie , qui lui porte moitié pain & moitié biscuit suffisamment pour huit jours : de plus , il y a d'autres caissons attachés aux Régimens , qui portent des moulins à bras pour moudre le grain. Lorsqu'il est mûr , chaque soldat va faucher la quantité qu'il peut porter ; arrivé au camp , il le bat , & le remet à celui de la compagnie qui est chargé de le faire moudre ; dès qu'il est en farine , le soldat fait lui-même du pain , & le fait cuire dans des fours de fer qui sont toujours sur les caissons qui portent les moulins à bras ; quant à la paille , elle n'est pas perdue , le soldat s'en sert pour se coucher. On dira , peut-être , que ces caissons attachés aux compagnies , & ce caisson par Régiment qui porte les moulins à bras & les fours de fer , augmentent considérablement les équipages & la dépense du Prince ; il en est de la guerre comme du commerce , il faut savoir dans l'un & dans l'autre avancer des fonds pour en retirer de plus considérables ; d'ailleurs , je demande ce qui est le plus utile à une armée , ou beaucoup de voitures qui portent suffisamment de pain pour que le soldat n'en manque jamais , & pour que les opérations ne languissent point ,

Tome III.

Y

ou bien cette quantité prodigieuse d'équipages que les Officiers généraux & particuliers traînent à leur suite dans les armées Françaises ? Les officiers sont , à la vérité , dans l'abondance , & même avec profusion , tandis que l'armée ou meurt de faim , ou bien est obligée de rester dans son camp pour y attendre des subsistances , ou de rétrograder , pour se rapprocher de ses magasins & de ses fours. L'armée la moins embarrassée d'équipages d'Officiers généraux & autres , est sans contredit celle du Roi de Prusse ; il est le premier à donner l'exemple , & aucun officier , de quelque grade qu'il puisse être , n'oseroit se dispenser de le suivre. Quant à la dépense , elle est beaucoup moins considérable , parce qu'il ne fait rien par entreprise générale , & qu'il a des officiers pour veiller à ce que les personnes chargées des magasins & des distributions , ne puissent le tromper , ni rien distraire du dépôt qui leur est confié.

J'insisterai toujours sur la diminution des équipages des Officiers généraux & autres , & sur la réduction des tables qui auroient été indécentes à Sparte , même au milieu de la paix , & qui le sont certainement dans un camp ; il faut augmenter ceux pour les vivres & les subsistances en général , l'artillerie & les hôpitaux. Si les équipages des Officiers généraux & autres étoient diminués , ils auroient moins de chevaux qui consomment beaucoup de fourrages , ils auroient moins de valets , l'État auroit plus de sujets pour la culture des terres , pour les arts mécaniques , & pour compléter son militaire , & la consommation en pain seroit beaucoup moins considérable.

C'est une erreur de croire que c'est le militaire qui ôte des cultivateurs , des gens aux arts & aux métiers. En supposant dans un Royaume 300000 hommes armés , tant du total du militaire que de la milice , & que dans ce Royaume il y ait 16000000

d'habitans , que dans ces 16000000 il y ait 9000000 tant femmes , qu'enfans & vieillards , il reste 7000000 d'hommes ; que de ce nombre on retranche encore 100000 prêtres ou moines , on verra que 300000 hommes , dont on suppose le militaire , ne peuvent pas faire un objet sur 6900000 hommes en état de porter les armes , & conséquemment de cultiver les terres , & de travailler aux arts & métiers ; mais c'est la prodigieuse quantité de domestiques de toute espece qui dépeuplent les campagnes. Ce nombre est infini , & ne peut pas être calculé , parce qu'il est à la volonté de chaque particulier ; il est permis à chacun d'avoir autant de valets qu'il le juge à propos : c'est en France , relativement aux valets , comme chez le Turc pour les femmes. Il est permis à un Turc d'avoir autant de femmes qu'il peut en entretenir ; la différence qu'il y a en France quant aux valets , c'est que souvent on n'est pas en état de payer tous ceux que l'on prend à son service ; mais il est permis au plus petit particulier d'en avoir cinquante , sans que les loix s'y opposent ; en quoi nous pensons bien différemment de ce sage législateur de Locres * , qui donna une loi , par laquelle il étoit défendu à tout citoyen de se faire suivre par plus d'un domestique , à moins qu'il ne fut ivre **.

* Zaleucus.

** Diodo.
de Sici. tom.
3. livre 12.
pag. 206.

Il est d'usage pendant la guerre de donner du pain de munition à l'Officier général ainsi qu'au particulier ; on en donne plus ou moins de rations , suivant le grade. Ce pain dans son principe étoit donné pour l'officier & pour ses valets ; mais depuis que les maîtres sont devenus trop délicats & trop sensuels pour se nourrir de ce pain , qui , cependant est très-bon , les valets ont suivis leur exemple , & à une très-grande partie il leur faut du pain blanc ; & si dans le nombre de ces valets il y en a qui veulent bien manger du pain de munition , il leur faut double ration , comme s'ils

étoient plus précieux à l'État qu'un soldat, s'ils lui étoient plus utiles, & si leur fatigue surpassoit celle des troupes. Dans le grand nombre de ces valets, il y en a un grand nombre qui ne veulent pas manger de pain de munition; le maître donne à cette partie, qui consiste dans les cuisiniers, maîtres-d'hôtels, valets-de-chambre, & même laquais, le même pain dont ils mangent eux-mêmes, & l'autre partie à qui on donne double ration de pain de munition, qui consiste dans les palfreniers, les muletiers, & les charretiers, le vend pour en acheter du blanc. Ce luxe qui s'est introduit jusques dans les membres les plus vils de l'État, & qui lui sont les moins utiles, devoit au moins être réformé. N'est-il pas absurde que des valets, qui, pour la plupart, ne se sont mis au service des particuliers que par fainéantise, ou parce qu'ils n'ont pas le courage de servir l'État, qui, s'ils étoient restés chez leurs parens, n'auroient pas eu leur suffisance d'un pain fort au-dessous du pain de munition, dès qu'ils ont endossé la livrée, ne trouvent pas ce pain assez bon pour eux? Comme cet abus est passé en usage, & qu'il seroit difficile de l'abolir, ne seroit-il pas possible que le Prince ne donna plus de pain aux Officiers généraux, aux Brigadiers, à l'Intendant & aux officiers de l'État major de l'armée, jusqu'aux Colonels & Mestres de Camp inclusivement, & qu'il leur donnât une somme équivalente à ce que lui coûte le pain de munition, & proportionnée à leur grade (a)? le Prince y gagneroit beaucoup, les livraisons de pain se feroient plus faci-

(a) Pendant la dernière guerre, le prix que le Roi donnoit par ration de pain aux Munitionnaires généraux des vivres, a varié; il a été à 27, 30, 33, le prix a été & 36 deniers la ration; il faut prendre à-peu-près le milieu, & les supposer à 30 d. le rachat par ration à 33. Les rachats pour les Officiers généraux & autres, ont été à 24 deniers la ration a été à par ration *, à l'exception du Général & des officiers de l'État Major de 27 d.

lement , parce qu'il en faudroit moins , les boulangers ne seroient plus uniquement employés que pour les troupes , & pour les officiers supérieurs & subalternes ; il faudroit moins de voitures, elles seroient moins chargées, & la difficulté des chemins les arrêteroit moins. On peut évaluer les rachats pour les Officiers généraux seulement à 45000 liv. par campagne ; en supposant six ans de guerre, cela fait 390000 liv. d'épargnés sur cet objet ; & quoique le profit que font les Munitionnaires généraux soit très-légitime relativement aux pertes qu'ils peuvent faire , cependant ils gagnent suffisamment sur le prix que le Prince leur donne, sans que le Prince fasse encore une dépense superflue & inutile ; & s'il veut en réformer d'autres bien plus considérables & bien plus importantes, il se trouvera en état de faire une guerre longue & vigoureuse, sans surcharger ses peuples par des impôts autres que ceux qui sont établis.

Il n'en est pas de même des fourrages , lorsque l'armée est

l'armée qui ont reçus leurs rachats sur le prix du Roi ; mais les Lieutenans généraux , les Maréchaux de Camp , & autres officiers de l'armée , ne les ont reçus qu'à 14 deniers par ration. Un Lieutenant général a 110 rations par jour ; le Roi payoit donc au Munitionnaire général pour 184 jours à raison de 33 deniers la somme de 1783 liv. ; mais le Lieutenant général ne prenant point son pain n'en recevoit que 1024 liv. à raison de 14 deniers par ration. Un Maréchal de Camp a 45 rations par jour, le Roi payoit au Munitionnaire général pour 184 jours, à raison de 33 deniers, la somme de 1138 liv. 10 sols ; mais le Maréchal de Camp n'en recevoit en argent que 818 ; ainsi des autres officiers de l'armée. En supposant que le Roi ne donnât plus de pain à ses Officiers généraux, vu qu'ils n'en prennent point, ou très-peu, s'il leur donnoit la même somme qu'ils reçoivent du Munitionnaire général, ils ne seroient point lésés, le Prince y gagneroit considérablement, non-seulement quant à cet objet ; mais par la dépense qu'entraîne nécessairement une plus grande fourniture de pain, relativement aux voitures, aux chevaux, charretiers & boulangers, dont il faudroit certainement un moindre nombre.

nourrie des magasins; il faut que tous les chevaux, soit des Officiers généraux & autres, aient la ration ordonnée par le Prince. Comme cette partie est un objet très-important, relativement à la dépense, & qu'il est très-facile d'y beaucoup voler, c'est une raison de plus pour la mettre sous une administration militaire; mais tant que l'on se servira d'Entrepreneurs, comme on a fait jusqu'à présent, le Roi sera volé, la cavalerie mal nourrie, & l'on verra à la paix ces Entrepreneurs se promener dans des chars dorés, eux qui deux ans avant d'avoir cette entreprise, auroient peut-être été très-heureux qu'on les eût admis à monter derrière. Pendant la dernière guerre, un Entrepreneur de fourrages trouvant qu'il ne gagnoit pas assez pendant que les troupes étoient encore dans leurs quartiers, parce que le Roi paye moins cher la ration en quartier d'hiver, que lorsque les troupes sont campées, persuada si bien au Ministre qu'il falloit faire camper l'armée pour prévenir l'ennemi, qui commençoit, disoit-il, à remuer & à s'assembler, que l'ordre vint au Général de rassembler les troupes & de les faire camper. Le Général eut beau représenter que la saison n'étoit pas encore assez avancée, que les nuits étoient trop fraîches, que la cavalerie souffriroit beaucoup, que les chemins n'étoient pas encore essuyés, qu'il n'y avoit encore rien sur terre, & que l'ennemi étoit très-tranquille dans ses quartiers; malgré ces représentations qui étoient justes, il reçut l'ordre formel de camper; les troupes restèrent quinze jours campées, après lequel tems on fut obligé de les faire rentrer dans leurs quartiers: mais l'Entrepreneur profita de ces quinze jours pour consommer ses magasins à un prix beaucoup plus haut qu'il n'auroit été, si les troupes fussent restées dans leurs quartiers. Pour prouver ce que c'est que les entreprises: il y a deux Juifs à Strasbourg qui, pendant

la dernière guerre, ont été chargés de fournir des chevaux pour la cavalerie ; ces deux Juifs avoient un courtier entre plusieurs, qui n'étoit occupé qu'à courir le pays , & à découvrir où il y avoit des chevaux à vendre ; ce courtier s'est retiré à Paris, où il est actuellement avec deux cens mille livres de fonds : on peut juger de-là ce que les Juifs peuvent avoir gagnés.

(d) Que l'on soit en guerre contre le Turc, ou contre toute autre Nation , & dans quelque pays que ce puisse être , il ne faut jamais laisser derrière soi aucune Place capable d'inquiéter l'armée sur ses derrières , ou de lui nuire dans une retraite. Celles qui sont situées sur des rivières navigables sont encore plus importantes , parce qu'en laissant l'ennemi maître de ces Places , on se prive de la commodité de ces rivières pour le transport des subsistances, on donne à l'ennemi les moyens de les intercepter, & il est à craindre que cette Place ne soit un obstacle à l'armée, en cas qu'elle soit forcée de se retirer. Après la perte de la bataille de Minden ou de Todenhäusen , l'armée Française passa le Weser, & se retira sur Cassel. Quoiqu'Hameln, située sur le Weser , ne put empêcher la marche de l'armée par elle-même, cependant comme l'ennemi pouvoit y rassembler de gros corps , qui passèrent le Weser sous cette Place, elle retarda la marche de l'armée Française , & donna les moyens à l'ennemi d'attaquer, quoique sans succès, son arrière-garde ; ce qui ne seroit pas arrivé, si, avant de donner la bataille , on eut pu faire le siège de cette Place, & s'en emparer. C'est une règle générale dont il n'est pas nécessaire de prouver l'importance, de ne jamais laisser derrière soi aucune Place, ni même aucun poste capable de se défendre ; il faut les prendre tous, faire démolir ceux de peu d'importance, & garder ceux qui peuvent assurer les communications de l'armée avec son propre pays & ses Places frontières.

ARTICLE QUATRIÈME.

Du Bagage.

LE Turc a une prodigieuse quantité de bagage (a).

1^o. L'armée est comme une forteresse mobile, qui doit mener avec elle tout ce qui est nécessaire pour vivre, pour combattre, & pour les autres usages. On en charge les bateaux, les charrettes, les chameaux, les chevaux, les buffles, & les hommes même, & l'on comprend sous le nom de bagage tout ce qui embarrasse, parce qu'en effet on ne peut le garder sans incommodité, le conduire sans embarras, ni l'entretenir sans dépense; mais le besoin en est si grand, qu'une armée qui n'en a point, ou qui l'a perdu par quelque accident, est détruite sans combattre: c'est un mal nécessaire, dont on ne peut ni se passer, ni s'accommoder.

Ce qui fait que le Turc en a tant, c'est que le Grand-Seigneur & les grands Officiers en mènent tant qu'ils veulent. On donne ordinairement à dix Janissaires un cheval, sur lequel ils mettent leurs manteaux & les autres choses légères, les plus pesantes se chargent sur les charrettes,

rettes , que les payfans des pays conquis leur fournissent en partie : ce qui ne coûte rien au Prince ni au soldat , & n'embarrasse point dans les quartiers d'hiver ; quand le soldat les perd , il ne perd rien du sien : d'ailleurs cela est très-commode pour une course ou pour quelque expédition qui demande de la diligence ; car alors on met l'infanterie dessus. Ils ont tous des tentes ; il n'y a pas un seul homme dans l'armée du Turc qui dorme à découvert ; ils ont des chevaux , des outres de cuir , des valets qui leur portent de l'eau , qui dressent leurs tentes , & qui leur apprêtent à manger , de sorte qu'ils n'ont point d'autres soins que de combattre. Ils font encore venir par extraordinaire les charrettes des villages tributaires , & ils en donnent une pour trois soldats.

1°. Les *Spahis* se mettent par chambrées de cinq ou six , & achètent un ou plusieurs chameaux ou chevaux , pour porter tout ce qui leur est nécessaire.

2°. Les *Tartares* (a) menent chacun quatre

(a) Sous le nom de *Tartares* sont compris plusieurs peuples différens , qui habitent aux environs de la Mer Noire & de la Mer Caspienne ; ces peuples sont très-barbares , & ne vivent presque que de pillages : il y en

ou cinq chevaux , & quand il y en a un de las , ils se jettent sur un autre.

3°. Enfin le Turc a quantité de buffles , de chevaux , de chameaux , de pionniers , de payfans tributaires , & d'autres hommes de cette espece pour servir dans ses armées.

On ne peut pas se passer de bagage , mais il ne faut que le nécessaire , & rien de superflu.

I°. Le bagage excessif détruit le pays (*b*) , les provisions & les fourrages , & consume en peu de jours ce qui devoit durer long-tems , rend l'armée immobile , ou du moins lente à l'exécution , cause du désordre , occupe tant de terrein , qu'on a de la peine à le renfermer dans les lignes du camp , & que dans les marches & dans les batailles on ne peut ni les tenir dans les rangs , ni le couvrir.

II°. Avec trop peu de bagage , on ne peut suppléer aux besoins des campemens , & sur-tout dans les guerres qui se font dans des pays déserts , ou trop ferrés , où l'on a peine à trouver

a une partie qui sont Mahométans , les autres sont Payens. Ceux de la petite Tartarie sont soumis au Turc , ceux de la grande sont soumis au Czar , ou indépendans , & l'Empire de la Chine est aujourd'hui gouverné par des Princes Tartares.

les choses nécessaires , & où l'on est presque partout à découvert ; de sorte que si le soldat ne porte avec lui des tentes , des ustensiles , & ses autres nécessités , les incommodités qu'il souffre lui causent des maladies , & la mort , ou le font désertter ; celui qui est aujourd'hui écrit sur le rôle en est effacé demain , & il faut deux fois plus d'argent pour en lever un nouveau que pour conserver l'ancien , outre que par ce moyen on ne peut jamais parvenir à avoir de vieilles troupes , & une milice disciplinée.

III^o. Qu'on ait donc du bagage ; mais qu'il soit réformé , & qu'on ne souffre point des bouches inutiles. On passe ordinairement quatre charrettes à chaque compagnie.

OBSERVATIONS.

ARTICLE QUATRIÈME.

Du Bagage.

(a) JE renvoie à mes Observations *. J'observerai seulement que de toutes les Nations qui font la guerre en Europe , le Turc est le seul dont le Général & les Officiers généraux soient campés. Cette coutume est , sans doute , plus militaire ; mais elle est plus embarrassante , parce qu'elle exige beaucoup plus d'équipages : or comme il est question de les diminuer , & non

* Tom. 1.
liv. 1. ch. 2.

de les augmenter , il ne faut pas changer un usage établi depuis très-long-tems , & qui peut aider à la réforme d'une partie des bagages ; mais sur quoi il pourroit y avoir plus d'ordre , c'est sur les différens quartiers assignés aux Officiers généraux pour loger ; ils sont souvent trop éloignés , quelquefois ils sont sur les flancs de l'armée , & même en avant : or les Officiers généraux , autant qu'il est possible , doivent être logés derrière & à portée du camp , & chacun , autant que faire se peut , derrière leur division. Le Lieutenant général & le Maréchal de Camp doivent , pendant les vingt-quatre heures qu'ils sont de jour , rester au camp , hors pour aller prendre l'ordre du Général.

(b) Bien des Nations devroient prendre ce précepte pour elles , sur-tout la Nation Française ; il est vrai que l'on a retranché la vaisselle d'argent & les fruits montés , mais ces réformes ne suffisent point pour une Nation aussi militaire. Ce n'est pas que je prétende que les armées Françaises soient dénuées de tout comme une armée de Tartares , il leur faut le nécessaire ; mais retrancher tout ce qui est superflu ; & malgré toutes les réformes que l'on a faites , ce superflu s'étend encore bien loin. Je le répète , les seuls bagages qui doivent être nombreux , ce sont ceux de l'artillerie , ceux des vivres , & ceux des hôpitaux ; tout autre doit être réduit au simple nécessaire.



ARTICLE CINQUIEME.

De l'Argent.

LE Turc a un grand trésor (a).
 1°. Ses revenus ordinaires , le commerce de Constantinople & du Caire , les tributs des Chrétiens, les présens, les succeſſions des Vaf-faux, les confifcations, les amendes, les douanes, les recherches, les impôts, les tailles, les gabelles, les dîmes du butin, des grains, des bestiaux, les profits des lettres patentes qu'on expédie, les mines de Servie, de Bosnie, de Macédoine, d'Asie, remplissent continuellement ses coffres. Ali-Bacha, qui mourut à Bude l'an 1664, laissa plus d'un million au Grand Seigneur.

Quand le Sultan va à la guerre en personne, il fait conduire son trésor avec lui, & quand le Visir commande l'armée (b), on lui apporte à lui-même les tributs des Provinces, sans qu'ils passent par d'autres mains; ainsi il peut faire une guerre vigoureuse.

De-là vient que le soldat est payé ponctuellement; sa solde même croît toujours par degrés, & devient meilleure encore à l'avènement des nouveaux Sultans, & à la premiere sortie qu'ils

font en campagne. Outre ce que leur valent les gratifications & la longueur du service , ils ont l'habit & ce qui leur est nécessaire. Les soldats Timariots s'entretiennent de leurs revenus ; mais ils reçoivent tous des présens extraordinaires , & au siège de *Varadin* (a), Ali-Bacha leur donna la valeur de plus de cinquante mille écus , & le Grand Visir en 1663 devant Neuhausel , outre les gratifications qu'il fit , paya comptant jusqu'au foin & à la paille que les payfans y apportèrent , ce qui mit l'abondance dans le camp , & lui attira l'affection des peuples. Quand on traite ainsi le soldat , on est en droit de le punir ; mais on ne peut châtier celui qui vole quand on ne le paye pas , & il ne peut s'empêcher de voler quand il veut vivre.

Il faut établir parmi nous un trésor militaire séparé des coffres de la chambre , & assigné sur des fonds effectifs. La guerre est un animal insatiable (c) , elle fait les Princes grands , mais non pas riches.

I°. Que le soldat soit donc payé régulière-

(a) *Varadin* , grande Ville de la haute Hongrie du côté de la Transilvanie. Elle est située sur le fleuve Sebeskeres. Ali-Bacha la prit en 1651 , & les Chrétiens s'en sont rendus maîtres en 1692.

ment (*d*), fans quoi il est impossible de maintenir la discipline , & d'observer la rigueur dans les revues , d'où il arrive qu'il se trouve beaucoup de gens sur les rôles , & peu dans le service ; que les officiers prennent des soldats pour domestiques , & les exceptent des gardes ; que le pays se ruine ; que le soldat est contraint ou de piller , ou de se laisser mourir de misere , ou de déserter , ou de se mutiner. Celui qui est continuellement exposé à la mort , ou à quelque chose de pis , qui est l'esclavage , ne gagne-t-il pas bien la solde qu'on lui donne ? Qu'on la lui paye donc exactement , mais non pas aux absens , ni aux mortes-payes , ni aux valets , & qu'on punisse sévèrement les friponneries.

II°. Outre ces fortes de dépenses ordinaires , il faut avoir de l'argent pour les extraordinaires , pour les espions , les courriers , les présens , les travaux des retranchemens & des sièges , & autres choses semblables. Dans les autres pays on met à contribution les lieux d'alentour ; le soldat en tire quelque profit , & ce qu'on achete ne se paye que ce qu'il vaut ; mais en Hongrie il n'en est pas de même , on ne taxe point ce qui se vend dans le camp , & le prix en excède toujours la valeur.

OBSERVATIONS.

ARTICLE CINQUIÈME.

De l'Argent.

(1) **L**Es richesses de l'État ne consistent pas seulement dans ses revenus, dans les différentes branches de son commerce, dans les impôts, les tailles, la gabelle, & enfin dans les deniers qui entrent dans le trésor du Prince; mais dans l'économie avec laquelle ils sont perçus, & dans l'usage que l'on en fait. Si le Turc a un grand trésor, c'est qu'il n'y a point chez lui de dépense de luxe, qu'excepté l'entretien des femmes du ferrail & de sa maison, dont la dépense n'est pas exorbitante, le reste des fonds est mis à part pour subvenir aux besoins de l'État, & pour l'entretien des troupes; ainsi il n'est pas surprenant qu'il puisse sur le champ passer de la paix la plus profonde à une guerre vive & ouverte; d'ailleurs les différentes branches qui augmentent son revenu, & qui sont relatives à son gouvernement despotique, comme les tributs qu'il exige des Chrétiens, les successions des Vassaux, la confiscation des biens des particuliers, lorsqu'ils ont l'imprudence de montrer leurs richesses, sont des voies certaines pour accumuler les trésors; mais tout Prince en Europe ne se permettroit pas ces exactions, elles sont contre le droit des gens, & absolument opposées au bon ordre & à l'union qui doit être intime entre le Prince & ses sujets. Plus les peuples dans un État monarchique sont riches, & plus le Prince est puissant; la circulation des especes fait la richesse de l'État & des particuliers, & dans les besoins pressans, le Prince

Prince est certain de trouver des secours prompts, que ses sujets lui donnent avec d'autant plus de plaisir, que c'est la sagesse de son gouvernement qui les enrichit.

On ne fait point la guerre sans argent, & le Prince le plus pacifique doit toujours être prêt à la faire; ainsi il doit avoir des troupes sur pied, & des fonds considérables pour les entretenir & les payer, parce qu'il ne peut pas répondre de n'être pas obligé d'armer au moment qu'il y pensera le moins, quelque amour qu'il ait pour la paix; il ne faut qu'une Puissance voisine, inquiète ou ambitieuse, qui, sur le moindre prétexte juste ou injuste, ou sur des prétentions éloignées ou idéales, lui déclare la guerre; s'il n'a ni troupes ni argent, il lui sera impossible de repousser la force par la force; mais je suppose qu'il ait un militaire nombreux & en bon état, il n'en fera pas plus en état de faire la guerre s'il n'a point d'argent, parce que l'argent est le nerf de la guerre, que la guerre est très-coûteuse, quelque succès qu'on puisse avoir, & la seconde campagne il sera forcé de demander la paix, faute de pouvoir subvenir aux frais de la guerre, & de compléter ses troupes.

Si le Prince doit être économe pendant la paix, pour se ménager les moyens de faire la guerre avec vigueur; si les circonstances l'y forcent, il faut encore qu'en tems de guerre il mette de l'ordre dans sa dépense, ne rien épargner pour les choses nécessaires, & se refuser tout superflu qui ne peut tendre à aucune utilité relative à son objet. Une trop grande économie relative aux choses nécessaires pour faire la guerre, est plus funeste encore que la prodigalité; si par une économie mal placée on épargne sur le train d'artillerie, sur les vivres, sur les hôpitaux, & sur les choses les plus nécessaires à

une armée, on forcera bientôt le Général & son armée à rester dans l'inaction, & même à se retirer sur ses frontières. L'argent est le premier principe de la puissance des États; c'est lui qui fait agir leurs membres, qui les entretient; c'est par lui que l'on a des troupes sur pied & en bon état; c'est lui qui fait fleurir & qui étend le commerce, il rend aisés les habitans du Royaume, il excite la population; enfin il est le mobile de tout; c'est un Prothée qui prend toutes sortes de formes, & un Caméléon qui prend toutes sortes de couleurs, mais qui n'est utile qu'autant qu'il circule, & que l'on fait le répandre à propos.

(b) La perception des deniers est un point bien essentiel dans le gouvernement. J'ai dit dans mes Observations *, que moins ils passeront par des mains étrangères, & plus il en entrera dans les coffres du Prince. J'ajouterai ici la coutume établie chez le Turc, qui me paroît très-sage. Chaque particulier taxé apporte lui-même la taxe à laquelle il est imposé; c'est au trésor même du Prince qu'il porte ces deniers, & non à des dépôts établis, pour être de-là versés dans le trésor royal. Par ce moyen ces tributs ne souffrent point de cascades, & ils entrent tous entiers dans le trésor destiné pour la solde des troupes. Cela ne pourroit que difficilement se pratiquer en France; mais je crois qu'il seroit aisé de faire faire moins de chemin aux taxes & aux impôts que les peuples payent au Prince, & d'en faire entrer plus promptement le produit dans les coffres; il y auroit, sans doute, moins de gens qui s'enrichiroient à ses dépens; mais il en seroit plus riche, & il ne seroit pas forcé de mettre de nouveaux impôts sur les peuples, les États seroient plus peuplés: c'est la misère qui non-seulement diminue la population, mais qui l'empêche

* Tom. 1,
ch. 2. art. 5.

de s'aggrandir, il y auroit plus de cultivateurs, & le Prince feroit en état, sans surcharger ses sujets, d'entretenir un militaire formidable qui le feroit craindre & redouter de ses ennemis, respecter de ses voisins, & rechercher de ses Alliés qui lui demeureroient fideles, sur la certitude qu'ils auroient d'une puissante protection, & d'un secours prompt & efficace.

(c) La guerre, ainsi que Janus, a deux visages; d'un côté sa figure est conquérante, & a l'air de l'Opulence & du Contentement; de l'autre elle est abattue, triste, humiliée, elle est étique, & ressemble à la Faim. Ce changement dépend des Princes qui la font; s'ils n'épargnent rien pour réussir dans leurs projets, s'ils ont un bon & excellent militaire, s'ils mettent à sa tête des Généraux sages & expérimentés, ils font des conquêtes, accumulent leurs trésors, & se couvrent de gloire; mais s'ils épargnent sur les choses les plus nécessaires, ou par impuissance ou par avarice, si les troupes ne sont pas tenues, ni excitées par des graces & par des égards, s'ils ne mettent point à leur tête de bons Généraux qui ayent leur confiance, la Nation se trouve humiliée, sa gloire est flétrie, le commerce languit, les richesses diminuent ainsi que la population, & l'État le plus florissant ne tardera pas à déchoir de sa grandeur, & à se voir forcé de recevoir la loi du vainqueur. Or la Nation ne peut pas être humiliée ni sa gloire ternie, sans que le Prince n'en ressente les effets; il est donc intéressé, & pour lui & pour ses peuples, à ne rien épargner pour abaisser ses ennemis, & les forcer à demander la paix; mais s'il doit, pour-ainsi-dire, prodiguer l'or, il doit aussi avoir la plus grande attention à ne pas mettre à la tête de ses armées des Généraux intéressés, quelque expérience & quelques talens qu'ils ayent pour la guerre. Les ennemis de M. le Maré-

chal de Villars firent entendre à Louis XIV que si ce Général gaignoit des batailles & faisoit des conquêtes, il ne s'oublloit pas. *J'en suis charmé*, répondit Louis; *s'il fait bien ses affaires, il arrange bien les miennes*. C'est sans doute un grand défaut pour un Général que d'être intéressé; mais si cet intérêt ne l'engage qu'à prendre ce qui lui revient de droit sans aucune lésion pour le Prince, & qu'il ne le détourne point de ses devoirs & de la fidélité qu'il lui doit, & à sa Nation, on ne peut pas l'accuser d'aucun intérêt fardé; il reçoit ce qui lui revient de droit, cela est juste & même nécessaire, parce qu'il ne doit point faire la guerre à ses dépens; il est seulement à craindre qu'un homme intéressé ne passe par-dessus bien des considérations pour accumuler ses richesses, & qu'il ne sacrifie l'État & l'armée à sa cupidité; ainsi le commandement des armées est très-mal placé entre de telles mains. Les habitans d'un pays voisin du théâtre de la guerre vinrent offrir cent mille écus à M. de Turenne, pour qu'il ne fit point passer son armée sur leurs terres. *Rempportez votre argent*, leur répondit ce grand Homme, *mon dessein n'a jamais été d'y passer*. Exemple rare de désintéressement; mais il n'est pas inimitable, & il peut se trouver des Généraux aussi désintéressés & aussi nobles que Turenne.

(d) Cet abus est inconnu dans les troupes Françaises, mais il est en usage chez les Allemands à la solde de la France; il devrait être aboli, comme pernicieux au bien du service, & contre toute discipline.



CHAPITRE III.

De la Disposition.

PLUSIEURS lignes peuvent aller d'un point à un autre (*a*) ; mais il n'y en a qu'une qui soit la droite & la plus courte ; toutes les autres sont courbes & longues. Il y a diverses manieres de faire la guerre ; mais il y en a une qui est la plus sûre & la meilleure , qui mérite une grande application , & qui est comme la pierre fondamentale de tout l'édifice. Il ne faut pas ici compter , mais peser les opinions , parce que ce qu'il y a de meilleur est profond , & par conséquent caché aux yeux peu clairvoyans.

Outre les forces & le dessein dont on a déjà parlé , la disposition regarde encore la maniere , le tems & le lieu.



O B S E R V A T I O N.

C H A P I T R E I I I.

De la Disposition.

(a) **L**Es desseins doivent être relatifs à l'objet, & la disposition relative aux desseins. Cette disposition primitive dépend de la nature du pays où l'on veut porter la guerre, du plus ou du moins de Places qui en défendent l'entrée, de leurs forces & de la quantité de troupes que l'ennemi peut mettre en campagne. C'est sur ces quatre principaux points que l'on doit décider de quelle force doit être l'armée, combien il faut d'infanterie & de cavalerie, le nombre de pièces d'artillerie, l'espece de calibre, en cas qu'il y ait des sièges à faire ou qu'il n'y en ait pas (1). Quant aux magasins de subsistances & de fourrages, ils doivent toujours être les mêmes; c'est-à-dire, bien fournis, & proportionnés à la force de l'armée, relativement au pays où l'on porte la guerre, qui est plus ou moins abondant en fourrages & en grains. L'hôpital doit être très-considérable si l'on a des sièges à faire, parce qu'il y a souvent dans un seul siège autant & plus de blessés que dans une bataille, que l'on ne donne pas tous les jours des batailles, &

(a) Lorsque l'on projette de faire des sièges, l'artillerie qu'une armée mène avec elle est très-différente de celle dont elle se sert lorsqu'il n'est pas question de prendre des Places. Dans le premier cas, il faut des canons de 24 en grande quantité, beaucoup de mortiers & de pierriers; dans le second, on ne mène point avec soi de pierriers ni mortiers, mais quelques obusiers, & du canon de campagne, dont le plus fort calibre est de 16 livres de balles.

que quelquefois dans une campagne on fait deux ou trois sièges , selon l'importance des Places. Il faut aussi avoir attention à la salubrité de l'air & aux eaux du pays où l'on fait la guerre. Ce premier calcul fait , je suppose que l'on ait pour objet de prévenir l'ennemi , & de porter la guerre dans son pays ; sur la connoissance que l'on a de sa situation , on compose l'armée de plus ou moins de cavalerie , & de plus ou moins d'infanterie. Si c'est un pays de plaine , il faut plus de cavalerie , cependant toujours proportionnée à l'infanterie , & aux moyens que l'on peut avoir pour la faire subsister , soit que l'on compte sur ses propres magasins , ou sur les fourrages & les grains que l'on espere tirer du pays ennemi. Si c'est un pays coupé de ravins , de ruisseaux , d'étangs , de canaux ou navilles , de bois ou de montagnes , il faut moins de cavalerie & plus d'infanterie.

Il ne suffit pas d'avoir une armée de 80000 hommes , il faut que l'espece de troupes qui la compose puisse agir. Que servira à un architecte d'avoir amassé une grande quantité de pierres , s'il n'a pas de terrain pour élever son bâtiment ? Si dans un pays coupé , de bois ou de montagnes , on a 60000 hommes d'infanterie & 20000 de cavalerie , l'armée n'est plus que de 60000 hommes , parce que la cavalerie ne peut pas agir dans ce pays , qu'elle y est plus nuisible qu'utile , par la difficulté de la faire subsister , & qu'elle n'est , pour-ainsi-dire , à l'armée que pour être spectatrice des combats que livrera l'infanterie. Ce n'est pas que je prétende qu'il n'en faille point du tout ; mais dans ces sortes de pays , en supposant l'armée de 80000 hommes , il faut 67000 hommes d'infanterie , 8000 chevaux , 2000 dragons , & 3000 hussards ou troupes légères à pied & à cheval. Comme il n'y a pas de pays ,

quelque montueux qu'il soit , où il n'y ait de petites plaines dans le sein des montagnes , la cavalerie peut y être très-utile ; comme on peut faire mettre pied à terre aux 2000 dragons , ce sont 2000 hommes d'excellente infanterie de plus ; & en supposant 1000 hussards , 600 hommes de troupes légères à cheval , & 1400 à pied , l'armée se trouvera de 70400 hommes d'infanterie & de 9600 chevaux. Ce nombre de cavalerie ne seroit pas suffisant dans un pays de plaine , relativement aux hussards & aux troupes légères à pied & à cheval ; mais en y ajoutant 1000 hussards , 600 hommes de troupes légères à cheval , 1400 hommes à pied , se servant des dragons à cheval , & en retranchant 3000 hommes d'infanterie qui seroient employés ailleurs , l'armée seroit forte de 66800 hommes d'infanterie , & de 13200 hommes de cavalerie , tant de troupes de lignes que de dragons , de hussards , & de troupes légères à cheval , & la totalité de l'armée seroit de 80000 hommes. Si dans quelque pays que ce puisse être , l'armée ne peut pas être aussi forte , il faut que toutes les armes soient proportionnées au pays , & calculer dans un pays difficile d'un pour neuf à dix , & dans un pays de plaine , d'un pour sept à huit (a).

C'est sur la nature & la situation du pays où l'on veut porter la guerre qu'il faut former l'armée , & non pas sur la quantité

(a) On veut entendre par ce calcul un cavalier pour dix fantassins , ou un cavalier pour huit ; c'est-à-dire , que dans un pays de bois ou de montagnes , ou coupé par des ravins ou des ruisseaux , en supposant soixante & dix mille hommes d'infanterie , il faut sept mille hommes de cavalerie ; & dans un pays de plaine , environ neuf mille hommes de cavalerie , sans compter les dragons , les hussards , & les troupes légères à pied & à cheval.

quantité de troupes que l'on peut mettre sous les armes. La force de l'armée décidée relativement au pays , à la puissance contre laquelle on est en guerre , & aux desseins que l'on a , il faut faire un projet de campagne ; ce qui tient encore à la disposition primitive. Ce projet doit être formé sur les desseins que l'on a , & il ne faut jamais s'en écarter , à moins que des succès imprévus n'en facilitent l'exécution entière avant la fin de la campagne , ou que des revers ne changent l'état de la guerre , & ne la rendent défensive d'offensive qu'elle étoit. C'est avec raison que Montécuculi dit *qu'il ne faut pas compter les opinions , mais les peser* ; ainsi pour faire un bon projet de campagne , ce n'est pas le grand nombre qu'il faut consulter (a) , ce sont ceux qui sont instruits , & qui ont donné dans différentes occasions , des preuves de leur capacité & de leurs talens pour la guerre. L'âge aide , sans doute , à l'expérience ; mais seul , il n'ajoute rien aux talens. Les yeux ne servent à rien , si l'esprit n'est éclairé par une étude réfléchie , & par une longue pratique. Tous les pays , toutes les Nations se ressemblent , & la Nature en formant un homme de génie produit en même tems cent êtres plus bornés les uns que les autres. Ce sont ces hommes de génie qu'il faut choisir pour son conseil , & mieux encore , c'est à ces hommes éclairés , & qui font honneur à l'humanité , à qui il faut donner le commandement des armées.

(a) Plus le conseil sera nombreux , & plus les avis seront partagés & différens , il sera difficile de rien résoudre , & les opérations languiront.



ARTICLE PREMIER.

De la Disposition par rapport à la maniere.

LE Turc n'entreprend point deux guerres en même tems , non plus que les Romains , & s'il a fait la guerre à l'Empereur avant que d'avoir fini celle qu'il avoit avec les Vénitiens , c'est qu'il étoit résolu de se tenir contr'eux sur la défensive.

Les guerres du Turc sont grosses & courtes , il cherche les batailles , & par conséquent les lieux découverts. C'est pour cela qu'il se met en campagne avec des grosses armées , & qu'il marche à l'ennemi pour le combattre. Il donne par-là de la réputation à ses armées , & de la terreur à ses ennemis : il a de cette maniere une armée toujours aguerrie & composée de vieilles troupes , au lieu que l'ennemi avec lequel il fait la paix , après quelques conquêtes , licencie les siennes , & demeure défarmé , & quand il veut reprendre les armes il n'a que des gens sans expérience. La loi de *Licurgue* (*a*) de ne jamais faire long-tems la guerre avec le même ennemi étoit pleine de sagesse.

(*a*) Fameux Législateur des Lacédémoniens.

I°. Il ne divise point ses forces en campagne (a) ; s'il le fait, c'est très-rarement. Les grands fleuves divisés en plusieurs bras sont guéables en beaucoup d'endroits , & les armées séparées en plusieurs corps s'affoiblissent , & ne peuvent rien faire de grand. Walftein observa toujours soigneusement cette maxime , excepté à Lutzen , d'où ayant envoyé Pappenheim avec quelques Régimens vers *Hall* (a) en Saxe , & Galas en Silésie , il fut surpris & attaqué par le Roi de Suède , & paya la faute qu'il avoit faite de n'avoir pas suivi sa règle.

II°. Quand le Turc fait un siège (b) , il envoie les Tartares , & semblable Cavalerie auxiliaire faire le dégât , brûler , saccager , & jeter l'épouvante dans le pays par le carnage , par les enlevemens & par les incendies : mais l'armée Turque demeure toujours unie.

Avant que d'entreprendre la guerre contre le Turc , il faut renouveler la paix avec ses voisins , ou bien prolonger les treves pour un tems limité.

(a) *Hall* ; cette ville est située sur la rive droite de la Saala , & est dépendante du Duché de Magdebourg , il y a une Université fameuse établie en 1694 par le Roi de Prusse dernier mort.

I°. La premiere assistance qu'on demande aux Princes Chrétiens est de ne point nuire, & ce secours négatif, pourvu qu'il soit de bonne-foi, est beaucoup plus efficace que des secours effectifs moins sinceres. La seconde assistance est l'argent, les vivres, les munitions. La troisieme est la diversion.

II°. L'armée que nous avons proposée ci-dessus pour faire la guerre au Turc en Hongrie est assez forte, & l'Empereur peut l'entretenir à ses frais. Ainsi ce qui viendrait d'ailleurs seroit superflu ; on le comprendra aisément pour peu qu'on fasse réflexion sur ce qui s'est passé dans les dernieres guerres, où les troupes Impériales agirent seules dans les années 1661, 62, & 63, & si l'an 1664 on ne les eut pas séparées, & envoyées en diverses entreprises qui les ruinerent, & qu'elles fussent demeurées unies en un seul corps, elles eussent sans doute exécuté seules, tout ce que firent les secours, dont il n'y eut qu'une très-petite partie qui combattit dans les occasions. Combien d'années les Vénitiens ont-ils soutenu seuls la guerre contre le Turc, & avec honneur ?

Qu'on jette les fondemens d'une guerre longue, & qui continue pendant plusieurs années : qu'on

ne fuye point les batailles , mais qu'on les donne avec avantage.

I°. La guerre longue est nécessaire (c), 1°. Parce. qu'elle est d'ordinaire directement opposée au dessein du Turc. 2°. Parce que les dépenses qu'il faut faire , & les peines qu'on a d'abord à surmonter les premières difficultés , ne serviroient de rien si la guerre ne duroit. 3°. Parce que sans cela une armée perpétuelle , dont on ne peut aucunement se passer , deviendrait à charge à l'État , au lieu de lui être utile.

II°. Se persuader de faire à la guerre des progrès & des conquêtes , sans combattre en campagne , & sans en venir à une journée , si ce n'est pas une contradiction dans les termes , c'est au moins un paradoxe , dont quelqu'un s'est à bon droit moqué. Je fais que Lazare Swendi , Capitaine de renom , étoit d'avis de ne point combattre , & que pour des raisons assez fortes il vouloit demeurer sur la défensive , & dérober , pour-ainsi-dire , les avantages qu'il gagnoit. Mais est-ce un avantage que de gagner en détail & de perdre en gros , de surprendre une bicoque , & d'abandonner les Places & la campagne , ce qui ne manque jamais d'arriver à une armée qui ne peut se présenter devant l'ennemi ;

& quand même on feroit par-là quelque progrès, il feroit toujours lent, & l'on ne verroit jamais de fin à la guerre, dont le capital se décide dans les batailles, & dans les grands sièges : tout le reste, comme les partis, les courfes, les surprises, les embrasemens des maisons & des granges, sont des accidens qui importent peu ou point du tout au gros de l'affaire, & fonder là-dessus la conduite de la guerre, c'est laisser le corps & embrasser l'ombre : car comment peut-on se hasarder à défendre un passage, faire tête à l'ennemi, ataqner un endroit qu'il garde, si sentant sa propre foiblesse, & résolu de ne point combattre, on demeure toujours dans la crainte d'être surpris ou de s'engager de maniere qu'on ne puisse se retirer quand on le voudra ? & si vos soldats & les ennemis s'apperçoivent de cette résolution, quelle fera la crainte des uns & la hardiesse des autres ? Il est donc absolument nécessaire d'être en état de combattre, & de tenir la campagne.

III°. Il ne faut pourtant pas en venir à une bataille légèrement, avec témérité & sans avantage, ni se laisser réduire à la nécessité de combattre malgré soi ; mais attendre les conjonctures favorables. Fabius ne fuyoit pas le combat ; mais il vouloit le don-

ner à son avantage , & tenir pour cela toujours ses troupes si bien préparées , qu'en donnant une bataille il pût raisonnablement espérer de la gagner.

OBSERVATIONS.

ARTICLE PREMIER.

De la Disposition par rapport à la maniere.

(a) **T**OUTE armée divisée en plusieurs corps perd la moitié de ses forces. Si les circonstances exigent d'avoir un corps séparé pour garder des gorges ou pour opérer une diversion, le Général qui le commande doit s'appuyer de quelque Place, ou se couvrir d'une rivière, & prendre des positions avantageuses qui ôtent tout espoir à l'ennemi de l'attaquer avec avantage, sans cependant perdre de vue l'objet pour lequel il est détaché ; mais l'armée doit se tenir ensemble. Les corps avancés doivent être assez éloignés de l'armée pour que le Général puisse être instruit des moindres mouvemens de l'ennemi ; mais ne pas s'en si fort écarter, que l'ennemi puisse les tourner & les séparer de l'armée. Ces corps avancés sont ordinairement composés d'hussards, de dragons & de troupes légères à pied & à cheval, & suivant la situation du pays, on y ajoute quelques bataillons. Si les circonstances exigent de les éloigner davantage de l'armée, il faut mettre entre eux & l'armée un corps intermédiaire pour les soutenir, ou pour qu'ils puissent se retirer sur lui ; mais cet éloignement ne doit jamais être au-delà de trois ou quatre lieues au plus. Plus ces corps sont éloignés de l'armée, plus ils

doivent être sur leurs gardes, tant pour leur propre sûreté que pour celle de l'armée.

(b) Lorsque les armées Européennes sont campées ou qu'elles font un siège, elles envoient, ainsi que le Turc fait de ses tartares, leurs hussards, leurs dragons, & leurs troupes légères à pied & à cheval, non pour piller, saccager & brûler comme les tartares; mais pour assurer les communications avec les derrières, pour empêcher l'ennemi d'approcher du camp, pour ramasser des fourrages & les faire conduire au camp, pour avoir des nouvelles de l'ennemi, pour être sans cesse sur lui, & observer toutes ses démarches. Dans ces circonstances, les uns & les autres sont beaucoup plus utiles que les tartares, & ils sont même absolument nécessaires. La différence qu'il y a entre les tartares & les troupes légères de nos armées est très-grande, celles-ci sont disciplinées & ne servent que pour l'utilité de l'armée, au lieu que les tartares ne sont là guerre que pour eux; ils ne sont point payés par le Turc, ils ne vivent que de ce qu'ils prennent, ils jettent l'épouvante parmi les paysans; mais ils sont peu dangereux pour l'ennemi. Cette Nation est cependant brave, & elle pourroit servir très-utilement dans les armées; mais comme elle n'est point disciplinée, les services qu'elle peut rendre ne prévalent point sur le mal qu'elle fait aux habitans & au pays; d'ailleurs, comme elle n'est que tributaire du Turc sans lui être absolument soumise (a), il est difficile de rendre
cette

(a) Il y a plusieurs Nations de Tartares; mais elles ne sont pas toutes tributaires, ou sous la protection du Turc. Tous les Tartares qui habitent la partie orientale de Cazan & d'Astracan sont sous la protection des Russes. Les petits Tartares qui sont en Lithuanie dépendent de la Pologne; & tous ceux
qui

cette Nation plus disciplinée & conséquemment plus utile ; au furplus , pour que le Turc pût la discipliner , il faudroit qu'il le fût lui-même : or il est encore bien éloigné de pouvoir l'être , vu son attachement pour ses anciens préjugés , & il y a apparence qu'il ne le sera pas encore de long-tems.

(c) Toute Puissance qui est en guerre contre quelqu'autre que ce soit , doit tâcher de suivre son plan de campagne , ne point se laisser forcer à faire de mouvemens malgré elle , tâcher de prévenir l'ennemi dans les siens , & enfin elle doit faire tout le contraire de ce que veut l'ennemi. Si la Puissance ennemie a intérêt de faire une guerre vive , vigoureuse & courte , celle-ci doit chercher à la prolonger , par la raison que les intérêts de l'ennemi y sont opposés ; mais si celui-ci cherche à la prolonger , l'autre doit alors tâcher de la finir dès la première campagne. Lorsqu'en 1757 M. le Maréchal de Richelieu eut forcé l'armée des Alliés à se retirer sur Stade où il leur fit signer cette humiliante convention (a) , & que maître de tout l'Électorat d'Hanovre il alla assiéger son camp sous Halberstadt , que l'armée combinée de France & de l'Empire s'assembloit sous Eifenack , & que le Roi de Prusse passa l'Elbe à Meissen avec environ vingt-deux à vingt-cinq mille hom-

qui sont voisins de la Pologne , que l'on nomme Tartares de Crimée , se partagent en trois branches , Tartares de Crimée , Tartares de Budziack , & Tartares Koubans. Ces trois especes de Tartares sont sous la protection du Turc , & en quelque sorte tributaires. Ils obéissent au grand Kan de Tartarie , & doivent fournir des troupes au Grand-Seigneur lorsqu'il a la guerre. Ces Tartares peuvent mettre 100000 hommes à cheval.

(a) Quoique la convention de Closterfeven n'ait pas été exécutée , elle n'en est pas moins honteuse pour l'armée des Alliés & ses Généraux : cet exemple prouve qu'il ne faut pas s'en rapporter à la bonne-foi des gens ; mais faire exécuter sur le champ ce qui est convenu. Si cela eut été fait , nous n'aurions pas vu revenir cette même armée , conduite par M. le Prince Ferdinand de Brunswick , nous disputer , & même arrêter le cours de nos prospérités.

Tome III.

Cc

mes, & qu'il s'avança sur Erfurt, il eut été permis à M. le Maréchal de Richelieu de s'avancer sur la Salla, de la passer, & d'aller camper sa gauche à Pegau & sa droite tirant vers Naumbourg, qu'en même tems l'armée de l'Impératrice, au lieu d'aller faire le siège de Schwednitz eut marché à Torgau, qu'elle s'en fut emparé, & qu'elle eut tout de suite envoyé un corps de vingt mille hommes à Eulimbourg & à Wurtzen sur la Mulda, que ce qui étoit assemblé de l'armée combinée de la France & de l'Empire eut fait une ou deux marches par sa gauche, pour se rapprocher de la droite de l'armée de M. le Maréchal de Richelieu, il n'est pas douteux que le Roi de Prusse auroit promptement repassé l'Elbe à Dresden, & la Saxe étoit perdue pour lui; mais pour que M. le Maréchal de Richelieu n'eut pas pu être inquiété sur ses derrières par un corps de 10000 hommes campé à Varkleben en avant de Magdebourg, commandé par M. le Prince Ferdinand de Brunswick, il auroit fallu que le Général Français eut détaché un corps de 12 à 15000 hommes sur la Bode pour observer M. le Prince Ferdinand, avec ordre à l'Officier général Français qui auroit commandé ce corps, de suivre toujours M. le Prince Ferdinand, & de ne les pas perdre de vue; & en supposant qu'il quittât Varkleben pour se rapprocher de la Salla ou de Magdebourg, dans l'intention de passer ou l'Elbe à Magdebourg, ou la Salla près de son embouchure dans l'Elbe, pour tâcher de joindre le Roi de Prusse, de se porter alors à Bernebourg, & de-là à Dessau sur l'Elbe suivant les circonstances. Par la position de ce camp Français, M. le Prince Ferdinand de Brunswick n'auroit jamais pu joindre le Roi de Prusse, à moins que de passer l'Elbe à Wittemberg, encore ne l'auroit-il pas pu, n'ayant point de bateaux ni les choses nécessaires pour construire un pont; d'ailleurs le camp Français sous Dessau auroit pu facilement y marcher, & ôter toute possibilité au

Prince Ferdinand de passer l'Elbe ; par ce corps détaché les derrières de l'armée auroient été-assurés, la garnison Prussienne qui étoit dans Léipsick n'étant pas assez considérable pour en imposer, & n'osant pas même passer les portes de la ville (a). Le Roi de Prusse entouré par son front, par son flanc droit, & par ses derrières, se seroit promptement rapproché de Dresden, y auroit passé l'Elbe, Léipsick tomboit de lui-même, & la Saxe étoit recouvrée. La Saxe perdue pour le Roi de Prusse lui ôtoit de grandes ressources pour continuer la guerre ; & je suis certain que la campagne suivante, en supposant que l'on se fut bien conduit, & que les Puissances Alliées eussent agis de concert, le Roi de Prusse auroit été forcé de demander la paix. Ce n'étoit pas en allant assiéger Schwednitz que l'Impératrice devoit espérer de conquérir la Silésie, c'étoit en ôtant au Roi de Prusse les moyens de continuer la guerre, & la conquête de la Saxe remplissoit cet objet, ou du moins diminueoit de beaucoup ses moyens.

Un principe duquel on ne doit jamais s'écarter, c'est de faire tout le contraire de ce que veut l'ennemi ; s'il cherche à livrer bataille, c'est qu'il est supérieur en forces ou en qualité de troupes, ou qu'il est dans un pays favorable à l'espece d'arme qui fait la principale force de son armée, ou bien qu'il veut prévenir la jonction d'un renfort qui doit arriver à l'armée qu'il a à combattre, ou enfin que la Nation qu'il com-

(a) Pendant la campagne de 1757, je fus détaché avec un gros corps d'hussards pour aller dans la Thuringe & dans la Saxe ramasser l'argent qui étoit dans les caisses, pour le faire ensuite passer au Roi de Pologne. J'allai avec 50 hussards reconnoître Léipsick ; je m'approchai, moi troisième, de la porte qui mène à Merlbourg, la garnison rusée ferma les portes ; & lorsque je me retirai, j'appris qu'une demi-heure après le Commandant avoit fait sortir 100 hommes d'infanterie soutenus d'un canon, pour m'inquiéter dans ma retraite.

mande est impatiente, bouillante, qu'elle s'ennuie dans l'inaction, & que son impétuosité veut être soutenue par des succès. Dans ces circonstances, il faut éviter d'en venir à une bataille, & tâcher de fatiguer l'ennemi par des marches & des contre-marches, en interceptant ses convois, en attaquant ses fourrages, & en coupant ses communications, se camper toujours avantageusement, fortifier ses camps, & enfin éviter d'en venir à une affaire générale, à moins que l'on ne soit moralement certain de la réussite. Si au contraire l'ennemi évite toute affaire générale, c'est qu'il est plus foible, qu'il attend un renfort de troupes & d'artillerie, qu'il n'est pas dans une position avantageuse, ou que son armée est composée de nouvelles levées, & qu'il veut l'aguerrir par des petits succès avant que de hasarder une bataille. Dans ces circonstances, il faut faire l'impossible pour le forcer à combattre, en observant cependant les précautions que l'on doit prendre dans des occasions aussi décisives, & d'où dépend presque toujours le sort des Empires. S'il cherche les plaines, c'est qu'il a beaucoup de cavalerie; il faut tâcher de l'attirer dans un pays marécageux & de broussailles, coupé de rivières, de ruisseaux & de ravins, ou dans des montagnes & des bois. S'il paroît agir de façon à vouloir promptement terminer la guerre, on peut supposer de cette conduite que les fonds lui manquent pour la continuer, qu'il n'est pas assuré de ses Alliés, que l'espèce d'hommes manque dans ses États pour recruter & compléter ses troupes, que ses magasins sont mal fournis, ou qu'il n'a pas les moyens, soit en nature, soit faute d'argent, pour en refaire d'autres lorsque ceux-ci seront consommés, que son pays ne fournit point ou peu de chevaux pour remonter sa cavalerie, pour traîner l'artillerie, les caissons des vivres & des hôpitaux, enfin qu'il s'ennuie de la guerre; il faut alors tâcher de la prolonger, sans cependant laisser

échapper l'occasion de le battre, lorsqu'il y donnera jour par quelques fausses démarches.

Les raisons que donne Montécuculi pour prolonger la guerre peuvent être bonnes dans quelques circonstances, sur-tout contre le Turc, parce que, par la constitution de son gouvernement, il est de son intérêt de faire des guerres courtes & vives; mais ces mêmes raisons ne vaudroient rien contre une autre Puissance qui n'auroit pas le même intérêt que le Turc.

Ce Général dit que *les dépenses qu'il faut faire, & les peines qu'on a d'abord à surmonter les premières difficultés, ne serviroient de rien si la guerre ne duroit pas.* Il est vrai que l'on ne peut se dédommager des dépenses que l'on a fait pour la guerre que par des conquêtes; mais si par ces dépenses on a surmonté les premières difficultés, ce qui peut s'entendre par une victoire, ou même que sans victoire on a forcé l'ennemi à abandonner une partie de son pays, je ne vois point pourquoi prolonger une guerre qui est toujours dispendieuse, quelque succès que l'on puisse avoir. Je pense bien qu'il est flatteur pour un particulier de se voir à la tête des armées de son Prince, d'avoir sa confiance, & d'être pendant ce tems-là le soutien & le protecteur de la Couronne; ces motifs sont séduisans, pour ne pas desirer de la prolonger: un Général à la tête de son armée est Roi, du moins il en a l'autorité, & il paroît dut à la paix de redevenir simple particulier; mais un Général citoyen n'envisage que la gloire de l'État, celle de son Prince, & la sienne propre, & laisse de côté tout autre sentiment qui l'en écarteroit; ainsi si l'on a remporté une victoire, ou que l'ennemi ait abandonné une partie de son pays, il faut profiter de l'une & de l'autre, & le forcer à demander la paix. Il est toujours très-avantageux de la donner; mais ce doit être en remplissant les motifs qui ont suscités la guerre entre ces deux Puissances, & en soumettant le vaincu

à dédommager le vainqueur des frais qu'il a fait pour cette guerre. Montécuculi ajoute que *sans cela une armée perpétuelle, dont on ne peut se passer, deviendrait à charge à l'État au lieu de lui être utile.* Toutes les Puissances ont des troupes sur pied en tems de paix comme en tems de guerre ; il y a des fonds destinés pour l'entretien & la solde de ces troupes. En tems de paix elles ne sont point inutiles, puisqu'elles gardent les frontières du Royaume, qu'elles assurent sa tranquillité, & qu'elles mettent un frein à l'ambition de ses voisins ; ainsi elles ne sont point à charge à l'État, puisque c'est le Prince qui les paye sans mettre d'impôts extraordinaires sur ses peuples. Ce n'est qu'en tems de guerre, & même après plusieurs campagnes, que quelquefois il est forcé de mettre sur les peuples des impôts nouveaux pour augmenter ses troupes, pour les solder, & pour subvenir aux frais de la guerre ; mais quelque heureuse que soit cette guerre, elle est toujours onéreuse au vainqueur ; ainsi ce n'est pas en continuant la guerre que le Prince trouvera à se dédommager des frais qu'il est obligé de faire pour l'entretien de ses troupes ; d'ailleurs, comme les succès sont douteux, malgré les talens & les bonnes dispositions du Général, malgré même la valeur & la bonté des troupes qu'il commande, & qu'il peut arriver des malheurs, une guerre longue n'est nécessaire que lorsqu'elle est directement opposée aux intérêts de l'ennemi, & jamais dans la seule vue de retirer ses frais. C'est un projet chimérique que l'expérience a prouvé faux, & qui n'entrera jamais dans la tête d'un Prince sage & prudent, quand il conquerrait des Provinces, qui rarement restent au vainqueur à la paix ; mais je veux qu'elles lui restent, elles ne le dédommageront jamais des millions qu'il aura dépensé, & encore moins du sang que ses conquêtes lui auront coûtées.

ARTICLE SECOND.

De la Disposition par rapport au tems.

LE Turc se met tard en campagne (a), & s'en retire bientôt.

1^o. Il ne peut sortir de bonne heure , tant à cause de la grande distance des lieux où sa milice est répandue , que parce qu'ayant beaucoup de cavalerie & de bagage , il est obligé d'attendre qu'il y ait des herbes & des fourrages , outre qu'il ne marche qu'après avoir donné le verd à ses chevaux au moins pendant quinze jours dans le mois de Mai, & pour la même raison il se retire dès l'automne ; c'est-à-dire vers la saint Martin , ce qui est chez lui une espece de loi établie par la coutume.

Quand même il voudroit demeurer plus longtemps , il ne le pourroit pas , soit parce que quelques-unes de ses troupes ont leurs quartiers fort éloignés , soit à cause qu'étant la plupart accoutumées au climat d'Orient , qui est fort chaud , comme les Arabes & plusieurs autres , & les chevaux mêmes étant délicats , ils ne peuvent souffrir la rigueur d'un pays froid , soit enfin parce

qu'il ruine entierement des lieux, qu'un autre plus sage conserveroit pour y passer l'hiver.

L'avantage que nous avons sur le Turc (b), est d'entrer en campagne plutôt que lui, & d'en sortir plus tard.

I°. On a par-là le moyen de forcer une Place, de ravager le pays, ou d'exécuter quelque autre entreprise avant qu'il puisse s'y opposer.

II°. Il y auroit un grand avantage à faire la guerre en hiver (c), parce que,

1°. Le Turc ne fait comment s'y prendre, & avant qu'il y fut accoutumé, il auroit fait des pertes irréparables; il ne le peut pas même, à cause qu'il est chargé de trop de gens, qui, ne buvant que de l'eau, sont moins capables de résister au froid; d'ailleurs il n'y a pas assez de fourrage pour tant de cavalerie, & ses chameaux ne sont pas faits à marcher sur la glace, ni ses chevaux à être cramponnés. Mais soit loi, soit coutume, le Turc ne veut point faire la guerre en hiver. Et qu'on ne dise pas que le Turc a passé quelques hivers au siège de Candie; car outre qu'il y avoit très-peu de cavalerie, les tranchées y étoient accommodées, & couvertes comme des maisons; on changeoit les troupes de tems en tems, & elles

elles ne souffrirent aucune des fatigues d'une armée qui campe.

2°. Les glaces dans l'hiver facilitent beaucoup d'entreprises, donnent le moyen de passer les rivières, d'attaquer les Places situées dans des marais, & on épargne le passage des troupes pour aller en quartier d'hiver, & revenir au printemps.

III°. Mais pour faire cette guerre, il faut avoir :

1°. Des gens frais, bien vêtus, bien nourris, bien payés, avec des quartiers & des postes sûrs, où l'on puisse laisser le bagage quand on va à quelque expédition.

2°. Des magasins fournis par avance de farine, de biscuit, d'avoine, de bois, de moulins & de fours.

3°. Des pelles, des hōyaux, des pics & des bēches, dont le fer soit acéré & trempé.

4°. Des tentes pour les soldats, qui n'ont pas toujours la commodité de faire des barraques.

5°. Des fers cramponnés pour les chevaux.

6°. Du vin, de l'eau-de-vie, du vinaigre, du riz & du biscuit.

7°. Des traîneaux pour mener l'artillerie quand il y a beaucoup de neige.

8°. Il faut que la moitié de l'armée travaille pendant les premiers mois d'hiver, tandis que

l'autre se repose , & que celle-ci relaye l'autre à son tour pour le reste de l'hiver.

9°. Que les recrues aillent sans cesse comme l'eau d'une source vive , pour rafraîchir les Régimens , qui diminuent beaucoup parmi de si grandes fatigues.

10°. Quand on va dans des lieux où il n'y a ni forêt ni village , il y faut mener du bois ; & comme les rivières sont commodes pour cela , il ne faut pas s'en éloigner. Les Vénitiens en portèrent jufqu'à Candie.

O B S E R V A T I O N S.

ARTICLE SECOND.

De la Disposition par rapport au tems.

(a) **L**Es raisons que donne Montécuculi du retard que le Turc apporte à entrer en campagne , ne font peut-être pas les seules ; n'y auroit-il pas celle de laisser l'ennemi se fatiguer , & ruiner sa cavalerie par des marches & par des courses inutiles , par les mauvais tems , & par les nuits fraîches qui sont très-préjudiciables aux chevaux , pour pouvoir ensuite l'attaquer avec des troupes fraîches & en bon état ? Cette conduite ne seroit-elle pas une suite de la politique , de faire des guerres vives & courtes ?

On met en question , s'il est plus avantageux de prévenir l'ennemi en entrant de très-bonne heure en campagne , ou si l'on doit attendre que la saison soit plus favorable , & qu'il y ait

des fourrages sur terre ? Il me semble que ce problème est facile à résoudre. Si l'on entre en campagne de trop bonne heure , que les chemins ne soient pas encore essuyés , que les nuits soient trop fraîches , & qu'il y ait encore des pluies froides à craindre , on court risque de perdre une partie de sa cavalerie , & d'avoir bientôt une grande quantité de soldats à l'hôpital. En supposant que les magasins soient bien fournis , que les vivres & les subsistances ne manquent point à l'armée , & qu'on les apporte au camp sans que le soldat aille chercher son pain , ni le cavalier le fourrage pour son cheval , c'est , sans doute , un adoucissement qui soulage beaucoup les troupes ; mais les marches sont si pénibles pendant les mauvais tems , les nuits sont si fraîches , que l'air froid pénètre aisément au travers de la toile de leurs tentes ; & à la façon nouvelle d'habiller le soldat , il n'est pas possible qu'il ne soit transi. Le soldat aujourd'hui est habillé uniquement pour dire qu'il n'est pas nud ; il a un habit court qui ne lui va qu'à la moitié des cuisses , & dont il ne peut boutonner que les deux premiers boutons d'en haut , ses manches sont si étroites , qu'il ne peut pas y en avoir à sa veste ; cet habit qui le gêne par-tout lui donne un air étranger qui me paroît déplacé , & qui n'ajoute rien à sa bonté. Pourquoi vouloir ôter au Français l'air qu'il a naturellement ? Seroit-ce parce que les étrangers veulent avoir l'air Français ? d'ailleurs son habit ne le couvre point dans les mauvais tems , & il ne peut le garantir ni de la pluie ni du froid (a). Cette façon d'habiller les troupes peut bien paroître leste à une revue ou dans un camp

(a) Je ne doute point que si nos soldats sont habillés à la guerre comme ils le sont aujourd'hui , les hôpitaux ne soient bientôt remplis de soldats malades de fluxions de poitrine , & rongés de rhumatismes.

de paix ; mais elle ne vaut rien pour la guerre , sur-tout si l'armée reste campée jusqu'au vingt & vingt-cinq de Décembre ; comme nous l'avons vu pendant la dernière guerre. De tous les Régimens que j'ai été à portée de voir depuis la dernière guerre , je ne connois que le Régiment des Gardes-Françaises qui soit habillé pour la guerre ; & quoique les soldats pussent boutonner leurs habits depuis le haut jusqu'à la ceinture , que leurs habits soient d'une longueur proportionnée à leur taille , & qu'ils ayent des manches à leur veste , ils n'en sont pas moins lestes sans être gênés dans leur habillement ; & sans rien emprunter de l'étranger , ils ont l'air militaire naturel à la Nation. Toute l'infanterie en général devoit prendre modele sur lui ; mais cela ne sera pas , parce que chacun a son opinion , bien ou mal fondée. On veut de l'avancement , & pour y parvenir , on tâche d'imaginer des manœuvres qui ne soient point connues ; qu'elles soient bonnes ou mauvaises , cela est égal , on espere qu'elles passeront & qu'elles seront adoptées. Si l'on n'a pas en soi les talens pour imaginer des manœuvres , on se rejette sur la discipline , sur l'habillement ; pourvu qu'on imagine , n'importe l'objet , on passe bientôt , pourvu que l'on soit protégé pour un homme de génie & appliqué. La réputation d'homme studieux s'établit , on se le persuade ; on fait plus , on le persuade aux autres , & on devient l'oracle consulté sur les plus grandes opérations , quoique très-souvent on ne se doute pas des premiers principes de la guerre. Je reviens à mon sujet. Lorsque la saison commence à s'adoucir , que la chaleur du soleil a effuyé les chemins , & que les nuits ne sont plus si fraîches , on peut , sans risque , entrer en campagne , quand même il n'y auroit encore rien sur terre ; mais dans ce cas , il faut que les magasins soient bien fournis & à portée de l'armée , que les

fours en soient très-prêts, que les caissons pour le pain soient bien attelés & en grand nombre, enfin que les vivres & les fourrages arrivent au camp sans que le soldat soit obligé d'aller chercher son pain, ni le cavalier le fourrage de son cheval, parce que c'est dans le commencement de la campagne qu'il faut ménager le soldat & la cavalerie, pour les préparer l'un & l'autre à des fatigues plus considérables. Lorsque les choses sont en l'état que je les dis, c'est alors un très-grand avantage d'entrer de bonne heure en campagne & de prévenir l'ennemi; on a le tems d'avancer dans le pays, d'amasser derrière soi de gros magasins, de se saisir de positions avantageuses, & de tirer des contributions de toute espece. Si au commencement de la campagne de 1759 M. le Maréchal de Contades n'avoit pas prévenu M. le Prince Ferdinand de Brunswick sur la Dymel, jamais le Général Français n'auroit pû passer le défilé de Stadberg. Il y a cependant un inconvénient à entrer de trop bonne heure en campagne, parce que comme il n'y a point encore de fourrages sur terre, il faut nourrir la cavalerie des magasins; mais comme cet inconvénient n'est que relatif à l'intérêt, il ne doit pas être envisagé, si l'avantage de prévenir l'ennemi & de prendre une bonne position dont il auroit pû se saisir, est manifeste; cependant si par la nature du pays & malgré l'ordre établi dans l'armée pour les fournitures, on ne peut pas espérer de former assez promptement d'autres magasins quand les premiers auront été consommés, il vaut mieux retarder de quelques jours l'entrée de la campagne, en supposant cependant que l'ennemi ne soit pas encore sorti de ses quartiers, pour qu'il y ait des fourrages sur terre, & que les chemins soient essuyés; mais si l'ennemi se rassemble, le tems ne doit plus rien faire, il faut camper, & marcher en avant pour le prévenir, avec les conditions

cependant que les magasins sont remplis, que les subsistances en pain, grains & farines sont abondantes, & que les équipages des vivres, de l'artillerie & des hôpitaux sont en bon état & prêts à marcher.

(b) L'avantage d'entrer de bonne heure en campagne & d'en sortir plus tard que l'ennemi, est manifeste. Quant à l'entrée, j'ai dit plus haut les précautions qu'il falloit prendre ; mais la sortie en exige encore d'autres. Il faut examiner le climat où le soldat est né, & où il vit, la force du tempérament des hommes, & la nécessité où l'on peut être de sortir le dernier de campagne, pour entrer en quartier d'hiver. Si le climat qu'habite ordinairement la Nation que l'on commande est froid, & qu'elle fasse la guerre dans un pays chaud, les chaleurs lui seront insupportables ; si elle est née dans un pays chaud & qu'elle fasse la guerre dans un pays froid, tous les vêtemens possibles ne la garantiront pas des maladies (a) ; s'il est tempéré, il est plus aisé de l'habituer aux froids & aux frimats ; mais il faut le bien vêtir. Cette différence de tempérament & de climat influe beaucoup sur les opérations d'une campagne, & prouve que chaque Nation ne doit jamais trop s'éloigner du pays où elle est née & où elle vit. Je crois qu'un Russe feroit très-mal la guerre en Espagne ou en Portugal, &

(a) Dans la guerre de 1559 que Philippe second fit aux Flamans, occasionnée par la révolte des partisans de Calvin & de Luther, & qui fut suivie de la fameuse révolution de la Hollande, le Duc d'Albe après avoir mis en fuite les rebelles, & secouru Amsterdam, envoya Frédéric de Tolède, son fils, faire le siège de Harlem. On étoit dans le plus fort de l'hiver, le siège trainoit en longueur, non-seulement par la vigoureuse défense des assiégés ; mais par la rigueur de la saison qui faisoit périr beaucoup de soldats Espagnols. Frédéric voyant ses soldats campés dans un pays marécageux, presque nus, sans bois, sans vivres & au milieu des glaces, proposa au Duc d'Albe, son pere, de lever le siège ; mais le Duc écrivit une lettre foudroyante à son fils, dans laquelle il lui reproche son inconstance & sa foiblesse, & ordonne la continuation du siège, en lui enjoignant de montrer la lettre aux officiers &

qu'un Portugais & un Espagnol la feroit très-mal en Russie. Le Français est peut-être le seul qui puisse la faire dans tous les pays du Monde , parce qu'il est né & qu'il vit sous un ciel tempéré ; ainsi il s'approche davantage des extrêmes. L'Italie cependant lui a toujours été funeste, la raison en est toute simple ; le Français veut toujours être Français dans tous les pays , & il croiroit presque se déshonorer s'il se plioit aux mœurs & aux usages des pays où il se trouve : or comme en Italie les jours sont très-chauds & les nuits très-fraîches , que les fruits , quoiqu'excellens & sains, lorsque l'on en mange modérément, deviennent pernicioeux lorsqu'on en fait excès , le Français qui ne veut pas s'abstenir de fruits , & qui ne se couvre point les nuits , parce que ce n'est pas l'usage en France , périt en peu de tems. Contre les Français en Italie , il ne faut , pour-ainsi-dire , point d'armée , le climat , & plus encore sa conduite , relativement à sa santé , milite pour le Prince contre lequel il est en guerre ; mais s'il vouloit se conduire comme les naturels du pays , il est certain qu'il-résisteroit plus qu'aucune autre Nation étrangère à l'intempérie de l'air , & aux dangers qui s'y rencontrent.

Quant à la nécessité de se retirer ou plutôt ou plus tard ,

aux soldats Espagnols. A la lecture de cette lettre , tous reprennent courage , & s'écrient qu'ils sont prêts de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour soutenir la gloire de leur vieux Général , persuadés qu'ils réussiront infailliblement à un siège entrepris & continué par ses ordres. On continue les ouvrages , on presse de plus près les assiégés , on leur ôte tous les secours qu'ils reçoivent de dehors , & enfin après huit mois de siège , la garnison & la bourgeoisie se rendent à discrétion. Cet exemple peut prouver que les Nations nées dans les pays chauds , peuvent également faire la guerre dans les pays froids ; mais je pense qu'il prouve encore plus l'avantage manifeste qui résulte de la confiance & de l'estime que les troupes ont pour leur Général *. La réussite de ce siège prouve la valeur & la confiance des Espagnols ; mais elle prouve aussi l'opiniâtreté du Duc d'Albe , qui sacrifia beaucoup de troupes à sa gloire & à celle de son fils , & qui fut la principale cause de la révolte de la Hollande.

* *Hist. du Duc d'Albe, liv. 7. ch. 20. tom. 2.*

elle dépend des projets de l'ennemi qui reste plus tard en campagne, dans l'espérance de regagner une partie du pays conquis, lorsque l'armée sera établie dans ses quartiers, ou pour l'engager à rester plus tard campée, & faire périr une partie de ses soldats, qui ne sont point faits aux froids ni à la glace, ou dans l'intention d'attaquer son arrière-garde, si elle prend le parti de se retirer la première, ou dans la crainte que la sienne ne soit attaquée, s'il se retire le premier. Dans ces circonstances, il faut rester campé le plus long-tems qu'il sera possible, faire barriquer l'armée, & lui donner tous les secours nécessaires pour qu'elle ne souffre point; si l'ennemi s'opiniâtre à rester campé, il faut faire comme M. le Maréchal de Saxe fit à la fin de la campagne de 1745. M. le Prince Charles de Lorraine campé entre le Jar & Liege, ayant la Meuse derrière lui, sembloit vouloir attendre que l'armée Française se retirât, pour prendre ensuite un parti, qui probablement étoit d'hiverner dans le pays de Liege, en s'étendant depuis Liege jusqu'à Maëstricht, & depuis cette Place jusqu'à Bolduc, Breda & Berg-op-zoom; mais M. le Maréchal de Saxe qui ne vouloit pas que les Alliés restassent en deçà de la Meuse dans la partie entre Maëstricht & Liege, & qui ne vouloit pas prendre ses quartiers qu'ils n'eussent repassé ce fleuve, marcha à eux, les battit, les força à mettre la Meuse entre lui & eux, & à prendre leurs quartiers d'hiver plus éloignés que ceux qu'ils projettoient d'occuper. Après cette victoire il licencia son armée, qu'il mit en quartier dans le pays de Liege & dans le Brabant.

(c) Il n'est pas douteux qu'une armée qui pourroit faire la guerre tout l'hiver, auroit un très-grand avantage sur une autre, dont les soldats ne pourroient pas supporter les rigueurs de cette saison. Les moyens que donne Montécuculi sont très-bons

bons , & même les seuls que l'on puisse prendre ; mais ils sont très-onéreux , supposent de grandes ressources , & la population plus considérable qu'elle n'est aujourd'hui dans aucun Royaume. Si un soldat n'est pas fait à l'intempérie de l'air & aux rigueurs de l'hiver , quelque bien vêtu qu'il soit , il tombera bientôt malade. Ce n'est pas tant le corps qu'il faut garantir , quoiqu'il soit très-important qu'il le soit bien ; mais ce sont les pieds , parce que le froid se fait sentir plus sensiblement aux extrémités , & que c'est de l'humidité que viennent presque toutes les maladies : or il faudroit imaginer une chaussure qui put garantir les pieds non-seulement du froid ; mais encore de l'humidité. La chaussure que propose M. le Maréchal de Saxe dans ses Réveries * , peut avoir son utilité ; mais les sandales qu'il donne au soldat dans les marches pendant les mauvais tems , me paroissent bien embarrassantes , sur-tout si la marche est longue ; il est vrai qu'il évite par-là l'humidité qui pourroit pénétrer la semelle du soulier , parce que cette sandale a environ deux doigts d'épaisseur ; mais le soldat doit marcher difficilement : le dessous du pied est à la vérité garanti de l'eau , mais le dessus ne l'est point ; & lorsqu'il pleut , ou que le soldat marche dans la boue , rien n'empêche l'eau de pénétrer l'empeigne du soulier ; il est vrai qu'il y remédie , en faisant graisser les pieds du soldat avec du suif ou autre graisse. Ce moyen est excellent , j'en ai fait l'expérience , & elle m'a très bien réussi ; je n'ai point eu les pieds humides , j'y ai eu beaucoup moins de froid ; & quoique je ne les misse point à cru dans mes bottes , & que l'humidité pénétrât jusqu'au bas , elle n'alloit pas cependant jusqu'aux pieds imbibés de pomnade. Ce moyen est encore très-bon dans les grandes chaleurs , où le sable pénètre par les coutures des souliers & des bottes ; non-seulement ce sable est très-incommode , mais il écorche les pieds & empêche absolument de marcher.

Tome III.

E e

* *Tout 1.
ch. 1. art. 2.*

Je me suis encore garanti de cela avec de la pommade : l'effet de la pommade est tel, qu'en Hiver il garantit du froid, & en Été il tient les pieds frais & toujours très-propres. La chaussure du soldat telle qu'elle est aujourd'hui ne le garantit de rien, à moins qu'il ne mette de la graisse à ses pieds. J'adopterois volontiers les sandales que propose M. le Maréchal de Saxe ; mais au lieu de courroies dans lesquelles on met les pieds, & qui sont attachées à la semelle de bois, je mettrois une empeigne entiere de peau de loutre avec le poil en dessus ; l'eau ne pénétre point cette peau, parce qu'elle coule sur le poil, & jamais l'empeigne du soulier ne seroit humide. Quant à la semelle de bois, je voudrois qu'elle fut de deux morceaux qui seroient joints par un fort cuir bien cloué, afin qu'en marchant la sandale pût faire l'effet d'un soulier, & suivre le mouvement du pied ; que cette semelle de bois fût large, pour que le pied fût d'aplomb. Ces précautions pour la chaussure du soldat seroient d'autant plus importantes, que les pieds & toutes les extrémités gèlent facilement, on en a vu l'expérience à la retraite de Prague ; mais il faut que le froid soit excessif, & avec de la graisse on peut en diminuer l'âpreté ; l'humidité est plus à craindre que le froid, & avec des sandales telles que je les propose, le froid ni l'humidité ne pénétreroient jamais. Le Français, bien vêtu & bien chaussé, peut tenir la campagne jusqu'au mois de Novembre, & même anticiper sur Décembre ; mais ce tems passé, il faut le mettre en quartier d'hiver. Le Roi de Prusse disoit dans la dernière guerre, *qu'il avoit deux puissans Alliés qui ne l'abandonneroient jamais* : ces deux Alliés étoient le mois de Janvier & celui de Février ; comme ses Etats sont situés au nord de l'Allemagne, ses peuples sont plus habitués que d'autres à supporter le froid ; d'ailleurs il les vêtir & les chauffe bien, ainsi ils peuvent faire la guerre dans une saison très-avancée.

ARTICLE TROISIEME.

De la Disposition par rapport au lieu.

LEs conquêtes du Turc se tiennent toutes (a), il ne les fait point par saut , & il ne laisse jamais entre deux aucun pays qui ne soit à lui.

I°. C'est une chose très-importante pour maintenir une puissance établie ; sans cela , quelque grande, qu'elle soit , il est difficile qu'elle n'ait quelque endroit foible , au lieu qu'étant unie , elle peut sans obstacle , & en peu de tems , porter toutes ses forces où le besoin l'appelle ; car la ligne du centre à la circonférence est toujours courte.

II°. Il est dangereux & embarrassant d'avoir à passer par les États d'autrui ; il n'est pas prudent de s'avancer bien loin sans avoir des Places pour assurer ses derrières & sa ligne de communication. Demander ces Places , ou les prendre , c'est s'attirer la haine de celui à qui elles appartiennent , & se faire un nouvel ennemi , caché ou déclaré.

Le Turc n'attend point la guerre chez lui (b), il la porte chez les autres.

E e 2

1°. La continuité de ses États , & ses armées toujours sur pied , lui en donnent la commodité. *Othon* (a) avoit résolu d'aller jusques dans la Gaule au-devant de *Vitellius* (b) ; mais ayant appris que *Cecina* avoit déjà passé les Alpes , il envoya saisir & défendre les rives du *Pô* (c) , qui étoient l'extrémité de l'État. *Sulpicius Galba* haranguant les Romains , les exhortoit à porter la guerre dans la Macédoine : les raisons en sont évidentes , parce qu'en gagnant dans son pays , on ne gagne rien , & qu'en y perdant on perd l'État. Il paroît plus de courage à attaquer qu'à défendre (c) , & l'on combat avec moins de vigueur chez soi , parce que l'espérance de se sauver dans les Places voisines diminue l'opiniâtreté de la défense. Sur les terres d'autrui on soulève les mécontents , & on leur fournit des secours effectifs. La source des hommes , de l'argent , &

(a) *Othon* : il fut nommé Empereur après le meurtre de *Galba*.

(b) *Vitellius* : celui-ci fut nommé Empereur par l'armée d'Allemagne qu'il commandoit.

(c) Le *Pô* ; c'est la plus grande rivière d'Italie : elle prend sa source sur les frontières du Dauphiné , traverse les États de Savoie , le Milanois , le Parmeian , le Mantouan , & va se décharger dans le Golfe de Venise par quatre embouchures , auprès de Comachio , dans le Ferrarèse.

des autres choses nécessaires, ne se trouble & ne se tarit que dans le pays qui est le théâtre de la guerre.

Le lieu qui nous est le plus avantageux à faire la guerre (*d*), c'est le long du Danube.

I°. On y fait descendre aisément par eau les machines, les vivres & les munitions. La règle générale est de se rendre maître des rivières, & sur-tout des grandes. On couvre par-là les pays héréditaires, on exécute les entreprises sûrement; & avec une bonne ligne de communication de proche en proche & sans sauter, on est en état de se servir utilement des Galeres & des Saïques pour les expéditions que l'on médite: on peut se tenir à son choix sur l'un ou sur l'autre côté de la rivière, par le moyen des ponts, des barques, des pontons & des radeaux; cela est bon pour la sûreté de l'armée, pour avoir plus de fourrage, & pour être plus maître de choisir les entreprises. La guerre s'y fait avec moins de dépense qu'ailleurs, & les secours de l'Empire peuvent venir en dormant jusqu'à l'armée.

II°. La *Save* & la *Drave* (*a*) coulent aussi vers

(a) La *Save* & la *Drave*: ces deux rivières tombent dans le Danube,

l'orient ; ainsi nous avons l'eau favorable pour la conduite des choses nécessaires , & le Turc l'a contraire.

Qu'on établisse donc sur le Danube le siège de la guerre, & qu'on attaque les Places de l'ennemi.

I^e. On y peut agir d'abord sans perdre le tems en de longues marches ; on accourcit la ligne de communication avec la haute Hongrie , on délivre une grande partie de ce Royaume des contributions qu'il paye ; on n'incommode point son propre pays par les passages des troupes , parce qu'on entre d'abord dans celui de l'ennemi ; on se met entre lui & ses Places un peu éloignées ; on agit avec fureté , & l'on est toujours maître de se présenter devant lui pour le combattre : il ne s'agit que de se conduire avec prudence , & de prendre bien ses mesures.

II^e. Quand on assiège une Place (e), & qu'on prend des postes aux environs , on n'a pas tant égard à l'endroit le plus foible qu'à la commodité de pouvoir étendre ses quartiers , & exécuter les desseins qu'on a formés. C'étoit la prati-

la premiere à Belgrade , & l'autre auprès d'Esseck. La source de la Drave est dans la Carinthie , & celle de la Save dans la Carniole.

que des Romains , qui dans leurs campemens choisissoient plutôt un lieu défavantageux , où ils pussent observer la régularité de leurs campemens , qu'un autre plus avantageux , où ils fussent obligés de la rompre.

Que la ligne de communication soit sûre & bien établie.

I°. Toute armée qui s'en éloigne , & qui n'a pas soin de tenir cette voie de correspondance ouverte & assurée , marche sur le bord du précipice , & cherche sa propre ruine , comme il paroît par une infinité d'exemples.

II°. Si les esprits , qui du cerveau se communiquent par les nerfs à tout le reste du corps , viennent à être arrêtés par quelque obstruction dans une des parties , elle perd aussi-tôt le sentiment & le mouvement. De même si le chemin pour la conduite des vivres , & des autres choses nécessaires , pour la jonction des secours & des recrues , & pour la retraite en cas de besoin , n'est pas bien assuré ; si les magasins , les hôpitaux , les arsenaux , les fonderies , & les lieux pour établir des marchés , ne sont pas fixes , & situés commodément , l'armée ne dure gueres , & est exposée aux derniers malheurs.

Cette communication doit se trouver entre les

différens pays du Prince qui fait la guerre, entre les différentes Places qui lui appartiennent, & entre les différentes parties de son armée; & si la matiere n'y eût auparavant bien disposée, il est impossible qu'elle reçoive une bonne forme : la Nature ne fait rien passer d'un état à l'état opposé, qu'avec beaucoup de tems & de peine.

III°. Pour faire heureusement la guerre en Transilvanie, il faut bien établir les choses dans la haute Hongrie, ce qui ne se peut faire que par le bon ordre qu'on met dans la basse. Les Places doivent être voisines, point interrompues par celles de l'ennemi, unies les unes aux autres, afin de s'entresecourir, fournir des choses nécessaires pour la sûreté des vivres, des munitions, de l'artillerie & des malades, & pour décharger l'armée de tout ce qui l'embarrasse, capable de fortes garnisons, pour appuyer, renforcer & retirer les armées, & pour avoir des forces pour secourir, pour entreprendre, & en un mot pour profiter des occasions qui se présentent.

IV°. *Leopoldstat* (a) sur le Vaag, Raab dans la basse Hongrie, Cassovie dans la haute, Zathmar
au-delà

(a) *Leopoldstat*: cette Ville est sur le Vaag, dans la haute Hongrie; elle fut bâtie en 1667 par l'Empereur Leopold.

au-delà de la Teyffe , *Sarvar* (a) dans le *Rabau* (b) , *Nevvfol* (c) parmi les villes des montagnes , sont comme le centre & le cœur , d'où les esprits se distribuent à toutes les autres parties des environs , parce que ce sont de grands lieux situés avantageusement , propres à être bien fortifiés , & à avoir des édifices publics pour les marchands , pour le commerce & pour les artisans , environnés de terroirs fertiles & abondans en pâturages , où l'on peut faire subsister un camp volant avec des moulins à eau , & d'autres commodités. Ces Places d'ailleurs pourroient incommoder un ennemi qui voudroit passer au-delà , entrer dans le pays , & les laisser derriere. Ainsi il faut y faire de bonnes fortifications , des magasins , des arsenaux , des moulins à poudie , des fonderies , des hôpitaux , des apothicaireries , &

(a) *Sarvar*, Ville de la basse Hongrie ; elle est située sur le Raab , à l'endroit où tombe la petite riviere de Guntz.

(b) *Rabau* ; c'est une îlle de la basse Hongrie ; elle est formée par le Raab , qui se sépare en deux bras auprès de Sarwar , & après s'être réuni va se jeter dans le Danube à Javarin.

(c) *Nevvfol* ; c'est la principale des Villes qui sont bâties dans les montagnes de la haute Hongrie ; elle est sur la riviere de Gran , elle a un château bien fortifié.

Tome III.

Ff

tout ce qui est nécessaire. *Patack* (a), *Tockai* (b), *Ecziét* (c), *Trenschin* (d), *Filleck* (e), *Eperies* (f), peuvent servir de liaison à celles qu'on vient de marquer.

V°. Qu'on établisse un passage au-delà de la *Teyffe* (g) pour les Comtés d'*Unghvvar* (h), & de *Zemlin* (i) plus vers les montagnes, comme

(a) *Patack*, petite Ville de la haute Hongrie, à environ trois lieues de *Tockai*.

(b) *Tockai*, Ville de la haute Hongrie, célèbre par son excellent vin; elle est située au confluent de la *Teylle* & du *Bodrog*.

(c) *Ecziét*, petite Ville de la haute Hongrie.

(d) *Trenschin*, Ville & Comté; elle est située sur le *Vaag* dans la haute Hongrie, vers les frontières de Silésie & de Moravie.

(e) *Filleck*, dans la haute Hongrie; c'est un château bâti sur une montagne à huit lieues de *Cassovie*.

(f) *Eperies*, Ville libre dans le Comté de *Saros*, dans la haute Hongrie; elle est bâtie sur la rivière de *Torocea*, & fortifiée de bonnes murailles & de bonnes tours. Cette Ville a été rendue célèbre en 1687, par le Jugement délégué qu'y avoit établi l'Empereur *Leopold*, pour juger les principaux Rébelles de Hongrie. Ce Tribunal avoit fait dresser au milieu de la Ville un théâtre pour faire les exécutions, qui ne fut abattu qu'au couronnement de l'Empereur *Joseph*, qui se fit à la fin de la même année.

(g) La *Teyffe*; cette rivière a sa source dans la *Transilvanie*, & tombe dans le *Danube* à *Titul* au-dessus de *Belgrade*, dans le Comté de *Marmorotz*.

(h) *Unghvvar*, Place forte sur la rivière d'*Ungh* dans la haute Hongrie, & Capitale du Comté de ce nom.

(i) *Zemlin* ou *Zimplin*, Capitale d'un Comté de ce nom dans la haute Hongrie.

du côté d'Apati , parce que la ligne seroit plus courte , plus sûre , plus éloignée de Varadin , & couverte de la Crâne ; & la traite qui est trop longue de Tockai à Zathmar , seroit accourcie par un fort bâti à *Apati* (a) , lieu plein de bois & de prairies , au confluent de la Teyffe , de la *Crâne* (b) & du *Samos* (c) : mais comme le terrein est bas , & par conséquent sujet aux inondations , il faudra du tems & de la dépense pour construire ce Fort ; mais quand il sera une fois bâti , il sera d'autant plus assuré contre les atakes , que l'ennemi aura plus à craindre des débordemens.

(a) *Apati* , lieu situé dans la haute Hongrie sur la Crâne , un peu au-dessus de l'endroit où elle se perd dans la Teyffe.

(b) La *Crâne* , petite rivière de la haute Hongrie.

(c) Le *Samos*. Il y a le grand & le petit Samos , qui prennent leur source dans la Transilvanie , & tombent toutes deux dans la Teyffe.

OBSERVATIONS.

ARTICLE TROISIEME.

De la Disposition par rapport au lieu.

(a) J'AI dit dans mes Observations * qu'il ne falloit jamais * *Tom. 1.*
laisser derriere soi aucune Place ni aucun poste sans s'en *ch. 3. art. 1.*
emparer ; mais que comme on ne pouvoit pas tout garder , parce qu'on affoiblirait trop l'armée , qu'il falloit ne conserver que les postes importants , & faire démolir les autres , j'ajoute encore

Ff 2

qu'il ne faut pas trop séparer ses conquêtes ; plus elles seront réunies , plus il sera facile de les conserver & de les défendre : plus elles seront divisées & étendues , moins on sera en force dans toutes leurs parties , & plus on se mettra dans le cas d'en être chassé , par l'impossibilité d'y porter de prompts secours ; ou bien on sera forcé d'en abandonner une partie , pour marcher au secours de celles qui sont les plus intéressantes à conserver. C'est la position des Anglais, relativement aux conquêtes qu'ils ont faites depuis la guerre de 1741 ; elles sont si dispersées & si éloignées les unes des autres , qu'il viendra certainement un tems où une grande partie leur sera enlevée , sans qu'ils puissent s'y opposer que très-faiblement. La réunion des Puissances maritimes de l'Europe donneroit un très-grand ébranlement à la puissance de cette Nation dans ses Colonies, & cette réunion est plus probable que la paix universelle imaginée par Henri IV , & après lui par l'Abbé de Saint-Pierre. Lorsque les conquêtes se touchent , que l'on n'avance que pied à pied en assurant toujours ses derrières , on est en force , & on se met en situation , non-seulement de les conserver , mais encore d'en faire de nouvelles.

Faisons une supposition relative à la Couronne Impériale & au Turc , pour faire voir plus clairement le danger des conquêtes éloignées , & séparées les unes des autres. Le Turc possède aujourd'hui tout le pays qui est sur la rive droite du Danube , depuis Belgrade jusqu'à la Mer noire ; cette étendue comprend la Bulgarie , la Roumanie , la Macédoine & la Serbie. Il possède encore sur la rive droite de la Save , qui se jette à Belgrade dans le Danube , la Bosnie , la Dalmatie & l'Albanie. Sur la rive gauche du Danube , il a la Valachie , la Bessarabie & la Moldavie ; mais il ne possède rien sur la rive gauche du Danu-

be, passé la Walaquie, ni sur la rive gauche de la Save, l'Esclavonie, appartenant à l'Impératrice Marie-Thérèse. Si dans cette position le Turc entreprenoit de marcher sur Presbourg ou sur Vienne, sans auparavant s'être rendu maître du cours du Danube, sans avoir des Places fortes sur ce fleuve, sans s'être emparé de la Transilvanie, & sans avoir des Places fortes dans la haute & basse Hongrie, son entreprise seroit téméraire, & sans espérance de réussite, parce que ses subsistances seroient certainement interceptées, ses recrues ne parviendroient jamais jusqu'à son armée, il seroit inquiété sur ses derrières, & sa retraite seroit absolument impossible; il seroit entouré de toute part d'ennemis d'autant plus dangereux, que les Hongrois sont aujourd'hui très-attachés à l'Impératrice, & la perte de l'armée Turque seroit inévitable. Mais si avant que de marcher sur Vienne, il s'empare de Petervaradin, d'Esseck, de Sigetz & de Kanischa dans la basse Hongrie, de Bude & de Gran sur la rive droite du Danube, il assure alors ses communications avec Belgrade, & peut faire venir par la rive droite du Danube les choses nécessaires à l'armée, parce que maître de ces Places, les Hongrois ne peuvent que difficilement mettre obstacle à cette entreprise. Lorsqu'en 1683 le Turc vint mettre le siège devant Vienne, il étoit maître de tout le cours du Danube, depuis son embouchure dans la Mer noire jusqu'à Gran inclusivement; il avoit pris Neuhausel sur la rive gauche du Danube dans la haute Hongrie en 1661; il avoit garnison dans Temiswar; il étoit maître de l'Esclavonie, & avoit garnison dans Esseck, Sigetz, Cinq-Églises & Kanischa dans la basse Hongrie; ainsi il pouvoit s'avancer jusqu'à Vienne, parce qu'il étoit sûr de ses communications, non-seulement par la basse Hongrie, mais encore par la haute; ses subsistances lui venoient facilement, & en cas d'échec, comme

il arriva dans ce tems-là , sa retraite étoit assurée sur Gran & Bude , & ses flancs gardés ; mais il n'en est pas de même aujourd'hui , que sa premiere Place est Belgrade , & que la Couronne Impériale lui a enlevé à différens tems tout ce qu'il possédoit en haute & basse Hongrie.

Il en seroit de même , si l'Empereur sans prendre Belgrade , & sans s'être emparé de la Bosnie & de la Servie , entreprenoit de faire passer le Danube à son armée au-dessous de Belgrade , pour aller faire le siège de Nissa sur la Morave , située sur les confins de la Servie & de la Bulgarie , pour de-là marcher sur Philippoli , & ensuite à Andrinople ; ce seroit agir contre tout principe de guerre , parce que l'armée Impériale se trouveroit enfermée entre la Bulgarie , la Romanie & la Macédoine , d'une part , la Servie , la Bosnie , la Dalmatie & l'Albanie , d'une autre ; que les troupes que le Turc feroit passer dans la Bessarabie , la Moldavie & la Walaquie , dans la Transilvanie , & qui ne seroient que des tartares , feroient des courses dans la Hongrie , s'étendroient dans tout le pays depuis le Danube jusqu'à Cassovie , qu'elles intercepteroient tous les convois , & qu'elles brûleraient & saccageraient tout le pays. Le Danube ne pourroit lui être d'aucune utilité , le Turc étant maître de Belgrade ; mais quand même le Turc réussiroit à prendre Vienne , ou l'armée Impériale à faire le siège d'Andrinople , & même à prendre cette Place , ces conquêtes ne pourroient point rester ni à l'un ni à l'autre , parce qu'elles seroient trop éloignées du Siège de l'Empire , & que les communications seroient impossibles.

(b) Montécuculi dit que *le Turc n'attend point la guerre chez lui ; mais qu'il la porte toujours sur le territoire de la Puissance contre laquelle il est en guerre.* Cela ne s'accorde point avec l'usage où il est d'entrer très-tard en campagne : ce retard doit

donner le tems à l'armée Impériale de se porter sur Belgrade, & d'en faire le siège, ou en passant la Save, d'entrer dans la Bosnie, & après avoir pris Belgrade, ravager toute la Servie. Elle peut encore en marchant par la Transilvanie, entrer en Moldavie & en Bessarabie; mais cette partie n'est pas assez intéressante pour que la principale armée s'y porte, ce ne doit être que des corps détachés, moins pour faire le dégât dans ces Provinces Turques, que pour empêcher les tartares d'entrer en Transilvanie, & de-là en haute Hongrie, c'est la partie de la Save & du Danube qui est la plus intéressante pour l'armée Impériale, ainsi Belgrade doit être son principal point d'attaque, parce que dès qu'elle se sera emparé de cette Place, la Bosnie & la Servie lui seront, pour-ainsi-dire, ouvertes. Je conviens que ces conquêtes ne peuvent pas se faire dans une seule campagne, à moins qu'une terreur panique ne s'empare de l'armée Turque, ce qui n'est pas à supposer; mais puisque cette Nation entre tard en campagne, je pense qu'il est facile de la prévenir, & de marcher sur Belgrade, dont les fortifications ont été démolies à la paix de 1740, s'en emparer pour assurer ses derrières, & avoir le cours du Danube libre. Mais pour que l'armée Impériale puisse agir & marcher avec plus de sûreté, & se mettre à couvert en cas d'échec, il faudroit faire une Place d'Arad sur le Maros, de Seghedin sur le Tibisque, au confluent du Maros & de cette riviere, & de Titul, à l'embouchure du Tibisque dans le Danube: ces trois Places donneroient une grande facilité aux armées Impériales pour marcher en avant, & pour prévenir le Turc, parce que ce seroit dans ces Places que l'on formeroit les magasins, que l'on assembleroit le train d'artillerie destiné pour l'armée, que se donneroit le rendez-vous des troupes pour les mettre en corps d'armée, & elles auroient beaucoup moins de chemin

à faire pour marcher en force sur Belgrade ; ces Places assureroient les subsistances, feroient passer sans danger les recrues & les remontes à l'armée, & elles feroient une barrière qui empêcheroit le Turc de pénétrer par cette partie dans la haute Hongrie. Il est vrai que Temiswar couvre & assure la partie pardelà le Maros ; mais cette Place prise, le Turc peut pénétrer dans la haute Hongrie, & marcher jusqu'à Cassovie, & de-là tournant sur sa gauche, s'approcher de Gran & de Bude, sans trouver aucune Place qui soit capable de l'arrêter. Les Places que j'ai indiqué ci-dessus couvriroient toute cette partie, & la haute Hongrie n'auroit rien à craindre des armées Turques ; d'ailleurs ces Places arrêteroient les opérations du Turc, ce qui seroit diamétralement opposé à l'usage qu'il a de faire des guerres vives & courtes, & qu'étant obligé de faire le siège de ces Places, la guerre se prolongerait. S'il étoit question de garantir toute la haute Hongrie de toute incursion, je pense que le cours du Tibisque devroit être bordé de Places jusqu'à Unghwar inclusivement, quoique cette Forteresse soit en arriere du Tibisque ; comme elle est presque sur les confins de la haute Hongrie & de la Pologne, elle peut être utile relativement à la défense de cette partie. Au surplus, je ne propose pas de construire de grandes Places, qui sont très-coûteuses à fortifier & à entretenir ; mais des citadelles à quatre bastions, capables de résister pendant un mois de siège, & assez fortes pour que l'ennemi ne puisse pas sans imprudence les laisser derriere lui. Il faut cependant qu'Arad, Seghedin & Titul, soient des Places du premier ordre ; quant aux autres, que je suppose être Kolnock, Heyyes, Onoth & Zemlin, il suffit qu'elles soient comme je l'ai énoncé plus haut.

(c) C'est une erreur de croire qu'il y a plus de courage à
attaquer

attaquer qu'il y en a à se défendre. Je pense que le courage est nécessaire dans l'un & l'autre position ; mais si la balance doit pencher d'un côté, c'est pour celui qui se défend, parce que la défensive suppose moins de forces, & il est nécessaire d'y suppléer par le courage. Montécuculi ajoute *que l'on combat avec moins de vigueur chez soi*. Je crois que lorsqu'on défend ses foyers, sa femme, ses enfans, ses biens, & enfin sa patrie, on combat avec plus d'acharnement que lorsqu'il s'agit de faire des conquêtes. Il n'y a qu'une chose à craindre, c'est le désespoir : or pour vaincre, il faut avoir une valeur froide & réfléchie, & le désespoir ne marque que de la fureur, ou une tête échauffée & perdue, qui ne réfléchit jamais. Je pense bien que, si dans un État républicain la guerre se faisoit ou pour défendre la patrie ou pour accroître ses possessions, le courage seroit le même, parce que l'un & l'autre sont reversibles à la patrie, & intéressent chaque particulier ; mais dans tout autre État, soit monarchique ou despotique, comme les conquêtes sont reversibles au Prince, & jamais aux peuples, il n'y a que le motif qui en puisse faire la différence. Dans l'État monarchique, ce n'est que l'honneur, & peut-être l'espoir de quelques distinctions ; mais jamais l'intérêt pécunier, qui fait agir le militaire ; dans l'État despotique, ce n'est que la crainte du despote ; ainsi dans l'État républicain & monarchique, la valeur peut être égale, parce que quoique les motifs soient différens, ils ont cependant un principe juste, naturel & noble, relativement à l'espèce de gouvernement ; au lieu que dans le despotique, où la crainte seule fait agir, la valeur doit être forcée, & la volonté bien chancelante.

(d) La Couronne Impériale, ainsi que toutes les autres Puissances, ont réciproquement des voisins qui limitent leur autorité ; mais lorsque les circonstances les forcent à faire la guerre,

elles doivent toutes la porter pardelà leurs frontieres, & ne jamais l'attendre sur leur territoire. Cet axiome est incontestable, & cependant n'est pas généralement suivi de tous les Princes; je ne connois que la France qui suive exactement ce précepte politique & militaire, en quoi elle est aidée par la position de ses États, qui, tous réunis, lui donnent la facilité d'assembler ses troupes en corps d'armée en très-peu de tems. Lorsque quelque Puissance déclare la guerre à la France, ou qu'elle la déclare elle-même, ses troupes sont bientôt rassemblées, elles marchent en avant de leurs frontieres, & établissent le théâtre de la guerre sur le pays ennemi. C'est une excellente politique de cette Couronne, qu'elle ne doit jamais perdre de vue; elle lui est très-avantageuse, & elle est dans le caractère de ses peuples. Le Roi de Prusse a agi de même dans les guerres de 1741 & de 1757, il a toujours fait la guerre pardelà les frontieres de ses États; & s'il a été forcé de marcher en Silésie, c'est que ce Duché étoit le principe de la guerre qu'il avoit avec la Reine d'Hongrie, & qu'il étoit question de défendre un pays conquis; mais il a commencé la guerre dernière par s'emparer de la Saxe, de-là il a marché en Bohême, & pendant presque tout le cours de cette guerre, ses armées ont toujours été en Saxe & dans la Lusace, & il a toujours tâché d'éloigner l'ennemi de ses propres États. La Couronne Impériale peut prévenir le Turc, parce que celui-ci par sa lenteur à se mettre en campagne, lui en facilite les moyens; mais en supposant une guerre contre la France, il est comme impossible à l'Empereur de prévenir l'armée Française, parce qu'avant qu'il ait pu réunir assez de troupes pour s'opposer à l'armée Française, celle-ci aura dépassé le Rhin de trente lieues. Il lui faut un tems considérable pour faire venir les troupes qui sont en Hongrie,

en Moravie, en Autriche, en Bohême, en Stirie, & dans les autres parties de ses États, & pendant ce tems, l'armée Française se fera emparé de plusieurs Places, & aura décidé l'offensive pour elle. Malgré l'avantage que la France peut avoir à faire la guerre pardelà le Rhin, il lui est bien plus intéressant de la faire en Flandre, ou dans le Palatinat en deçà du Rhin, parce que ses armées ne sont pas éloignées de ses Places, qu'elles leur assurent leurs subsistances, & les autres choses nécessaires; elles leur servent encore de points d'appuis, en cas qu'elles soient obligées de s'en rapprocher, avantages qu'elles n'ont pas pardelà le Rhin, à moins que l'Empire ne soit lié avec la France; mais sans avoir l'Empire pour elle, elle peut faire avec avantage la guerre en Flandre & dans le Palatinat. Les armées composées d'une même Nation, & commandées par un Général de cette même Nation, ont un avantage manifeste sur des armées combinées où il y a plusieurs Généraux, & par conséquent différens intérêts, qui les rendent indécises dans leurs manœuvres & lentes dans leurs opérations. La France ne devroit jamais songer à l'Italie, ce pays lui a toujours été funeste; elle ne doit pas non plus s'éloigner pardelà le Rhin de plus de quarante lieues au plus dans la partie depuis Huningue jusqu'au Mein, & en descendant le Rhin jusqu'à Coblentz, & au plus loin Cologne, encore ce ne doit être que dans des guerres de secours, & comme Alliée. Le Rhin est à la France ce que le Danube est à la Maison Impériale; elle doit s'en éloigner le moins qu'elle peut, & les conquêtes qu'elle fera pardelà ce fleuve ne lui resteront pas davantage que celles que fera l'Empereur pardelà la Save & le Danube, depuis la Bosnie jusqu'à la Mer noire.

(e) Les principes que donne Montécuculi pour l'investisse-

G g 2

ment d'une Place, ne peuvent s'admettre que contre les Places Turques, qui ne sont pas, à beaucoup près, aussi fortes que celles des Puissances de l'Europe; ainsi il est indifférent quelle partie on attaque. Cependant comme le Turc a beaucoup de troupes, qu'il fait consister sa force dans le nombre, & qu'il lui est facile d'envoyer une armée de secours pour forcer celle qui fait le siège à le lever, ou à recevoir la bataille, il faut que le camp soit fort par son assiette, que toutes les communications soient faciles & bien gardées, que les subsistances & les munitions de guerre y soient abondantes, que le camp soit bien retranché, & qu'il y ait beaucoup de partis dehors, pour être instruit à tems des mouvemens de l'ennemi. S'il étoit question de faire le siège d'une Place construite par M. le Maréchal de Vauban ou par le Baron de Coehorn, l'attention doit être égale, pour ne pas attaquer la Place par le côté le plus fort, à moins que la position & les circonstances n'y forcent, & pour que l'armée soit en sûreté dans son camp. Ces deux objets doivent être conciliés; ils sont très-importans, parce que la réussite en dépend absolument.

Lorsque l'on assiège une Place, il faut non-seulement que les communications avec les différens corps de troupes qui forment l'investissement soient assurées; mais il faut encore que celles avec les Places frontières, ou celles dont on s'est rendu maître, soient assurées & bien gardées, parce que c'est de ces Places que l'armée du siège doit tirer ses subsistances, ses munitions de guerre, les renforts de troupes dont elle peut avoir besoin, & généralement toutes les choses nécessaires à un siège. Je suppose que le Général de l'armée Française ait dessein de faire le siège de Mons: avant que de faire marcher l'armée pour en faire l'investissement, il doit établir de très-gros maga-

fins à Valenciennes, à Condé & à Maubeuge ; il faut, outre l'artillerie destinée pour le siège, qu'il y ait à Valenciennes un second train d'artillerie, avec les voitures & les munitions qui lui sont relatives, afin de remplacer les pièces qui pendant le siège pourroient être démontées & mises hors de service, & faire transporter les munitions dont l'armée du siège pourroit avoir besoin. Comme j'ai supposé de gros magasins dans Condé, dans Valenciennes & dans Maubeuge, il faut mettre dans chacune de ces Places les troupes suffisantes pour escorter les convois destinés pour l'armée du siège, & un Régiment d'hussards & de dragons dans chacune suffiront pour cet objet ; & pour que la garnison de Namur, ou quelques troupes campées sur les glaciés, quoiqu'éloignées du siège, ne puissent pas faire des courses dans le pays, & venir inquiéter les troupes de l'investissement, ou courir entre Sambre & Meuse, il faut mettre encore à Charleroy un Régiment d'hussards & un de dragons. Comme Maubeuge est totalement sur les derrières, que sa droite est couverte par Charleroy, & sa gauche par Valenciennes, les convois qui arriveront de cette Place n'ont pas besoin d'une très-forte escorte ; ainsi la garnison & un Régiment de cavalerie suffisent pour les conduire jusqu'au camp. Cette première disposition faite, l'armée peut s'avancer, faire l'investissement de la Place, & être certaine de ne point manquer de subsistances, d'artillerie & de munitions : l'hôpital doit être établi à Bossut sur l'Haine, environ à deux lieues de Mons, & il faut un poste considérable à Kievrain, entre Valenciennes & Mons. Les hussards & les dragons que je suppose à Condé sont non-seulement destinés à conduire les convois de cette Place à l'armée par la rive gauche de l'Haine passant par le Bossut ; mais ils sont encore destinés à empêcher les partis ennemis de

sortir d'Ath, & de venir inquiéter la partie des troupes de l'investissement qui sera sur l'Haine entre cette Place & Mons. Les hussards & les dragons que je suppose à Charleroy, doivent faire des courfes jusqu'à Nivelles, Braine-le-Comte, & même jusqu'à Halle, à deux lieues de Bruxelles, pour avoir des nouvelles de l'ennemi, pour faire retirer ses détachemens, & pouvoir avertir promptement le Général de l'armée du siège des nouvelles qu'ils apprendront. Dès que le Général a choisi un front d'attaque, ce qui ne se fait qu'après avoir bien consulté avec les principaux Ingénieurs, il faut s'y tenir, & ne point changer d'attaque, comme fit Charles-Quint au siège de Metz, défendu par le Duc de Guise. Charles assiège Metz par un endroit foible, le Duc de Guise oppose la défense la plus opiniâtre; mais Charles, sans doute, peu instruit des ruses de guerre, quoiqu'il en connût bien d'autres, sur une lettre supposée du Duc de Guise, qui mandoit que tant que Charles attaqueroit la Place de ce côté, il ne la prendroit jamais; mais que s'il l'avoit attaqué par la citadelle, il y a long-tems qu'il s'en seroit rendu maître. La lettre est interceptée, c'étoit le projet du Duc de Guise; Charles quitte son premier point d'attaque, & ouvre la tranchée sur la citadelle, qui, dans ce tems-là, étoit la partie la plus forte; mais après quelques jours, ce Prince est obligé de lever le siège, & de se retirer avec une armée délabrée & considérablement diminuée, tant par les pertes qu'il fit au siège, que par les mauvais tems qui lui firent périr une grande partie de ses soldats. Cet exemple prouve que lorsqu'on a ouvert la tranchée sur un front du polygone, ce qu'on ne doit faire qu'après de mûres réflexions, il ne faut pas le quitter pour en prendre un autre. Si Charles, sans quitter son premier front d'attaque, eut fait faire une seconde attaque à la citadelle, le Duc de Guise auroit été forcé de diviser ses forces, & peut-être que Charles auroit forcé ce Prince à capituler.

ARTICLE QUATRIEME.

De la Guerre offensive.

QU'ON entre d'abord dans le pays ennemi(a), & qu'on prenne Gran & Bude.

I°. Par ce moyen on ne laisse point l'ennemi derriere soi , on rend libre la navigation du Danube , l'armée est dans le centre de la Hongrie , & peut en secourir également toutes les parties suivant le besoin.

II°. La prise de ces deux Places ne fera pas trop difficile, parce qu'elles n'ont point de flanc royal d'où l'on puisse tirer de fortes contre-batteries, & qu'on a la commodité de conduire par la riviere tous les matériaux nécessaires pour le travail, & sur-tout pour les approches & pour les mantelets.

III°. Dans le tems de l'ataque il faut être maître de la campagne , ou en battant l'armée du Turc , ou en commençant le siège avant qu'il soit en marche , comme fit *Mansfeld* (a) en 1595, ou attendre qu'il se soit retiré.

(a) *Mansfeld*: il mit le siège devant Gran ; mais il mourut peu de tems après à Comorre, où il avoit été transporté.

Tandis que la principale armée agira vers le Danube , les milices des frontieres composées de gens partie à la solde de l'Empereur , partie levées par les États , doivent camper dans la Croatie & dans la haute Hongrie , comme on fit en 1566 , dans le tems que l'Empereur Maximilien étoit sur le Danube. Il y avoit dans la haute Hongrie un corps de 22000 hommes , & un autre de 13000 entre la Drave & le Muër. Et en 1601 le Duc de Mercœur étoit avec un corps d'armée sous *Albe Royale* (a) , Georges Basta avec un autre en Transilvanie , & l'Archiduc Ferdinand assiégeoit Canise avec un troisième.

I°. On couvre ainsi les extrémités du Royaume , les soldats y trouvent de quoi subsister , & servent là plus utilement qu'ailleurs , par la connoissance qu'ils ont des lieux , de leurs situations , & de l'ennemi. Si le Turc y veut entrer ils s'y opposent , & s'ils viennent du côté du Danube , comme vers l'endroit qui lui est le plus sensible , ces milices des frontieres peuvent
faire

(a) *Albe Royale* ; cette Ville est dans la basse Hongrie , située dans un marais , & bien fortifiée ; les Chrétiens la prirent par famine en 1686. On lui a donné le nom de Royale , parce qu'autrefois on y couronnoit & on y enterroit les Rois de Hongrie.

faire des courses dans son pays , ou se joindre même à notre armée en cas de nécessité.

II°. On en tire peu de service en les incorporant dans l'armée , pour les raisons que nous avons dites ; parce qu'elles consomment beaucoup de fourrages , qu'elles ne sont obligées de demeurer en campagne que peu de tems , après lequel elles se débandent ; que leur maniere pour la discipline & pour le combat est différente de la nôtre , & que des choses si opposées ne peuvent se réunir sous la même forme. C'est ainsi que dans les médicamens composés de diverses drogues , il arrive souvent que l'une émoussant la vertu de l'autre au lieu de l'aiguïser , le remède en est moins efficace : chacune en particulier seroit utile , mais elles se nuisent quand elles sont jointes.

Les Places écartées du Turc ne peuvent ni arrêter les progrès , ni empêcher la communication , comme Neuhaufel & quelques autres semblables : il ne faut point assiéger ces Places dans les formes , mais seulement les bloquer. En ravageant les environs au tems des récoltes & des pâturages , en leur ôtant toute correspondance avec les autres , on les fera tomber d'elles-mêmes.

Tome III.

Hh

I°. Il faut s'établir par-tout où l'on met le pied en assurant ses derrieres ; se rendre maître des rivières & des passages , pousser ses garnisons vers l'ennemi , avancer peu à peu ses postes en les tenant toujours sûrs & unis , & se faire de nouvelles frontieres : dès qu'on a pris un lieu (*b*) , le fortifier avec des bastions royaux de terre , s'il est possible , mais bien battue , & revêtue de gazon ; ils en coûteront moins , & feront bien plutôt achevés que s'ils étoient de maçonnerie ; y mettre une forte garnison , & lui assigner une certaine quantité de terre aux environs , y envoyer des colonies , ou bien obliger les anciens habitans à payer la dixme de leurs revenus.

II°. Conduire avec l'armée beaucoup plus d'armes qu'il n'en faut pour les troupes , afin d'en donner à ceux qui étant las de la tyrannie du Turc , sont disposés à se révolter contre lui , comme les Bosniens , les Grecs , &c.

III°. Après avoir passé la Save , & pris Belgrade , marcher par les hauts vers *Sophie* (*a*) ,

(a) *Sophie*, Ville capitale de Bulgarie , très marchande , mais sans fortifications ; elle est située sur le mont Argentaro , auprès du fleuve Boyana.

Philippopoli (a), Andrinople, qui est le chemin ordinaire des couriers, ou par le bas vers l'Albanie & la Macédoine, ou sur la gauche du Danube, par la Transilvanie & la Walaquie, passer le Danube à *Brahillov* (b) pour entrer dans la *Bulgarie* (c), fortifier les deux bords de ce fleuve comme firent les Romains, & s'emparer des passages & des défilés du mont *Emus* (d), appelé la chaîne du monde, ou Derbenit.

IV°. Et qu'on ne s'étonne pas si l'armée ne s'arrête point à prendre un grand nombre de Places; car les plus proches des frontières étant prises, il ne s'en trouve plus aucune qui soit importante, comme on voit dans toute la route de Vienne à Belgrade, à Mohatz, Esseck & Temiswar, qui sont les plus considérables. Ainsi tout consiste à gagner une bataille, & c'est à

(a) *Philippopoli*, Ville de Romanie sans fortifications, sur le fleuve *Mætiza*: elle a titre d'Archevêché.

(b) *Brahillov* ou *Brail*, petite Ville de Walaquie, située sur la rive gauche du Danube, à l'endroit où la rivière de Seret se jette dans ce fleuve.

(c) La *Bulgarie*, Province Turque, qui s'étend jusqu'à la Mer Noire qu'elle a au levant; elle a le Danube au nord, la Thrace ou Romanie au midi, & la Servie au couchant.

(d) *Emus*, en latin *Hæmus*; c'est une montagne de la Thrace, ou plutôt une chaîne de montagnes, qui régné depuis le Golfe Adriatique jusqu'à l'Archipel.

quoi il faut s'attacher uniquement , parce que l'infanterie du Turc étant une fois ruinée , il est aisé à tout homme d'expérience de juger quelle peine il aura à remettre une armée sur pied , à ranimer le courage des troupes , & combien de tems il faudra pour aguerrir des gens qui n'auront jamais été en campagne , sur-tout quand on ne leur donnera pas le loisir de reprendre haleine , & que n'y ayant plus de Places qui arrêtent , on fera continuellement sur eux sans leur donner un moment de relâche.

V°. Ce qu'on vient de dire ne regarde que ce qui se peut faire du côté de la Hongrie , laquelle seroit accablée d'un plus grand nombre de troupes , & entierement ruinée par les défordres que font les auxiliaires.

Mais pour défaire le Turc en peu de tems & à coup sûr (c) , il faudroit que les Puissances Alliées agissent par diversion ; qu'elles l'attaquassent en même tems de différens côtés par terre & par mer , afin de diviser ses forces selon la pratique de Charlemagne. Ce que chacun prendroit seroit à lui , on agiroit plus vigoureusement , & on éviteroit les disputes & les divisions , qui ne manquent jamais d'arriver par-tout où il y a des peuples & des intérêts différens.

I°. Le Polonais , le Moscovite & le Persan peuvent agir efficacement ; le Moldave , le Wallaque & le Transilvain sont aisés à attirer dans notre parti. Pour les Tartares , il faut , ou leur opposer les Transilvains , ou les porter encore à se révolter contre le Turc.

II°. Voici le projet qui fut fait sous le Pontificat de Leon X. Plusieurs Princes Chrétiens devoient tous se rendre à Constantinople , l'Empereur par la Bosnie , la Servie & la Thrace ; le Roi de France par la Grece , après avoir passé du port de *Brindes* (a) en Albanie. Le Roi d'Espagne devoit s'embarquer à Carthagene , passer le détroit de *Gallipoli* (b) , & prendre les *Dardanelles* (c) , & le Pape seroit parti d'*Ancone* (d).

(a) *Brindes* ; cette Ville est dans la Terre d'Otrante au Royaume de Naples ; elle a un très-bon port & très-bien fortifié.

(b) *Gallipoli* , Ville & Château que les Turcs ont sur le détroit de Gallipoli ou de l'Hellespont , qui passe de l'Archipel dans la Propontide ou Mer de Marmorà.

(c) Les *Dardanelles* , sont les deux Châteaux que les Turcs ont sur le Détroit de Gallipoli , l'un du côté d'Europe , qui est l'ancienne Sestos , l'autre du côté d'Asie , qui est l'ancienne Ville d'Abydos. C'est Mahomet IV qui les fit bâtir en 1658 : la Mer n'a pas plus d'une demi-lieue de large entre ces deux Châteaux.

(d) *Ancone* , Ville forte de l'État Ecclésiastique sur le Golfe Adriatique ; elle a un port , mais ruiné.

On trouve deux autres projets dans Lanoue & *Perefixe* (a).

IV°. Les Vénitiens en firent un nouveau sur la fin de l'an 1658. Comme on fait que les combats de mer sont la partie foible du Turc, il devoit y avoir dans la Méditerranée une flotte de Vaisseaux Corsaires fretés par mois, & fournis gratuitement par les Princes qui en ont dans leurs ports. Dès que la flotte des Turcs auroit fait voile vers Candie, celle-ci soutenue de l'armée navale des Vénitiens, devoit passer entre les Dardanelles, aller droit à Constantinople, fermer l'entrée du Canal, & empêcher qu'on ne portât ni secours, ni vivres à la Ville, la battre avec du canon, des bombes & des feux d'artifices, pour brûler les maisons qui ne sont que de bois. Les *Cosaques* (b) étoient convenus d'en faire autant du côté de la Mer noire, de se for-

(a) *Perefixe*, Archevêque de Paris, Précepteur de Louis XIV.

(b) Tous les *Cosaques* dépendoient autrefois de la Pologne; aujourd'hui il y en a une partie soumise à la Pologne, qu'on appelle *Cosaques* Polonais, ou de Zaporuwisch, & ceux-là habitent dans la haute Volhynie & dans l'Ukraine. Il y en a qui sont soumis aux Moscovites, & ils habitent dans le Palatinat de Kiovie, & les autres sont soumis aux Turcs, & leur payent tribut, & ces derniers habitent sur le Nieper, ou dans le pays des Tatars d'Oczakow: ils sont de la religion Grecque, bons soldats, & grands voleurs.

tifier sur certains rochers qui ne sont pas éloignés de la Ville, & de tâcher d'y exciter quelque soulèvement, par la famine, par les embrasemens, & par la terreur. Dans le même tems Ragotzi avec les Transilvains, Constantin & Étienne avec les Walaques & les Moldaves devoient ataqer par terre le Turc, qui étoit alors en Asie fort embarrassé, par la révolte d'Hassan-Bacha; mais la mort du Bacha & de Ragotzi étant arrivée sur ces entrefaites, tout le projet s'en alla en fumée.

V°. Comme les moyens les plus simples sont les plus aisés, les plus pratiquables & les moins confus, l'Empereur seul aidé de la Pologne par terre, & de l'Italie par mer, est assez fort pour entreprendre une guerre offensive contre le Turc, sans que l'Empire fasse autre chose qu'assurer les États de l'Empereur paderrière. Dans l'Italie on comprend le Pape, l'Espagne, les Vénitiens, les Génois & Malthe.



OBSERVATIONS.

ARTICLE QUATRIEME.

De la Guerre offensive.

(a) **L**Es principes que donne Montécuculi pour faire la guerre offensive contre le Turc , peuvent être appliqués à tous les pays, & contre toutes les Puissances. Il n'y a point de pays où il n'y ait des rivières considérables, ou, au moins, navigables ; sur ces rivières il y a des villes plus ou moins grandes, fortifiées ou non fortifiées, mais susceptibles de l'être. Si elles le sont, il faut les prendre, & s'en faire des points d'appui & des entrepôts de subsistances, de fourrages, d'artillerie, & de munitions de guerre, de pontons, & de tout ce qui peut être nécessaire à l'armée ; si elles ne le sont pas, & que leur position soit avantageuse relativement à l'objet de la guerre, il faut les retrancher, & les mettre en état de défense.

Les instructions de ce grand Capitaine renferment des principes généraux, desquels on ne doit jamais s'écarter, entre autres de ne point laisser derrière soi aucune Place ni aucun poste que l'ennemi puisse occuper avec avantage pour lui, & danger pour l'armée qui est en avant ; de se rendre maître des rivières ; de tenir un point central pour pouvoir porter des secours prompts aux parties qui pourroient être insultées, & attaquer en même tems l'ennemi dans plusieurs points pour le forcer à se diviser ; s'assurer des passages, y établir des postes, les retrancher & les soutenir ; enfin Montécuculi a l'art de rendre la guerre, pour-ainsi-dire, physique. Cette façon de faire la guerre est peut-être plus longue, mais elle remplit deux objets, celui d'avancer

d'avancer sûrement & en force, & d'être par conséquent moralement certain de ses opérations, & celui d'agir directement contre les intentions & les intérêts du Turc, qui veut une guerre vive & courte.

Comme le Turc n'est pas la seule Puissance dont les intérêts soient de faire des guerres vives & courtes, quoique peut-être par des vûes différentes, n'importe, les mêmes préceptes peuvent servir dans de semblables circonstances; & quand même ces raisons n'auroient pas lieu, il faut toujours suivre les préceptes de ce grand Capitaine, comme plus assurés, & comme ceux qui menent plus certainement à la victoire.

Si, au lieu de tenir cette conduite, on avance dans le pays sans s'embarraffer des Places ennemies qu'on laisse derrière soi, & sans se ménager des points d'appuis sur lesquels on puisse se retirer en cas d'échec, & qui assurent les communications avec ses Places frontières, on court risque de perdre toute son armée, & les conquêtes que l'on peut avoir faites.

Les pointes en avant sont toujours très-dangereuses; je le répète & le répéterai sans cesse, elles sont d'un Général brave, bouillant, & qui ne doute de rien; mais elles ne sont point d'un Général sage & prudent. Il faut savoir douter à la guerre, & ne pas croire que tout est soumis à la volonté, au courage & à la force; s'il y a quelque chose de physique à la guerre, c'est à la conduite sage du Général, secondée du courage des troupes, qu'elle est due, & non à une valeur chaude, à une bravoure de tempérament, placée dans le cœur d'un grenadier; mais qui ne l'est pas dans un Général. La valeur du chef ni celle de l'armée ne suffisent pas pour faire la guerre avec succès, il faut une conduite sage, réfléchie, & relative aux circonstances. Dans une lettre que le Roi de Prusse écrit à M. le

Maréchal de Saxe, datée de Charlottenbourg le 3 Novembre 1746, ce Prince avoue que dans les premières années qu'il prit le commandement de ses troupes, il étoit pour les pointes; mais

* *Ouvres
du Philosophe
de Sans-Jou-
ci, tom. 3.
lett. 11.*

qu'il en avoit été bientôt désabusé; il dit ensuite que ce sont ces pointes qui lui ont fait manquer sa campagne de 1744 *. Il est d'un grand génie de s'apercevoir de ses fautes & de s'en corriger; mais il est d'un grand Homme de les avouer.

(b) J'ai déjà dit qu'il ne falloit pas fortifier tous les postes que l'on prend, il est même quelquefois nécessaire de démolir ceux qui le sont; c'est la position du lieu & son importance qui doivent décider s'il faut en faire un poste & le garder, & s'il est inutile qu'il soit fortifié, il faut en faire sauter les fortifications. Si la situation n'en vaut rien, & qu'elle ne puisse pas servir à assurer la communication de l'armée avec ses Places frontières, il faut l'abandonner & le démolir; mais s'il est avantageux, ce seroit une grande faute que de ne le pas garder, & de ne le pas mettre en état de défense.

Pour envoyer des colonies dans les Places que l'on prend, il faut supposer, 1°. Que les naturels du pays les ont abandonnés, (ce qui peut arriver lorsque l'on prend une Place au Turc, à cause de la religion.) 2°. Que la Place doit rester à la paix au vainqueur. 3°. Qu'on a des sujets de reste dans l'État, pour pouvoir en envoyer un certain nombre habiter cette Place conquise: or il est rare que les habitans d'une Place conquise, si ce n'est chez le Turc, la quittent pour aller demander l'aumône par attachement pour leur ancien maître, & il est encore plus rare d'avoir assez de sujets dans un État pour envoyer une colonie habiter un nouveau domaine; en tout cas ce ne pourroit être que des vagabonds & des gens sans aveu, ce qui doit faire une très-mauvaise population; car ceux qui ont quelques biens chez eux ne s'expatrieront pas par l'appas de quelques arpens

de terre de plus que le Prince leur donnera aux environs de leur nouvelle habitation , ni par des immunités pour un tems limité , qui ne les dédommageroient pas des frais que le transport de leurs effets leur aura coûté. En supposant que les anciens habitans restent dans la Place conquise , comme cela est d'usage parmi les Puissances de l'Europe , le Prince doit les regarder comme ses propres sujets , & ne les faire payer que comme tels , après cependant en avoir tiré les premières contributions imposées comme ville conquise. Si la Place ne doit point lui rester à la paix , il faut que les contributions soient imposées au prorata de leurs richesses , & le dixième alors ne seroit pas assez considérable ni suffisant.

(c) Les moyens pour chasser le Turc de Constantinople , & pour partager entre tous les Princes Chrétiens une dépouille aussi riche , ne manquent point ; mais comme cette Puissance éteinte n'assureroit pas davantage la paix à l'Europe , que même ces dépouilles pourroient être une raison de plus pour entretenir la guerre entre les Princes qui les auroient partagées , il n'y a que le seul motif de la religion qui puisse justifier un tel dessein. Ces moyens seroient cependant efficaces , si les Puissances liguées contre le Turc s'entendoient , & vouloient agir toutes de concert ; mais comme rarement les Princes , quoiqu'Alliés , ont tous les mêmes intérêts & les mêmes vûes , on parviendra difficilement au but que se propose Montécuculi. Le projet qu'il cite qui fut fait sous le Pontificat de Leon X (a) , étoit , sans doute , très-beau ; mais il ne fut point exécuté , parce que

(a) Jean de Médicis , arrière petit-fils de Côme de Médicis , simple Négociant , & pere de la patrie , fut créé Cardinal à quatorze ans , & Pape à trente-six , l'an 1519.

de toutes les Puissances liguées , l'Empereur étoit le plus intéressé, & même le seul, à détruire l'Empire Turc , relativement à la proximité de ses États , & aux guerres continuelles que cette proximité a, de tout tems, occasionné entre ces deux Puissances. Le Pape l'étoit relativement à la religion ; mais la France & l'Espagne n'y étoient point intéressées politiquement, parce qu'en anéantissant la Puissance Ottomane, elles rendoient plus redoutable celle de l'Empereur, dont les États sont voisins de la France, & des possessions de l'Espagne en Italie. Le bien de l'État est le bien le plus sacré ; & pour détruire une Puissance qui a des dogmes opposés aux nôtres, il ne faut pas rendre plus puissant le seul voisin que l'on ait à craindre.

Ce projet étoit très-beau, ainsi que plusieurs autres que donne Montécuculi, dans lesquels il fait entrer les Polonais, les Russes, les Persans, les Moldaves, les Walagues, les Cosaques, les Vénitiens, les Génois, & Malthe ; mais on peut mettre ces projets au nombre des rêves heureux de l'Abbé de Saint-Pierre, parce qu'ils ne s'exécuteront jamais, & que l'intérêt respectif des Puissances s'y opposera toujours formellement. Un projet de cette nature ne peut être bon que lorsque l'intérêt respectif des Puissances liguées y est ménagé & certain ; or comme je mets en fait que c'est la chose impossible, ces combinaisons si bien calculées sur le papier, s'en iront d'elles-mêmes en fumée, & ne sont que de pures chimères.



ARTICLE CINQUIEME.

De la Guerre défensive (a).

DANS l'assurance où nous sommes que le Turc viendra à nous, & dans l'incertitude de l'endroit qu'il ataquera, supposé qu'on ne puisse avoir assez tôt une armée qui puisse risquer une bataille en rase campagne, un camp volant de Chrétiens ne sauroit se mieux poster pour lui tenir tête qu'entre Altembourg de Hongrie & Javarin, avec des ponts pour passer à travers l'Isle de Schutt, & d'autres ponts sur chacun des bras du Danube pour en joindre les deux rives; parce que de-là, comme d'un centre également éloigné des extrémités, on peut veiller à tout, & couvrir les Provinces.

I°. Ou l'ennemi ataquera Javarin, & en ce cas, l'armée fera auprès pour l'encourager à se bien défendre, & pour s'y jeter en cas de besoin.

II°. Ou il cherchera à battre notre armée: mais ce sera inutilement, parce qu'elle sera campée avantageusement entre le Raab, le Danube & la *Rabnsch* (a), où l'on ne sauroit lui couper

(a) Le *Rabnsch* est un des bras du Raab qui forme l'Isle de Rabau.

les munitions de guerre & de bouche. Elle n'auroit pas cet avantage dans un camp fortifié à la hâte , où l'on manque tantôt de tems , tantôt d'infanterie , & tantôt de matériaux pour le mettre en état , outre qu'un petit fossé & un foible rempart ne peut soutenir l'effort d'une grosse attaque qui force les lignes , investit , assiège , & affame un camp.

III°. Ou il voudra pénétrer dans le pays ; mais il ne le pourra de front , parce que le camp volant défendra le Raab & le Rabnisch , & en fera défendu : il n'aura pas moins de peine à entrer par le flanc , à cause du détour qu'il lui faudra prendre le long du Raab & du Rabau , & que marchant par l'arc & par la circonférence il arrivera toujours tard aux lieux où le camp volant arrivera de bonne heure , en marchant droit par la corde ou le diamètre , c'est-à-dire par le Rabau , & derriere la riviere ; & ainsi on sera en état de s'opposer par-tout à ses desseins , & l'on sera à couvert jusques dans la Stirie.

IV°. Si l'ennemi passe le Danube pour attaquer quelque Place sur la gauche , ou pour ravager le pays , le camp volant le prévendra en traversant l'Isle de Schutt par le plus court che-

min, en jettant du renfort dans les lieux exposés, & en s'opposant sur le *Vaag* (a) à ses desseins.

Vº. Au-delà du *Vaag*, & du côté de la Transilvanie, on peut faire la guerre à la faveur des rivières de *Neytra* (b), d'*Ypola* (c), de *Tarofsch* (d), de *Bodrog* (e), & de la Teyffe, & des Places de Zathmar, d'Eczier, de Tokai, de Cassovie, de Patack, de Filleck; du côté des montagnes, à la faveur des Châteaux *Arvva* (f), de *Muran* (g), de Lowentz, & de Nitrie.

Le véritable dessein du Turc étant déclaré, on a le loisir de se saisir des postes avantageux, & de renforcer les défenses.

Iº. L'endroit qui est entre Javarin & le Lac

(a) *Vaag*, grosse rivière qui prend sa source dans le mont Krapak, frontière de Pologne, & vient tomber dans le Danube près de Comorre.

(b) *Neytra*, rivière de la haute Hongrie.

(c) *Ypola*, fleuve de la haute Hongrie, qui se jette dans le Gran au près de Baracan.

(d) *Tarofsch* ou *Tarizsa*, rivière de la haute Hongrie, qui se joint à la rivière d'Hernat, auprès de Cassovie.

(e) *Bodrog*, fleuve de la haute Hongrie; il prend sa source au mont Krapak, frontière de Pologne, & tombe dans la Teyffe à Tokai.

(f) *Arvva*, Château avec titre de Comté; il est dans la haute Hongrie sur la frontière de Pologne.

(g) *Muran*, Château fort bâti sur une éminence: il est dans la haute Hongrie.

appellé *Siedlerzée* (a), est défendu par le Raab, la Rabnisch & Altembourg, dont un côté est situé sur le Danube, & l'autre est arrosé de la *Leute* (b), qui en fait une Isle, & qui coulant fort lentement, forme dans la plaine un marais, lequel s'étendant jusqu'à la Rabnisch, & avec elle jusqu'au lac, ne laisse aucun passage ouvert que sous la vûe & le long du château, à la réserve d'un qui traverse les étangs, & qui n'est connu que des gens du pays, de sorte qu'en rompant le fond de ce chemin marécageux, ou en fermant l'embouchure de la Leute à l'endroit où elle se jette dans le Danube, elle s'enfleroit de telle maniere, qu'avec peu de gens & de petites tranchées, on rendroit toute cette contrée impraticable & facile à défendre.

II°. Le Rabau est déjà fort par un grand nombre d'étangs, & par les Places de *Capovvar* (c) & de *Sarwar*; le reste de la riviere de Raab jusques dans la Stirie, est défendu par les Châteaux de *Kerment* (d) & de Saint-Gothard.

III°. L'Isle

(a) *Siedlerzée*, Lac dans la basse Hongrie, près de l'Isle de Schutt.

(b) La *Leute* ou *Leyte*; cette riviere prend sa source en Stirie, & vient tomber dans le Danube auprès d'Altembourg.

(c) *Capovvar*, Forteresse sur la riviere de Capos.

(d) *Kerment* est une petite Ville sur le Raab.

III°. L'Isle de Schutt, qui est formée par le Danube, outre l'avantage de la situation, est encore fortifiée par Comorre.

IV°. Le côté gauche du Danube est couvert par le Vaag, le long duquel sont les Forts de Gutta, Scheilz, *Schinta* (a), Leopoldstat & Trenschin.

(a) *Schinta*, Château sur le Vaag, mais important, parce qu'il y avoit un pont pour passer cette rivière.

OBSERVATION.

ARTICLE CINQUIÈME.

De la Guerre défensive.

(a) **E**N suivant Montécuculi sur le terrain, on y reconnoît un Général plein d'idées, fertile en ressources, profond, connoissant exactement le pays, & sachant profiter de toutes les positions avantageuses que la situation du terrain présente. Par la position du camp volant qu'il place entre Altembourg & Javarin, il couvre Vienne, la Stirie, & une partie de la basse Hongrie (a). Par le pont qu'il fait construire sur les deux bras du Danube, qui forment l'isle de Schutt (b), & que

(a) Dans le tems que Montécuculi écrivoit, le Turc étoit maître d'une partie de la basse Hongrie, de Temiswar, de Gran, de Bude, & de Neuhaufel en haute Hongrie; ainsi il n'est pas surprenant qu'il ne cherche dans la position qu'il donne à l'armée Impériale qu'à couvrir Vienne & Preibourg.

(b) Cette Isle n'existe plus aujourd'hui, le bras du Danube du côté droit étant presque desséché, & comblé par des sables.

Tome III.

K k

probablement il fait retrancher , il peut facilement se porter sur la rive gauche de ce fleuve , en cas que le Turc voulut passer dans la haute Hongrie , se couvrir du Vaag , mettre sa droite au Danube , & sa gauche vers Leopoldstad (a) qu'il doit occuper : par cette seconde position il couvre Presbourg , l'Autriche & la Moravie.

Il faut suivre ce Général dans l'attaque comme dans la défense , & l'on reconnoîtra la vérité & la justesse de ses dispositions. Que de leçons sublimes ne donne-t-il point dans ces deux Articles ! Dans son premier Livre il donne sur ces deux objets des principes excellens ; ici il les applique au terrain , & pousse son attaque pied à pied , & commence par prendre Gran & Bude (b) , pour rendre libre la navigation du Danube. Les différens corps qu'il fait camper , les uns en Croatie , les autres dans la haute Hongrie , sans cependant affoiblir l'armée Impériale qu'il suppose sur le Danube , ne sont que pour assurer ses flancs. Il laisse à la vérité les Places ennemies qui sont écartées ; mais il les fait bloquer , pour que leurs garnisons ne puissent pas inquiéter ses convois ni le cours du Danube. Il ne lui échappe aucune précaution , soit qu'il agisse offensivement ou défensivement. S'il est sur la défensive , il prend des positions avantageuses , il se ménage les moyens de pourvoir à la défense des deux rives du Danube , & de la haute & basse Hongrie , il couvre les pays héréditaires de la Couronne Impériale , & le

(a) Cette Place ne fut construite qu'en 1667 , par l'Empereur Léopold.

(b) Les Impériaux reprirent Gran sur le Turc en 1683 ; depuis ce tems cette ville est restée à la Couronne Impériale. Le Duc de Lorraine prit Bude en 1686 , & elle est aussi restée à l'Empereur. De ces deux Places il n'y a que Bude qui ait quelques fortifications & un château sur la rive gauche du Danube , que l'on nomme Pesth. Gran n'a qu'une enceinte de murailles.

Turc le trouve par-tout en état de lui disputer le terrain. S'il est sur l'offensive, il se saisit des postes à mesure qu'il avance, il les fortifie, se rend maître des rivières; enfin après avoir forcé le Turc à reculer ou à recevoir la bataille sur un terrain avantageux à l'armée Impériale, il fait le siège de Belgrade. Il ne se contente pas de prendre cette Place, il conduit son armée jusqu'à Philippoli & Andrinople, en faisant avancer à mesure les milices des frontières qui étoient dans la Croatie & dans la haute Hongrie. Ses manœuvres sont simples, mais elles sont méthodiques, & conduites avec audace & sagesse.

On peut appliquer ses leçons à tous les pays, & elles peuvent se mettre en pratique par toutes les Puissances, & contre tels ennemis qu'elles pourront avoir; mais pour agir sûrement, il faut que la connoissance exacte du pays précède tout projet & tout mouvement; il faut savoir profiter du terrain & de sa situation, de la commodité des rivières relativement aux subsistances, & à toutes les choses nécessaires à une armée qui agit offensivement ou défensivement. Il faut encore connoître le caractère de la Nation que l'on a à combattre, & sa façon de faire la guerre; car quoique les principes soient les mêmes, il y a des Nations qui les mettent mieux en pratique que d'autres, & qui les appliquent avec plus de méthode & de justesse.

Pour rapprocher ces objets, & les rendre plus relatifs à la France, je vais mettre sous les yeux du Lecteur la disposition que fit M. le Maréchal de Berwick, chargé par Louis XIV de défendre à l'ennemi l'entrée du Dauphiné & de la Provence. La disposition de ce grand Général sera plus frappante & instructive davantage, parce qu'elle se fit dans notre propre pays, qu'il y a peu de Français qui ne connoisse, ou qui ne soit à même de connoître ces Provinces, ainsi que la partie des Alpes

où étoit alors le théâtre de la guerre relativement à l'Italie. D'ailleurs la disposition de ce Général est intéressante pour tout militaire Français, & sur-tout pour ceux qui aspirent à se rendre dignes du commandement des armées, parce qu'ils peuvent se trouver dans la même position que M. le Maréchal de Berwick.

Le plan de défense de ce Général dans la campagne de 1709 est digne de servir de modele; on y reconnoît un Général plein de détails, de vûe & d'idée, une connoissance profonde de la guerre, & une très-exacte du pays, qui prévoyoit tout, & qui fait remédier à tout.

M. le Maréchal de Berwick chargé par le Roi de la défense du Dauphiné & de la Provence, manquant de toutes les choses nécessaires à une armée, & même d'argent, prit d'autorité tout celui qui se trouva dans les recettes en Provence & en Dauphiné (a), arrêta une voiture de cent mille écus qui alloit de Marseille à Paris, & M. de Trudaine pour lors Intendant de Lyon, pere de M. de Trudaine, aujourd'hui Conseiller d'État, trouva à emprunter sur son crédit 100000 écus, qu'il remit à M. de Berwick. Avec cet argent, ce Général se trouva en état de faire les achats nécessaires pour la subsistance de son armée.

Avant que de décider la position qu'il prendroit pour remplir la défensive à laquelle il étoit forcé, il reconnut

(a) Il faut qu'un Général soit bien inact sur le chapitre de l'intérêt, pour ofer prendre ainsi d'autorité l'argent des recettes sans les ordres de la Cour; mais M. le Maréchal de Berwick ne pouvoit pas être soupçonné, & il avoit trop de vertus pour qu'un vil intérêt pût l'emporter sur elles. Il pouvoit donc hardiment prendre l'argent de ces recettes, sans craindre aucun propos contre sa gloire; aussi n'en fut-il point tenu, & la Cour approuva tout ce qu'il avoit fait.

par lui-même le pays, il visita le haut Dauphiné, la Provence, la Savoie, la Tarentaise, de-là il retourna par la Maurienne à Briançon. La connoissance qu'il prit du pays sans déterminer positivement sa défensive, lui facilita une première disposition, se réservant de la changer lorsqu'il en auroit pris une plus exacte. Cette première disposition formoit une ligne qui s'étendoit depuis Antibes jusqu'au lac de Geneve : cette ligne avoit plus de soixante lieues au travers des Alpes.

Cependant après de mûres réflexions, & après avoir pris une connoissance plus exacte du pays, M. le Maréchal de Berwick reconnut que cette défensive étoit très-difficile en gardant sa première disposition, parce que l'ennemi en force dans la plaine de Piedmont, pouvoit se porter avec toutes ses forces sur la partie qu'il jugeroit à propos, & qu'incertain de ses projets, M. de Berwick auroit été forcé de séparer ses troupes pour pouvoir s'opposer aux entreprises de l'ennemi. Après avoir mûrement examiné ce qu'il étoit le plus important de faire pour opposer par-tout des troupes à l'ennemi, il abandonna son premier projet de défense, & imagina une nouvelle disposition, par laquelle il pût être à portée de tout, & en état d'arriver à tems avec toute l'armée sur les points que l'ennemi voudroit insulter & attaquer. Il se fit l'idée d'une ligne dont le centre avançoit, & les droites & les gauches étoient en arriere; cette ligne courbe dans le centre formoit un angle obtus, dont Briançon fut le point fixe de l'angle saillant. C'est à ce centre qu'il mit le gros de ses troupes, & d'où il devoit les faire filer sur sa droite ou sur sa gauche, suivant les circonstances, de sorte qu'il faisoit toujours la corde, tandis que les ennemis étoient nécessairement forcés de faire l'arc.

Sa ligne droite passoit par la vallée de Barcelonnette, &

tomboit de-là par le col de la Caillolle dans la vallée d'Entraune , où le Var prend sa source , & continuoit en suivant cette rivière jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée , entre Saint-Laurent & Antibes.

Pour assurer sa communication dans cette partie , il fit faire à Tournoux ou à Tournos , dans la vallée de Barcelonnette , un camp retranché , qui devoit lui servir non-seulement de magasin , mais encore de réserve de troupes , en cas que l'ennemi se portât vers Cony ou le col de Tende.

L'entrée de la vallée de Barcelonnette étant très-aisée , & de-là l'ennemi pouvant , sans passer le col , aller droit à Seyne & sur la Durance , & entrer dans l'intérieur du Royaume , il voulut assurer cette partie & la barrer , en retranchant le camp de Tournoux , par où il falloit nécessairement passer pour aller plus avant.

Sa ligne gauche passoit par le col du Galibier , tomboit à Valoire , de-là à Saint-Jean-de-Maurienne , & puis à couvert de l'Arc jusqu'à son embouchure dans l'Isère , qu'il suivoit jusqu'à Montmélian & Barraux , où il avoit médité un camp retranché.

Il ne comptoit point garder la Tarentaise ni le reste de la Savoie , parce que sa ligne auroit été trop droite , & que les ennemis auroient pû très-aisément par des contre-marches , percer cette ligne dans quelques parties ; mais en reculant sa ligne , il avoit toujours le tems nécessaire pour les dévancer.

Pour assurer les secours , & qu'ils pussent se porter promptement , sa principale attention étoit sur Valoire , poste excellent qui couvre le Galibier , qui empêchoit les ennemis de descendre par la Maurienne plus bas que Saint-Michel , & par conséquent qui les rejettoit nécessairement dans la Tarentaise ,

s'il avoient voulu aller en Savoie , & lui donnoit certainement le tems d'arriver avant eux & de s'y porter.

Il étoit bien certain que tant qu'il ne laisseroit aux ennemis de communication avec le Piedmont que par le petit Saint-Bernard, ils ne pourroient hiverner en Savoie, attendu que leurs subsistances venoient de trop loin ; & de plus, M. de Berwick pouvoit facilement , quand les neiges auroient bouché les passages , tomber sur eux avec tel nombre de troupes qu'il lui plairoit.

Comme de la conservation du point du milieu de sa ligne dépendoit tout son système de défense, il se fit un point capital de l'assurer ; ainsi Briançon étant ouvert de toutes parts (a), commandé de tous les côtés, & sur lequel il savoit que le Duc de Savoie avoit toujours des vûes , il fit travailler à un camp retranché sur les hauteurs des têtes , au-dessus de la ville ; il occupa aussi le Rendouillet , autre hauteur qui commandoit aux têtes.

Toutes ces dispositions faites , M. le Maréchal de Berwick se campa dans la vallée du Monestier , à deux lieues de Briançon , avec le gros de son infanterie ; il mit cinq bataillons dans la vallée de Queyras , douze dans le camp retranché de Tournoux , & neuf en Provence ; il plaça quatre bataillons à Valoire , quatre à Vilargondran , auprès de Saint-Jean-de-Maurienne ; il en détacha aussi sept en Tarentaise , avec toute sa cavalerie aux ordres de M. de Thouy , Lieutenant général.

(a) En 1709 Briançon n'étoit point fortifié, ce fut M. le Maréchal de Berwick qui fit voir l'importance d'en faire une Place. Louis XIV donna ses ordres en conséquence , & M. le Maréchal de Berwick fut chargé par le Roi de la direction des ouvrages.

Dans les instructions qu'il donna à cet Officier , il lui ordonnoit de faire bonne contenance ; mais de se replier sur Conflans , & de-là à Montmélian , si les ennemis marchaient à lui avec des forces supérieures , & de mettre l'Arly entre lui & les ennemis.

Enfin la disposition de M. le Maréchal de Berwick avoit pour but de défendre cinq points par lesquels l'ennemi pouvoit pénétrer dans l'intérieur du Dauphiné & de la Provence. Le premier, en cas qu'il fut venu par le col de Tende dans le Comté de Nice ; le second, par la vallée de Sture en Barcelonnette ; le troisième, par Oulx ou Saint-Sicaire ; le quatrième, en cas qu'il fut descendu en haute Maurienne , & le cinquième, s'il étoit descendu à Conflans.

Cette défensive étoit si bien conçue & si certaine , que la campagne suivante, de quatre-vingt-quatre bataillons que M. de Berwick avoit, il en renvoya 24 au Roi , sans qu'il les lui demanda. Mais ce qui prouve encore plus la justesse de ses dispositions, c'est que pendant quatre campagnes consécutives, il ne les a point changés, & que les ennemis n'ont jamais pu trouver jour, non-seulement à pénétrer dans l'intérieur du Royaume , mais encore à forcer aucun de ses postes , à l'exception de celui de M. de Thouy , mais par la faute de ce Général. L'instruction que donna M. le Maréchal de Berwick à M. de Thouy , portoit de se replier derrière l'Arly à mesure que l'ennemi supérieur s'avanceroit ; & s'il en étoit chassé, de se retirer sur Fréterive , en jettant trois bataillons dans les montagnes de Tamiers , & cinq escadrons de dragons du côté de Faverges & d'Annecy , afin de mieux observer les mouvemens des ennemis , & de les inquiéter sur leurs derrières s'ils continuoient à suivre l'Isère. M. de Thouy , en conséquence
de

de ses ordres, retira ses troupes de la Tarentaise, puis évacua Moutiers; mais quand il arriva auprès de Conflans, au lieu de mettre l'Arly devant lui, il se plaça dans la plaine entre la Roche-Sevin & Conflans, l'Arly derrière lui. Les ennemis l'y attaquèrent, & il fut culbuté, tant à cause du nombre supérieur de l'ennemi que par la mauvaise disposition de M. de Thouy, ayant mis son infanterie dans la plaine & sa cavalerie dans un marais. Il se retira de Frétérive après avoir perdu deux cens cavaliers & quatre cens fantassins; mais M. le Maréchal arriva très à propos avec le reste de l'armée pour le tirer d'affaire, & pour forcer les ennemis à se retirer *.

* Tiré des
Mémoires, ma-
nuscr., de M.
le Maréchal
de Berwick,
de la bibliothèque
de M. le Duc
de Fitz-James.

CHAPITRE IV.

De l'Action.

ARTICLE PREMIER.

De la Résolution, du Secret & de la Diligence.

LE commandement du Turc est accompagné de résolution (a), de secret & de diligence, parce qu'il est despotique, & qu'il réside dans le chef de l'armée avec un pouvoir absolu, sans bornes & sans dépendance. Il retranche par-là les consultations, les conférences, les objections, les disputes, les dissensions & les jalousies, & par conséquent la publication du secret,

Tome III.

L1

les irrésolutions, les oppositions des sentimens, & tout ce qui retarde l'exécution des entreprises.

Notre maniere ne peut être ni vigoureuse, ni secrette, ni prompte, parce que :

I°. Une armée composée d'Allemands (b), de Hongrois, de Français, d'Italiens & de Suédois, de troupes propres & auxiliaires, dont chaque partie est encore divisée en plusieurs membres avec des privilèges, des desseins & des ordres différens, ne peut être que fort lente, soit pour délibérer, soit pour exécuter. Son mouvement dépend de l'union de plusieurs volontés, qui ne s'accordent pas aisément, à cause de la contrariété de naturel, d'exercice & d'intentions, qui se trouve en tant de sortes de gens ; & il est comme impossible que le secret soit gardé quand le nombre de ceux qui entrent dans le Conseil est si grand.

II°. Le remede à ce mal seroit de confier à un seul l'autorité absolue (c), & de lui donner un Conseil composé de peu de personnes, mais habiles, secrettes & fidelles ; c'est ainsi que les Romains dans la nécessité pressante avoient recours à l'autorité d'un Dictateur, & que la République de Venise, si jalouse de sa liberté, ou réserve

l'autorité à un petit nombre de Citoyens , qui peuvent décider seuls sur les besoins pressans , ou la donne toute entiere au Général.

O B S E R V A T I O N S.

C H A P I T R E I V.

De l'Action.

A R T I C L E P R E M I E R.

De la Résolution , du Secret & de la Diligence.

(a) J'AI déjà dit dans mes Observations *, qu'il ne devoit y * Tom. 2. ch. 4. art. 1.
avoir qu'un chef pour commander une armée. Le Général représente le Prince ; or l'autorité du Prince doit être une , parce qu'en la divisant on l'énerve ; elle n'a plus d'action positive , si on suppose une autorité également puissante & capable de la croiser. Tout doit donc obéir sans aucun retard aux ordres du chef , & son pouvoir , tant qu'il est à la tête de l'armée , doit être égal à celui du Prince ; il en est l'organe , il est dépositaire de son autorité & de ses volontés , & les ordres qu'il donne doivent être exécutés avec autant d'exactitude , autant de secret & de diligence , que si c'étoit le Prince qui commandât son armée en personne.

Le gouvernement militaire , tout absolu qu'il doit être , ne peut jamais ressembler au despotique , parce que l'un doit élever l'ame , & l'autre l'abaisse nécessairement , en ce qu'il ne fait que des esclaves & des malheureux ; ainsi il faut bien

prendre garde de rapprocher ces deux gouvernemens l'un de l'autre , ils s'éloignent d'eux-mêmes par la différence des motifs qui les font agir. La subordination qui doit régner dans le militaire , rend le Général absolu dans le tems qu'il commande & en ce qu'il commande , quand même il transgresseroit évidemment les loix militaires, parce que de cette subordination il en résulte la sûreté & l'harmonie de tout le corps, & que conséquemment elle tend au bien général; ainsi le Général de l'Empereur, celui du Roi de France, & de toute autre Puissance, fera, quand il le voudra, aussi absolu dans son armée que le Général Turc peut l'être dans la sienne, avec cette différence que les ordres que donne le Général Turc peuvent, peut-être, se ressentir du gouvernement despotique, aux loix duquel il est soumis, & qu'esclave lui-même du Despote, il peut vouloir, au moins pour le tems qu'il commande l'armée, se dédommager de la servitude où il est lorsqu'il redevient simple particulier; sentiment que ne peut avoir le Général de l'Empereur, ni celui du Roi de France, & de toute autre Puissance de l'Europe: ainsi les ordres sont donnés avec netteté & précision, mais on n'y emploie point cette dureté qui sent l'esclavage, & qui révolte l'homme libre. L'autorité étant une, elle ne doit point être partagée; ainsi il ne faut point que le Général ait de collègue qui partage avec lui l'autorité.

(b) Une armée composée de plusieurs Nations Alliées, quelque nombreuse qu'elle soit, ne peut pas avoir la même force, ni agir avec la même précision ni la même célérité, qu'une autre armée formée de toute une même Nation, parce que dans la première, il y a nécessairement plusieurs chefs; & quoique ces chefs doivent être soumis à un seul, cependant cette

soumission n'est pas aussi entiere que celle des Officiers généraux & particuliers d'une même Nation pour leur Général. Il résulte de cette autorité mixte que les chefs des Alliés peuvent avoir , & que par tolérance on veut bien leur laisser , que les opérations sont lentes , parce que les discussions sont longues ; que la discipline n'est pas aussi exactement observée , parce que dans chaque partie il n'y a pas cette uniformité absolument indispensable dans le service ; que l'obéissance pour le Général en chef n'est pas entiere , parce que l'officier particulier & le soldat sont naturellement plus portés à obéir à leur chef national , qu'à un étranger qu'ils ne connoissent point ; enfin que le même esprit n'anime point toutes les parties de cette armée , parce que quoiqu'Alliés , leurs intérêts diffèrent souvent les uns des autres , & que plus souvent encore l'intérêt particulier de chaque chef s'oppose , quoiqu'indirectement , aux desseins du Général ; ainsi ces chefs particuliers n'étant presque jamais d'accord avec le Général qui les commande , & n'ayant pas souvent assez d'intelligence ni de lumieres , & ne concourant pas , ou que très-foiblement , au bien de la cause commune , il s'ensuit que ces armées ne peuvent jamais être aussi bonnes ni aussi agissantes qu'une autre qui ne sera composée que d'une seule Nation. C'est un avantage manifeste que la France a sur ses voisins , & je suis encore à comprendre comment les Français ont pu perdre des batailles contre des armées combinées , non que je les croye plus braves que leurs voisins ; mais à valeur égale , ce que certainement aucune Nation ne leur refusera , il est étonnant , & même incompréhensible , comment ils n'ont pas gagnés toutes les batailles qu'ils ont données. On dira , peut-être , les armées Françaises sont composées de Français , d'Allemands

& de Suisses, cela est vrai ; mais ces deux dernières Nations sont à la solde de la France, elles sont pliées & habituées à la même discipline, leurs chefs particuliers sont absolument soumis au Général ; enfin elles ont le même esprit, & on doit les regarder comme Français ; mais quand même elles pourroient être regardées comme étrangères dans l'armée Française, dès que leurs Officiers généraux & particuliers sont entièrement soumis au Général en chef, que la discipline est la même que la Française, elles ne peuvent pas être séparées de la Nation avec laquelle elles font la guerre ; d'ailleurs leur nombre ne peut pas faire un grand objet sur la totalité des troupes nationales.

Si les circonstances obligent de demander des secours de troupes à ses Alliés, il faut s'en servir pour opérer des diversions, pour garder & couvrir un pays que ces mêmes troupes sont intéressées à défendre, & empêcher les courses de l'ennemi dans cette partie ; mais dans cette position, il faut être bien assuré de la fidélité de la Puissance Alliée, & de l'intelligence & de la bonne-foi du Général qui commande ce corps de troupes ; car si l'on soupçonne de la froideur de la part du Prince Allié, laquelle sera certainement suivie par son Général & par ses troupes, ou peu de talens dans ce Général, il vaut mieux garder ces troupes à l'armée, & les placer de façon que le jour d'une bataille elles ne puissent point commettre de trahison, ni nuire au succès du combat. Je pense même qu'il vaut mieux distribuer ces troupes dans l'armée ; mais il ne faut pas les détacher avec leur Général, ni leur donner quelques troupes nationales, qui seroient certainement les premières sacrifiées si l'ennemi venoit les attaquer. Nous avons des exemples, entre autre dans la guerre de 1741, qu'un corps d'Al-

liés séparé de l'armée a dérangé absolument tous les projets du Général en chef , ou par la négligence du Général qui commandoit ce corps , ou par sa mauvaise foi ; ainsi avant que de le détacher & que de le charger d'une commission aussi délicate , il est très-important d'être assuré de son intelligence & de sa fidélité ; mais lorsqu'on pourra s'en passer , les affaires n'en iront que mieux.

(c) J'ai dit dans mes Observations *, que quelques lumières & quelque expérience qu'ait un Général , il agissoit toujours prudemment en se choisissant un conseil , j'ajoute qu'il ne doit y admettre que ceux d'entre les Officiers généraux qu'il croit les plus capables de lui donner de bons avis. C'est une marque de l'estime & de la confiance qu'il a en eux , c'en est une de la méfiance qu'il a de ses propres lumières. Tout homme qui se méfie de ses talens doit certainement en avoir , il n'y a qu'un sot qui croit ne se jamais tromper ; mais quoique le Général fasse sagement de se choisir un conseil , ce n'est cependant pas un devoir auquel il soit assujetti ; cependant si le Prince , qui lui confie le commandement de ses armées , juge à propos de lui nommer un conseil , il ne doit rien projeter ni rien exécuter sans le lui communiquer , se réservant cependant la voix délibérative , si les raisons qu'on lui donne pour le détourner d'une entreprise ne sont pas conséquentes. Comme il n'est pas obligé de connoître particulièrement les personnes que le Prince lui donne pour son conseil , il doit étudier leur caractère & leurs talens. Un homme que l'on juge capable de commander une armée , doit être instruit de l'art de connoître les hommes , c'est le premier qu'il faut avoir pour commander ; dès qu'il aura fait une étude particulière du caractère & du génie de ces personnes , & qu'il les con-

* Tom. 2.
ch. 4. art. 2.

noîtra parfaitement, s'il les trouve éclairées, prudentes avec audace, actives, il ne peut pas mieux faire que de les écouter, & de souscrire & déferer à leurs avis; mais s'il les trouve indécises, timides, sans opinions & sans aucunes vûes, il doit juger que le Prince a été trompé sur l'idée qu'il avoit d'eux; & sans cependant cesser de les appeller au conseil, il doit agir par lui-même. S'il étoit astreint à ne rien faire que par leurs avis, ce seroit se mettre en tutele (a), ce ne seroit point lui qui commanderoit l'armée, mais son conseil; & tout Général qui se laisseroit ainsi conduire, n'est point capable de commander une armée, ni même d'entrer dans aucun conseil. Ce conseil doit être composé de peu de personnes; moins il y en aura, plus le choix sera bon, moins le secret sera divulgué, & plus les opérations seront promptes.

(a) C'étoit la position de M. le Duc d'Orléans pendant le siège de Turin. Louis XIV lui avoit donné M. le Maréchal de Marfin pour conseil, & M. le Duc d'Orléans devoit suivre ses avis. Le Prince Eugene marcha pour faire lever le siège, M. le Duc d'Orléans opina pour sortir des lignes, & pour aller à la rencontre de l'ennemi. M. de Marfin opina pour les attendre derrière les retranchemens; l'armée Française resta malgré M. le Duc d'Orléans derrière ses lignes, & fut battue à platte couture.

ARTICLE SECOND.

Des Marches.

LE Turc marche en plusieurs corps à sa commodité (a), & même de nuit, lorsqu'il est loin de l'ennemi; mais il marche uni & serré quand il en est proche: son avant-garde est très-grosse, &

& s'il a des Tartares , il les fait encore marcher devant l'avant-garde.

I°. Ainsi l'an 1661 , Ali-Bacha à l'arrivée de l'armée Chrétienne , se retira depuis la Teyfle jusqu'en Transilvanie , à dix lieues au-delà de *Clausembourg* (a) , mais toujours uni & ferré , & sans faire jamais aucun détachement que de Tartares.

II°. L'an 1663 , le Grand-Vifir s'étant approché de Gran , envoya à l'avant-garde l'armée d'Ali-Bacha pour marquer le camp , & prendre des postes en marchant vers Neuhausel , & il laissa à l'arrière-garde les Tartares , les Moldaves & les Walaques avec le Bacha d'*Alep* (b).

L'armée Chrétienne doit se tenir ensemble dans les marches , reconnoître les devans & les environs , couvrir les côtés de la bataille par l'avantage du lieu , ou par l'art ; c'est-à-dire , avec des chaînes , des charriots , des palissades , & choses semblables : qu'elle marche dans le même ordre , où elle a dessein de combattre : qu'elle

(a) *Clausembourg*, ou *Colofyvar*, Ville de la Transilvanie, située sur le petit Samos, sur les frontières de Hongrie; elle est démantelée.

(b) *Alep*, Ville tellement située, qu'une de ses parties est en Syrie, & l'autre en Cilicie. C'est une ville d'un très-grand commerce, & une des plus riches de l'Empire Ottoman.

mesure si bien le tems qu'il lui faut pour partir d'un camp & arriver à l'autre, qu'elle ne puisse être ataquée en chemin, à moins qu'elle ne fût dans la résolution de donner bataille.

O B S E R V A T I O N.

ARTICLE SECOND.

Des Marches.

(a) C'EST Article n'est qu'une répétition abrégée des préceptes que Montécuculi donne dans son Livre I, Chap. IV, Art. IV; mais comme il s'agit ici d'une armée qui est en guerre contre le Turc, il est bien plus important à cette armée de se tenir ensemble, dans la crainte que le Turc, dont les armées sont très-nombreuses en cavalerie, & dont les partis en force courent le pays, n'attaque quelques parties séparées sans qu'elles puissent être secourues. Comme le soldat Turc ne fait la guerre que dans l'espérance du pillage, que dans l'armée Turc il y a beaucoup de tartares qui battent la campagne dans la même espérance, il faut que l'armée Impériale ait beaucoup de hussards, non-seulement pour garder ses flancs & ses derrières, soit qu'elle marche ou qu'elle soit campée; mais encore pour contenir le Turc dans son camp; pour cet effet, il faut envoyer beaucoup de partis dispersés; mais en forces, & soutenus par d'autres sur les derrières de l'armée Turque; c'est un moyen sûr pour le décourager, parce que ces partis l'empêcheront de sortir de son camp pour aller piller.

ARTICLE TROISIEME.

Des Logemens.

LE Turc loge en campagne (a) ; mais il ne fortifie point son camp.

I°. Parce qu'il ne peut enfermer tant de monde dans ses lignes.

II°. Parce qu'il se fie en ses forces.

III°. Parce qu'il n'auroit pas assez d'infanterie pour garder des lignes d'une si grand étendue.

IV°. Il cherche les rivières , parce qu'il lui faut beaucoup d'eau pour tant de gens , ou il envoie devant creuser des puits.

V°. Il a ses corps-de-garde de cinq à six mille chevaux avec des patrouilles , qui font la ronde , & d'autres corps toujours prêts à courir au moindre bruit , & qui ne s'éloignent jamais du camp. Ainsi ils peuvent rassembler en très-peu de tems quinze à dix-huit mille chevaux.

Pour nous (b) , nous devons dans nos logemens ,

I°. Choisir des postes avantageux , & impraticables à la cavalerie , dont le Turc a une prodigieuse quantité ; nous fortifier , & nous cou-

vrir de charrettes , de palissades , & d'autres choses semblables.

II°. Nous poster en lieu où l'ennemi ne puisse nous envelopper , nous ôter l'eau , le pâturage , les bois , les vivres & les munitions , & par conséquent ,

III°. Avoir toujours un passage ouvert derrière ou à côté , pour la conduite des choses nécessaires , quand même il faudroit l'assurer par une ligne de plusieurs petits Forts à la portée du mousquet l'un de l'autre.

OBSERVATIONS.

A R T I C L E T R O I S I E M E.

Des Logemens.

(a) **L**E terme de loger signifie ici camper. Le Turc est la seule Nation de l'Europe dont les Généraux , depuis le premier jusqu'au dernier , campent ; le Sultan même , lorsqu'il commande ses armées en personne , campe ; mais il est très difficile au Turc , & même impossible , de retrancher ses camps. Montécuculi en donne plusieurs raisons ; néanmoins il en a oublié trois principales. 1°. Le Turc n'a aucun ordre dans sa façon de camper ; le Général place sa tente dans le lieu où il veut que soit le centre du camp , & tous les différens corps se campent autour , par corps à la vérité ; mais

sans ordre & sansrues qui distinguent les Régimens ni les différentes especes de troupes qui composent l'armée. Avant la guerre que les Romains eurent contre Pyrrhus l'an 478 de Rome, leurs camps étoient comme ceux des Turcs, sans ordres, sans intervalles, & chacun se campoit où il jugeoit à propos; mais lorsqu'ils eurent battu ce Prince près de Benevent, & qu'ils entrèrent dans son camp, ils furent surpris d'admiration de voir l'ordre & la symétrie qui y étoient observés; c'est depuis ce tems qu'ils se camperent régulièrement, qu'ils enchèrent même sur les Grecs leurs premiers maîtres, & qu'ils ont été depuis les modeles des autres Nations *.

2°. C'est la quantité prodigieuse de bagages que le Turc mène après lui, & qui ne sont pas rangés avec plus d'ordre que les troupes, ce qui augmente encore l'emplacement du camp.

3°. C'est que la force de son armée consiste principalement dans sa cavalerie, qui est très-nombreuse tant en cavalerie Turque qu'en cavalerie Tartare; & s'il retranchoit son camp, il perdrait l'avantage qu'il a droit d'attendre de sa cavalerie, parce qu'elle ne peut être utile lorsqu'elle est enfermée, & qu'elle n'est pas propre à défendre des retranchemens; au surplus par l'étendue qu'il faudroit donner à ces retranchemens relativement au terrain qu'occupe une armée Turque dans son camp, il ne pourroit pas y avoir assez d'infanterie pour les garder en force par-tout.

* Histoire
Rom. de l'auteur
Echard,
tom. 2. liv.
2. ch. 8.

Les raisons qu'a le Turc pour ne pas retrancher ses camps n'existent point parmi les Puissances de l'Europe; il y a de l'ordre dans leur façon de camper; la cavalerie n'est jamais l'arme la plus nombreuse, & la force des armées Européennes consiste principalement dans leur infanterie. Quelque quantité de bagages qu'elles aient, elles n'en sont point embar-

raffées dans leurs camps ; cette quantité les oblige à avoir plus de profondeur, mais jamais plus de front. Ce n'est pas dans le camp que les équipages sont embarrassans, c'est dans les marches ; ainsi il est facile aux Français, aux Allemands, & à toutes les autres Nations de l'Europe de retrancher leurs camps, quelques nombreuses que soient leurs armées. Quant à l'espece de retranchemens dont on doit couvrir le camp, je crois avoir suffisamment détaillé cette partie suivant les circonstances, ou d'une offensive qui n'est pas encore entièrement décidée, ou d'une défensive forcée ; j'y renvoye le

* Tom. 2. Lecteur *.
liv. 1. ch. 4.
art. 5. de mes
Observat.

(b) C'est une règle générale & reconnue, que les camps doivent être assis sur un terrain avantageux. Montécuculi dans son Livre I, Art. V, donne de très-bons préceptes relatifs au campement. Dans celui-ci ses instructions sont les mêmes quoique beaucoup abrégées ; mais comme il est question de la guerre contre le Turc, il ajoute avec raison *qu'il faut, autant qu'il sera possible, camper sur des terrains impraticables à la cavalerie* ; parce que, comme je l'ai dit plus haut, la principale force de son armée est en cavalerie. Il veut aussi que l'on fortifie le camp ; mais les especes de retranchemens qu'il indique, comme des chaînes, des charriots & des palissades, ne seroient pas fort redoutables aujourd'hui, même contre le Turc ; à plus forte raison contre des Nations plus instruites de la guerre. C'est avec de bonnes redoutes fraisées & palissadées que l'on fortifie un camp ; mais contre le Turc, il faut y ajouter un triple rang de puits qui embrassent les redoutes jusqu'aux deux angles des côtés, & qui barrent l'intervalle entre chaque redoute. Comme cette Nation craint le feu, & qu'elle est redoutable à l'arme blanche,

il faut l'éloigner tant que l'on peut , & lui ôter la possibilité de se servir de ses armes blanches. Ces petits forts qu'il conseille d'élever à la portée du mousquet pour garder la ligne de communication , ne sont autre chose que des redoutes. Si en 1712 , M. le Prince Eugene au lieu des retranchemens en ligne qu'il fit faire à Denain pour couvrir Marchiennes où étoient ses magasins , eut fait élever des redoutes de distance en distance , M. le Maréchal de Villars ne s'en seroit pas emparé aussi facilement qu'il emporta les lignes ; si d'ailleurs ce Prince au lieu detablir ses magasins à Marchiennes , les avoit plus rapprochés de son camp , sa communication auroit été moins étendue , & il auroit été plus à portée de donner un secours prompt à ses lignes attaquées. M. de Voltaire dans son Essai sur l'Histoire générale , rapporte une anecdote sur la raison qui fit choisir Marchiennes à M. le Prince Eugene plutôt qu'un autre endroit plus près de son camp , pour y établir ses magasins ; mais ce seroit faire tort à la mémoire d'un aussi grand homme , que d'imaginer que cette raison fut celle qui le détermina à les éloigner si fort de lui ; & comme le dit très-bien M. de Voltaire , ce ne seroit pas rendre justice à M. le Prince Eugene , de penser qu'une femme ait pu avoir part à ses arrangemens de guerre *.

* *Histoire
gén. tom. 7.*



ARTICLE QUATRIEME.

Des Combats.

ON combat autour des lieux fortifiés , ou bien en campagne.

CHAPITRE V.

Des Fortereffes.

LES Places du Turc ne font pas si bonnes que les nôtres (a).

I°. Elles ne font pas fortifiées à la moderne , & n'ont point de flancs royaux : elles font étroites, les fauxbourgs font tout ouverts , la plupart des maisons font de bois , & joignent les murs de la ville , ou en font peu éloignées.

II°. Il met toute fa confiance dans ses grosses garnifons , composées de gens de pied & de cheval , & dans la force de son armée toujours sur pied , pour se rendre d'abord maître de la campagne.

Voici la maniere dont le Turc procède dans les sièges.

I°. Il ne prend point de Places éloignées les
unes

unes des autres ; mais il ataqué de proche en proche , & Soliman n'ataqua Vienne l'an 1529 qu'après avoir assuré ses derrières par la prise de Javarin & d'Altembourg.

II°. Il ne s'amuse point à des entreprises de peu de conséquence.

III°. Il ne fait point de lignes de circonvallation à son camp ; mais il l'assure , & le couvre par le grand nombre de sa cavalerie.

IV°. Il ne conduit point ses tranchées par la ligne la plus courte en les flancant avec des redoutes de distance en distance (*b*) ; mais il les fait en lignes courbes transversales , parallèles à l'endroit d'où il s'approche , & les multiplie l'une derrière l'autre : ainsi elles ne peuvent être enfilées de la Place , ni endommagées par le canon.

V°. Elles sont plus profondes & plus larges que les nôtres , & ils s'y logent commodément & sûrement , jusqu'à creuser dans le parapet des niches pour être plus à couvert dans la pluie : la communication d'une tranchée à l'autre en est plus facile & plus assurée.

VI°. Il ne change point les gardes , ni les travailleurs : quand ils sont une fois entrés dans un poste , ils y demeurent jusqu'à la fin du siège ; ils sont à chaque endroit en plus grand nombre que

n'est toute la garnison ennemie ensemble , également forts à la tête , à la queue & aux côtés. On leur apporte là leur nourriture , de l'eau , du bois , & leurs autres nécessités.

VII°. Comme il a beaucoup d'artillerie , & de grand calibre , il rompt les murailles & les remparts avec des batteries qui tirent sans relâche ; il faigne les fossés , & en détourne les eaux ; il les remplit avec des sacs pleins de fable ou de laine , avec des fascines , des faucissons , & d'autres matières ; il fait des galleries , il pousse devant lui des montagnes de terre capables de tenir plusieurs canons , & égales à la hauteur des murailles & des remparts de la Place assiégée , ou même plus hautes ; il creuse des mines simples , doubles & triples l'une sur l'autre , & qui sont très-profondes ; il les charge de 120 , de 150 barrils de poudre & davantage , ou bien il sappe à la façon des Romains les murs par le fondement , les étaye avec du bois , puis y met le feu ; il fait ainsi tomber des grands pans de muraille tout d'un coup ; il fatigue les assiégés par des assauts continuels & opiniâtres.

VIII°. Ces ouvrages , qui seroient pour les autres d'un travail insupportable , sont faciles pour le Turc , à cause du nombre infini de ses Pion-

niers , dont une partie fuit l'armée , une autre eft tirée par force des pays circonvoifins , & la troifième eft compofée des Volontaires du camp & des Payfans qui viennent s'offrir , & qui , outre le préfent qu'on leur fait ordinairement pour fes fortes d'ouvrages , font encore régulièrement payés. Ali-Bacha , au fiège du grand Varadin , donna pour les lignes d'approche , & autres travaux de cette forte , plus de 30000 écus : ainfi les ouvrages font bientôt achevés , & les Janiffaires n'ont point d'autres foins que de bien combattre ; & excepté la premiere ouverture de la tranchée & la prife des postes , où ils fuivent leur Aga , qui marche enfeignes déployés , le refte du travail , comme de creufer , d'élargir , & de couvrir les tranchées , fe fait par les Pionniers.

Pour la défenfe contre les fièges du Turc (c).

I°. Que les Places foient fournies des chofes néceffaires au moins pour fix mois , qu'elles foient grandes & capables d'une groffe garnifon , défendues par de bons dehors , & par des batteries , pour tenir l'ennemi éloigné , & couvrir les flancs capitaux : qu'elles ayent des chemins couverts pour fe retirer avec fûreté dans l'extrême befoin , & qu'on les faffe fauter avec des mines quand on les abandonne ; qu'on les fortifie avec un travail

continuel & fans interruption jusqu'à leur entiere perfection , afin qu'on ne détruise pas demain ce qu'on a bâti aujourd'hui , & que ce ne soit pas toujours à recommencer ; qu'on ne change pas selon le caprice de chaque Ingénieur , ou de chaque nouveau Commandant le dessein qu'on a une fois résolu de suivre , mais qu'on s'y tienne constamment pour ne point ourdir la toile de *Penelope* (a).

II°. Que tous les travaux soient contremurés , afin que l'ennemi les respecte , & ne s'approche que lentement , qu'il modere son impétuosité , & qu'il consume du tems à s'avancer : que les mines aillent au-delà de la contrescarpe de côté & d'autre par la campagne , se distribuant en plusieurs branches comme on fit à Javarin , & depuis en Candie : parce que ne pouvant égaler le Turc sur terre , on l'égalé dessous , où il ne peut pas mettre plus de gens que nous , outre qu'on lui fait perdre tout l'avantage de son artillerie : remarquez encore que ses approches étant transversales , doubles & triples , on ne manque gueres de rencontrer les unes ou les autres avec les mines.

(a) *Penelope* ayant promis d'épouser un des ses amans , lorsqu'une toile à laquelle elle travailloit seroit finie , defaisoit la nuit ce qu'elle avoit fait le jour.

III°. Qu'il y ait dans la Place de grands flancs, afin qu'on y puisse mettre beaucoup d'artillerie pour opposer à celle des Turcs, qui est toujours très-nombreuse : qu'il y ait aussi des cavaliers pour commander aux batteries fort hautes, & aux montagnes de terre, qu'il a coutume d'élever, & qu'on fasse des fourneaux & des flancs enterrés.

IV°. Qu'on jette beaucoup de feux d'artifices dans ses tranchées, parce qu'étant contigues & entrelassées l'une dans l'autre, & pleines de monde, il est difficile que le feu tombe à faux. C'est ce qui se pratiqua au fort de Serin, lequel, quoique très-méchant, ne laissa pas de tenir plus de trois semaines.

V°. Qu'on lui ôte tant qu'on peut la terre, & toute autre matière, puisque dans le grand nombre de Pionniers qu'il a, il tire avantage de tout, qu'on aille à ses mines par-dessous, qu'on les évente, & qu'on enlève la poudre.

VI°. Qu'on renforce les parapets & les remparts de trois ou quatre pieds de plus que le profil ordinaire (*d*), afin qu'ils résistent à son artillerie qui est beaucoup plus grosse & plus chargée que la nôtre.

VII°. Que les sorties se fassent avec beaucoup

de précaution , ou ne se fasse point du tout , parce que le Turc est extrêmement fort dans ses approches , & qu'elles se soutiennent les unes les autres , outre que les troupes qui les gardent s'entretouchent , & que quand on y est une fois entré , il n'est pas aisé d'en sortir ; & si l'on veut aller au - delà des dernières lignes , on tombe dans sa cavalerie , & l'on ne peut reculer ; & s'il paroît au commencement abandonner la tête de la tranchée , c'est une ruse pour nous y engager tout-à-fait , & alors il vient sur nous le sabre à la main , & le canon & la mousqueterie de la Place nous sont inutiles : & comme il est fort , & en grand nombre , nous sommes poussés avec une perte toujours considérable , eu égard à notre petit nombre , en comparaison du sien.

VIII°. On ne tire pas grande utilité des retranchemens ni des retirades qu'on fait derrière les remparts , parce qu'en Hongrie le rempart étant bâti à l'antique , & élevé fort au-dessus de l'horison de la Place , les retirades se trouvent toutes entières au-dessous ; & quand on a perdu le rempart , on est commandé dans la retirade.

Pour l'attaque des Places du Turc (e).

I°. Ne laisser jamais derrière soi aucun lieu sur des rivières navigables , afin que l'ennemi ne puisse

empêcher les convois, & qu'on ne soit point en danger d'être enveloppé.

II°. Avoir dans le camp autant de munitions de guerre & de bouche qu'il en faut pour tout le tems du siège, sans être obligé d'en faire venir d'autres. C'est une bonne précaution en cas que l'ennemi nous coupât les vivres.

III°. Employer le tems, les dépenses & les fatigues à prendre des lieux qui soient utiles, de réputation, unis & soutenus les uns par les autres.

IV°. Faire de grandes batteries pour ruiner les flancs, lesquels n'étant pas royaux, peuvent être aisément renversés.

V°. Se servir sur-tout des mines, & de beaucoup de mantelets, parce que quand on vient au pied de la muraille, où il n'y a point de flancs royaux, les défenses sont de front, de haut en bas, & à coups de main.

VI°. Jetter beaucoup de feux & de bombes, qui ne tombent presque jamais à faux, parce que les lieux sont étroits, les maisons de bois, & la soldatesque nombreuse & entassée.

VII°. Que les lignes d'approche soient doubles, bien croisées, & assurées contre les grosses forties avec des redans & des batteries.

VIII°. Qu'on fasse une bonne circonvallation,

parce que l'ennemi est ordinairement maître de la campagne, sur-tout en cavalerie.

IX°. Qu'il y ait une flotte sur le Danube pour favoriser le siège.

X°. Fortifier à la moderne les Places prises , en y faisant travailler promptement les habitans des environs , leur fournissant en diligence les choses nécessaires , & obligeant tous les peuples d'alentour à payer la dixième partie de leur revenu pour l'entretien des garnisons.

OBSERVATIONS.

CHAPITRE V.

Des Fortereffes.

(a) **D**EPUIS que le Turc a perdu toutes les conquêtes qu'il avoit fait en Hongrie sur la Maison d'Autriche, il n'a plus aucune Place qui puisse être regardée comme Place de guerre. Du tems de Montécuculi, le Turc avoit conquis une grande partie de la haute & de la basse Hongrie, il étoit le maître du cours du Danube depuis la Mer noire jusqu'à Gran inclusivement; il avoit garnison dans Neuhausel sur la Neitra, reconquise par les Impériaux en 1685; Cinq-Églises, & Sigetz en basse Hongrie, reconquises en 1686; Esseck sur la Drave, reprise en

1687,

1687, & Kanischa située près du Muer, reprise en 1690, & cédée à l'Empereur par le Traité de Carlowitz, signé en 1699. Le Turc avoit encore Temeswar située sur la Temes, qui a son embouchure dans le Danube près de Belgrade; cette Place ne lui fut enlevée qu'en 1716 par M. le Prince Eugene; ainsi il ne reste plus au Turc que Belgrade sur le Danube, située au confluent de la Save & du Danube, & sur les rives droites de ces deux fleuves; ses États, jusqu'à la Croatie exclusivement, sont bornés dans cette partie par la Save. Belgrade n'est plus même une Place, tous les ouvrages ayant été démolis à la dernière paix de 1740; il ne reste plus que le château, qui est bon. Toutes les autres Places du Turc ne valent rien, & Nissa dans la Servie sur la Morave, qui fut prise en 1737 par l'armée Impériale, n'étoit fortifiée que par des troncs d'arbres en forme de palissades, sans aucun ouvrage extérieur. Il est surprenant que cette Nation, qui depuis si long-tems fait la guerre contre la Maison d'Autriche, qui a su prendre des Places fortes, n'ait pas imité pour ses propres Places frontieres la maniere de fortifier les Places en Europe. Belgrade avoit été fortifiée par des Ingénieurs Européens; les Turcs prirent cette Place sur la Maison d'Autriche en 1660, & ils l'ont gardés jusqu'en 1717, que le Prince Eugene l'assiégea, & la prit; ainsi dans l'espace de 57 ans qu'ils l'ont possédés, il leur étoit facile de former des Ingénieurs qui eussent fortifiés leurs villes frontieres, en suivant les proportions & les dimensions des ouvrages & des fortifications de Belgrade; mais comme le Turc est servilement attaché à ses anciens préjugés, que de plus il est très-ignorant, il laisse toutes ses frontieres ouvertes, &, pour-ainsi-dire, sans défense. Il compte sur ses armées nombreuses; mais s'il est battu, le pays est bientôt conquis:

Tome III.

O o

or comme il est très-possible de le battre , il doit l'être de même de faire la conquête de toutes ses possessions en Europe ; mais il faut commencer par le battre ; cela ne suffit pas encore , il faut le suivre sans lui donner le tems de se reconnoître ; pour cela il faut avoir une armée nombreuse , leste , faite aux fatigues de la guerre , des subsistances en abondance qui suivent l'armée , parce qu'on ne peut pas compter sur celles que peut fournir le pays qu'il abandonne , c'est une nuée de sauterelles qui enleve jusqu'à l'herbe. Il faut encore un Général sage & audacieux , qui sache profiter des circonstances , qui ne mette rien au hazard , qui ne partage point l'autorité & le commandement avec un collègue , & qui ait carte blanche ; c'est-à-dire , qu'il ne lui faille point attendre les ordres de sa Cour pour faire un mouvement , pour attaquer , & enfin pour faire ce que les circonstances & le moment pourront exiger.

(*h*) Les tranchées du Turc sont faites différemment que les nôtres. Lorsqu'il assiège une Place , ou qu'il veut faire lever le siège à une armée retranchée , il n'avance qu'à la faveur des travaux. Il ouvre une large tranchée très-profonde faite en demi-cercle , ce qui revient à nos paralleles ou Places d'armes ; mais cette ligne courbe au lieu d'embrasser un front du polygone comme nos paralleles , n'en embrassent qu'une très-petite partie , & nont aucunes redoutes qui appuient leurs flancs ; de ces lignes courbes partent des boyaux directs , mais obliques , pour parvenir à la seconde parallele. Lorsque la seconde est faite , par d'autres boyaux directs , mais obliques , il parvient à la troisième , à la quatrième & à la cinquième , & ainsi il s'avance insensiblement vers la Place ou vers les retranchemens du camp qu'il veut attaquer. Lorsqu'en 1717 l'armée Turque marcha sur Belgrade dont le Prince Eugene faisoit le siège , elle fit des tranchées semblables pour attaquer les re-

tranchemens du camp Impérial. Nos paralleles ou Places d'armes sont ordinairement à cent soixante ou quatre-vingt toises, plus ou moins, les unes des autres ; c'est suivant la distance de la premiere parallele à la Place ; mais quelque soit cette distance, il n'est jamais d'usage d'en faire plus de trois, & ces paralleles se communiquent pas des zig-zags, tels que je les ai expliqué à la suite de mon Système sur la Construction des Places dans l'attaque de ces mêmes Places *. Que l'ouverture de la tranchée qui, pour l'ordinaire, se fait hors de la portée du petit canon, ce qui suppose six à sept cents toises, soit à cette distance, la premiere parallele sera à six cents toises, il en résultera qu'il y aura environ deux cents toises de la premiere parallele à la seconde, cent cinquante de cette seconde aux demi-Places d'armes, & autant de ces demi-Places d'armes à la troisième parallele qui est au pied du glacis. Celles du Turc ne sont éloignées les unes des autres que de quarante ou cinquante toises au plus, c'est ce qui fait qu'il n'avance que très-lentement, parce qu'il lui faut au moins huit ou dix paralleles pour arriver jusqu'au pied du glacis, ou jusqu'aux retranchemens. Cette quantité de paralleles exige un travail immense & beaucoup de tems ; mais il a dans ses armées une si grande quantité de pionniers, qu'il est moins embarrassé qu'aucune autre Nation pour perfectionner & achever promptement ses travaux. Quoique les tranchées du Turc ne soient pas enfilées, elles sont cependant moins bonnes que les nôtres, parce qu'étant très-près les unes des autres, elles doivent nécessairement se nuire ; le secours est, à la vérité, très-prompt ; mais l'engorgement est plus facile (x), parce que si on le chaf-

* Tom. 2.
ch. 5. art. 3.
de mes Observations.

(x) Le Turc est dans l'usage de ne jamais relever la tranchée, il y emploie

se de la parallele la plus proche de la Place ou des retranchemens , comme elles sont toutes également remplies de troupes , ainsi que les boyaux qui communiquent d'une parallele à l'autre , il est impossible que le désordre & la confusion ne se mettent pas dans la garde de la tranchée ; d'autant qu'il n'y a d'autre débouché qu'à la premiere parallele , parce que toutes sont très-profondes , & n'ont d'autres issus que les boyaux qui leur servent de communication ; c'est ce qui arriva à la bataille de Belgrade. Lorsque l'armée Impériale sortit de ses lignes pour aller ataqer l'armée Turque , l'infanterie étoit au centre & la cavalerie sur les aîles ; l'infanterie Autrichienne ayant pénétré jusqu'aux retranchemens du Turc , le culbuta de parallele en parallele ; pendant le tems que la cavalerie prit ses paralleles à revers , & ataquait le Turc par ses flancs. Cette bataille mémorable où 200000 Turcs furent battus à platte couture par 60000 hommes , prouve non-seulement le défaut de construction des lignes Turques ; mais encore l'avantage manifeste de la valeur jointe à l'ordre & à la discipline sur le nombre ; & que cette valeur redouble de force lorsque les troupes ont une confiance entiere dans leur Général (1).

* Lett. de

Mme. de Se-

vigné du 21

Août 1675,

de Livry, t.

2. Edition de

1734.

** On

croit que ce

devoit être ou

un le Canus

ou un Ame-

lot.

*** M.

de Turenne

avoit été tué

dans la mé-

me année.

beaucoup de monde , & les troupes qui y entrent au commencement du siège y restent jusqu'à la fin. A mesure qu'on lui tue des soldats , il les fait remplacer par d'autres ; mais les premieres entrées n'en sortent que par la prise de la Place ou par la levée du siège.

(a) Pour prouver encore ce que la confiance dans un Général peut faire , & qu'elle n'influe pas seulement sur les troupes en général , mais même sur les sujets de l'Etat , M. de Sevigné écrit à M. de Grignan *. Le premier Président de la Cour des Aydes ** a une terre en Champagne ; son fermier lui vint signifier l'autre jour ou de la rabaisser considérablement , & de rompre le bail qui en fut fait il y a deux ans ; ou lui demande pourquoi , & que ce n'est point la coutume. Il répond que du tems de M. de Turenne *** on

(c) Règle générale , la défense doit être proportionnée à l'attaque , & comme on ne peut pas ignorer les principes sur lesquels l'ennemi attaque une Place , on peut conséquemment prendre de justes mesures pour lui opposer une défense vigoureuse relative aux mêmes principes. Toutes les Nations ne sont pas également instruites de la défense & de l'attaque des Places. Il y en a qui défendent très-bien un poste , une Place , des retranchemens , & qui ne les attaqueroient pas également bien ; d'autres attaquent avec vigueur , mais elles ne prennent pas toujours les moyens nécessaires pour réussir , comme si le courage seul faisoit écrouler des murs ; d'autres manœuvrent avec justesse & célérité dans une bataille , & ne connoissent que très-imparfaitement la guerre de siège. C'est sur la connoissance du génie & des talens de chaque Nation , qu'il faut préparer & régler la défense ou l'attaque. Je reviens encore à la bataille de Belgrade. Si M. le Prince Eugene n'eût pas parfaitement connu le génie & le caractère de la Nation Turque , il n'auroit pas jugé à certains mouvemens qu'il leur vit faire , que leur projet étoit de l'attaquer en force dans peu de jours ; & connoissant leur première impétuosité , il voulut les prévenir , & sortir de ses lignes pour les aller attaquer au moment qu'ils s'y attendoient le moins. S'il se fut laissé prévenir par les Turcs , & que sa communication avec le camp qu'il avoit au-delà de la Save eut été rompue , la perte de l'armée Impériale étoit inévitable , parce qu'il n'avoit de retraite que sur Petervaradin ; au lieu qu'en sortant de ses lignes ,

pouvoit recueillir avec sûreté , & compter sur les terres de ces pays-là ; mais que depuis sa mort tout le monde quittoit , croyant que les ennemis y vont entrer.

& allant les ataqer , il les occupoit sur tout leur front , & les empêchoit de songer à ataqer la communication qu'il lui étoit très-important de conserver.

(d) Quelque soit le calibre d'une pièce de canon , fut il de quarante-huit livres de balles , trois toises d'épaisseur de terre bien épierrée , bien battue & bien gazonnée , suffisent pour que le boulet ne les traverse point ; il est vrai qu'un boulet de quarante-huit livres de balles doit faire plus d'effet qu'un de vingt-quatre ; mais si la terre a eu le tems de s'affaïsser & de se consolider , si les gazons ont eu le tems de se joindre & de ne faire qu'un , le boulet fut-il de quatre-vingt-seize , ne percera certainement pas trois toises de terre ; d'ailleurs , comme le Turc n'a point de pièces de ce calibre , l'épaisseur de trois toises que l'on donne ordinairement au parapet d'une Place ou d'un retranchement , suffit. Je veux croire que le Turc a eu des pièces d'un calibre plus fort qu'il n'en a aujourd'hui , puisque Montécuculi en fait mention ; mais il est certain qu'il n'a aujourd'hui que des pièces de 18 liv. de balles ; il en a au-dessous , mais celles de 18 sont les plus fortes qu'il ait. Quant à ce que le Turc met plus de poudre dans ses pièces qu'il n'est d'usage dans mettre dans les armées Impériales , & même chez toutes les Puissances qui ont une connoissance plus particulière de l'artillerie , ce n'est pas une raison pour que ces boulets soient poussés avec plus de rapidité , & pour qu'ils aillent plus loin. On peut voir dans mes Observations * , la quantité de poudre que l'on met dans une pièce lorsque l'on veut tirer en breche ou à toute volée , ou lorsque l'on ne veut tirer qu'à ricochet. Si Montécuculi se récrie sur la grande quantité de poudre que le Turc mettoit de son tems dans ses pièces , c'est que l'on étoit encore dans l'erreur sur la charge de poudre ; cette erreur a duré même long-tems après lui , & il n'y

* Tom. 1.
liv. 1. ch. 2.
art. 2.

a tout au plus que vingt à vingt-quatre ans que l'on est revenu de l'idée que plus on mettoit de poudre & plus le boulet alloit loin. J'en ai vu faire l'expérience à Metz, devant M. le Maréchal de Bellisle en 1740 : or il n'est pas surprenant que s'il n'y a que vingt-quatre ans que l'on a reconnu l'abus de mettre tant de poudre dans la pièce, Montécuculi qui vivoit un siècle avant, ait cru que plus on mettoit de poudre, plus le boulet alloit loin ; c'est une erreur du tems, & on ne peut l'imputer à ce Général ; mais il est très-possible que cette erreur subsiste encore chez le Turc ; comme cette Nation tient à ses préjugés, & qu'elle en est esclave, je ne serois point étonné qu'elle ne mit 12 livres de poudre pour un boulet de dix-huit livres, tandis qu'il n'en faut que six selon les calculs reçus & éprouvés pour porter le boulet à la plus grande distance.

(e) La maniere d'ataquer les Places du Turc, selon Montécuculi, peut s'appliquer à toute autre Place fortifiée dans toutes les règles de l'art. Les précautions pour assurer l'armée d'un siège doivent être relatives au plus ou moins de troupes que l'ennemi peut avoir en campagne, à la facilité qu'il a de venir au secours de la Place assiégée, d'ataquer les convois & de couper les communications. Comme le Turc a une très-nombreuse cavalerie, qu'elle est très-légère & très-prompte dans ses courses, Montécuculi insiste avec raison pour que l'on ait dans le camp assez de munitions de guerre & de subsistances pour tout le tems du siège, sans avoir besoin d'en faire venir des derrieres. Cette précaution est principalement nécessaire contre le Turc, qui inonde tout un pays de sa cavalerie & de ses tartares ; je ne crois pas même qu'elle fut déplacée contre toute autre Puissance ; il n'est pas douteux que s'il étoit possible de se pourvoir de subsistances & de munitions de guerre pour le tems que l'on croit que le siège durera, & même pour davantage, ce seroit un très-

grand avantage, on ne seroit pas obligé de détacher des troupes pour l'escorte des convois, on n'auroit nulle inquiétude sur cet objet, & le seul but qu'auroient les détachemens que l'on seroit sorti, ne seroit que pour éloigner les partis ennemis, pour avoir des nouvelles, pour être instruit à tems s'ils marchent en force dans l'intention de faire lever le siège en attaquant les retranchemens de l'armée, & enfin pour veiller à la sûreté du camp.

Si en 1708, lorsque M. le Prince Eugene vint faire le siège de Lille si savamment, & si opiniâtement défendu par M. le Maréchal de Boufflers, les Alliés eussent eu dans leur camp toutes les munitions nécessaires pour faire ce siège, ils n'auroient pas été à la veille de le lever, ce qui certainement seroit arrivé, si M. le Comte de la Mothe, chargé d'attaquer le convoi qu'ils faisoient venir d'Ostende, ne s'étoit laissé battre entre Ichtegem & Kokelaer, entre deux petits bois (a), par l'escorte même du convoi; aventure malheureuse, & d'autant plus surprenante, que M. de la Mothe avoit sous ses ordres près de trente mille hommes, & que l'escorte du convoi n'étoit que de dix mille. M. de la Mothe battu, le convoi continua son chemin, arriva au camp, & Lille fut pris.

(a) Presque tous les Historiens s'accordent sur le lieu où le Comte de la Mothe fut battu par l'escorte du convoi des ennemis qui venoit d'Ostende, ils nomment tous ce lieu Vinendal; mais M. de St. Hilaire dans ses Mémoi-

* *Mém. de St. Hilaire*, tom. 4, pag. 173. res * dit que ce combat se donna entre deux petits bois proche Ichtegem & Kokelaer; il est vrai que ces deux endroits ne sont pas très-éloignés de Vinendal; mais comme M. de St. Hilaire étoit à l'armée de M. de Vendôme, j'ai cru devoir m'en rapporter à ce qu'il dit.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VI.

Des Combats en campagne.

ARTICLE PREMIER.

Des Combats particuliers.

LE Turc envoie peu de partis , & fait peu de courses par lui-même , parce que ,

I°. Il ne s'éloigne jamais beaucoup du camp.

II°. Il abandonne aux Tartares (a) , aux Moldaves & aux Walaques cette partie de la guerre , comme il parut par les courses qu'ils firent l'an 1529 jusques dans la haute Autriche , & depuis peu en l'an 1663 , par celles des Tartares dans la *Moravie* (a) , où les Turcs se contentèrent de les accompagner jusqu'au Vaag , & de les aider à forcer le passage , puis ils resterent là pour assurer leurs derrieres & leur retraite.

III°. C'est pour cela qu'en se retirant ils font quelquefois le dégât dans tous le pays qu'ils laissent derriere eux , pour empêcher par la famine

(a) *Moravie* , Province située entre la Bohême , la Silésie , la Hongrie & l'Autriche ; c'est un Marquisat dépendant de la Couronne de Bohême. Brinn en est la Capitale.

l'ennemi d'y entrer, ou de le pourfuivre, ou d'y demeurer s'il y étoit entré. C'étoit l'usage des anciens Allemands, de ravager une certaine étendue de pays entre eux & l'ennemi : les Perses le font encore aujourd'hui, & cela se pratique entre la Suede & la Livonie (a).

Pour nous, nous ne tirons aucune utilité des courfes, ni des dégâts, si ce n'est en quelques occasions particulieres, parce que,

I°. Tous ceux du pays étant Chrétiens (b), le mal qu'on y fait tourne directement au désavantage du Christianisme, & ne tourne qu'indirectement à celui du Turc.

II°. Il est vrai que si on faisoit le ravage au tems de la récolte, on ôteroit à l'ennemi une partie de sa subsistance : mais comme on ne peut le faire alors, parce qu'il tient la campagne, & qu'il l'empêche, on le fait dans l'hiver, quand il est entierement inutile.

III°. Si par hazard on est obligé de piller & de courir, il faut se servir de la cavalerie légère & Hongroise, qui y est plus propre que l'Allemande,armée pesamment.

(a) *Livonie*, riche Province située entre la Pologne, la Moscovie & les États de Suede, & déchirée par ces trois Puissances. Les Moscovites en possèdent aujourd'hui la plus grande partie.

VI°. On ne doit pas se laisser engager dans de grosses escarmouches (c) , le Turc y a trop d'avantage , parce que c'est sa maniere propre & unique de combattre , qu'il a des chevaux plus vîtes , plus agiles & moins chargés de harnois , de brides , de selles , & d'armures que les nôtres.

O B S E R V A T I O N S.

C H A P I T R E V I.

Des Combats en campagne.

A R T I C L E P R E M I E R.

Des Combats particuliers.

(a) L'USAGE du Turc , ainsi que l'énonce Montécuculi , n'est point d'envoyer sa cavalerie nationale en parti , il la réserve pour des occasions plus importantes , pour tourner le camp ennemi , pour attaquer le flanc pendant qu'il attaque le front en force ; ce qu'il peut faire d'autant plus aisément , qu'il a beaucoup de cavalerie , & en attaquant une aîle de cavalerie en front avec dix mille chevaux soutenus du même nombre , il peut avec dix mille autres attaquer le flanc de cette même aîle , lorsque le Général qui lui est opposé n'a pas pris les précautions nécessaires pour assurer ses flancs , ou par la situation naturelle du terrain , ou par des retranchemens garnis d'infanterie & d'artillerie , & ce sont les Tartares , les Moldaves & les Wala-

ques qu'il envoie en parti. Ces troupes chez le Turc ont le même objet qu'ont parmi nous les hussards & les troupes légères (a) ; il les employe à fouiller le pays , à assurer ses convois , à garder les flancs de l'armée lorsqu'elle est en marche , à la garder de même lorsqu'elle est campée. Comme il a un très-grand nombre de ces troupes , la partie qui n'est pas employée à l'armée , court le pays , pille , vole & emmene prisonniers les habitans de la campagne. Cette partie est encore destinée à harceler l'armée ennemie , à attaquer ses convois , ses fourrages , ses détachemens , & enfin à aller aux nouvelles pour avertir des moindres mouvemens de l'ennemi ; mais ces troupes s'acquittent moins bien de ces commissions qu'à dévaster un pays & à faire la guerre aux habitans ; comme contre des troupes , il n'y a que des coups à gagner , & que ce n'est pas-là positivement leur but , ils aiment mieux prendre de l'argent sans danger. Cette conduite est une suite du peu de discipline qui est dans ces troupes , & de ce qu'elles ne vivent que de ce qu'elles peuvent prendre & piller. Cette même conduite ne fait nul tort à leur valeur ; ces Nations sont braves , mais leur courage seroit plus utile & plus efficace si elles étoient disciplinées , si le Turc les payoit , & qu'elles ne fussent pas forcées pour vivre de faire plutôt la guerre aux habitans de la campagne qu'à l'ennemi ; il s'ensuit de cela que les hussards & les troupes légères que les Puissances de l'Europe peuvent avoir dans leurs armées ne peuvent

(a) Il y a une très-grande différence de nos hussards & nos troupes légères , aux Tartares , aux Moldaves & aux Valaques ; quoique leur service ait le même objet ; nos hussards & nos troupes légères sont soumis à une discipline très-exacte , & leur utilité surpasse de beaucoup celle que le Turc retire de ses Tartares , & autres , qui ne sont que tributaires du Turc , qui n'en font point payés , & qui ne vivent que de rapines & de pillage.

pas être comparées aux tartares & aux troupes légères de l'armée Turque , parce que ceux-ci ne sont soumis à aucune discipline ; qu'ils ne la connoissent pas même dans leur façon d'attaquer ; au lieu que les autres sont strictement assujettis à la discipline observée dans l'armée , & qu'elles ont des principes dans leur attaque , dans leur retraite , & dans leurs dispositions pour le combat.

(b) Je ne doute point qu'avec de l'ordre & de la prévoyance , il ne soit facile à l'armée Impériale de prévenir le Turc en campagne ; il lui est , sans doute , difficile d'être aussi nombreuse ; peu lui importe , parce que l'espece de soldats qui compose ses armées , l'ordre & la discipline qui y sont observés , l'intelligence & l'expérience des ses Généraux , doivent les rendre très-supérieures à nombre très-inégal , pourvu qu'il ne soit pas trop disproportionné ; ainsi le Général de l'Empereur agit sagement lorsqu'il porte la guerre au-delà des frontieres de la Hongrie. Il lui est d'autant plus facile de prévenir le Turc , que celui-ci , ainsi que je l'ai déjà remarqué , entre très-tard en campagne , parce qu'il donne le verd tous les ans à ses chevaux vers le 15 de Mai , que ce verd dure au moins vingt jours , que conséquemment il ne peut se mettre en marche que vers le 10 de Juin au plutôt , que de plus il est nécessairement obligé d'attendre que toutes les troupes d'Asie soient arrivées pour marcher en corps d'armée sur Belgrade ; ainsi rien ne peut empêcher l'armée Impériale de marcher pardelà ses frontieres , & d'entrer dans le pays ennemi. Si le Turc veut porter la guerre sur le Danube , il a la Romanie , la Bulgarie & la Servie à traverser , & les troupes qu'il a en Bosnie , en Dalmatie & en Albanie ne peuvent s'avancer sur la Save que lorsqu'elles seront certaines de l'approche de l'armée sur Belgrade , parce qu'elles ne seroient pas assez en force pour oser s'avancer sur la Save , sur-tout aujourd'hui que Belgrade est absolument sans fortifications , & que

conséquemment cette Place ne peut plus servir de point d'appui. Dans tout le trajet que l'armée d'Asie a à traverser pour arriver sur Belgrade, il n'y a pas une seule Place que l'on puisse regarder comme Place; au lieu que la Couronne Impériale en a plusieurs sur le Danube qui assurent ses communications avec ses derrières, qu'elle en a sur la Save, & qu'en traversant cette rivière, elle est sur le pays ennemi, & a les subsistances assurées par les Places qu'elle a en Esclavonie. Si au lieu de marcher sur la rive droite du Danube elle reste sur la rive gauche pour s'approcher de Panefova de Vipalanka & d'Orsova, Temeswar lui assure ses subsistances; & en supposant Titul, Seghedin & Arad fortifiés, ainsi que je l'ai dit plus haut, elle ne court aucun risque de s'avancer sur le Danube, & de se saisir de Panefova, de Vipalanka, d'Orsova & de Meadia, de jetter un pont sur le Danube dans l'endroit le plus favorable, le retrancher aux deux têtes, d'avoir deux vaisseaux de guerre au-dessus du pont, & deux au-dessous, & agir ensuite selon les circonstances. Si le Turc paroît vouloir porter la guerre en Transilvanie ou dans le Banat de Temeswar, il peut être facilement prévenu par l'armée Impériale dans l'une & l'autre partie; il trouveroit certainement bien des difficultés à vaincre pour entrer dans le Banat de Temeswar, en supposant que l'armée Impériale fut assemblée sous cette Place, ayant encore derrière elle Seghedin & Arad que je suppose des Places de guerre. Quant à la Walaquie, le Turc n'a qu'un chemin pour entrer en Hongrie ou en Transilvanie. C'est une gorge de montagnes que l'on nomme la Porte-de-fer, & qu'un petit nombre de troupes peut défendre facilement contre une armée; c'est le détroit des Thermopiles; il y a encore plusieurs passages, mais qui sont plus difficiles. Le premier est la Porte-rouge, le second à Rukari; mais outre que ces passages ont été rompus, en supposant que l'ennemi pût y

passer , il trouveroit au débouché de la Porte-rouge, Hermanf-tat, & au débouché de Rukari, Cronstat, dont il faudroit qu'il fit le siège. L'armée Impériale a donc un avantage manifeste à porter la guerre chez le Turc, puisqu'elle a des Places qui assu- rent ses derrieres, & qui facilitent ses subsistances, que le Da- nube qui descend de Vienne jusqu'à la Mer noire facilite encore le transport de l'artillerie, des munitions de guerre, des sub- sistances, & de tout ce qui est nécessaire à une armée, jusqu'à Titul que j'ai supposé être une Place, & qui doit l'être, d'autant qu'elle est intermédiaire entre Belgrade & Petervaradin, dans l'angle que forme le Tibisque à son embouchure dans le Danu- be; au lieu que le Turc est obligé de mener toutes ses subsistan- ces & ses munitions par charrois, ou sur le dos des chameaux, ou de leur faire remonter le Danube, entreprise longue & dif- ficile, & qui doit encore retarder ses opérations. En avançant sur le pays ennemi, l'armée Impériale peut fortifier des postes qui communiquent de l'armée avec ses Places; mais comme presque jamais cette Couronne n'a prévenu le Turc, & qu'elle l'a, la plupart du tems, attendu en Hongrie, il faut qu'il y ait des raisons que j'ignore, relatives à ses approvisionnemens & à l'emplacement de ses troupes; car pour des raisons de guerre, il ne peut y en avoir aucunes; mais quelques soient les motifs que peut avoir la Maison d'Autriche d'attendre le Turc chez elle, ils ne peuvent être mis en comparaison avec les avantages qu'il y a de préserver ses sujets du pillage, de l'incendie, des meurtres & de la ruine entiere du pays par où passe le Turc. Les avantages que la Couronne Impériale peut retirer en portant la guerre sur le pays ennemi sont sans nombre; les contribu- tions qu'elle en peut retirer en argent & en subsistances ménagen- gent le trésor du Prince & celui de l'État; le commerce inté-

rieur n'est point interrompu : au lieu qu'il l'est nécessairement dans la partie qu'occupe le Turc ; enfin si l'armée Impériale peut forcer le Turc à se défendre au lieu d'attaquer, c'est un premier avantage qui en produira bien d'autres, parce qu'il sera bientôt dégoûté & ennuyé de la guerre ; une très-grande partie quittera l'armée, sur-tout les Turcs Asiatiques, qui ne sont point intéressés à défendre ni à conserver les Provinces de l'Europe, non-seulement parce qu'elles n'y possèdent aucunes Terres ; mais par l'esprit de leur gouvernement, qui ne les attache pas même à ce qu'elles ont en propre, parce qu'il peut leur être enlevé d'un moment à l'autre par un ordre du Grand-Seigneur, & l'armée Turque réduite en peu de tems de près de moitié, laissera un libre cours aux conquêtes de l'armée Impériale. Que de peuples qui supportent impatiemment son joug despotique, qui le secoueroient, & feroient cette occasion pour se révolter, & pour s'affranchir de leur esclavage ! Mais quand même l'armée Impériale n'en retireroit pas tous ces avantages, c'en est un très-considérable, & qui ne doit pas être négligé, que d'éloigner la guerre de son pays & de préserver ses peuples d'un fléau d'autant plus grand, que le Turc, tout généreux qu'il peut être pour tout ce qui suit sa croyance, a une haine d'éducation & de préjugé pour tout ce qui est Chrétien.

(c) J'ai oui-dire à M. le Maréchal de Saxe & au Baron de Clausen, qui tous deux avoient faits plusieurs campagnes en Hongrie, que le Turc étoit très-adroit à l'arme blanche, qu'il manioit très-bien son cheval, & que la cavalerie Hongroise, quelque valeureuse qu'elle fût, ne pouvoit pas tenir devant lui. Quelle en peut être la raison ? Le Hongrois est brave, il est adroit à manier le sabre, il monte très-bien à cheval, il est né soldat, le courage est même assez général dans cette Nation, il est libre de ne
pas

pas servir ou de servir, ce qui donne un degré de plus à sa valeur, parce qu'il sert de bonne volonté; au lieu que le Turc est forcé de marcher, quelque répugnance qu'il y ait. L'état d'esclavage où il est né, & où il vit, ne peut lui donner aucun amour pour la Patrie, il ne la connoît pas, le nom de patrie est même une chimère pour lui; il n'est point connu du Despote, & ne l'a peut être jamais vu (a); & il n'a pour exciter son courage, que le motif de la religion, motif bien fort, sur-tout pour cette Nation, qui croit que ceux qui sont tués en combattant pour leur Souverain vont certainement jouir dans l'autre Monde du bonheur que Mahomet leur fait espérer. Les esclaves à Rome n'étoient point comptés parmi les citoyens, parce que le nom de citoyen signifie un homme libre; il en résulte qu'il y a des habitans en Turquie, mais qu'il n'y a pas un citoyen, parce que tous les peuples sous la domination du Turc sont esclaves; ainsi il ne peut y avoir que le motif de la religion qui les fasse combattre & affronter la mort; car ils n'y sont excités par aucun intérêt reversible à l'État; mais quelque soit le principe du courage du Turc & du Hongrois, dès que l'un & l'autre en ont, l'avantage que le Turc à cheval peut avoir sur le Hongrois à cheval, ne vient que de la différence, de la bonté & des qualités de leurs chevaux. Un brave homme monté sur un mauvais cheval, n'a plus que la moitié de son courage, parce qu'il n'a point de confiance en ce même cheval, & qu'il craint qu'il ne le porte pas où sa valeur voudroit qu'il allât, & lorsqu'il a à combattre un adversaire bien monté, le désavantage pour lui est manifeste. Il n'en est pas de même d'un soldat à pied,

(a) Il faut cependant en excepter les Janissaires qui sont à Constantinople, & qui sont la garde du Sultan, encore le voyent-ils bien rarement; mais les troupes qui ne sont point dans Constantinople, & qui sont répandues dans les différentes Provinces d'Europe & de l'Asie, ne l'ont jamais vu.

il n'a aucun obstacle qui s'oppose à sa valeur; il peut agir par lui-même, ses membres se prêtent à sa volonté, & unissent leurs forces pour seconder son courage; au lieu que le cavalier peut trouver dans son cheval un obstacle insurmontable (a). Or il n'est pas douteux que le cheval Turc Asiatique ne soit excellent, souple & très-léger, & que le cheval Hongrois n'ait des qualités très-inférieures à celui-ci; ainsi il n'est pas étonnant que la cavalerie Hongroise ne puisse pas tenir contre la cavalerie Turque. C'est proprement le cheval Turc qui bat le cavalier Hongrois, parce que celui-ci monte un cheval dont les qualités sont très-disproportionnées à celles du cheval Turc; mais que l'on mette 2000 Hongrois montés sur des chevaux Turcs Asiatiques, contre un pareil nombre de Turcs montés sur des chevaux Hongrois, je parie que les 2000 Turcs seront battus; que l'on monte ces Turcs & ces Hongrois sur des chevaux égaux en bonté, je parie que la victoire sera très-long-tems disputée, & je ne gagerois pas pour les Turcs, parce qu'à valeur égale, le Hongrois a plus d'ordre & d'ensemble, & que leurs Généraux sont plus instruits de la guerre que ceux du Turc. Le cheval Turc est plus élevé que le Hongrois, il est plus fort, parce qu'il est entier, & naturellement plus nerveux & plus vite, ces avantages sont manifestes; mais il ne s'ensuit pas pour cela qu'un Hongrois bien monté n'attaque un Turc, & ne le vainque (b).

(a) Je suis toujours étonné qu'en France, où la valeur est, pour-ainsi-dire, générale, de voir la plupart des Officiers généraux & autres, aussi mal montés; cela vient de ce que la plupart ne savent pas monter à cheval, & que sans craindre l'ennemi ils ont peur de leurs chevaux, & appréhendent d'en monter de trop vifs & de trop ardens. J'ai vu le tems où la jeunesse ressoit trois ou quatre ans à l'Académie, aujourd'hui quand elle y a été six mois, ou un an au plus, elle croit en savoir assez. Aujourd'hui sur trente Officiers généraux de cavalerie ou de dragons, il y en a les trois quarts qui ne savent pas mener leurs chevaux, & qui sont dessus comme si on avoit placé une paire de pincettes sur la selle.

(b) Il faut distinguer la cavalerie Turque Asiatique, & la cavalerie Turque

Quant aux harnois, ils sont à-peu-près les mêmes, la selle Hongroise est même plus légère que celle du Turc ; & lorsqu'elle est bien faite, le cavalier est très-ferme dessus. En tout l'harnachement diffère de peu de chose, la différence n'est que dans le cheval, car d'homme à homme, je crois la chose très-égale, quoique par des motifs différens.

Les fabres Turcs ont une très-grande réputation de bonté. J'ai cependant vu Mehemet Effendi, Ambassadeur de la Porte en France, préférer la trempe de nos armes blanches à celle de Damas, & acheter des lames qu'il prisoit beaucoup davantage que celles de son pays. C'est un goût assez général, que d'estimer toujours mieux ce qui vient de loin, & ce que l'on n'est pas à portée d'avoir, que ce que l'on trouve dans son pays. J'ai eu, & vu, beaucoup de sabres Turcs, & même de ceux qu'on estime le plus en Turquie, que l'on nomme *tabans*, il n'y a pas une seule lame de Solingen que je ne préférasse à ces damas qui s'ébrechent même sur du bois, ou qui plient comme du plomb. Les lames de Solingen sont excellentes lorsqu'elles sont bien choisies ; mais il y a en Alsace une Manufacture d'armes blanches établie à Klingental qui se perfectionne tous les jours, & qui, si elle continue à être soignée & excitée, surpassera celle de Solingen ; ce sera un très-grand avantage pour la France, parce que l'argent restera dans l'État, & l'achat des lames de Solingen cause une exportation d'argent qui lui est préjudiciable.

Européenne. La première est très-bien montée, & passe pour être moins vaineuse ; la seconde passe pour être plus courageuse ; mais elle est moins bien montée, cependant ses chevaux valent toujours mieux que ceux de Hongrie *.

* *Ricour, Hist. Ottom. liv. 3.*

ARTICLE SECOND.

Des Batailles.

DANS les batailles le Turc (*a*),
I°. Met comme nous l'infanterie au milieu, & la cavalerie sur les aîles.

II°. Il fait ses bataillons & ses escadrons fort gros (*b*), comme étoient les Phalanges Grecques.

III°. Il cherche les plaines pour faire agir sa nombreuse cavalerie.

IV°. Il s'étend sur un grand front, & en plusieurs lignes courbées vers le milieu en forme de demi-lune pour occuper beaucoup de terrain, & faire combattre plus de gens à la fois, afin que pendant le combat les aîles puissent envelopper l'ennemi, & l'attaquer en flanc & parderrière.

V°. Il a des corps considérables commandés pour courir aux flancs & aux derrières de l'ennemi pendant la mêlée, qui tâchent de pénétrer jusqu'aux bagages, & de causer du désordre.

VI°. Il vient à la charge avec des cris & des hurlemens effroyables, pour donner de la crainte à l'ennemi, & de l'ardeur aux siens.

VII°. Il ataque (c) , & puis se retire , ou s'enfuit. Il va & vient pour exciter l'ennemi à le suivre , & le conduire par-là dans des embuscades doubles & triples où il a beaucoup de monde ; & quand il voit nos gens ouverts & débandés , il prend son tems , fait volte-face , & en jetant de grands cris il revient à la charge , & les enveloppe.

VIII°. Il se présente avec des escadrons de grand front ; mais lorsqu'il trouve un intervalle , il fait en un moment de son flanc un nouveau front , avec une agilité qui lui est naturelle , & il pénètre par-là.

IX°. Il tient continuellement l'ennemi en alarmes , tantôt vraies & tantôt fausses , pour ne lui point donner de relâche , & pour le vaincre à force de le fatiguer ; car il peut à cause de son grand nombre , faire succéder sans cesse des gens frais à ceux qui sont las , ce qui nous est impossible.

X°. S'il ne peut forcer le camp des Chrétiens , il va se mettre entre leur armée & leurs magasins , afin de leur ôter les vivres & les fourrages , & de les affamer.

Pour ce qui regarde les batailles (d) , c'est une question parmi nous s'il nous est avanta-

geux d'en donner, ou non. Voici les raisons contre.

I°. On risque de tout perdre en un moment.

II°. Une mauvaise fortune pourroit causer la révolte de toute la Hongrie, & attirer dans les pays héréditaires le poids & le siège de la guerre.

III°. On fait par toutes les histoires, que de toutes les batailles données contre le Turc ; on en a peu gagné, & perdu beaucoup ; & l'avantage d'une victoire n'égale pas le malheur d'une défaite.

IV°. Le Palatin perdit à Prague le Royaume de Bohême, & ses propres États dans une seule bataille. Le Roi Louis perdit à Mohatz la Couronne & la vie ; les Impériaux à *Léipsick* (a) tout ce qu'ils possédoient dans l'Empire, & les Suédois à Nordlingue, beaucoup de Places & de Provinces.

Voici les raisons pour donner bataille.

C'est un paradoxe que d'espérer vaincre sans combattre ; le but de celui qui fait la guerre, est de pouvoir combattre en campagne pour gagner une victoire ; & quiconque n'a pas dessein d'en venir là, est éloigné de la fin naturelle

(a) *Léipsick*, grande Ville de Saxe ; il y passe quatre rivières, la Pleisse, la Bare, l'Elster, & la Loupe ; elle est fameuse par son commerce, ses Foires & son Université.

de la guerre ; on a bien vu des armées foibles en défaire des fortes en campagne ; mais on n'a jamais vu une armée qui se renferme dans un camp fortifié pour éviter le combat , défaire celle qui l'attaque. C'est assez à l'agresseur que de plusieurs attaques une seule lui réussisse , pour le rendre victorieux : mais celui qui est attaqué mettant toute sa confiance en ses retranchemens , quand il les voit forcé en un endroit , perd courage en tous les autres , & abandonne le reste ; au lieu que les assaillans étant repoussés , peuvent se rallier , & revenir à la charge. Enfin une armée qui combat dans ses lignes peut bien avoir le bonheur de n'être point battue ; mais non pas celui de battre , à moins de sortir de ses lignes pour combattre l'ennemi déjà las & affoibli par les pertes qu'il a faites.

II°. Les guerres des Romains qui étoient courtes & grosses , sont bonnes à imiter ; mais on ne peut les faire sans batailles.

III°. Le Turc ne peut se servir dans le combat de ce nombre infini de Pionniers , & de gens désarmés qui suivent l'armée , & qui lui sont alors inutiles , & aussi embarrassant qu'ils sont commodes dans les sièges , & dans d'autres expéditions militaires.

IV°. Quand le Turc s'aperçoit que nous

n'osons hasarder une bataille, il en devient plus hardi: il environne notre armée, & il lui coupe les vivres, en sorte qu'elle se voit souvent ruinée sans pouvoir rien faire, & sans espérance de vaincre, au lieu qu'en combattant elle peut espérer la victoire.

V°. Par le gain d'une bataille on acquiert des Provinces entieres, comme il paroît par les exemples que nous avons rapportés; car les lieux où le Turc a des garnisons ne sont pas forts, à la réserve de Canise, Neuhaufel & *Siget* (a), ils sont tous peu considérables; depuis Bude jusqu'à Constantinople, il n'y a pas une Place bien fortifiée; elles ont toutes de petits flancs, qui ne tiennent que très-peu d'artillerie, ainsi on peut les ruiner aisément, & se mettre à couvert dessous avec des mantelets, ou bien elles sont de bois, & par conséquent incapables de résister au feu & aux bombes.

Outre cela les peuples qui lui obéissent, impatiens de sa domination, soupirent après l'occasion

(a) *Siget*, Ville forte située dans un marais formé par la petite rivière d'Alma; elle est Capitale d'un Comté séparé de l'Esclavonie par la Drave: elle est dans la basse Hongrie. Il y a un autre *Siget* dans la haute Hongrie sur la Teylle; mais ce n'est pas celle dont il s'agit ici.

caſion de ſe révolter , & de trouver quelqu'un qui les appuie ; car ils ſont la plupart Chrétiens en Grece , en Dalmatie , & ailleurs ; de ſorte que l'ennemi étant une fois battu & chaffé de la campagne , les conquêtes , quoique d'une grande étendue , feroient aifées ; mais on ne peut devenir maître de la campagne ſans bataille.

VI^e. Voici ce qu'on répond aux objections de l'opinion contraire.

1^o. Il eſt vrai que les maux qui ſuivent la perte d'une bataille ſont très-grands ; mais il faut être en état par le nombre & la diſpoſition de ſes forces , de pouvoir raifonnablement eſpérer la victoire en combattant , & on aura lieu de l'eſpérer , pourvu qu'on ait ſoin d'éviter les cinq principaux écueils qui ont fait perdre les batailles paſſées , & qui ſont ,

2^o. Donner le combat avec un nombre diſproportionné ; c'eſt-à-dire , avec peu contre beaucoup.

3^o. Se laiſſer emporter de telle ſorte à l'ardeur de combattre , qu'on le faſſe ſans avantage.

4^o. S'arrêter au butin avant que l'ennemi ſoit entièrement défait. Pour l'empêcher , il faut y mettre le feu.

5^o. Rompre les rangs , & ſe débander en char-

Tome III.

R r

geant l'ennemi qui fuit ; on tombe par-là dans des embuscades, ou bien on ne peut le soutenir quand il tourne tête brusquement.

6°. Se laisser réduire à combattre par désespoir & non par choix.

VII°. La nécessité de combattre est absolue & évidente, parce qu'il est impossible de finir la guerre autrement, & l'on ne peut demeurer sans guerre, dans l'appréhension continuelle de l'avoir, ni par conséquent sans gémir sous le poids insupportable des armes qui ont épuisé le pays, & réduit les Hongrois à la dernière misère.

Outre les avantages qu'on peut prendre pour combattre contre l'armée du Turc, en voici encore quelques-uns.

I°. Éviter les fautes qu'on vient de marquer.

II°. Obliger l'ennemi à nous venir trouver dans nos postes, ce qui ne sera pas difficile, ou par le chagrin qu'il aura de ne pouvoir plus demeurer devant nous faute de fourrages, ou par l'envie de faire lever le siège de quelque Place que nous presserons, ou par la honte de se retirer sans avoir rien fait ; car comme il vient déterminé à faire des progrès, ne point avancer pour lui, c'est reculer, la fureur qu'il a de courir à l'ennemi, le tient comme le sanglier contre l'épieu, & le pousse à se jeter dessus.

III°. L'ataquer lorsqu'il est attaché à un siège, ou dans un défilé, ou dans un passage, quand il est défuni, ou campé défavantageusement, ou qu'il marche en défordre, ou enfin dans toutes les occasions favorables qui se présentent.

IV°. Prendre garde de n'être pas enveloppé, & pour cela assurer bien ses flancs.

V°. Ne pas trop étendre sa bataille, afin qu'elle soit forte en dedans, & qu'elle puisse faire tête des quatre côtés. Le Général doit être au milieu, pour voir ce qui se passe en tous les endroits.

VI°. Ataqver avec les cuirassiers l'infanterie de l'ennemi qui n'a point de piques, soutenir & repousser sa cavalerie avec nos piques & notre mousqueterie, & battre sans relâche l'une & l'autre avec l'artillerie, & toutes sortes de bouches à feu, que les Turcs craignent sur toutes choses, parce que les Janissaires étant sans piques, ne peuvent résister au choc de la cavalerie ou de l'infanterie avec des piques, ni les Spahis qui ne sont point armés, à nos cuirasses & à nos mousquets, ni les chevaux & les éléphants au feu & à l'éclat des grenades. A l'égard des petites pièces qu'on met dans les Régimens, pourvu qu'on ait la précaution de faire la queue de leurs affûts plus élevée qu'à l'ordinaire, on les charge, & on les tire aussi vîte qu'on marche.

Rr 2

VII°. Avoir à la queue , & par-tout où besoin fera , des troupes de cavalerie pour courir de tous côtés , & tuer tous ceux qui fuiront & qui abandonneront le champ de bataille , & que les soldats sachent qu'on a donné cet ordre.

VIII°. Ne dégarnir jamais trop les Places , parce qu'en cas de mauvaise fortune , les restes de l'armée battue qui ont coutume en d'autres pays de s'y retirer & de renforcer les garnisons , ne le peuvent faire ici , leur retraite se trouvant coupée par la cavalerie légère du Turc : il est donc dangereux d'affoiblir les Places ; ce sont des ancrs sacrées qui sauvent les États.

IX°. Mais c'est en Dieu , sur-tout , qu'il faut mettre son espérance , sans quoi elle est vaine & trompeuse ; mais il faut y joindre des actions pleines de vigueur , autrement ce seroit tenter Dieu , qui demande expressément tout l'effort de notre coopération , & ce seroit vouloir se sauver sans mérite. Après cela , nous ne devons plus douter de la victoire , & nous l'attendrons de celui dont le bras n'est point raccourci , & qui pour faire éclater son pouvoir miraculeux , se sert souvent des choses les plus foibles pour confondre & renverser les plus fortes.

O B S E R V A T I O N S.

A R T I C L E S E C O N D.

Des Batailles.

(a) C'EST un usage établi & reçu , de mettre l'infanterie dans le centre & la cavalerie sur les aîles ; mais cet usage ne doit avoir lieu que lorsque la situation du terrain l'exige , car il peut se trouver des terrains où l'infanterie sera sur les aîles & la cavalerie dans le centre ; ainsi ce n'est pas une règle qui doive être généralement suivie : & si Montécuculi la donne comme un précepte invariable , il se trompe ; mais je crois qu'il a voulu dire que le Turc , ainsi que les armées Européennes, étoient dans l'usage de mettre leur infanterie dans le centre & leur cavalerie sur les aîles lorsque le terrain l'exigeoit. Tous les préceptes à la guerre varient suivant les positions, & tel précepte qu'il sera bon de suivre sur un terrain, deviendra une très-grande faute sur un autre ; c'est au Général à examiner la situation du terrain qu'il choisit pour son champ de bataille , & à disposer ensuite ses troupes relativement à ce même terrain , sans s'astreindre à suivre des usages généraux , qu'un homme borné se feroit un crime de changer , mais qu'un Général savant dans l'art de commander les armées , abandonnera pour faire sa disposition relative à la situation du terrain sur lequel il veut combattre.

(b) Les précautions que prend le Turc , & l'attention qu'il a de tâcher d'attirer l'ennemi dans les plaines pour pouvoir rendre sa nombreuse cavalerie utile , prouvent qu'il n'est pas sans connoissances sur la guerre , que ces connoissances sont fondées sur des principes , & qu'il cherche à les appliquer au terrain & aux circonstances (a).

(a) L'intérêt personnel est un grand maître ; & quand il est joint à un peu de

Le Turc a de très-gros bataillons & de très-forts escadrons, parce qu'il fait moins consister la force dans l'ordre que dans le nombre ; cependant il n'y a point d'inconvénient à avoir de forts bataillons, pourvu qu'ils ne passent pas mille hommes. Dans les armées Européennes les bataillons sont de sept à huit cents hommes : ce nombre est suffisant, parce qu'en supposant un Régiment de trois bataillons de huit cents hommes chacun, ce Régiment sera de deux mille quatre cents hommes ; il n'est pas assez considérable pour qu'un seul homme ne puisse le commander ; mais il l'est assez pour avoir une force & une solidité qui lui est relative, & qui est indépendante des autres parties de l'armée. Il n'en est pas de même des escadrons ; en France, en Autriche, en Prusse, &c. les escadrons ne passent pas 150 cavaliers : si le Turc fait les siens beaucoup plus forts, c'est qu'il ne connoît encore aucune proportion relative à cette arme, pourvu que beaucoup de troupes attaquent en même tems, il croit être sûr de battre ; d'ailleurs ses chevaux sont plus légers & plus faciles à manier, le cavalier Turc monte mieux à cheval que le Français, l'Allemand & le Prussien, & en général la cavalerie Turque attaque sans ordre ; c'est un gros de cavaliers, mais uni, qui marche avec vivacité sur l'ennemi, le premier qui arrive tâche de pénétrer, & est suivi du reste ; si ce gros de cavaliers trouve de la résistance, il se partage en plusieurs parties, attaque ensuite dans différens points ; si le terrain permet à ces différentes parties de tourner l'ennemi, elles l'attaquent en front, en flanc & parderrière ; mais si après ces différentes attaques elles ne peuvent pas le pénétrer ni le rompre, ces parties se réunissent, & se mettent bientôt par l'agilité de leurs chevaux hors de la portée de l'ennemi, de-là elles se rassemblent, & reviennent à

bon sens, s'il ne fait pas de grands Généraux, du moins il leur sauve le ridicule de l'ineptie.

la charge au moment que l'on croit les avoir dissipé ; & si malheureusement on les suit en désordre , il n'est pas douteux qu'on ne tardera pas à les voir revenir plus promptement qu'elles ne se sont enfuis , & dans la désunion où sont les corps , il est à craindre qu'elles ne les battent. Il seroit impossible à toute autre cavalerie , (à l'exception de la cavalerie Maure & de celle d'Espagne ,) de manœuvrer aussi légèrement ; ainsi que les escadrons Turcs soient de cent cinquante , de trois cens , ou de mille chevaux , peu importe , parce qu'ils attaquent en gros & jamais en ordre. Un escadron Français, Allemand ou Prussien , qui seroit de deux cens ou de trois cens hommes ne vaudroit rien , parce qu'il auroit trop de front pour sa profondeur , qu'immanquablement il commenceroit à flotter après quinze à vingt pas , & qu'à trente il seroit désuni. J'ai cependant vu en 1750 à Velau en Prusse , cinquante escadrons , dont trente de dragons & vingt de hussards , en bataille sur une seule ligne , & sans aucun intervalle , c'est-à-dire , en muraille ; au premier commandement cette ligne se mit en mouvement au pas , ensuite au trot , de-là au galop & à toutes jambes , sans aucun flottement ; & au second commandement pour faire alte , cette ligne s'arrêta sans que la tête d'un cheval passa l'autre. J'ai encore vu au même camp le Régiment de Schorlemer , dragons , de dix escadrons , se mettre en bataille sans intervalles , & faire un quart de conversion à toutes jambes , avec la même précision que pourroit faire un escadron Français très-bien exercé ; il est vrai que ces dragons & ces hussards n'avoient point d'ennemis devant eux , & peut-être que s'ils en eussent eu , ils n'auroient pas marché aussi parfaitement ni avec tant d'ordre qu'ils le firent dans cette occasion , non qu'ils n'eussent marché avec beaucoup de courage ; mais dans un exercice chaque cavalier cherche à conduire son cheval , & à rester aligné avec le front ;

& lorsqu'il s'agit d'ataquer, on ne voit souvent que l'ennemi, & on songe peu si le front est égal, & si tout arrive en même tems. Ces deux exemples prouvent cependant que l'on peut parvenir à apprendre à la cavalerie à manœuvrer légèrement & ensemble. Les chevaux Prussiens n'ont pas des qualités supérieures aux chevaux que montent les cavaliers Français, ce sont des chevaux Allemands & du Holstein, qui sont très-bons & très-bien choisis; mais qui ne valent point nos chevaux Normands: cette espece de chevaux est la meilleure que je connoisse pour la cavalerie, & il seroit à desirer que l'on pût en monter toute la cavalerie Française; mais pour cela il faudroit que les haras de cette Province, & ceux des autres Provinces du Royaume qui peuvent fournir de très-bons chevaux, fussent dans l'état où ils devroient être; sans doute que les personnes qui en sont chargées y apporteront tous leurs soins; mais il faut bien de l'argent & bien du tems encore pour que la cavalerie puisse se remonter des haras du Royaume, même en tems de paix, où la consommation est bien moins considérable qu'en tems de guerre.

Ce n'est pas l'affaire d'un jour, ni de six mois, ni même d'une année, d'apprendre à la cavalerie à mener ses chevaux & à manœuvrer; & comme il s'en faut de beaucoup qu'elle soit au point de perfection où elle devroit être, qu'elle en est même encore très-éloignée, malgré les écoles d'équitation dont on s'occupe avec raison (a), si les escadrons étoient plus forts que ceux que j'ai indiqué ci-dessus, ce seroit une masse pesante, difficile à faire mouvoir, qui ne garderoit jamais l'ensemble qui lui est si nécessaire,

(a) Il seroit à desirer que dans les écoles d'équitation on ne voulut point d'un cavalier en faire un écuyer; mais seulement un homme de guerre, qui sût conduire son cheval & en être le maître, sans lui apprendre à faire faire des voltes à son cheval, à lui faire faire les talons & à passer. Instruction superflue qui ruine les jarrets des chevaux, & ne forme point le cavalier pour la guerre.

nécessaire, & qui fait toute la force. J'ai dit dans mes Observations * la proportion que devoit avoir un escadron.

* Tom. 1.
ch. 2. art. 1.

Quant à l'infanterie Turque, il s'en faut de beaucoup qu'elle vaille la cavalerie, sur-tout la cavalerie Européenne. Le corps des Janissaires est ce qu'il y a de meilleur, & ce qui fait la principale force de l'armée en infanterie ; mais ce corps a toujours été plus redoutable au Grand-Seigneur qu'à ses ennemis.

C'est une précaution très-essentielle contre toutes Puissances, & sur-tout contre le Turc, d'appuyer les flancs de la bataille ; & lorsqu'on ne peut pas avoir une rivière, un marais, des bois, des ravins, ou des montagnes pour appuis, il faut élever de fortes redoutes sur les deux flancs, qu'elles soient bien fraisées & bien palissadées, & faire creuser trois rangs de puits en avant du fossé ; mais il faut avoir attention que le fossé soit assez large pour que la palissade arrachée ne puisse pas servir de pont. C'est ce qui arriva à Meadia en 1738 ; les Impériaux avoient élevé une redoute en avant de leur camp, qu'ils avoient fraisée & palissadée ; mais les palissades arrachées se trouverent assez grandes pour que les Turcs s'en servissent, & en firent un pont sur le fossé qu'ils passèrent, non sans beaucoup de difficultés, & sans perdre une très-grande quantité de soldats ; mais à force de perdre du monde & d'opiniâtreté, ils s'emparèrent de la redoute ; cinq cens hommes qui la défendoient furent hachés en pièces, & les Impériaux perdirent le combat & Meadia.

(c) La conduite d'un Général qui est opposé au, Turc doit être très-différente de celle qu'il tiendrait contre toute autre Puissance de l'Europe ; ce n'est point la même façon de faire la guerre, elle est dans tout un autre genre, & il doit plier ses principes, ou du moins les adapter à la manière du Turc dans les mouvemens & dans les opérations d'armée. Montécuculi dit *qu'il attaque, & puis*

Tome III.

S f

se retire ou s'enfuit, & revient à la charge; c'est positivement la façon de faire la guerre des hussards & des troupes légères; ainsi toute l'attention du Général doit être de tenir ses troupes bien ensemble, de tâcher qu'elles résistent aux premiers efforts du Turc, & s'il se retire, le suivre; mais en ordre, & dans la disposition où il veut combattre. Il n'est pas question avec le Turc de détacher plus ou moins de troupes pour le suivre, il faut que ce soit toute l'armée, encore faut-il qu'elle prenne bien garde à ses flancs, & aux embuscades que certainement le Turc lui tendra. Les armées Européennes attaquent de front & en ordre; tantôt elles attaquent deux ou trois points, tantôt une seule aîle, tantôt le centre en contenant les deux aîles; mais rarement attaquent-elles tout le front, & leurs bataillons & escadrons gardent, autant qu'il leur est possible, l'ensemble dans leur attaque & dans leur retraite. Le Turc, au rapport de Montécuculi, agit différemment; il attaque sans ordre & avec furie; si son attaque ne réussit point, il se retire, ou fuit dans l'espérance d'engager l'ennemi à le suivre, ou pour le faire tomber dans des embuscades, ou pour qu'il se désunisse dans la chaleur de la poursuite; alors il revient à la charge plus vite qu'il ne s'est retiré, & presqu'il toujours ces attaques vives & soudaines lui réussissent. Ces manœuvres sont bonnes pour le Turc, & pour toute cavalerie montée aussi légèrement que lui; il attaque, se retire, revient à la charge, & voltige autour de l'ennemi, plutôt pour le lasser que pour le vaincre de force; mais si la cavalerie Impériale ne s'épouvante point de ces différentes attaques, si elle reste toujours bien unie, & qu'elle ne s'avance que bien en ordre, l'impétuosité du Turc se ralentit bientôt. Il en est de l'infanterie Turque comme de sa cavalerie, relativement à l'attaque; si elle ne peut pas pénétrer, elle fuit, se rallie, & revient à la charge; comme elle n'a point de bayonnettes, elle jette son fusil, met

le fabre à la main , & fond comme un torrent sur les bataillons hérissés de bayonnettes ; & si ceux-ci ne se tiennent pas bien unis , ils seront certainement enfoncés & battus , malgré l'avantage de leurs armes bien supérieures aux sabres ; mais cette manœuvre de la cavalerie & de l'infanterie Turques seroit dangereuse à exécuter pour toute autre Nation qui ne seroit pas habituée à cette façon de combattre. La désunion n'est pas un défaut chez le Turc , parce qu'il fait se réunir promptement , que cette façon de combattre est propre à son caractère , & qu'il y est aidé par la légèreté & la vitesse de ses chevaux ; mais chez toute autre Nation de l'Europe , une armée désunie n'a plus aucune force , & est foible dans toutes ses parties. Ce défaut d'ordre est bien plus à craindre dans les armées Françaises , à cause de la vivacité & de l'impétuosité de cette Nation , qui , quoique très-brave , se décourage souvent par un premier échec ; & si dans cet étonnement elle quitte ses rangs , il est bien difficile de la rallier. Il n'y a pas une Nation dans l'Univers à qui il soit plus important de conserver l'ordre & l'ensemble dans l'attaque , dans la poursuite ou dans la retraite ; elle est bouillante & valeureuse , mais elle s'étonne facilement ; & sa vivacité qui toujours n'est pas accompagnée de la réflexion , ne lui permet pas de voir que si elle restoit unie , elle pourroit ou réparer le premier échec reçu , ou du moins ne pas perdre décidément une bataille que cette même vivacité lui arrache.

J'ai déjà dit qu'il falloit mettre sur les aîles de l'armée , des hussards , des dragons , & des troupes légères à pied & à cheval , pour empêcher l'ennemi de tourner l'armée par ses flancs , & que si l'ennemi étoit plié & battu , ces troupes des aîles devoient l'attaquer sur ses flancs en même tems qu'il seroit suivi de près par l'armée ; que si au contraire on étoit battu & forcé de se

retirer, ces troupes garantiroient les flancs, & empêcheroient l'ennemi de poursuivre aussi vivement les troupes en retraite. Si à la bataille d'Almanza, gagnée la campagne de 1707 par M. le Maréchal de Berwick sur le Lord Gallowai & M. de Lasminas, le premier commandant les Anglais, & le second les Portugais, M. le Maréchal de Berwick ne se fût pas aperçu que les ennemis faisoient avancer cinq bataillons par leur gauche, dans le dessein de prendre en flanc la droite de l'infanterie Française & Espagnole, je crois que l'armée combinée de France & d'Espagne auroit couru le plus grand danger, & que de cette manœuvre dépendoit le gain ou la perte de la bataille; mais M. de Berwick qui avoit l'œil à tout, fit sur le champ marcher la brigade du Maine, qui fermoit la droite de l'infanterie de la seconde ligne; cette brigade joignit ces cinq bataillons Anglais, qu'elle chargea bayonnette au bout du fusil; après avoir esquivé leur feu à trente pas, elle les enfonça, & les mit en dé-

* *Mém. manusc. de M. le Maréchal de Berwick, tirés de la biblioth. de M. le Duc de Fitz-James.*

route*.

Quelque soit l'ordre sur lequel l'armée ennemie battue se retire, fût-elle même en déroute, les troupes victorieuses doivent toujours rester ensemble, & conserver l'ordre le plus exact. Quoique ce principe soit invariable contre quelque Nation que ce puisse être, il est encore plus important de le suivre contre le Turc, par les raisons que j'ai dit plus haut: on peut cependant détacher des troupes de la réserve, & même toute la réserve, pour soutenir les hussards, les dragons, & les troupes légères à pied & à cheval, qui ne doivent pas cesser de harceler l'ennemi tant qu'ils le voyent devant eux; mais s'il entre dans un bois ou dans des défilés, il ne seroit pas prudent de le suivre plus loin; on doit l'observer, & ne point quitter son arrière-garde jusqu'à ce qu'elle soit assez près du bois ou du défilé pour n'avoir plus rien à craindre, étant protégée des troupes qui doivent

occuper le bois ou les hauteurs de droite & de gauche du défilé.

(d) Parmi les raisons qu'allègue Montécuculi, de donner ou de ne pas donner bataille, il y en a qui sont générales pour toutes les Nations, & d'autres qui ne peuvent avoir lieu que pour la Couronne Impériale relativement au Turc, & à l'esprit remuant de quelques-uns de ses sujets, qui, quibiqu'ils lui soient aujourd'hui très-attachés, conserveront cependant toujours les privilèges & les immunités que cette Couronne leur a accordés lorsqu'ils ont reconnu l'Empereur Joseph pour leur Souverain; ainsi cette Puissance doit toujours craindre de voir renouveler les troubles qui s'éleverent en Hongrie & en Transilvanie en 1563, sous le règne de Maximilien, & qui ne finirent qu'en 1698, après le Traité de Rîsvick signé la même année, qui se renouvelèrent en 1703, & ne finirent qu'en 1710. C'est peut-être la seule Puissance de l'Europe qui ait à appréhender des troubles dans la partie de ses États qui approchent ceux du Turc; car elle n'a rien à craindre dans les autres parties qui avoisinent les Puissances de l'Europe; & en général, ses sujets dans les parties septentrionales, méridionales & occidentales, lui sont très-affectionnés & très-fidéles. Cependant comme les Hongrois & les Transilvains sont aujourd'hui beaucoup plus attachés à la Couronne Impériale qu'ils ne l'étoient du tems de Montécuculi, que la politique de cette Couronne les contient par des charges & des honneurs, & par des bienfaits lucratifs, & que cette même politique lui fait entretenir des garnisons Allemandes dans le centre de la Hongrie & de la Transilvanie pour contenir le peuple, elle a moins à craindre de voir renouveler les anciennes révolutions qui ont agité ce Royaume, & qui ont troublé le Trône de l'Empire; mais toute Nation remuante, inquiète, jalouse de sa liberté & de ses privilèges,

& qui est belliqueuse , est toujours à craindre , sur-tout dans la position du Royaume de Hongrie. Les prétextes ne manquent jamais , il ne faut que le plus petit privilège rétréci pour révolter toute une Nation née libre , qui fonde sa liberté sur ces mêmes privilèges , & qui ne hait pas les révolutions. Le Hongrois est brave , mais il aime l'indépendance ; & si la Noblesse n'est retenue par des distinctions , par des charges dans le Conseil , ou par des grades supérieurs dans le militaire , & le peuple par la force , il ne faudroit qu'une étincelle pour causer un incendie général dans les États de l'Empereur. Il est donc de la politique de la Couronne Impériale d'attirer à sa Cour toute la haute Noblesse de Hongrie & de Transilvanie , & d'avoir des Places fortes & bien munies dans l'un & l'autre pays , pour contenir non-seulement le peuple , mais encore pour avoir une barrière qui puisse la mettre à portée de s'opposer aux entreprises que le Turc voudroit tenter sur ce Royaume , le garantir des courses des Wallaques , des Moldaves & des Tartares , & rendre au Turc la guerre plus difficile sur la rive gauche du Danube.

Quoique la Couronne Impériale ait de très-grandes possessions , & qu'elle réunisse sur une même tête les Royaumes de Bohême & de Hongrie , il lui est cependant impossible de mettre sur pied des armées aussi nombreuses que le Turc (a) ; mais l'espece d'hommes qui les compose , la capacité & l'expérience de ses Généraux , jointes à l'ordre & à la discipline qui y sont

(a) On n'ignore point que l'Empereur qui régne aujourd'hui n'est point Roi de Bohême & de Hongrie , que ces deux Royaumes appartiennent de son chef à l'Impératrice Marie-Thérèse ; mais l'Empereur sera un jour possesseur de ces deux Royaumes ; ainsi ces trois Couronnes feront réunies sur une même tête.

observés , doivent rendre une armée de cinquante mille Autrichiens égale , & même supérieure , à une de cent mille Turcs. Mon intention n'est point de me captiver les suffrages de la Nation Allemande , je lui rends la justice que je crois qui lui est due. Comme j'ai dit naturellement ce que je pensois du Turc , de son gouvernement , & de son peu d'expérience dans la guerre , je rends de même à la Nation Allemande la justice qui lui est due ; ainsi l'Allemand ne me doit aucun remerciement. Quant au Turc , je répéterai ce qu'un Aueur moderne a déjà dit * : *Mon Ouvrage ne sera pas porté ni lu à Constantinople ; & quand il seroit entre les mains du Grand-Seigneur ou du Visir , sa politique & son gouvernement militaire seront toujours les mêmes.* Les écrits n'instruisent que les Nations qui veulent l'être , qui croient qu'elles ne savent pas tout , & qui ne sont point servilement attachés à leurs préjugés : on peut conclure de-là que le Turc restera toujours dans l'ignorance où il est depuis près de quatre cent ans.

* *Droit public de l'Europe*, tom. 1. Éd. de 1764

Du tems qu'a écrit Montécuculi , la Hongrie ni la Transilvanie n'appartenoient point à la Couronne Impériale. La Hongrie a toujours été élective depuis le Roi Étienne , premier Roi de Hongrie , & fils de Geisa , quatrième Prince des Hongrois ; mais depuis qu'en 1687 l'Empereur Joseph fut élu Roi de Hongrie du vivant de son pere Léopold , cette Couronne n'est plus élective , & a été possédée jusqu'à ce jour par la Maison d'Autriche , représentée par l'Impératrice Marie-Thérèse ; après elle , elle passera à la Maison de Lorraine , dont le chef est aujourd'hui Empereur , la Maison d'Autriche étant éteinte depuis la mort de Charles VI d'Autriche ; ainsi du tems de Montécuculi la Hongrie ni la Transilvanie n'étoient point soumises à l'Empereur ; la plus grande partie de

la Hongrie étoit possédée par le Turc , & l'autre par de grands Seigneurs, toujours en querelle les uns contre les autres, & qui presque jamais n'étoient d'accord avec eux-mêmes. La Transilvanie fut réunie à la Hongrie dans une guerre que le Roi Étienne fit vers l'an 1001 à Giulia, son oncle; depuis ce tems cette Principauté a toujours été gouvernée par un Vaivode ou Viceroy. Après la mort de Zapoli, Roi de Hongrie & de Transilvanie, Soliman II sépara en 1541 cette Principauté de la Hongrie, & la donna à Isabelle, veuve de Zapoli; depuis elle a été gouvernée par des Princes élus par les peuples : d'autres l'ont possédée par usurpation jusqu'à la mort d'Apaffi arrivée l'an 1690, que l'Empereur Léopold s'en saisit. Aujourd'hui l'une & l'autre sont entièrement sous la domination de l'Impératrice Reine Marie-Thérèse d'Autriche.

L'Impératrice est d'autant plus intéressée à conserver ces possessions, qu'elles ajoutent beaucoup à la Puissance très-bornée de la Couronne Impériale, qu'elle en tire un grand nombre de très-bons soldats, & qu'elle éloigne le Turc de sa résidence & de ses propres États; ainsi elle doit mettre toute son attention à ne pas permettre au Turc d'y entrer. Pour cet effet, en cas de guerre contre le Turc, outre les Places

* *Tom. 3. que j'ai déjà dit * qu'elle devoit faire fortifier en Hongrie, ch. 3. art. 3. de mes Observations.* sans compter celles qui le sont déjà, ainsi qu'en Transilvanie, il lui faut une armée campée sous Temeswar, une autre plus

forte sur le Danube, & un corps de troupes en Esclavonie, sur la Save, du côté de Brodt. La disposition de ces trois camps est positivement la même que celle que Montécuculi suppose en

** *Texte, cas d'une guerre offensive contre le Turc ** , excepté que com- lib. 2. ch. 3. art. 4.* me le Turc dans ce tems-là étoit maître d'une partie de la basse

basse & de la haute Hongrie , & de tout le cours du Danube jusqu'à Gran inclusivement ; il établit sa principale armée sur le Danube du côté de Javarin , pour faire les sièges de Gran & de Bude , & il a des corps de troupes en Croatie & dans la haute Hongrie pour assurer ses flancs ; mais aujourd'hui que la premiere Place Turque est Belgrade , je fais avancer la principale armée vers Petervaradin , & les deux autres moins nombreuses je les campe l'une sous Temeswar & l'autre sous Brodt , pour assurer les flancs de celle sur le Danube , & en même tems pour empêcher les courses du Turc dans le Banat de Temeswar & dans l'Esclavonie.

Plusieurs raisons doivent engager l'Impératrice à avoir toujours une forte armée sur le Danube. 1°. Pour s'assurer le libre cours de ce fleuve relativement aux subsistances de son armée , & au transport de l'artillerie & des munitions de guerre , qu'il est bien plus aisé & moins dispendieux de faire conduire à l'armée par eau que par terre. 2°. Pour attirer le Turc du côté de Belgrade , dans la crainte que l'armée Impériale n'en fasse le siège , & en même tems le distraire d'entrer en Transilvanie , & de-là en haute Hongrie. 3°. Pour se mettre à portée d'entrer en Bosnie , & de-là dans la Servie , parce qu'il est toujours plus avantageux de porter la guerre sur le pays ennemi que de l'attendre sur le sien. 4°. Parce que quelque motif qu'ait le Turc pour entreprendre ou pour soutenir une guerre , la nature de son gouvernement ne lui permet aucune négligence sur l'approvisionnement de Constantinople ; c'est de la tranquillité de cette Capitale que dépend celle du Grand-Seigneur & de ses Ministres. Tous les environs en sont déserts , & c'est essentiellement le Danube qui charrie les bleds de ses deux rives vers ses embouchures dans la Mer

Tome III.

T t

noire, où des bâtimens partis de Constantinople vont les embarquer pour les y conduire (1).

(1) Constantinople situé en Europe, à l'embouchure du Bosphore de Thrace, à 41°. 2' 28" de latitude, est environné au Sud de la petite Mer de Marmora, au Couchant de l'ancienne Thrace, au Nord de la Mer noire, distante de cinq lieues, au Levant de l'Asie mineure; sur la côte qui fait face à Constantinople il y a la ville de Scutari, séparée de Constantinople par un bras de Mer d'une lieue de large.

Cette Capitale est gardée du côté de la Mer noire par quatre Châteaux, deux en Europe & deux en Asie, dont les batteries se croisent; du côté de la Thrace par une muraille sèche, qui enferme la ville; du côté de l'Archipel par les autres Châteaux, également distribués au détroit qui fait communiquer la Mer de Marmora avec cette partie de la Méditerranée, vulgairement appelée le détroit des Dardanelles.

Elle est peuplée d'environ douze cens mille ames, en y comprenant la ville de Scutari qui en est approvisionnée, ainsi que le canal de la Mer noire; elle contient tout ce qui appartient à la Cour, à la Marine, au Militaire, au Commerce, au Clergé, & aux Tribunaux de Justice; elle est encore le refuge de tous ceux que l'indigence force à abandonner les Provinces. Les Juifs, les Grecs, & les Arméniens y sont en si grand nombre, que ces trois Nations y forment à elles seules près de la moitié de la population.

L'étendue de cette Ville est immense; mais les dehors en sont déserts, si l'on en excepte le canal qui est bordé des deux côtés par une grande quantité de villages qui se touchent pendant l'espace de quatre ou cinq lieues. C'est-là où sont toutes les maisons de campagne. Il y a aussi quelques autres villages sur la côte qui servent au même usage; celui de Belgrade qui est dans les terres à trois lieues de Constantinople contient à peine cinq cens habitans; son approvisionnement en bled vient du Danube & de toute la côte d'Asie, ainsi que du Golfe de Salonique, de la Thessalie, de la Macédoine & de la Morée, par la Mer blanche; il lui vient encore du bled de la côte d'Asie par l'Archipel; le café & le riz se tirent d'Égypte par les bâtimens d'Alexandrie qui apportent à Constantinople les denrées de la haute & basse Égypte, ainsi que des deux Arabies. Ce sont ces bâtimens qui apportent les Miasmes de la peste qu'on croit venir des fables marécageux de l'Arabie déserte. Les moutons, dont on fait une très-grande consommation à Constantinople, viennent en grande partie de la Mer noire; le bœuf, qui y est fort petit & très-maigre, vient des frontières de la Valachie & de la Moldavie. La Mer noire fournit encore les outres de Montaignes, espèce de beurre fondu dans des peaux, dont on fait grande consommation pour la pâtisserie.

Dans la supposition d'une guerre entre le Turc & la Couronne Impériale, le Général de l'Empereur doit s'occuper essentiellement de prolonger le Danube pour couper les vivres de Constantinople; il est même indifférent de laisser Belgrade en arriere, quand même ses fortifications n'auroient pas été démolies; sa garnison ne doit point l'inquiéter, quelque nombreuse qu'elle soit, elle fermera ses portes, & ne fera pas sortir un seul homme; l'armée Turque même, libre de se jeter en Hongrie, se portera sur le champ au secours des vivres de Constantinople: & c'est, peut-être, le moyen le plus certain pour s'emparer de Belgrade, parce qu'après avoir forcé le Turc à se retirer vers les embouchures du Danube, & qu'il sera suivi par le gros de l'armée, un petit corps de troupes suffira pour réduire cette Place que cette disposition aura fait abandonner à ses propres forces; mais comme il faut, autant que l'on peut, se battre à armes égales, il faut dévaster le côté par où on veut que le Turc se retire; cependant avec profit pour soi, & non pas comme le Turc, qui dévaste sans aucun intérêt qui lui soit re-verfible, même sur son propre terrain. On ne doit point craindre d'entrer en Valachie ni en Moldavie, le terroir y est très-fertile, & on ne peut pas manquer de subsistances dans ces deux Provinces. En entrant dans la Moldavie, on ôte en-

Comme il n'y a que le Danube, la côte d'Asie & le Golfe de Salonique, par lesquels Constantinople reçoit son approvisionnement en bled, si on lui ôte le principal point & le plus abondant, qui est le Danube, les autres points ne fuffiront pas pour cette prodigieuse population. Quant au café & au riz dont les Turcs font un très-grand usage, leur abondance dépend de la fertilité de l'Égypte, & cette fertilité dépend de la crue du Nil à l'équinoxe d'Automne, parce que si la crue des eaux ne vient pas à la hauteur nécessaire pour fertiliser les terres, toute cette partie manque nécessairement, & Constantinople est dans la disette de ces deux denrées.

core à la Capitale les moutons & le bœuf qui lui vient de cette Province. L'armée que je suppose sous Temeswar est destinée non-seulement à empêcher le Turc de passer par la Porte-de-fer, pour entrer de-là en Hongrie & en Transilvanie, mais encore pour opérer le dévastement du Danube, en cas que l'armée Turque s'avance sur Belgrade & au-delà sur la Save. Quant à l'entrée du Turc dans la Hongrie ou dans la Transilvanie, en passant par la Walaquie, j'ai déjà dit qu'il ne pouvoit passer que par la Porte-de-fer, à moins qu'il ne remonte le Danube, & qu'il ne le passe au-dessous de Belgrade; mais dans ce cas il ne passera pas par la Walaquie: en supposant cependant qu'il voulut tenter d'y passer, il n'y a que la Porte-de-fer, qui est un passage très-difficile, & que peu de monde peut garder contre un gros corps de troupes. Il y a bien encore deux passages plus haut, l'un appelé la Porte-rouge, & l'autre à Rucari; mais ces passages ont été rompus, & il ne peut plus y passer que des bêtes de sommes ou quelques tartares, & jamais une armée avec du canon & ses équipages. Il y a encore en remontant vers la Moldavie d'autres passages; mais ils sont trop éloignés pour que le Turc tente de pénétrer en Transilvanie par ces passages; ils l'éloigneroient trop de son objet principal, qui est la conservation du Danube (a). Cependant malgré la difficulté que le Turc peut avoir de pénétrer en Hongrie & en Transilvanie par la Walaquie, & l'intérêt qu'il a de ne pas s'éloigner du Danube, il faut que l'armée Impériale ait un corps de trois à quatre mille hommes

(a) Ces passages sont la porte de Themes, celle de Bufa & celle d'Oitos; mais ils sont trop vers l'Orient de la Transilvanie, à l'exception du passage de Themes qui n'est pas très-éloigné de Rucari.

en Transilvanie, pour empêcher que quelques tartares n'y entrent, ne pillent & ne dévastent le pays.

L'armée en Esclavonie sous Brodt, a pour objet de faire diversion, de forcer le Turc à tenir un corps d'armée en Bosnie pour garantir cette Province, & de diminuer les forces du Turc sur le Danube, pour faciliter à l'armée sous Temeswar le dévastement des bords du Danube, ou au moins empêcher le transport des grains pour la Capitale; mais l'armée agissante doit être sur le Danube, entre Petervaradin & Titul.

En supposant l'armée Impériale sur la rive gauche du Danube, son flanc gauche seroit couvert par le Tibisque, par Seghedin, que j'ai déjà dit qui devoit être fortifié, & par l'armée campée sous Temeswar, parce que le Turc ne peut pas marcher sur le Tibisque sans prêter le flanc à Temeswar, à Seghedin, & à Arad sur le Maros, en arriere de Temeswar. Si les circonstances l'exigent, l'armée sous Temeswar peut facilement se rapprocher de la grande armée sur le Danube, parce qu'elle est couverte dans sa marche par Temeswar, par la riviere de Temes & le lac de Beczkeret, & qu'ayant des ponts sur le Tibisque, sa jonction est certaine, & ne peut pas être troublée. En supposant la grande armée Impériale sur la rive droite du Danube, campée près de Salankemen, sa position n'en sera que meilleure, parce qu'elle menace Belgrade plus essentiellement, n'ayant plus que la Save à passer pour en faire l'investissement; elle donne la main à l'armée campée sous Brodt, elle force nécessairement le Turc à renforcer toute la partie de la Save, d'abandonner ses projets sur la Hongrie & sur la Transilvanie, & elle facilite à l'armée campée sous Temeswar, les moyens d'empêcher le transport des grains pour Constantinople; mais comme il est important pour

le Turc que cette Capitale soit fournie , il y a tout lieu de croire qu'il aimera mieux abandonner la Bosnie pour garantir Belgrade, & le cours du Danube jusqu'à la Walaquie , & qu'il portera toutes ses forces sur ce fleuve jusqu'à Belgrade ; alors l'armée sous Brodt doit passer la Save , pour engager le Turc à faire marcher des troupes dans cette Province, & conséquemment s'affoiblir dans quelques parties le long du Danube. Dans ces circonstances, l'armée sous Temeswar doit s'approcher du Tibisque, & se camper toujours couverte de la Temes, sa droite vers Titul , où je suppose des ponts sur le Tibisque & d'autres sur le Danube pour communiquer avec la principale armée, campée à Salankemen , pour pouvoir passer le Danube si les circonstances l'exigent , & joindre la grande armée , parce que celle-ci doit envoyer à l'armée qui est entré en Bosnie un renfort de troupes qui devient dans ce moment l'armée agissante ; mais avant que l'armée sous Temeswar ne parte de son camp pour se rapprocher du Tibisque , elle doit laisser un corps de troupes pour garder la Porte-de-fer , & ce corps doit se communiquer avec les trois ou quatre mille hommes que j'ai supposé en Transilvanie.

En supposant que le Turc fit construire des ponts sur le Danube au-dessous de Belgrade dans l'intention d'ataquer l'armée venue de Temeswar & campée sur le Tibisque, elle doit passer cette riviere , & la mettre entre elle & le Turc , sans cependant rompre ses ponts, qui doivent être bien retranchés, & garnis d'une forte & nombreuse artillerie ; mais lorsque l'armée du centre verra l'armée Turque sur la rive droite du Danube , & en pleine marche pour aller ataquier l'armée couverte du Tibisque, elle doit passer la Save , pendant que l'armée qui est en Bosnie agit toujours , & qu'elle

tient en échec le corps de troupes Turques qu'elle a devant elle , marcher ensuite pour investir Belgrade , faire ataqwer les ponts du Turc sur le Danube , & le mettre entre deux feux.

Si le Turc en portant ses principales forces sur le Danube & sur la Save , fait passer dans la Walachie de gros corps de tartares avec de l'infanterie pour pénétrer en Hongrie par la Porte-de-fer , l'armée sous Temeswar ne doit point s'éloigner de ce passage , mais choisir un bon poste , le retrancher , veiller à ce que les tartares ne puissent entrer en Hongrie ni en Transilvanie , préserver son camp de toute insulte , & saisir les occasions de nuire au Turc dans la partie du Danube. Les trois ou quatre mille hommes que j'ai supposé en Transilvanie doivent garder très-exactement la Porte-rouge & le passage de Rucari , & faire rompre les chemins , de façon qu'il ne puisse pas passer un seul homme.

Je n'ai pas prétendu suivre une campagne en Hongrie dans toutes les positions qu'une armée peut prendre , ni entrer dans tous les détails des différentes marches que les deux partis contraires peuvent faire pour parvenir à leurs desseins. Je ne connois ce pays que par les cartes , & par les détails que des personnes qui y ont fait la guerre m'en ont donné : il me seroit impossible de marquer au juste les camps & les positions que doit prendre l'armée Impériale dans les différentes circonstances où elle pourroit se trouver ; mais je puis par les détails qui m'ont été faits de la situation de la Hongrie & du cours du Danube , & par le secours des cartes , désigner les points principaux que les Généraux qui commandent les armées Impériales doivent occuper & garder (a).

(a) M. le Baron de Claufen , dont nous ne pouvons trop regretter la perte ,

Pour résoudre la question s'il est plus avantageux à la Couronne Impériale de donner bataille au Turc , que de l'éviter & de traîner la guerre en longueur , il faut examiner dans quelle circonstance se trouve cette Puissance , ainsi que celle où peut être le Turc. Si l'armée Impériale est forte ; c'est-à-dire, de cinquante à soixante mille hommes de troupes de lignes, sans compter ses troupes légères ; si ses Places sont bien munies , en bon état , & bien gardées ; si ses magasins sont abondans , que leur transport jusqu'à l'armée soit facile , que son artillerie soit nombreuse & en bon état , & qu'elle ait des fonds considérables , elle doit chercher à donner bataille ; c'est le seul moyen de faire finir la guerre , & de forcer le Turc à demander la paix : mais elle ne doit donner bataille qu'après avoir pris toutes les mesures possibles pour rendre la victoire moralement certaine. Si , au contraire, son armée est foible, que ses magasins ne soient pas abondans, ses Places mal gardées & en mauvais état , & ses fonds peu considérables, elle fera plus sagement de ne pas déclarer la guerre ; mais si c'est à la suite d'une guerre malheureuse, elle doit éviter de donner bataille & d'en recevoir, à moins qu'elle ne voie jour à une réussite presque physique: il faut qu'elle se campe avantageusement, qu'elle s'appuie de quelques Places, qu'elle ne quitte jamais les bords du Danube , qu'elle fasse la guerre à l'œil, qu'elle saisisse les occasions qui pourront se présenter où elle pourra espérer quelque succès , & qu'elle ait toujours

en

avoit fait long-tems la guerre en Hongrie ; c'est d'après les Mémoires qu'il m'a donné , & d'après plusieurs autres, que j'ai cru pouvoir établir avec avantage pour la Couronne Impériale la guerre sur le Danube.

en Hongrie du côté de la Transilvanie & en Esclavonie sur la Save, un corps de troupes pour garder ses flancs, & empêcher les courses des tartares dans ces deux parties.

Le Général qui commande l'armée Impériale ne peut pas prendre un plus excellent modele que M. le Prince Eugene dans sa campagne de 1697, pendant laquelle il gagna la célèbre bataille de Zenta sur le Tibisque. Suivons ce Général dans cette campagne, où il donne autant de preuves de prudence que d'audace.

Il apprend que Mustapha, Empereur des Turcs, s'avance avec son armée vers Belgrade, il décampe de Verisarton où l'armée Impériale s'assembloit, & s'avance jusqu'à Bukin sur la rive gauche du Danube, au-dessus de Petervaradin; il fait plusieurs marches en avant sans quitter les bords de ce fleuve qui couvroit son flanc droit, & ayant appris que les Turcs avoient un corps de troupes vers Carlowitz & Salankemen sur la rive droite du Danube, il marche avec quelque cavalerie, passe ce fleuve sur le pont de Petervaradin, & va le reconnoître. Il apprend par quelques prisonniers que l'armée Turque n'étoit pas encore toute rassemblée, mais qu'elle le seroit dans peu de jours, & qu'alors elle seroit forte de cent mille hommes. Ce Prince ne doutant pas aux manœuvres du Turc qu'il n'eût dessein de faire quelque siège, & persuadé qu'il avoit des vûes sur Petervaradin, prend les précautions les plus sages non-seulement pour en retarder la prise, mais même pour empêcher le Turc de l'entreprendre. Il détache le Général Nehem avec un corps de troupes qu'il envoie sur Titul à l'embouchure du Tibisque dans le Danube, qu'il falloit nécessairement que le Turc prit avant que d'entreprendre le siège de Petervaradin, parce que la partie de l'investissement sur la rive gauche du Danube n'auroit pas pû avoir ses derrieres

Tome III.

V v

libres pour se retirer, en cas de nécessité, sur Temeswar, s'il ne s'étoit emparé de Titul, & s'il n'avoit eu des ponts sur le Tibisque. Titul est ataqué, le Général Nehem est forcé de se retirer, Eugene marche à son secours pour le recevoir, Titul est pris, pillé & brûlé. L'armée Impériale étoit alors campée près de Zenta sur le Tibisque, toujours à portée de secourir Petervaradin; cependant le Sultan après la prise de Titul partage son armée en deux parties, donne celle qui étoit sur la rive gauche du Danube au Grand-Visir, prend le commandement de l'autre, & se dispose à marcher sur Petervaradin pour en faire le siège; mais Eugene, qui avoit tout prévu, détache le Prince de Commerci avec sept Régimens & douze pièces de canon; ce Prince marche sur Petervaradin, fait entrer un Ingénieur dans la Place, & fait travailler à des retranchemens ordonnés par le Prince Eugene; ce Général marche lui-même avec quinze bataillons, & leur fait occuper les retranchemens; il retourne à l'armée, donne ses ordres pour décamper, & par une marche aussi secrète que hardie & savante, il arrive le 7 de Septembre près de Petervaradin, sans que le Turc fût seulement qu'il eut marché. Mustapha trompé & prévenu, est forcé d'abandonner ses projets & de se retirer, il fait repasser le Danube à la partie qui étoit sur la rive droite, & marche en remontant le Tibisque dans l'intention de faire le siège de Seghedin. Eugene ne perd pas l'ennemi de vue, il fait repasser le Danube aux troupes qui gardoient les retranchemens sur la rive droite de ce fleuve, s'avance jusqu'à Pesth, & envoie un renfort de troupes à Seghedin. Sur ces nouvelles, Mustapha s'arrête à Zenta, & prend la résolution d'abandonner l'entreprise de Seghedin, de passer le Tibisque, & de marcher dans la haute Hongrie & dans la Transilvanie, où

Tekely, Prince de Transilvanie, étoit avec quelques troupes, & y entretenoit la rébellion des Transilvains contre l'Empereur. Il fait construire un pont sur le Tibisque, couvre ce pont d'un double retranchement, le fait occuper par son infanterie, & le borde de soixante pièces de canon, passe avec la plus grande partie de sa cavalerie, & ordonne au Grand-Visir, qu'il laisse dans les retranchemens avec l'infanterie, de faire défilér tous les bagages, & de faire l'arrière-garde avec l'infanterie. Eugene apprend les desseins du Sultan, qu'il étoit déjà de l'autre côté du Tibisque avec la plus grande partie de sa cavalerie, & que le reste de ses troupes étoit encore en deçà dans les retranchemens sous les ordres du Grand-Visir. Ce Prince forme le projet d'attaquer l'ennemi avant que toute son armée ait passé le Tibisque; & malgré un ordre de l'Empereur qu'il reçut dans le moment de ne point hasarder d'affaire générale, l'occasion lui parut si belle, qu'il osa transgresser ses ordres, & suivre ses premiers desseins. Il fait attaquer les premiers retranchemens, ils sont enfoncés; le Turc se retire derrière les retranchemens intérieurs, mais Eugene le suit de si près, que les troupes Impériales y entrent pêle-mêle avec l'ennemi; ce n'est plus alors qu'un carnage affreux: Eugene fait pointer du canon sur le pont, il est bientôt rompu; alors les Turcs furieux se jettent sur le Grand-Visir & sur les Pachas, & les massacrent tous, ils se jettent ensuite dans le Tibisque, où la plus grande partie périt. La perte des Impériaux fut évaluée à 6000 hommes, & celle des Turcs à 30000, sans compter ce qui fut fait prisonnier *.

Le Prince Eugene ne se contente pas d'avoir battu le Turc à platte couture, il forme le projet de s'emparer de Temeswar; mais la saison déjà trop avancée lui en fit voir l'impossi-

V v 2

* *Histoire*
Ottoman, par
Demetrius
Canti, vie de
Mustaph. II.
Histoire du
Prince Eu-
gene, tom. 1.
liv. 3.
Hist. des
Batailles du
Pr. Eugene,
par Dumas,

bilité ; d'ailleurs les pluies qui survinrent l'empêcherent d'exécuter les projets qu'il avoit sur cette Place : mais pour se dédommager en quelque sorte de n'avoir pû reprendre Temeswar au Turc , ce qu'il auroit certainement fait après une victoire aussi complète, si la saison avoit été moins avancée(a), il marche en Bosnie, brûle la ville de Seräio, capitale de cette Province, ravage la campagne, & revient triomphant à Vienne, après avoir mis son armée en quartier d'hiver.

La conduite que tint ce Prince pendant cette campagne, est une belle leçon pour les Généraux qui commandent les armées Impériales contre le Turc & contre toute autre Nation; elle en est une pour tous les pays, parce que par-tout il y a des rivières, des bois, des plaines, des montagnes, &c. Eugene prévoit tout, ne perd jamais l'ennemi de vue, se campe toujours avantageusement, & ne fait aucun mouvement qui n'ait un objet. Il marche sur Petervaradin au moment que le Sultan croit pouvoir en faire le siège ; le Turc marche sur Seghedin, il y envoie un renfort de troupes, il se poste de façon qu'il peut porter des secours par-tout ; enfin il force le Sultan à changer tous ses projets, & à abandonner les desseins qu'il avoit sur Petervaradin, sur Seghedin, & même sur la Hongrie & la Transilvanie, en l'arrêtant sur les bords du Tibisque, & en le battant à Zenta. Ses deux campagnes de 1716 & de 1717 ne sont pas moins admirables; dans

(a) Il étoit réservé au Prince Eugene d'enlever Temeswar au Turc ; mais ce ne fut que dix-neuf ans après qu'il remit cette Place sous la domination de la Couronne Impériale. Ce Prince fit l'honneur de l'Empire ; il auroit ajouté à celle de la France, si on lui eut accordé le Régiment qu'il demandoit, & si la disgrâce de sa mere & la haine du Ministre pour lui ne lui eussent attiré ce refus.

la première il gagne la bataille de Petervaradin , dans la seconde il bat le Turc à Belgrade , & prend cette Place , quoiqu'avec une armée très-inférieure à celle du Turc. Le détail de ces campagnes seroit très-instructif ; mais comme on peut les lire dans plusieurs histoires , je me suis contenté de rapporter , quoique par extrait , la campagne de 1697 , qui m'a paru sublime & très-intéressante.

On peut encore prendre un autre parti lorsque l'on est en guerre contre le Turc ; ce parti est plus lent , mais il peut avoir son effet si on se conduit avec prudence ; c'est de prendre de si bonnes positions , de si bien retrancher son camp , que le Turc ne puisse trouver jour à attaquer l'armée sans un désavantage manifeste pour lui , & le forcer à une inaction totalement opposée à son caractère , à la façon de faire la guerre , & à ses projets de faire une guerre vive & courte. Le Turc est plein d'ardeur au commencement de la campagne (a) , il veut toujours se battre ; mais s'il n'en trouve point l'occasion , & si le Général de l'armée Impériale fait dans ces commencemens éviter de combattre , le Turc murmure , se dégoûte & s'ennuie , la révolte suit bientôt , & souvent ces révoltes conduisent à déposer le Grand-Visir , & quelquefois à lui faire couper la tête. Lorsque les murmures commencent , & que le mécontentement devient général , c'est alors que cette première ardeur se ralentit , & qu'il est avantageux de chercher à com-

(a) Ce n'est pas la seule Nation qui soit dans ce cas ; mais par des motifs différens. Le Turc veut des batailles dès le commencement de la guerre dans l'espérance de retourner promptement chez lui ; d'autres Nations ne s'ennuient point de la guerre ; mais il leur faut des succès , sans quoi elles se dégoûtent , s'ennuient , & sans désirer la paix , les campagnes qui traînent en longueur , & dans lesquelles il n'y a point d'affaires générales , ou au moins , d'éclat , leur paroissent des camps de paix , ralentissent leur ardeur , & même leur zèle.

battre ; mais il faut éviter les plaines , & tâcher de l'attirer dans un pays où sa cavalerie ne puisse point agir , ou au moins très-difficilement.

Les États de la Couronne Impériale sont trop voisins de ceux du Turc , pour qu'elle soit assurée d'une paix durable avec cette Puissance , tant que ses anciens préjugés subsisteront relativement à la religion ; car pour de raisons politiques , le Turc n'en a aucunes pour faire la guerre à l'Empereur. Les États de ces deux Puissances sont séparés par deux grands fleuves , le Danube & la Save ; & tout ce que le Turc prendra pardelà ne lui restera pas davantage , que ce que la Couronne Impériale pourroit conquérir sur la rive droite de la Save & du Danube ; mais le motif de la religion sera toujours prépondérant pour le Turc , qui voudroit que toutes les Nations reconnussent & adoptassent sa croyance ; ainsi cette volonté & ce desir étant toujours les mêmes , il ne faut pas d'autres raisons au Turc pour déclarer la guerre à l'Empereur. Cependant il y a bien de la différence entre les moyens de la Couronne Impériale & ceux du Turc ; celui-ci a de très-grandes armées , il a des trésors considérables , il peut continuer la guerre plusieurs années sans déranger ses finances , sans manquer d'hommes pour compléter son armée , ni de chevaux pour remonter sa cavalerie ; & quoique l'usage du Turc soit de faire , autant qu'il lui est possible , des guerres vives & courtes , qu'il cherche à donner des batailles lorsqu'il se croit le plus fort , pour décider promptement la campagne pour lui , ce n'est pas une raison pour croire qu'il ne soit pas en état de soutenir les frais d'une longue guerre. Ce ne sont pas les moyens qui lui manquent ; mais le génie de la Nation s'y oppose : elle a le sang bouillant , & elle veut terminer promptement , ou bien l'ennui & le dégoût lui prennent bientôt , si

elle ne peut pas se satisfaire : d'ailleurs , les États du Turc sont si étendus , qu'il lui faut un tems considérable pour rassembler son armée , & que tels & tels corps ont peut-être deux cens lieues à faire avant que d'être rendus au lieu désigné pour l'assemblée générale. C'est encore une raison pour faire desirer au Turc de finir promptement la campagne s'il ne peut pas terminer la guerre ; mais c'en est une pour la Couronne Impériale de faire tous ses efforts pour la prolonger , en lui supposant cependant des moyens suffisans pour parvenir à son but.

J'ai déjà dit que quelque puissante que fut la Couronne Impériale, sur-tout depuis que le Royaume de Hongrie & de Bohême (a) y sont réunis, elle ne pouvoit cependant pas mettre sur pied des armées aussi nombreuses que le Turc ; mais j'ai dit aussi que l'espece d'hommes étoit beaucoup meilleure , que ses Généraux étoient plus expérimentés , & qu'ils étoient mieux instruits de l'art de la guerre que les Généraux Turcs ;

(a) La Bohême fut élue en Royaume l'an 1086 , par l'Empereur Henri IV , en faveur d'Uladislas XXII , Duc de Bohême ; avant ce tems elle étoit Duché , & gouvernée par des Ducs supérieurs , qui ne reconnoissoient aucuns Souverains au-dessus d'eux. Plusieurs différens Princes gouvernerent la Bohême jusqu'en 1306 , que Rodolphe , Duc d'Autriche , fut élu Roi de Bohême , à cause de son mariage avec une fille de Venceslas IV. Henri , Duc de Carinthie , lui succéda ; mais Jean de Luxembourg le chassa de son Trône en 1310. Charles IV , fils de Jean de Luxembourg , succéda à son pere , & fut élu Empereur : & depuis ce tems jusqu'en 1439 , tous les Rois de Bohême furent Empereur. Un usurpateur nommé Podiebrath , profita de la minorité d'Uladislas , fils d'Albert II , & se mit sur le Trône , qu'il occupa plusieurs années ; après sa mort , Uladislas , fils de Casimir , Roi de Pologne , fut élu Roi de Bohême , & neuf années après , Roi de Hongrie : Louis , son fils , tué depuis à la bataille de Mohatz , livrée en 1526 , hérita de ces deux Royaumes , & eut pour successeur Ferdinand d'Autriche , frere de Charles-Quint , à cause de son mariage avec Anne , sœur de Louis ; ainsi la Bohême revint à la Maison d'Autriche , qui l'a toujours possédée depuis ce tems-là.

esclaves que la faveur élève, mais que cette même faveur n'éclaire point , parce que celui qui l'accorde est lui-même dans les ténèbres; ainsi la valeur intrinsèque des armées Impériales supplée au nombre; mais ses trésors ne sont pas aussi considérables, & l'on ne fait point la guerre sans argent; & quoique les hommes ne lui manquent point pour recruter ses armées, vu la grande population de l'Allemagne & celle de la Hongrie, qui, depuis plusieurs années, s'est beaucoup accrue par la quantité de villages que les Seigneurs Hongrois & Allemands y ont fait bâtir, & qui ont attiré en Hongrie un très-grand nombre de familles Allemandes. Si ses fonds ne fussent point pour soudoyer les troupes qu'elle est dans la nécessité d'avoir sur pied, & pour avoir en abondance toutes les choses nécessaires à une armée en campagne, cette grande population servira, sans doute, à augmenter la culture des terres, & à enrichir le pays; mais ses armées n'en seront pas plus nombreuses ni mieux fournies.

Il y a encore une partie bien essentielle, ce sont les chevaux pour la cavalerie, l'espèce en est moins commune en Allemagne qu'en Asie, & très-différente en qualité & en bonté; rien dans cet objet ne peut compenser l'avantage manifeste que le Turc a sur la Couronne Impériale. Cette Puissance a donc des raisons essentielles pour finir promptement la guerre, & elle ne le peut que par des batailles complètement gagnées. Cependant comme le Turc a le même dessein & la même volonté, l'armée Impériale doit éviter toute affaire générale au commencement de la campagne, & tâcher de ne lui donner bataille que vers l'arrière saison, où la plus grande partie des troupes Asiatiques partent pour retourner dans leur pays; ainsi il est prudent d'attendre leur départ; par cette conduite

duite elle aura moins d'ennemis à combattre , & la partie qui sera restée , déjà ennuyée de la longueur de la campagne , sera encore découragée par le départ de la plus grande partie de sa meilleure cavalerie.

Il n'y a point de meilleures instructions pour un Général qui commande l'armée Impériale , que celles que donne le Prince Cantinir dans son Histoire de l'Empire Ottoman , relativement à la conduite qu'il faut avoir contre le Turc pendant le cours de la campagne , pendant l'action , & lorsqu'il commence à se rompre & à fuir *.

Le Roi de Prusse , ainsi que le Turc , a intérêt de faire une guerre vive & courte ; mais par des motifs différens. Les motifs du Turc , ainsi que je l'ai dit plus haut , sont , 1^o. Le génie & le caractère de la Nation , qui s'ennuie de rester trop long-tems sans combattre , non que ce soit un courage naturel qui les y porte ; mais la haine du nom Chrétien , & le desir de retourner promptement chez lui. 2^o. L'éloignement des différentes troupes qui composent son armée , dont les unes viennent de l'Asie , & les autres de l'Albanie , de la Dalmatie , de la Romanie & de la Macédoine ; je ne parle point de celles qui sont en Bosnie , en Servie & en Bulgarie , celles-ci sont , pour-ainsi-dire , toutes rendues , & en peu de jours elles sont sur le Danube. 3^o. La délicatesse de ses chevaux , qui ne peuvent pas supporter les froids de l'arrière-saison. 4^o. Le départ prompt d'une partie des troupes d'Asie , qui ne servent qu'un certain tems de l'année ; & comme il entre tard en campagne , parce qu'il attend qu'il y ait des fourrages sur terre , n'étant pas possible qu'il en fasse conduire suffisamment pour la grande quantité de chevaux qui sont dans ses armées ; que d'ailleurs il n'entre point en campagne sans auparavant donner le verd à

* *Noter sur l'Hist. de Mustapha II. liv. 4.*

ses chevaux , ce qu'il ne donne que le quinze de Mai , & dure vingt jours ; il s'ensuit que ses campagnes ne durent environ que quatre mois , il y entre vers le dix de Juin , & se retire à la fin de Septembre. Cette brièveté est encore une raison pour qu'il tâche de donner bataille , & pour finir au moins la campagne de bonne heure, s'il ne peut terminer la guerre.

Ces motifs ne sont pas ceux du Roi de Prusse , ses troupes sont bientôt rassemblées , & l'ordre admirable qui y est établi contribue encore à l'exécution prompte des volontés de ce Prince ; mais il manque d'hommes dans ses États pour recruter & compléter ses troupes, quoique depuis qu'il est sur le Trône, & spécialement depuis l'avant-dernière guerre, ce Prince mette toute son attention à peupler ses États , & qu'il y excite la population dans toute leur étendue (a) ; mais comme on ne peuple pas des États sur le champ, qu'il faut un laps de tems très-considérable avant que la population soit visible , & encore plus avant qu'elle soit utile ; ce Prince en tems de paix est obligé de faire faire des recrues dans toute l'Allemagne , & même dans toute l'Europe ; mais en tems de guerre cette ressource lui manque, ou du moins elle n'est pas aussi étendue, & il ne peut réellement compter que sur les recrues qu'il peut tirer de ses États, & sur les déserteurs, qui, souvent, sont plus dangereux qu'utiles ; ainsi plus la guerre est vive, plus elle dure , moins il trouve de facilité pour ses recrues, & plus son armée s'affoiblit. Ce n'est

(a) En 1750 j'allai en Prusse , & j'y restai six mois comblé des bontés du Roi de Prusse ; pendant mon séjour à sa Cour , je vis arriver environ 400 familles dont on me dit que le Prince du pays d'ou ils sortoient avoit fait abattre les maisons pour augmenter ses forêts , sans doute dans l'intention d'avoir une plus grande étendue de chasse. Le Roi de Prusse reçut ces 400 familles, leur fit donner à chacune des terrains à défricher & à cultiver , leur fit donner de l'argent , & les exempta pendant un certain tems de tout impôt. Le Roi de Prusse & le Prince qui chassa ces 400 familles de son pays pour avoir des cerfs, ont l'un & l'autre une politique bien différente.

pas que pendant la dernière guerre il n'ait trouvé de très-grandes ressources dans les déserteurs qui lui venoient de toute part ; mais c'étoit Frédéric qu'ils alloient servir , & non le Roi de Prusse , car , tout-puissant qu'est ce Royaume , il cesseroit de l'être si ses armées n'étoient plus gouvernées par le même génie ; d'ailleurs , cette admirable discipline établie dans les troupes de Frédéric , cet ordre invariable & uniforme , sous un autre Prince qui n'auroit pas les mêmes talens , pourroient se relâcher insensiblement par les recrues que l'on conduit journellement à l'armée , & qui ne peuvent pas être formées sur le champ. La circulation des déserteurs qui passeroient d'une armée à l'autre , pourroit porter plus d'ordre dans l'armée opposée , ou du moins n'y changeroit rien ; mais elle pourroit affoiblir celle du Roi de Prusse , parce que le nombre de ces déserteurs , peu faits à cette discipline exacte , ne s'y feroient qu'avec peine , & ils pourroient inspirer le relâchement au reste des troupes , parce qu'il est bien plus aisé de se relâcher sur la discipline que de la maintenir dans toute sa force , & de la faire observer à gens qui ne sont point habitués à un ordre strict & invariable. Si cet affoiblissement ne s'est point fait sentir visiblement dans cette dernière guerre , il n'est cependant pas douteux que l'armée du Roi de Prusse n'étoit pas après deux ou trois campagnes ce qu'elle étoit à la première ; ainsi que deviendrait-elle , si le même esprit cessoit de l'éclairer & de la conduire ? Malgré tous ces avantages que ce Prince ne doit qu'à lui seul , comme ses États ne sont point peuplés , quoiqu'il y porte tous ses soins , que la guerre dernière n'a certainement pas augmenté la population , que même dans beaucoup de parties il ne peut pas y avoir d'habitations , parce que ce ne sont que des sables , il lui est impossible de composer ses armées uniquement de ses sujets. Les Royaumes les plus peuplés de

l'Europe se servent d'étrangers , que leurs Princes prennent , à la vérité , à leur solde , & leurs armées ne sont point entièrement formées de leurs sujets. Le Roi de Prusse n'a point de corps d'étrangers à sa solde ; mais il envoie faire des recrues dans toute l'Allemagne , & ces soldats deviennent ses sujets. Les haras établis dans son Royaume ne suffisent point pour remonter sa cavalerie , il est obligé de tirer ses chevaux des pays étrangers ; ces achats lui causent une exportation d'argent considérable ; ainsi en allongeant la guerre , il rend ses États déserts , & défait en quatre ans de guerre l'ouvrage de dix-huit à vingt ans , relativement à la population. Son intérêt est donc à-peu-près le même que celui de la Couronne Impériale , il doit faire une guerre vive & courte ; ne jamais la faire dans son pays , mais la porter , comme il a fait dans les deux dernières guerres , sur le territoire ennemi ; il doit tâcher de donner des batailles de bonne heure , pour ne pas laisser affaiblir son armée par la désertion ; mais il est de l'intérêt de la Puissance contre laquelle il est en guerre , de les éviter au commencement de la campagne , à moins qu'elle ne trouve une occasion favorable qui lui en assure moralement le succès.

Il faut contre le Turc éviter les batailles en plaines ; il en est de même contre le Roi de Prusse , mais par des raisons différentes. La cavalerie Turque est très-nombreuse , elle est excellente relativement à ses chevaux , & elle est à craindre par la quantité qu'il en a , parce que si l'armée qui lui est opposée n'a point ses flancs appuyés , il est à craindre qu'elle ne soit tournée & attaquée parderrière. La cavalerie du Roi de Prusse est bonne ; mais elle n'est pas autant à redouter , elle n'est pas plus nombreuse que celle qui lui est opposée , ses chevaux n'ont pas des qualités supérieures à celles des chevaux des Puissances de l'Europe , ses cavaliers ne sont pas plus braves que les cavaliers Fran-

çais, Allemands, & autres; mais ils sont mieux exercés, & manient mieux leurs chevaux; cependant tout escadron en vaut un autre lorsqu'il est bien conduit, & contre toute cavalerie de l'Europe, à l'exception de la cavalerie Turque & celle d'Espagne, dont les chevaux sont plus légers, & se manient plus aisément; celle qui marchera décidément sur l'ennemi, & qui frappera la première, fût-elle montée sur des chevaux inférieurs en qualités, culbutera celle qui sera frappée, & peut-être celle-ci n'attendra-t-elle point qu'elle le soit pour fuir, ou du moins se battra en retraite; mais il n'en est pas de même de son infanterie, la discipline qui y est observée, l'aisance avec laquelle elle manœuvre, ses mouvemens prompts & précis, la rendent très-redoutable. Tout homme en vaut un autre, dira-t-on; oui en général, parce qu'on doit le supposer brave, ce qui n'est pas toujours; mais entre deux gens braves, celui qui manie son arme avec le plus d'aisance, qui par conséquent marche le mieux, doit avoir un grand avantage sur celui qui n'est pas aussi-bien instruit, ou qui n'est pas si libre dans le port de ses armes. Quant à son feu, il est très-vif sans être meurtrier, mais le fusil beaucoup davantage, rien n'empêche les autres Puissances de l'admettre & de s'en servir; il n'est pas réservé aux seules troupes du Roi de Prusse de tirer promptement & même avec justesse, & toutes les Nations peuvent parvenir à cette perfection lorsqu'on saura les instruire, & mettre le tems nécessaire à cette instruction: toutes les Nations sont susceptibles d'adresse & d'ordre, ainsi il est facile de leur apprendre à tirer promptement & avec justesse. Je ne parle point du feu de pelotons, qui ne vaut rien, & qui fait plus de bruit que d'effet; il est plus brillant à un exercice: mais j'ai déjà dit, & je le répète, il faut instruire les soldats pour la guerre, parce que le Prince ne les paye que pour cela, & non pour un exercice ou une parade, qui

étonne & remplit d'admiration quelques femmes , ou quelques ignorans , inais dont les Militaires instruits font le cas qu'il mérite; c'est donc des deux feux que j'ai détaillé dans mes Observations * dont je veux parler , voilà les feux auxquels il faut exercer le soldat, sur-tout celui de bilbaude, que je crois le meilleur. Je reviens à l'infanterie du Roi de Prusse: la célérité de ses manœuvres, la justesse avec laquelle elles se font , rendent cette infanterie très-difficile à vaincre ; & contre de telles troupes , à moins qu'on ne sache aussi-bien manœuvrer qu'elles , il faut des affaires de postes où il ne faille point manœuvrer , & où il ne faille que du courage & de l'opiniâtreté.

Toutes troupes , quelque valeur qu'elles aient , qui ne sauront pas manœuvrer avec précision , où l'ordre & la discipline ne seront pas parfaitement observés , où la jalousie régnera parmi les Officiers généraux , où le soldat se croira capable & voudra juger sans appel du mérite de ses officiers , & des manœuvres qui lui seront ordonnées , où les officiers particuliers n'obéiront pas aveuglément à l'Officier général ou aux Officiers supérieurs qui les commandent , ne devroient jamais faire la guerre qu'elles n'ayant acquis les qualités nécessaires pour la bien faire ; & si elles la font , elles ne doivent , au moins , ne jamais donner ni recevoir que des batailles de postes ; car malgré leur courage , elles perdront presque toutes celles qu'elles donneront en plaine ; mais lorsqu'elles seront parvenues à avoir cet ordre & cette discipline indispensables , qu'elles sauront obéir promptement & sans murmurer , qu'elles n'auront d'autre intérêt que le bien commun & l'honneur de la Nation , ni d'autre but que de faire leur devoir , que conséquemment toute jalousie sera éteinte , elles pourront alors recevoir ou donner bataille sur toute espee de terrain , avec certitude morale de les gagner.

Fin du Livre second.

* Tom. 1.
liv. 1. ch. 2.
art. 1.

LIVRE TROISIEME.

*RÉFLEXIONS sur ce qui s'est fait dans les dernières
Guerres de Hongrie.*

CHAPITRE PREMIER.

Année 1661.

GEORGE RAGOTZI étoit alors Prince de Transilvanie. Son entrée en Pologne malgré la défense de la Porte , donna occasion , ou du moins servit de prétexte au Turc pour attaquer la Transilvanie. Le Grand-Visir y entra donc en 1658 avec une puissante artillerie , & cent mille combattans , sans compter les Tartares, les *Moldaves* (a) , & les Walaques , & il fit déposer Ragotzi , & choisir d'autres Princes , & dans l'espace de deux ans il y en eut cinq ; savoir , le même George Ragotzi , François Redei , Acace Berzai , Jean Kemini , & Michel Apaffi. Deux furent tués en bataille , & un troisième

(a) *Moldaves* : leur pays a le Danube & la Bulgarie au midi , & le Niefter & la Podolie au nord , la Bessarabie au levant , & la Russie noire au couchant ; aussi l'appelle-t-on Walaquie orientale. Les *Moldaves* sont ou Chrétiens Grecs ou Mahométans ; leur Prince ou Vaivode est tributaire du Turc.

mourut dans les fers ; un autre est demeuré en prison , & le cinquième est encore aujourd'hui revêtu des marques de la Principauté.

L'an 1658 le Turc prit Jeno , l'année suivante il défit l'armée de Ragotzi , & l'année d'après il prit Waradin : l'an 1661 il poursuivit Kemini jusqu'à la Teyffe , pénétrant jusques dans les dépendances du Royaume de Hongrie , & mettant tout à feu & à sang.

Pour le Turc qui est toujours armé , l'occasion n'est jamais chauve , & il peut , quand bon lui semble , la saisir tout d'un coup par les cheveux ; c'est être dans l'erreur que de parler avec mépris de ses forces : tant de Royaumes qu'il a conquis , & que les Chrétiens n'ont pû reprendre ; tant de Places fortes qu'il a prises , tant de batailles qu'il a gagnées , font assez voir la témérité & le peu de capacité de ceux qui le méprisent , & qui combattant de la langue au lieu de l'épée , défont aisément l'ennemi par de vains discours.

Le Turc a toujours des armées sur pied , il est toujours en guerre ; la forme de son gouvernement est tout militaire , il n'y a point d'autre ordre dans l'État. Celui des laboureurs lui est entièrement subordonné , & destiné à le nourrir , & quelquefois même on l'oblige de suivre aussi les

armées

armées pour les convois, & pour d'autres usages. Il n'y a qu'une forte d'Académie, qu'une discipline, & qu'une voie pour parvenir aux dignités, aux richesses & aux honneurs, ce sont les armes. Son Empire s'étend dans l'Asie, dans l'Afrique & dans l'Europe; la polygamie le rend fort peuplé: il n'y a point de Monasteres qui enlèvent un grand nombre d'hommes aux besoins publics. Les seules Provinces de Moldavie, de Walaquie & de Transilvanie, avec les frontieres de Hongrie, qui abondent en mines & en vivres, peuvent lui entretenir cinquante mille hommes accoutumés au climat, à la maniere de vivre, à la langue & aux armes du pays, toujours prêts à se mettre en campagne, sans attendre les troupes Asiatiques. Dira-t-on après cela qu'on ne doit tenir aucun compte de la puissance du Turc? On pourra aussi se vanter, & avec plus de raison que le Soldat fanfaron de Plaute, qu'on porte dans sa main des *Beliers* (a), des *Catapultes* (b), & des *Balistes* (b).

(a) *Beliers*, machines dont les anciens se servoient pour battre les murs des Places qu'ils assiégeoient.

(b) Les *Catapultes* & les *Balistes* servoient à jeter des pierres & des dards.

D'ailleurs les affaires de la Transilvanie toujours flottantes , changent souvent en un clin d'œil , tant par la constitution même de cet État , qui toujours plein de desseins qui se contredisent , cherche la liberté de la tyrannie , que par le génie de la Nation fort portée aux remuemens , & aux nouveautés. La haine pour les Grands venus de rien , l'envie pour les égaux , les injures réciproques , & la différence de religion , servent à entretenir cette humeur inquiète , & font cause , ou qu'elle est toujours accablée de maux , ou qu'elle s'ennuie d'être bien.

C'est dans cette vûe que les Transilvains envoyèrent Denis Banfi , & Martin Cassoni demander à l'Empereur sa protection & du secours ; les Hongrois sollicitoient la même chose avec autant d'empressement que les Transilvains , & ils alléguoient même ent'autres raisons pour l'obtenir , que la paix avec le Turc n'étoit qu'un vain nom ; que personne ne pouvoit jouir de son bien en repos , qu'on le vendoit souvent à ceux à qui il appartenoit légitimement , & qu'il ne servoit de rien aux Hongrois de l'abandonner , puisqu'on les forçoit de le racheter ; que le Turc couroit & désoloit toutes les campagnes , ce qui caufoit une disette générale qui obligeroit bientôt

les Places à se rendre par famine. Que ce qui restoit au Roi de Hongrie consistoit en une langue de terre longue & étroite, & par conséquent difficile à secourir à tems, qu'il étoit donc à propos de rompre ouvertement, & de porter d'abord la guerre dans les parties les plus proches.

L'Empereur s'étant rendu à ces raisons, & à des prières si vives, si soumises, & si universelles, leur accorda le secours qu'ils demandoient; & ayant fait rassembler ses troupes des quartiers les plus éloignés de l'Autriche & de Bohême, elles entrèrent en Hongrie par différens endroits, par *Radicz* (a), *Goding* (b), *Jablonka* (c), *Scalitz* (d), & Altembourg, & elles se trouverent au rendez-vous entre *Tyrnau* (e) & Sindonie, & de-là s'avancant dans le voisinage de Comorre, elles camperent dans cette campagne.

(a) *Radicz* est un Château bâti sur une montagne, sur la frontiere de Bohême & de Moravie.

(b) *Goding*, l'Place de Moravie sur la riviere de Morau.

(c) *Jablonka*, Bourg de la haute Silésie où il y a un Château qui est fort; il est situé sur la riviere d'Elfa dans la Principauté de Tetschen.

(d) *Scalitz* est dans la haute Hongrie, sur la riviere de March, aux frontieres de la Moravie.

(e) *Tyrnau*, Place de la haute Hongrie sur la riviere de Tyrna, à quelque six lieues de Presbourg.

Si la joie d'obtenir ce qu'on desire doit être d'autant plus grande, qu'on le reçoit plus à propos, & qu'on en avoit plus de besoin, celle du Palatin de Hongrie dût être fort grande, & il y avoit lieu d'espérer qu'étant allé au-devant de ces secours jusques sur les frontieres, il leur feroit le meilleur accueil qu'il pourroit, & leur donneroit des marques effectives du plaisir qu'il avoit de leur arrivée; mais il arriva tout le contraire, les premieres salutations furent des imprécations, & la réception qu'il leur fit fut tout-à-fait outrageante; car il s'emporta jusqu'à leur dire tout haut qu'ils entroient en Hongrie, mais qu'il ne savoit comment ils en sortiroient; que la guerre ne se fait pas sans argent, & que les Allemands n'en ayant point, ne manqueroient pas de piller le pays, & que les Hongrois irrités ne manqueroient pas aussi de se joindre aux Turcs pour leur courir sus, & que ce qui échapperoit aux Turcs, aux maladies, aux fatigues & aux miseres, tomberoit entre les mains des gens du pays. Cet homme d'un esprit rude & changeant étoit agité de pensées toutes contraires; il souhaitoit & haïssoit le secours qu'on lui donnoit, le premier par nécessité, le second par son inclination. La volonté pressée par le besoin n'est pas libre, elle veut &

ne veut pas , elle change à tout moment. Celui qu'on secourt craint ses ennemis , & se défie de ses amis : il s'imagine qu'il va devenir la proie des uns & des autres ; des ennemis , si son parti est battu ; des amis , s'il a l'avantage. Il n'a qu'une chose en vûe ; mais elle devient double dans l'exécution. Son premier dessein est de chasser l'ennemi hors de son pays par le moyen des troupes auxiliaires , & d'en chasser ensuite celles-ci de quelque maniere que ce soit , bonne ou mauvaise , comme on se sert d'un clou pour chasser l'autre. C'est pourquoi l'armée qui va au secours paroît pesante à celui qui la reçoit , & lente à agir , parce qu'elle ne peut pas égaler la vitesse de son imagination , qui va d'abord à la fin sans penser aux moyens. D'un autre côté celui qui donne secours , quand il voit manquer les provisions , & les liaisons qu'on lui avoit promises , les soldats diminués par les factions , les incommodités , les meurtres , & ses bienfaits payés de reproches & d'ingratitude , ne peut s'empêcher d'en avoir du ressentiment & de s'en plaindre. De-là naissent les défiances , les dissensions , les querelles , & enfin les ruptures ouvertes. Et pour ne pas rapporter dans une chose odieuse des exemples modernes de secours mal donnés ou mal re-

çus , il n'y a qu'à se souvenir de ceux que don-
nerent les anciens Gaulois à Annibal avec tant
d'empressement d'abord , dans l'espérance d'aller
pillier Rome. Dès que le froid excessif eut empê-
ché ce Général de passer l'*Apennin* (a) , & l'eut
obligé de prendre des quartiers dans la Gaule ,
l'affection de ces peuples changea tout d'un coup ,
& ils tournerent contre lui la haine qu'ils avoient
contre les Romains , jusques-là qu'il fut contraint
de se déguiser pour éviter les embûches qu'ils lui
avoient dressées.

Cet emportement insensé du Palatin fut d'au-
tant plus déraisonnable , que le soldat payé d'a-
vance vivoit alors du sien , & payoit argent
comptant les provisions qu'on amenoit de la haute
Hongrie au camp par le Danube : l'armée n'étoit
aucunement à charge aux Hongrois , il ne leur
en coûtoit que quelques fourrages pour la cava-
lerie , & l'on étoit prêt d'exécuter les projets qu'on
avoit faits.

On avoit débattu pendant plusieurs mois la
matiere & la maniere de cette guerre , & voici
les résolutions qu'on avoit prises sur ce sujet dans

(a) *Apennin* , Mont fameux qui s'étend depuis le Comté de Nice en
Piedmont , jusqu'au détroit de Sicile , & traverse toute l'Italie.

les mois de Mai & de Juin. La Porte ne vouloit pas que Kemini Janos fût Prince de Transilvanie, ni que l'Empereur se mêlât en aucune maniere des affaires de cette Principauté. L'Empereur, au contraire, sans parler de Kemini, à l'élevation duquel il ne prenoit point de part, ni de tout autre sujet, vouloit que l'élection se fit en toute liberté par les États, & qu'ils fussent à cette fin maintenus dans leurs droits. Dans cette vûe les Transilvains demandoient du secours avec empressement, offroient des Places de sûreté pour des garnisons de l'Empereur, & des vivres pour l'armée qui seroit en campagne, & ils promettoient un attachement & une fidélité extrême, & de ne traiter en aucune maniere avec le Turc au préjudice & à l'insû de S. M. Impériale. Et non-seulement ils promettoient en leur particulier de joindre leurs forces aux Impériaux, mais ils faisoient encore espérer de faire entrer les Moldaves & les Walaques dans le même parti. Les Hongrois, comme nous venons de dire, joignoient leurs prieres à celle des Transilvains, & promettoient aussi quelques mille hommes par voie de levée de milices; l'Archevêque & le Palatin protestant cependant que les paysans ne fourniroient ni vivres ni charriots, tant parce qu'il n'y en avoit pas,

que parce qu'il falloit , pour les y obliger , un consentement universel : ce fut pour cela qu'on prit à la Cour de l'Empereur les résolutions suivantes. De prendre à cœur les affaires de Transilvanie par la voie de négociation , & par celle des armes ; de mettre garnison dans les Places qu'on offroit , & de les défendre ; de donner mille fantassins à Kemini , dont il pourroit disposer en campagne ; de former deux corps d'armée , favoir un camp volant , & une armée en forme ; le premier pour camper sur la Teyssé à la faveur des Places , pour donner retraite & assistance à Kemini , & l'autre pour agir sur le Danube par diversion , & attaquer Gran & Bude , aussitôt que le Turc attaqueroit les Places où l'on auroit mis garnison , ou qu'il feroit des courses sur les États du Royaume de Hongrie. Qu'il n'y avoit aucune espérance de réussir par la voie des traités , si on ne les appuyoit par les armes : qu'on ne pouvoit non plus secourir directement la Transilvanie , parce qu'outre qu'elle seroit incapable de soutenir le faix de cette guerre , elle étoit trop éloignée ; d'ailleurs la saison étoit avancée , & l'on n'avoit fait provision ni des choses nécessaires , ni d'un poste pour s'y affermir. Que la loi suprême devoit être la conservation de l'armée ,

&

& que le plus court chemin qu'on pût prendre pour la ruiner entierement , étoit de l'envoyer si loin , outre qu'on laissoit les Pays héréditaires ouverts ; que cependant le Palatin , & Homanai , Général de la haute Hongrie , devoit disposer la ville de Cassovie à recevoir garnison , en lui faisant voir la nécessité indispensable qu'il y avoit de l'accepter , dans le péril évident auquel elle étoit exposée. Les choses étant ainsi réglées , les Députés de Transilvanie furent renvoyés avec une entière satisfaction , & les ordres furent expédiés pour assembler l'armée. On ordonna à Godefroy Heisler , Général de bataille , & Gouverneur de Zathmar , de mettre garnison dans *Zekeleid* (a) , *Kowar* (b) , & *Samosviwar* (c) , Places de Transilvanie , & au Comte Jean Richard de Staremborg , Lieutenant Maréchal de Camp , qui commandoit les troupes qui tenoient la campagne de ces côtés-

(a) *Zekeleid* , petite Place dans une île du fleuve Berethon , près Varadin au N. E.

(b) *Kovvar* , petite Place située à l'entrée de la Transilvanie sur le Samos.

(c) *Samosviwar* , Place située vers l'embouchure du petit Samos dans le grand , au nord de Clausembourg , & à sept ou huit lieues de cette ville.

là , de se poster sur la Teyffe pour donner plus de vigueur aux entreprises , & on me donna en qualité de Maréchal de Camp , la conduite générale de cette affaire , & le commandement de l'armée principale , qui , comme j'ai dit , s'étoit assemblée dès le mois de Juillet à Mardosch auprès de Comorre , forte de 14 à 15000 combattans , toutes troupes d'élite , & encouragées par les heureuses campagnes qu'elles avoient faites les années précédentes en Pologne , en Danemarck & en Poméranie : on appliqua tous ses soins à faire de grands préparatifs de grosse artillerie , de mortiers , de munitions , de vivres , de feux d'artifice , de ponts , de matériaux , de toutes sortes d'instrumens à remuer la terre , de mantelets , de grenades à jeter à la main , de Mineurs , & d'autres artisans & ouvriers : on disposa en même tems les recrues de l'infanterie ; & comme on les amenoit par le Danube , & qu'il n'y avoit aucun moyen de s'évader , elles arriverent toutes ensemble , & fort commodément pour être incorporées dans l'armée : on avoit aussi tout disposé , le camp étoit déjà marqué sur la rive droite du Danube , sur laquelle sont situées Gran & Bude : on l'avoit reconnu , & on l'avoit choisi fort avan-

tageux entre Comorre & *Dotis* (a) : les espaces , les logemens étoient marqués , le pont de barques jetté sur le Danube , & l'armée étoit toute prête pour passer dessus le lendemain matin , quand on vit arriver sur le midi un Courier de la Cour , avec ordre de marcher dans la haute Hongrie , ou plus avant , suivant que les besoins de la guerre en ce pays-là le demanderoient. Alors , Dieu fait si tout le monde fut surpris d'un tel ordre ; dans le tems qu'on étoit déjà , pour-ainsi-dire , enfoncé dans l'action , on voyoit tant de grands préparatifs devenir tout d'un coup inutiles , & on perdoit la conjoncture de la foiblesse des garnisons Turques sur la frontiere , les Places étant presque dégarnies de troupes , parce qu'on les en avoit tirées pour renforcer l'armée d'Ali-Bacha. D'un autre côté on considéroit dans quel abyme de misere on s'alloit plonger en marchant vers la Teysse , où l'on n'avoit fait aucunes provisions , & où l'on n'en pouvoit faire , faute d'argent & de tems ; car on étoit au commencement d'Août , & d'ailleurs il n'y avoit ni grains , ni le consen-

(a) *Dotis* : les Allemands appellent cette ville Tata ; elle est dépendante du Comté de Comorre.

tement des États de Hongrie ; le peu de troupes qui y étoient s'y ruinoient par le manquement de toutes choses ; que feroit-ce donc d'une armée plus nombreuse ? Il avoit fallu travailler plusieurs mois à Comorre pour y assembler le pain nécessaire ; cependant cette ville est voisine , baignée de rivières , fournie de moulins , & de quatre-vingt fours , qu'on y avoit fait expès. Que faire donc maintenant , dans un pays où il n'y a rien de tout cela ? Durant tout l'hiver passé on n'avoit pû envoyer d'habits aux troupes de ces quartiers-là à cause des mauvais chemins , & on les avoit fait rester à Filleck , & l'on ne trouva pas même le moyen de leur faire tenir de l'argent , parce qu'il ne se trouva point de banquiers qui y eussent aucune correspondance ; & comment y entretenir une armée entière ? Les payfans abandonnent leurs maisons & s'enfuient ; puis ils s'assemblent dans le bois , où ils se mettent en embuscade , & tuent sans pitié tous les soldats qui sont au fourrage , & qui passent : cela ne suffit-il pas pour faire naître entr'eux une haine irréconciliable ? On arrivera tard , las , mal équipé , parmi les pluies & les boues ; on emploiera à marcher le tems qu'on devoit employer à agir , tandis que le

Turc agit effectivement , & met ses affaires en bon train. Combien auroit-il été plus à propos de demeurer ferme dans des résolutions qu'on avoit agitées pendant toute l'année avec beaucoup de subtilité , & qu'on avoit enfin arrêtées unanimement , après avoir mûrement examiné toutes les raisons pour & contre ? Combien auroit-il mieux vallu prendre Gran & Bude , & compenser la perte de Waradin par quelque autre conquête , se jeter d'abord sur le pays ennemi , & y vivre , & délivrer de contributions une grande étendue de pays ? On représenta de nouveau toutes ces raisons fort vivement ; mais sans y avoir égard , les ordres furent réitérés de marcher : on disoit pour toute raison , qu'il falloit appliquer le remede où étoit le mal , comme si on ne l'eût pas ou pû guérir par diversion , en le détournant , comme on fait une saignée au pied pour guérir une asthme , ou un mal de côté , par la correspondance que les parties ont entre elles , & avec tout le corps ; mais ces cures ne se font que par d'excellens Médecins , & non par ces Médecins timides & sans expérience , qui sont pleins de présomption quand il s'agit de décider , & qui tremblent quand il faut agir.

L'avis des personnes sages & entendues est l'unique mesure de la bonté des actions morales ; & ce qu'il y a de divin & d'excellent dans les conseils est fondé dans le consentement de plusieurs esprits ; & lorsque les choses leur paroissent à tous sous la même forme , après qu'ils ont donné chacun en particulier tout le tems & toute l'application nécessaire pour les examiner , on ne doit pas douter , ou qu'elles ne soient absolument telles qu'elles leurs paroissent , ou du moins qu'elles n'en approchent beaucoup , & l'on ne sauroit changer des résolutions ainsi prises sans en prendre de moins bonnes. Mais il se trouve des Ministres qui ont plus d'autorité que d'expérience , (car qui peut l'avoir en tout ?) qui , ne sachant pas faire les choses par eux-mêmes , ne veulent pas suivre les conseils des autres , de crainte qu'il ne parût qu'ils eussent besoin des lumières d'autrui , & qui cherchent à s'attirer de la gloire & du crédit en renversant tous les projets qu'on a faits ; mais quand le succès ne répond pas à leur attente , chacun alors cherche à se disculper , comme il arriva de cette marche en Transilvanie ; car ces politiques s'étant trompés , & les choses ayant changé de face , personne ne voulut avoir été

l'auteur , ni le conseiller de cette entreprise.

La diligence avec laquelle on marcha , suppléa au peu de tems qu'on avoit , & à la longueur des chemins. L'armée se trouva le troisième d'Août dans les plaines de Lowentz , où ayant eu avis que Kemini se retiroit & qu'Ali-Bacha le suivoit avec 60000 hommes , & qu'on nous attendoit avec grande impatience , nous marchâmes sans relâche , & ayant laissé notre infanterie & le gros canon derriere sous la conduite de Léopold-Guillaume , Prince de Bade , Général de l'artillerie , avec ordre de suivre , je marchai en diligence avec la cavalerie , & j'arrivai le dix-huitième d'Août à Ladan , sur le bord de la Teyffe , une lieue au-dessous de Tockai. Jamais arrivée ne fut plus à propos. Dès que l'ennemi en eut avis il commença à se retirer. Il avoit déjà passé *Nagibanie* (a) , & étant entré dans les dépendances du Royaume de Hongrie , il couroit à bride abattue & sans obstacle , brûlant & pillant tous les environs de

(a) *Nagibanie* ; Ville de la haute Hongrie sur le Zazure , sur la frontiere de Transilvanie. Elle est célèbre par ses mines d'or & d'argent. Les Allemands l'appellent Neustat.

Marmaros (a) & de *Mongatſ* (b) , tandis que les tartares avec une cruauté inouïe laissoient par-tout , ainsi que la foudre , des marques funestes de leur passage ; les maisons & les campagnes étoient en feu , & la terre étoit couverte de corps privés de sépulture dans tous les lieux où ils passoient. L'ennemi ataquâ en vain *Medgieſ* (c) , & s'alla camper sous *Huſt* (d) : mais au premier bruit des armes Chrétiennes , auxquelles les habitans donnoient alors mille bénédictions , il décampa incontinent , & commença à retourner en arriere : cependant notre infanterie ayant joint , on ne balançoit point à poursuivre l'ennemi sans relâche , & on tâcha de rassembler toutes les forces pour en venir à une bataille , parce qu'il n'étoit pas à propos de la
risquer

(a) *Marmaros* , une Place de la haute Hongrie sur les frontieres de Pologne , avec titre de Comté ; le Seigneur a séance aux États de Transilvanie.

(b) *Mongatſ* , Forteresse de la haute Hongrie dans le Comté de *Pereczas*.

(c) *Medgieſ* , est une Ville de Transilvanie sur la riviere de *Kockel* ; elle est à quelques six lieues d'*Hermanſtad*.

(d) *Huſt* , ou *Hutſ* , Château en Transilvanie , à l'endroit où la *Teyſſe* prend sa source.

risquer sans les avoir réunis , & que d'ailleurs étant séparées on en tiroit peu de service. Le Palatin avoit promis 10000 hommes , qui se réduisirent en 150 chevaux que le Général Homanai accorda avec assez de difficulté , & qu'il rappella aussi-tôt qu'ils furent arrivés sur les frontieres de Transilvanie , & il fut inutile de leur dire que de cette maniere ils n'auroient aucune part à la gloire qui seroit réservée toute entiere aux troupes Allemandes : il n'y eut point de raison qui pût les déterminer à former au moins en apparence un corps de troupes sur les frontieres , pour donner de la réputation & de la vigueur à nos armes. Cassovie même refusa la garnison que lui offroit le Palatin , qui fut soupçonné de s'entendre avec la ville. Tous ces contre-tems auroient été capables de faire échouer le dessein du monde le mieux concerté : on ne laissa pourtant pas de passer la Teyssle à Tockai , & le trente d'Août l'armée campa le long de la Crâne à deux lieues de Zathmar. Elle avoit été jointe un peu auparavant par Kemiini avec trois mille hommes qui n'étoient pas encore bien rassurés des défaites passées ; ce Prince brûloit d'envie de retourner en Transilvanie , & dans cette vûe il promettoit avec ser-

ment l'union des peuples de cette Province , des vivres , des fourrages en abondance , & enfin des monts d'or.

Mais l'armée se sentoît déjà de l'incommodité des maladies , & de la disette ; car quoique la campagne fût pleine de grains , dans une marche continuelle on n'avoit ni le tems , ni les moulins , ni les fours pour faire le pain , & il n'y avoit ni magasins , où l'on en eût de prêt , ni charriots pour le conduire , quand on en auroit cuit. La plupart de l'armée , tant les Officiers que les simples soldats , étoient incommodés par la faim , la fièvre , la dissenterie causée par les mauvaises eaux , & par l'intempérie de l'air , qui est dans ce pays-là très-chaud pendant le jour , & très-froid pendant la nuit.

On concerta cependant avec Kemini qu'il marcheroit avec ses troupes au-delà de la Crâne, par Nagibanie , Kowar & Samosviwar , & que l'armée Impériale marcheroit en deçà de cette rivière , & tiendrait la route de *Zillack* (a) , afin que le bruit de nos armes se répandît plus loin , que les fourrages fussent en plus grande abondance , & qu'on pût par ces routes diffé-

(a) *Zillack* , Place de la haute Hongrie en deçà de la Crâne.

rentes avoir des avis plus certains des Turcs , qui se retiroient à mesure que nous avançons.

On reçut dans la marche quelques insultes des payfans , qui déchargeoient leur rage sur les soldats qu'ils trouvoient. A quelque tems de-là on eut avis qu'Ali-Bacha avoit résolu de s'arrêter à Clausembourg , ou de venir à notre rencontre ; c'est pourquoi on forma l'ordre de bataille. La figure étoit un quarré long , propre à toutes sortes de mouvemens , avec les bagages au milieu. L'infanterie , la cavalerie & l'artillerie étoient mêlées de manière qu'elles pouvoient s'entre-secourir. En cet endroit Kemini me fit confidence qu'étant un Prince nouveau il ne pouvoit pas tout-à-fait se fier à ses troupes , & qu'il souhaitoit d'être compris dans notre ordonnance. On convint de l'y recevoir avec partie de ses gens , & que le reste se porteroit sur les aîles pour faire tête aux Tartares , & pour poursuivre l'ennemi lorsqu'on l'auroit rompu , ou pour l'attirer hors de son camp par une fuite simulée , & faire ensuite volte-face. On marchoit & on campoit dans cet ordre , l'espérance & l'ardeur d'en venir aux mains faisant oublier les maux qui cependant croissoient toujours. Mais enfin le Bacha ne prit ni le parti

de venir à nous, ni de nous attendre à Clausembourg, comme on nous avoit dit, & l'on fût d'une troupe de Tartares qu'on défit, qu'il s'étoit retiré à *Wasserhelt* (a), autrement dit Newmark, sept lieues au-delà de Clausembourg, où notre armée apprit à son arrivée la vérité de ce que ces Tartares nous avoient dit.

L'espérance de trouver l'abondance à Clausembourg avoit amené les soldats jusques-là ; mais quand ils se virent trompés, ils furent fort indignés. Les vivres attendus s'en allerent en songe ; on n'y trouva seulement pas du pain pour un jour. Toutes les intelligences, & ces forces qui se devoient joindre à nous, & ces secours des *Villes Saxones* (b), & de la plupart des Transilvains, s'en allerent en fumée.

Ils avoient proclamé Michel Apaffi, Saxon, pour leur Prince, & ils écrivirent que leurs affaires étoient terminées comme ils le souhaitoient, qu'ils jouissoient d'un plein repos, qu'ils n'avoient pas besoin de secours, & qu'ils étoient en armes contre tous ceux qui entreprendroient de les inquiéter. Tous les artifices dont on se servit pour

(a) *Wasserhelt*, petite Place de Transilvanie sur le Marosch ; c'est-là que les États ont coutume de s'assembler.

(b) *Villes Saxones* : ce sont sept Villes de Saxons établis en Transilvanie.

intercepter ou cacher leurs lettres ne servirent de rien , & nous ne pûmes empêcher que toutes les villes n'eussent de bons avis là-dessus. Que faire dans une si étrange métamorphose , & dans un changement de scène si fâcheux ? l'armée diminuoit, les maux croissoient, les pluies, l'hiver qui étoit proche, les mauvais chemins, & un grand trajet dans un pays désert, augmentoient encore les difficultés. La raison de guerre vouloit qu'on mit Clausembourg devant soi. La ville est grande & marchande, située dans un terroir fertile ; elle pouvoit servir de frein au Turc, d'avant-mur à la Hongrie, de clef pour entrer en Transilvanie, de front & de ligne de communication avec nos autres Places qu'elle couvroit ; mais comme elle manquoit elle-même de vivres, il falloit la ravitailler : mais où prendre dequoi, si ce n'est à la campagne ? & comment en tirer de la campagne, lorsque l'armée y moissonnoit les grains pour son usage particulier, & consurnoit en un jour ce qui auroit servi un mois à une garnison ? Il fallut donc songer à s'en éloigner. Kemini en fut fort affligé, parce que n'ayant en vûe que son propre intérêt, il en faisoit l'affaire capitale, & se mettant peu en peine du reste, il ne cherchoit qu'à donner de

l'occupation à notre armée. Mais nous savions sûrement que le Turc avoit environ autant de troupes que nous , qu'il étoit avantageusement posté au milieu de ses Places , avec des magasins faits de bonne heure & bien fournis , qu'il avoit un pays abondant derriere lui , & un ruiné devant lui ; c'est-à-dire , entre son armée & la nôtre , & par-dessus cela les habitans du pays pour lui. Au contraire , notre armée étoit affoiblie , pleine de maladies , & plus semblable à un hôpital qu'à une armée , elle n'avoit aucun poste assuré. Il falloit pour passer outre traverser des campagnes incultes depuis deux ans , & des villes brûlées , comme on en voyoit un exemple funeste dans *Weissembourg* (a) , & dans d'autres Places , qu'on envoya reconnoître. Pourquoi donc se jeter dans un gouffre de miseres , & aller chercher des précipices ? On n'avoit ni pain , ni fourrages ; & comment en chercher en présence d'un ennemi dont la cavalerie étoit si nombreuse ? Quelle folie de faire des entreprises téméraires , que le succès même n'auroit pas jus-

(a) *Weissembourg* , ou *Albe-Julie* , Capitale d'un Comté de ce nom , est située au midi de la rivière d'Ompay dans la Transilvanie : c'étoit le séjour ordinaire du Prince avant que cette Province fut annexée au Royaume de Hongrie.

tifiées ? & dans des pluies continuelles , quel moyen de marcher dans les terres fortes ? En passant outre , ou on laissoit une grosse garnison à Clausembourg , ou non. En faisant le premier , il ne restoit plus d'infanterie en état d'agir dans votre armée ; & si vous ne le faisiez pas , qui assuroit vos derrieres contre les payfans révoltés , & contre les villes qui avoient fait leur paix avec l'ennemi ? On avoit plusieurs fois facilité au Turc le moyen d'en venir à une bataille , on lui avoit laissé le tems de se fortifier , & on lui avoit autant de fois présenté le combat , qu'on avoit marché de jours après lui , en faisant des marches égales aux siennes , & en s'approchant à six lieues de son camp. Pourquoi ne nous a-t-il pas attendu en des lieux où nous n'avions aucun avantage ? pourquoi ne sortoit-il point de ces postes avantageux pour venir à nous ? sans doute pour nous attirer dans le piège. D'ailleurs la campagne étoit glorieuse pour nous ; nous avons chassé l'ennemi de Hongrie , nous avons mené en Transilvanie Kemini , & le secours que nous avons promis à cette Province si elle eût voulu recevoir l'un & l'autre ; nous nous en étions ouverts les passages , & nous en avons les clefs pour y entrer quand nous le jugerions à propos ;

il étoit tems désormais de rafraîchir l'armée.

Kemini s'étant contenté de ces raisons, on fit prêter serment de fidélité aux Bourgeois de Clausembourg, & on y laissa une garnison de 1500 Allemands & de 600 chevaux de Kemini, sous le commandement du Lieutenant-Colonel Tasso, à la place duquel on mit depuis le Lieutenant-Colonel Redani. On pourvut la Place de munitions de guerre, de matériaux pour la fortifier, & de grains qu'on coupa à la campagne, & qu'on y amenoit à l'envie l'un de l'autre pour un prix modique, qu'on donnoit à ceux qui les coupoient & qui les voituroident; on mit aussi garnison dans *Betlem* (a) & dans *Fogaraç* (b), qui est justement la moitié du chemin de Vienne à Constantinople.

Ainsi l'armée se retira le 17 de Septembre à dix lieues en deçà de Clausembourg pour observer les mouvemens des ennemis plus commodément, & sans ruiner les environs de cette Place, & pour l'appuyer & lui faciliter les moyens de se mettre en bon état; & comme il pouvoit
arriver

(a) *Betlem*, ou *Betlen*, vieux Château en Transilvanie, proche la rivière de Samos, à 12 lieues environ de Clausembourg.

(b) *Fogaraç*, Forteresse de Transilvanie entre Hermanstat & Cronstat, sur la rivière d'Alt: le territoire de sa Jurisdiction est très-grand.

arriver que le Bacha vînt l'ataquer dans le tems que les chemins seroient rompus , & qu'il feroit difficile à notre infanterie de marcher avec assez de diligence pour la secourir , on tint tout prêts des chevaux de bagage , pour mettre notre infanterie dessus au premier bruit qu'elle auroit besoin d'être secourue.

Cependant le Comte de Souches , Général de l'Artillerie , qui étoit aux environs de Comorre avec un Camp volant d'Allemands & de Hongrois , fit une course du côté de Bude , & ruina les *Palanques* (a) de Wal , de Sambock , & deux autres mal garnies de troupes , & éloignées de tout secours. Plusieurs des ennemis furent tués , pris , ou mis au pillage ; mais pour dire le vrai , ces sortes de choses tournent ordinairement au dommage des nôtres , parce que le Turc force les Payfâns Chrétiens des lieux de son obéissance à réparer eux-mêmes , & à leurs frais , les endroits qu'on a ruinés : ainsi ces peuples étant dépouillés & surchargés par l'ennemi , ne peuvent plus rendre de services , ni payer de contributions à leurs vrais Maîtres , ni à nos garnifons.

(a) *Les Palanques sont entre Bude & Albe Royale.*
Tome III.

Je dépêchai de même le Lieutenant-Colonel Schneidau avec des Dragons, de la Cavalerie, des pétards, & autres instrumens, pour tâcher de surprendre *Saint-Job* (a), avec le secours de l'Infanterie de la garnison de Zekelheid; mais n'ayant pû se rendre maître du roc qui est fort, il se contenta de prendre & de brûler la palanque qui étoit devant & qui le couvroit, & lui fervoit comme de dehors.

Le Bacha n'ayant rien entrepris, commença à se retirer de la Transilvanie, où il laissa pour tant Ibrahim avec deux mille Turcs, & environ trois mille Walaques, & il prit ses quartiers d'hiver à Temiswar. De notre côté nous laissâmes deux mille chevaux Allemands à la disposition de Kemini, sous la conduite du Colonel Fabri. Clausembourg bien pourvu, & en état de défense, la ligne de communication bien assurée entre l'armée, les forteresses & les États, & la saison des sièges étant passée, nous nous retirâmes du côté de la Teyffe, après laquelle nous soupirions comme après un port où nous devions être délivrés de la contagion, de la famine &

(a) Petite Ville avec un bon Château, dans le Comté de Kali, dans la haute Hongrie, à quatre ou cinq lieues du grand Waradin.

des misères , d'autant que tout le pays depuis Waradin jusqu'à Tockai & Zathmar , étoit tout-à-fait inculte , & appelé pour cela par les habitans, *Betulie l'inspide*. Depuis Hulst, Zathmar, Medgies, Nagibanie, *Bisfritz* (a), Newmarck, Kowar & Samosviwar, tout étoit brûlé & détruit ; & les nôtres avoient consumé tout le pays en deçà de Zathmar, de Cilley, & de Colofwar ou Clausembourg , le reste des *Sicules* (b) & des Saxons avoit été ruiné partie par le Turc, partie par Kemini; la gelée avoit interrompu le cours des rivières, & ôté l'usage des moulins; les chevaux déferrés, & les hommes tous nuds dans un tems fort rigoureux, & par de très-mauvais chemins, faisoient compassion. Il n'y avoit aucun secours à attendre de Kemini; il avouoit lui-même qu'il étoit un pauvre Gentilhomme, qui n'avoit de Prince que le nom, & qu'il n'avoit pas plus de quatre cens chevaux qui fussent unis ensemble; il arrivoit même souvent

(a) *Bisfritz*, c'est la cinquième des Villes Saxons qui sont en Transilvanie; elle est petite & fortifiée à l'antique : elle est située sur la rivière de Bisfritz dans le Comté de ce nom.

(b) Les *Sicules*, que les Allemands appellent Zeckler, sont des Hongrois établis en Transilvanie.

des querelles & des batteries pour les fourrages entre les Cavaliers & les nôtres , & entre eux & les payfans , qui vouloient tous vivre , & il en restoit souvent plusieurs sur la place. Outre la famine, nous étions ataqués de maladies contagieuses , qui enlevoient les Officiers aux Soldats , & les Soldats aux Drapeaux ; presque tous les Colonels, Lieutenans-Colonels , & tout l'État Major , & quasi tous mes domestiques en étoient ataqués , & j'étois obligé de suppléer aux fonctions de tous ces gens-là. L'armée s'étant donc mise en marche vers la Teyffe , comme nous avons dit , vint camper le premier Novembre à *Samosky* (a), le 5 à une lieue de Tokay , & le 19 entre la Teyffe & le Podrock , & le 15 Décembre à deux lieues de Cassovie , pour y attendre les Grands de Hongrie , qui devoient s'y assembler pour régler la répartition des quartiers.

Kemini étoit pendant ce tems-là auprès de Medgies ; il y étoit revenu de Transilvanie , où toutes les intelligences qu'il avoit n'eurent aucun effet , & sur-tout celle qu'il avoit à Bisritz

(a) *Samosky* , est un Château de la haute Hongrie , bâti à l'endroit où le Samos tombe dans la Teyffe.

qui lui ferma les portes , & fit tirer le canon sur ses troupes. Les Turcs ataquerent Fogaraz , & furent repouffés avec grande perte , les Allemands qui y étoient en garnison ayant fait sur eux une sortie vigoureuse , prirent huit étendards aux Walaques , & Michel Apaffi envoya des univerfaux par toute la Province.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

OBSERVATIONS sur la Campagne de 1661.

LEs raisons que donne Montécuculi pour prouver l'absurdité des ordres venus de la Cour de Vienne , contraires aux premiers arrangemens qui avoient été arrêtés dans le conseil , sont de belles leçons pour les Princes & pour leurs Ministres , & devoient les convaincre qu'il leur est impossible , quelques talens qu'ils ayent pour la guerre , de conduire une armée de leur cabinet , & qu'ils doivent s'en rapporter aux lumieres & aux connoissances du Général à qui la conduite de l'armée est confiée. Le Duc d'Enguien commandant l'armée du Roi en Piedmont , envoya Montluc à François premier , pour lui demander la permission de livrer bataille aux ennemis , si l'occasion s'en présenteoit. François premier répondit qu'il remettoit cette affaire à la prudence des plus anciens Capitaines , qui , étant sur les lieux , pouvoient mieux juger que

* *Mém. de Martin du Belay, tom. 5.* lui de ce qu'il convenoit de faire *. Banier , Général des armées Suédoises , disoit , *que la raison pour laquelle les Généraux de l'Empereur n'avoient jamais eu aucun avantage sur lui , étoit , parce qu'il avoit toujours agi sans attendre les ordres de sa Cour , & que les Généraux de l'Empereur n'avoient jamais osé rien entreprendre sans le consentement des Ministres de l'Empe-*

reur **. Effectivement , il est incompréhensible comment il peut entrer dans l'esprit d'un homme qui est à cent lieues , plus ou moins , d'une armée , d'en vouloir diriger les opérations. Si en 1702 , que Louis XIV envoya M. le Duc de Vendôme en Italie pour commander l'armée combinée de France & d'Espagne , après la tentative de M. le Prince Eugene sur Cremona , & la prise de M. le Maréchal de Villeroi , le Duc de Vendôme n'eut pas reçu un ordre positif de Philippe V , Roi d'Espagne , qui étoit allé se faire reconnoître Roi de Naples , de l'attendre pour livrer bataille aux ennemis , ce Général les eut certainement attaqués lorsqu'ils faisoient le blocus de Mantoue ; & il est probable qu'il les auroit battus , parce que toutes ses forces étoient réunies , & que celles du Prince Eugene ne l'étoient pas , ayant des troupes dans Bressello , Guastalla , Luzara , Ostiglia , Mirandola , &c. de sorte que son armée étoit , au plus , de vingt-cinq mille hommes. Le Roi d'Espagne arrivé , il fut résolu de laisser le vieux Prince de Vaudemont avec vingt mille hommes pour observer le blocus ; & avec le reste qui consistoit en trente mille hommes , on passa l'Oglio , & l'on marcha sur Cremona. M. le Prince Eugene voyant l'armée combinée séparée , prit son tems pour lever le blocus de Mantoue sans que le Prince de Vaudemont pût s'en douter , réunir toutes ses forces , & marcha au Roi d'Espagne qui s'avançoit sur Luzara. Ce fut près de cette Place que se donna cette bataille dont les deux partis s'attribuerent le gain ; mais

que la prise de Luzara & de Guastalla décida en faveur de l'armée combinée de France & d'Espagne *.

Si M. le Duc de Vendôme eut seul commandé l'armée , & qu'il eut pû se dispenser d'attendre le Roi d'Espagne , il auroit certainement ataqué le Prince Eugene sous Mantoue, où ses troupes étoient dispersées, & les siennes réunies ; & s'il l'eut battu, comme il est naturel de le penser, vu la supériorité de ses forces, la retraite du Prince Eugene auroit été très-difficile, quoiqu'il eut plusieurs ponts sur le Pô. Mais on dira, sans doute, l'arrivée du Roi d'Espagne n'apportoit aucun obstacle à l'attaque des ennemis sous Mantoue ; cela est vrai quant à la réunion des forces de l'armée combinée de France & d'Espagne , & à la division de celles de l'armée ennemie ; mais elle en apportoit quant aux opinions qui rarement se réunissent, sur-tout lorsque dans les Généraux en chef il y en a un couronné. Philippe V, jeune Prince plein de courage, vouloit des affaires d'éclat, & non différens quartiers ataqués les uns après les autres ; il opina pour aller prendre Luzara & Guastalla, pour-ainsi-dire à la barbe de l'ennemi, son avis prévalut : l'avis d'un Roi est presque toujours un ordre, qu'il soit bon ou mauvais, il est suivi, quand même les circonstances s'y opposeroient, parce que dans le conseil il est rare qu'il n'y ait pas des flatteurs ou des plats courtisans.

Les bornes que l'on donne au Général pour agir ou pour ne pas agir, rétrécissent ses idées, le rendent timide & indécis, & lui font perdre souvent les plus belles occasions. La confiance entière du Prince pour le Général, l'anime, l'éclaire, l'encourage, & le rend supérieur à lui-même.

Lorsqu'un Général a présenté au Prince & à son conseil un plan de campagne relatif à ses forces, à celles de l'ennemi, aux intérêts respectifs du Prince & de ses peuples, & à l'état

* *Histoire d'Allemagne.*
tom. 10.

Mémoires de Feuquier.
tom. 3.

de la guerre actuelle , que ce plan a été examiné & approuvé en plein conseil , il faut laisser agir le Général , & lui laisser même la liberté de le changer si les circonstances l'exigent , en avertissant cependant le Prince & ses Ministres des raisons qu'il a eu pour s'écarter de ses premiers projets. L'Auteur de l'Histoire du Prince Eugene fait avec raison la réflexion suivante : *Lorsqu'un Prince confie le commandement de ses armées à un Général , il doit être assuré de son zèle, de ses talens & de sa capacité, par conséquent ne point borner son autorité, ni lui prescrire une conduite dont il ne puisse s'écarter lorsque les cir-*

* Tom. 1. *constances l'exigent* *. On ne se contente pas de vouloir diri-

liv. 3.

ger du cabinet les marches d'une armée, ses camps , & enfin les mouvemens que les circonstances exigent qu'elle fasse , on mande encore au Général de livrer bataille , & l'on lui désigne le jour qu'il doit se battre , comme si la situation des affaires , la position de l'ennemi & ses projets , le local même du terrain , devoient être soumis à la volonté du Prince & de ses Ministres. Il en est de cet ordre comme de ce que disoit le Pere Joseph , Capucin , dans un conseil où il avoit été admis en quatrième avec le Roi , le Cardinal de Richelieu , & le Duc de Veimar qui devoit commander l'armée : le Pere Joseph montrait sur une carte une Place qu'il disoit qu'il falloit assiéger , & faisoit remarquer les parties foibles de cette Place. Le Duc de Veimar après l'avoir écouté impatiemment , lui dit , en repoussant la main du Pere avec laquelle il montrait la Place en question , *ce seroit bon , mon Pere , si l'on prenoit*

** *Vie du* les Places avec le bout du doigt **. Il en est de même pour une

P. Joseph, p.
482.

bataille , on ne la donne pas quand on veut ; il faut que le Général ennemi soit de moitié & qu'il veuille bien se battre , ou il faut supposer dans le Général qui a ordre d'attaquer une supériorité

supériorité marquée de génie & de talens pour forcer l'ennemi à recevoir la bataille malgré lui. Cette supposition de talens & de génie supérieurs, est une contradiction avec l'ordre qu'on lui donne de la Cour de faire telle marche, de prendre tel camp ; de donner tel jour bataille, quoique souvent l'armée soit à cent lieues du lieu d'où part l'ordre. Mais quand bien même le génie & les talens du Général ne seroient pas aussi sublimes, il est toujours plus à portée que le Prince & son conseil de juger des opérations nécessaires à faire, parce qu'il est sur les lieux ; d'ailleurs il y a tant de précautions à prendre, tant de calculs à faire avant que de se décider, calculs que les Princes, tout absolus qu'ils sont, ne peuvent pas faire, parce qu'ils ne sont pas sur le terrain, & qu'ils ne peuvent se décider que sur l'inspection d'une carte qui est toujours fautive, quelque soin que l'on ait pris pour la lever ; qu'il leur est plus avantageux d'abandonner la conduite de l'armée & les opérations au Général, & de le laisser absolument le maître de donner bataille ou de l'éviter lorsqu'il le jugera à propos. S'ils commandent leurs armées, comme ils voyent par eux-mêmes, qu'ils sont sur les lieux, ils peuvent juger sagement des mouvemens & des opérations à faire, leurs ordres ne souffrent aucun retard, & l'état de la guerre n'en est que plus assuré.

Tous les ordres contraires aux premiers projets ne peuvent que causer beaucoup d'embarras & de confusion dans les nouvelles opérations ordonnées, beaucoup de difficultés pour les exécuter relativement aux subsistances, & une certitude presque physique de ne point réussir. Si les projets arrêtés dans le conseil avant l'assemblée de l'armée, doivent être absolument changés par les circonstances, quoique les troupes

soient campées , que les magasins soient faits & les fours établis , c'est au Général qui est sur les lieux , qui en voit & connoît l'importance , à en proposer d'autres relatifs aux affaires présentes , & à prendre ses mesures pour le transport des magasins , & l'établissement des fours dans la partie où il veut porter la guerre , afin que l'armée ne souffre point de ce changement de projets ; mais ce changement ne doit point émaner de la Cour sans la participation du Général , elle ne peut que les approuver , ou les combattre , ou en proposer d'autres ; mais tout ordre absolu émané de la Cour sans l'avis du Général , ne peut être que très-contraire aux affaires de la guerre & aux opérations de la campagne.

La première disposition de l'armée Impériale qui marche au secours des Hongrois & des Transilvains , remplissoit l'objet qu'on s'étoit proposé ; on éloignoit l'ennemi par les postes que l'on occupoit sur les confins de la Transilvanie , & l'on couvroit la haute Hongrie dans cette partie. Le corps de troupes qui devoit camper sur le Tibisque (a) couvroit la partie supérieure de la haute Hongrie , & empêchoit le Turc de porter des secours à Gran & à Bude , qui , suivant les premiers projets , devoient être attaqués : ce corps étoit encore à portée de protéger les postes en avant du grand Waradin , & sur le grand & le petit Samos. L'armée campée entre Komore & Totis pouvoit d'autant mieux opérer une diversion ,

(a) Montécuculi nomme Teyssé la rivière qui traverse toute la Hongrie du septentrion au midi , & qui se jette dans le Danube à Titul ; cette rivière se nomme aussi Tibisque ; comme dans tout le cours de l'Ouvrage je l'ai nommé ainsi , le Lecteur voudra bien se ressouvenir que Teyssé ou Tibisque est la même rivière. Elle a sa source dans les monts Carpack qui séparent la Hongrie de la Podolie , & se jette dans le Danube à huit lieues au-dessus de Belgrade.

qu'il lui étoit facile de marcher sur Gran & Bude pour faire le siège de ces deux Places , & par-là forcer le Turc de marcher à leur secours , & conséquemment de s'éloigner de la Transilvanie & de la haute Hongrie ; car ce secours ne pouvoit arriver sur Bude & Gran qu'en partant de deux points, l'un de Temeswar & l'autre de Belgrade ; ainsi le Turc étoit nécessairement obligé , non-seulement de faire un très-grand détour pour secourir ces deux Places, mais encore d'abandonner ses projets sur la Transilvanie & sur la haute Hongrie ; & en supposant que le corps de troupes campé sur le Tibisque eût été assez fort pour s'opposer à son passage, ou que réuni avec l'armée destinée pour faire le siège de Bude & de Gran , l'armée Impériale eût pu lui livrer bataille dans une position avantageuse pour elle , Gran & Bude tomboient d'eux-mêmes après la défaite du Turc. En supposant la jonction de ce corps avec l'armée Impériale difficile & hazardeuse , à cause du passage du Danube , pourvu que le corps sur le Tibisque eût pu retarder la marche de l'armée Turque, il étoit possible à l'armée Impériale de prendre ces deux Places avant l'arrivée du Turc ; & par une disposition simple , mais rapprochée, l'Empereur faisoit la conquête de deux Places qui le rendoient maître du cours du Danube, & faisoit évanouir les projets du Turc sur la Transilvanie & sur la haute Hongrie.

En supposant encore que le Turc se fut opiniâtré à entrer en Transilvanie, & de-là en haute Hongrie, la prise de Gran & de Bude étoit indubitable , d'autant que quoique ces Places fussent dans ce tems plus fortes qu'elles ne le sont aujourd'hui , cependant elles n'exigeoient pas un long siège. Ces conquêtes étoient bien plus importantes pour l'Empereur que la perte de la Transilvanie ne pouvoit lui causer de dommage,

parce qu'elle ne lui appartenait pas alors , & qu'il n'étoit que l'Allié des Hongrois & des Transilvains ; mais maître de ces deux Places , il auroit été plus à portée de secourir essentiellement les Hongrois & les Transilvains , parce que l'armée Impériale en descendant le Danube , couverte du Tibisque , & jointe au corps de troupes campé sur cette rivière , se feroit approchée de Belgrade , & en menaçant cette Place , elle auroit forcé le Turc de songer à sa propre défense , & d'abandonner ses projets de conquête ; ainsi d'une façon ou d'une autre , l'Empereur y auroit trouvé son avantage , & les Hongrois & les Transilvains n'auroient eu plus rien à craindre de l'armée Turque.

Ce projet étoit très-beau & très-bien conçu ; mais pour que la réussite en eut été plus certaine , il auroit fallu que la Cour de Vienne ne donnât des secours aux Hongrois qu'autant qu'ils auroient donné à l'Empereur des Places de sûreté , & qu'ils auroient reçu des troupes Impériales dans Cassovie ; que le Général Homanai auroit joint le corps d'armée campé sur le Tibisque , avec dix mille Hongrois infanterie & cavalerie , comme on'en étoit convenu , & ne pas s'en tenir à la simple promesse du Palatin qui n'eut aucun effet.

Dans les traités d'alliances qui se font entre les Souverains , il est d'usage de stipuler que si l'un des contractans est ataqué , l'autre lui donnera les secours convenus ; mais il doit être spécifié dans le traité , que la Puissance qui se trouvera dans le cas de recevoir le secours , sera tenue de fournir tant de troupes , de pourvoir à la subsistance du secours , & de donner telles & telles Places de sûreté pour gage de la fidélité du Prince qui reçoit le secours. Dans le traité que les Hongrois & les Transilvains firent avec l'Empereur , il étoit certainement convenu

que ces Nations fourniroient des troupes, des subsistances, & qu'ils donneroient des Places de sûreté ; mais dans ces sortes d'occasions les simples promesses sont insuffisantes, & tous les articles du traité doivent être remplis dès que le secours est en marche, les troupes de la Puissance secourue rendues au lieu du rendez-vous général, les magasins remplis, & les Places de sûreté livrées. Si toutes ces conditions ne sont point observées, le traité doit être nul, & le secours contremandé, à moins que l'on n'ait des intérêts particuliers qui fassent passer par-dessus ces considérations, tels que pouvoit en avoir l'Empereur.

Si Léopold, par le traité qu'il fit avec les Hongrois, n'avoit pas été intéressé à les secourir, ou dans l'espérance de se mettre la Couronne de Hongrie sur la tête, ou dans la crainte, en cas que le Turc s'emparât de ce Royaume, d'avoir cette Puissance trop voisine de ses États, il ne s'en seroit certainement pas tenu à la seule promesse du Palatin de Hongrie, & il auroit exigé, avant d'agir, l'exécution de tous les articles du traité.

Les Transilvains, ou plus pressés, ou de meilleure foi, donnerent des Places de sûreté ; le parti de Kemini se joignit à l'armée Impériale, & elle trouva des subsistances autant que pouvoit en fournir un pays qui avoit été déjà en partie ravagé par le Turc ; ainsi Léopold ne pouvoit pas s'empêcher de donner aux Transilvains tous les secours qui dépendoient de lui, puisqu'ils avoient remplis tous les articles du traité. Mais ce qui prouve encore que Léopold avoit des vûes sur la Hongrie & sur la Transilvanie, c'est qu'il abandonna en apparence ses propres intérêts, qui étoient de prendre Gran & Bude, pour ne songer qu'aux affaires de ces deux Nations, car sans

qu'on ait préparé aucunes subsistances pour les troupes qui avoient ordre de marcher en haute Hongrie; & malgré la certitude où l'on devoit être de ne recevoir aucun secours de la part des Hongrois, l'ordre arrive à Montécuculi de faire passer le Danube à son armée, de la faire avancer dans la haute Hongrie, & même plus avant si les circonstances l'exigent. Est-il possible que des personnes à qui le Prince remet une partie de son autorité pour agir en son nom, & que l'on ne met dans ces places que par l'opinion que l'on a de leurs talens, de leur capacité & de leur sagesse, ne soient pas instruites qu'une armée ne marche point sans être assurée de ses subsistances, sans avoir avec elle toutes les choses nécessaires pour agir, & qu'il n'y a aucunes raisons qui puissent faire changer les premiers projets, avant d'avoir préalablement fait assembler des magasins où les circonstances exigent de faire marcher l'armée? *Mais*, comme le dit très-justement Montécuculi, *il se trouve des Ministres qui ont plus d'autorité que d'expérience*, & l'abus de cette autorité ne peut être que très-funeste à l'armée & à l'État.

Malgré cette conduite irrégulière de la Cour de Vienne, Montécuculi trouva le moyen, par l'ignorance & l'ineptie du Général Turc, de remplir les vûes de l'Empereur, & de secourir essentiellement les Hongrois & les Transilvains.

Kemini battu & poursuivi par une armée de soixante mille hommes, l'armée Impériale vient camper à Lowentz forte de quinze à vingt mille hommes, parce qu'elle avoit pris en passant le corps destiné à rester sur le Tibisque; c'est dans ce camp que Montécuculi apprend que Kemini se retire. Ce Général prend les devans avec sa cavalerie, donne ordre à l'infanterie & au gros canon de suivre; il arrive avec sa cavalerie à Ladan

sur le bord du Tibisque, une lieue au-dessous de Tockai; sur la nouvelle qu'en a Ali-Bacha, Général de l'armée Turque, il se retire, donne le tems à l'infanterie Impériale & à l'artillerie de rejoindre Montécuculi. Ce Général, quoique de beaucoup plus foible que le Turc, marche en avant; le Turc se retire toujours, il abandonne non-seulement toute la haute Hongrie, mais encore une grande partie de la Transilvanie, sans oser, quoiqu'avec une armée de soixante mille hommes, rien entreprendre sur l'armée Impériale, des deux tiers plus foible que la sienne; enfin il évacue toute la Transilvanie, & va prendre ses quartiers d'hiver près de Temeswar. Tant il est vrai qu'un Général qui fait profiter du peu de résolution de l'ennemi, & des fautes que cette irrésolution lui fait faire, peut, quoique très-inférieur en forces, agir offensivement, tandis qu'un autre moins hardi & moins intelligent restera sur une défensive que la timidité de l'ennemi ou ses mauvaises manœuvres auroient dû faire changer en offensive décidée.

L'armée Impériale eut bien l'avantage de faire reculer le Turc & de reprendre la Transilvanie, mais elle fut forcée de se retirer derrière le Tibisque, après avoir ravitaillé, & laissé quelques troupes dans Clausembourg, faire de subsistances que les Hongrois s'opiniâtrèrent à lui refuser, & sans avoir fait aucune conquête qui lui fut personnelle, trop heureuse encore que l'ignorance & la timidité d'Ali-Bacha lui permissent de se retirer sans être inquiétée.

En suivant cette campagne, on remarque que, quoique les premiers projets de Montécuculi eussent été changés par le conseil de Vienne, il ne s'écarte jamais de ses principes. A mesure qu'il avance; il assure ses devans & ses flancs, il se couvre toujours de quelques rivières, il ne divise point son

armée , il assure ses communications avec ses derrieres , il fait enfin la guerre méthodiquement , & sans jamais rien mettre au hazard.

C H A P I T R E I I.

Année 1662.

L'AMBITION d'être Prince rendoit Kemini inquiet : malgré la rigueur de la saison , l'averfion des États déclarés contre lui , & les remontrances de son parti, il follicita avec beaucoup d'empreflement un renfort de deux mille hommes des troupes de l'Empereur. Je ne crus pas devoir les lui refufer , & je les lui envoyai fous les ordres du Colonel Jacques Gerard , vieux Soldat & brave homme ; le Prince fe mit en marche le premier Janvier avec tant de diligence , qu'il prévint & furprit les Transilvains. Tout le monde commença bientôt à abandonner Apaffi , qui fut obligé de fe retirer dans *Schâtsbourg* (a) , ville ouverte & fans défenfe : il

demanda

(a) *Schâtsbourg* ; c'est une des fept Villes Saxonnes de la Tranfilvanie : on l'appelle dans le pays *Ségefwar* ; elle est à environ trois lieues de *Medgies*, ou *Medvis*, & elle a un bon Château fortifié par l'art & par la nature.

demanda à entrer dans le Château ; mais la bourgeoisie le lui refusa , & ses propres troupes s'enfuirent la nuit , & l'abandonnerent : tant on doit peu compter sur l'affection des peuples , quand la fortune change. Cette diligence avoit bien réussi ; si l'on eut continué de même , il étoit facile à Kemini de forcer la Place & de prendre Apaffi ; mais il se laissa endormir aux belles promesses qu'on lui fit. Apaffi lui promettoit de lui céder la Principauté , & la Ville de le recevoir amiablement , sans qu'il fût obligé d'user de violence , ce qui le rendroit odieux à la Province. Tant de tems s'écoula dans ces négociations , que les Turcs eurent le loisir de s'assembler , & de se jeter dans la Place sous la conduite de Kucfuch-Mehemet Bacha *. Kemini fut averti de bonne heure de leur approche , & on lui conseilloit d'aller au-devant d'eux , & de les combattre dans un tems où ils étoient fatigués d'une marche pénible , & avant qu'ils se fussent joints à ceux de la Ville ; mais leurré de ses vaines espérances , il ne profita pas de cet avis , si bien que les Turcs étant entrés sans opposition dans la Place , on vit changer tout d'un coup les esprits du peuple & d'Apaffi. On représenta alors à Kemini qu'il étoit inutile de demeurer

* Ou Gazul
Mehmet.

là plus long-tems , & qu'il falloit s'en éloigner pour faire reposer sa cavalerie , & fourrager plus commodément. On l'avertit encore que l'ennemi avoit dessein de l'ataquer ; mais il étoit si irrésolu , qu'il ne savoit s'il devoit rester ou partir , combattre ou se retirer ; & semblable à un oiseau englué , il sembloit qu'il ne pût s'arracher de-là , & il ne se soucioit non plus des avis qu'on lui donnoit , que s'il se fût agi d'une fête ou d'un tournoi : il étoit amusé par quelques-uns de ses gens , dont on eut d'abord quelque soupçon , & qu'on reconnut ensuite manifestement pour des traîtres. Le 23 Janvier , ce Prince ayant permis à ses troupes d'aller au fourrage , les Turcs vinrent en plein midi ataqer avec beaucoup de fierté son armée , qui eut à peine le tems de monter à cheval , & de se mettre en bataille avec précipitation. Quelques-uns se retirèrent à la premiere allarme ; l'aîle gauche , où étoient les Allemands , rompit l'aîle droite des ennemis ; c'étoit un acheminement à la victoire , si l'autre en pliant n'avoit donné moyen aux Turcs de les prendre en queue , & de les envelopper de maniere qu'ils furent aussi obligés de prendre la fuite. Il en resta peu sur le champ de bataille ; mais il y en eut beaucoup de tués dans la fuite ,

& les payfans en tuerent encore un grand nombre. Kemini lui-même y resta , on ne fait pas de quelle maniere ; la plus commune opinion est qu'il tomba de cheval , & qu'il fut foulé aux pieds par ses gens mêmes , ou par hazard , ou peut-être exprès.

Telle fut la fin de Kemini Janos , Prince qui avoit de grandes qualités , & une longue expérience dans la guerre ; mais dans cette dernière expédition il fit voir peu de prudence , & agit comme un homme qui s'abandonne à sa destinée , ainsi qu'on le peut conjecturer par les démarches qu'il fit , & par les discours qu'il tint pendant ses derniers jours. Quoi qu'il en soit , il mourut ainsi surpris , trahi , & défait peut-être pour punition de la foi qu'il avoit à la destinée , comme étant Calviniste.

Les États de la haute Hongrie s'étoient assemblés à Cassovie par ordre du Souverain ; je m'y rendis le 11 de Janvier , & le lendemain le Comte de Roral , le Palatin , & le Chancelier de Hongrie , y vinrent comme Plénipotentiaires de l'Empereur. Les propositions se réduisoient à donner des logemens aux troupes , & à mettre garnison dans Cassovie. Quatre choses rendoient ce dernier point nécessaire. 1°. L'avantage qu'il y avoit

Ddd 2

de bien établir l'état de la guerre. 2°. La nécessité publique. 3°. La convention des articles de la Diete. 4°. L'intelligence que plusieurs des Bourgeois avoient manifestement avec le Turc. A l'égard du premier point, qui étoit de donner des quartiers à l'armée, voici sur quelle raison il étoit fondé. Les Hongrois avoient instamment sollicité ce secours dans le tems de leur besoin ; l'armée venoit de leur rendre un service considérable, en les délivrant de la tyrannie du Turc, par une expédition très-pénible & très-avantageuse : on entretenoit 3000 hommes hors de leur pays, c'est-à-dire, en Transilvanie, pour leur sûreté, & pour leur servir de garde avancée sans être à leur charge. Ils avoient eu le tems de faire leur récolte, leurs vendanges, & leurs semences, sans être inquiétés de personne ; il étoit donc juste de rafraîchir l'armée, outre qu'on ne pouvoit même l'éloigner, sans exposer le pays à l'invasion du Turc. Mais malgré ces raisons, les États alléguoient leurs privilèges, & l'inutilité du consentement de quelques particuliers, s'il n'étoit universellement approuvé en pleine Diete, à quoi ils ajoutoient l'impossibilité des moyens. A l'égard de Cassovie, on disoit qu'elle ne pouvoit recevoir garnison, parce

qu'elle vouloit se réserver des logemens vuides pour les Nobles de la Province , en cas qu'ils fussent obligés de s'y retirer. Cette matiere fut agitée en plusieurs séances ; il y eut plusieurs projets faits & rompus , puis refaits & rompus de nouveau. Enfin l'on reconnut que c'étoit perdre le tems , que toutes les contradictions étoient inspirées & fomentées de plus haut , & que l'argent avoit corrompu le cœur & la langue de quelques-uns , qui faisoient des propositions moins pour les faire suivre que pour donner matiere aux contradictions. En effet , quoiqu'ils parussent fort opposés & fort irrités les uns contre les autres , & qu'ils semblâssent se regarder de travers , ils s'en divertissoient en secret , & abusant de la bonté de l'Empereur , ils tenoient tous au même but. Les esprits des mal intentionnés s'aigrissoient de plus en plus , soit zele indiscret pour la liberté , ou , pour mieux dire , pour une licence effrénée , soit dissension enfantée par l'hérésie , dont le propre est d'inspirer l'esprit de vertige & de défiance , & cela alla si loin , que non-seulement ils refusèrent des quartiers à l'armée , mais qu'ils ordonnerent aux paysans d'abandonner leurs maisons , de ne point vendre les grains qu'ils avoient de trop , d'aller

à la chasse des foldats malades , écartés , ou demeurés derriere , comme on chasse les bêtes , & les tuer fans pitié. Pauvres troupes ! qu'on reçoit à bras ouverts quand le péril est proche , & qu'on tâche d'exterminer quand il est passé ! Et comme si c'eut été peu de tout cela , ils sollicitèrent les Transilvains qui trafiquoient à Cassovie de s'unir à eux , pour chasser & tailler en pièces les Allemands. Ils proposerent de prendre des *Russes* (a) à leur folde , afin d'être en état de se soulever ; ils tenterent de forcer le Quartier général qui étoit à *Hertneck* (b) , mais ils s'en trouverent mal. Ils firent venir des frontieres de Pologne des bandes de voleurs pour nous incommoder ; ils se déguiserent en Turcs , & ataquerent le Régiment du Colonel Knugge dans sa marche , mais ils furent reçus en Turcs. Enfin poussés par leur haine ou par leurs soupçons , ils n'eurent point d'autre vûe , de l'aveu même du Vicomte de Cassovie , que de s'exempter de recevoir garnison , de faire périr notre armée , & d'avoir un Prince en Transilvanie qui fut le protecteur de

(a) *Russes* ; ce nom comprend plusieurs peuples différens ; mais il doit s'entendre ici des Moscovites.

(b) *Hertneck* ; c'est un Château fortifié dans la haute Hongrie.

leurs caprices , & qui fut indépendant de l'Empereur.

Ils méritoient qu'on les punît dans la dernière rigueur, afin d'étouffer le serpent dans sa naissance, de discerner les bons des méchans, & d'empêcher que l'impunité ne fût une occasion à de nouveaux attentats.

L'assemblée s'étant donc séparée le 21 Janvier sans rien faire , les États députèrent à l'Empereur pour s'excuser , & le prier de faire retirer son armée de ces Comtés ; ce que l'Empereur leur accorda par une bonté sans égale , & par une habitude de faire du bien , qui s'est comme changée en nature dans la personne de S. M. I.

L'armée ayant donc été rappelée , on laissa quelques troupes dans les postes où l'on avoit garnison , & l'on se mit en marche au mois de Mars. Les troupes passèrent de la haute Hongrie dans la basse, où elles prirent des quartiers ; on mit un gros de Cavalerie & de Dragons à Rimasambock , lieu propre pour la communication de la ligne , & pour secourir le côté des montagnes , comme on en eut occasion dans la suite ; car le Turc étoit si ferré en Transilvanie par nos garnisons , que ne pouvant incommoder la Hongrie , il résolut de les attaquer de vive force :

Apaffi, Kucfuch-Mehemet Bacha, & les Wallaques s'étant joints à ce deffein dès le printems avec de l'artillerie, & ayant fait tous les préparatifs néceffaires, ils mirent le fiège devant Claufembourg, & le prefferent fort par des approches & par des batteries. Mais David Redani qui commandoit dans la Place, fe défendit courageufement, & leur tua beaucoup de monde, tant par des forties qu'autrement. Il fit des retranchemens en dedans de la ville, qui y étoit très-propre par fa grandeur, & fe fortifiant du côté où les murs étoient battus, il fe moquoit de leurs brèches. Pendant ce tems-là le Colonel Schneidau reçut ordre de fecourir la Place, & étant partis en diligence de Rimafambock, il joignit & rompit les gardes des ennemis, & fon avant-garde, fous la conduite du Colonel Poff, tailla en pièce un corps avancé de payfans, qui, s'étant fortifiés dans des bois qui étoient fur la route, voulurent difputer ce paffage; mais nos troupes fe l'ouvrirent l'épée à la main, & vinrent en triomphe à Claufembourg. Apaffi informé de leur marche, avoit levé le fiège depuis deux jours, laiffant beaucoup de vivres & de matériaux dans fon camp. C'eft ainfi que triompha Claufembourg, qui eft une digue fort
avanantageufe

avantageuse pour arrêter les débordemens impétueux du Turc , qui ayant fait tout l'été beaucoup de vains efforts , se brisa enfin contre cet écueil.

Mais pour établir plus solidement les affaires de la guerre & de la paix , l'Empereur convoqua la Diète à Presbourg pour le premier de Mai , & elle finit au 9 Septembre , où finirent aussi les négociations de paix avec les Turcs , & l'espérance qu'on en avoit eue pendant un assez long tems , s'évanouit entierement. Ces négociations s'étoient faites à Temiswar avec Ali-Bacha , à qui la Porte avoit donné plein pouvoir de la conclure : on les y renoua même pour nous endormir. Le Turc dévore en son cœur la Monarchie du Monde , & il n'est pas disposé à se donner du repos ni à en laisser prendre aux autres , qu'il n'ait éprouvé ses forces contr'eux. Que faire donc ? Je crois qu'il faut préférer une bonne guerre à une mauvaise paix ; & si la paix nous échappe , il faut nous attacher entierement à la guerre.



C H A P I T R E I I.

OBSERVATIONS sur la Campagne de 1662.

L ne se passa rien d'important cette Campagne , relative-
 ment aux affaires de la guerre; il n'y eut qu'un secours que
 Montécuculi envoya dans le mois de Janvier à Kemini, Prince
 de Transilvanie , & un autre dans le commencement du prin-
 tems , qui marcha à Clausembourg que le Turc assiégeoit ,
 qui le força à lever le siège de cette Place ; mais l'armée n'a-
 git point , & resta dans ses quartiers en haute Hongrie jus-
 qu'au mois de Mars , qu'elle en partit pour se rendre en basse
 Hongrie. La résolution constante où furent les États de Hon-
 grie de ne point recevoir des troupes dans Cassovie, & de refu-
 ser des quartiers à l'armée Impériale , fut la cause du départ
 de l'armée. Les raisons que les États donnerent pour refu-
 ser à l'armée des quartiers, & l'entrée d'une garnison de trou-
 pes Impériales dans Cassovie , quoique très-spécieuses , n'em-
 pêcherent point l'Empereur de leur accorder le départ de ses
 troupes , & une députation qu'ils lui envoyèrent à ce sujet
 accéléra le départ de l'armée ; mais avant que de la mettre
 en marche, on prit la précaution de laisser des troupes dans
 les postes que l'on occupoit pour entretenir une communi-
 cation sûre avec la Transilvanie, & avec les troupes que Mon-
 təcuculi avoit mis en garnison dans plusieurs Places ; ainsi la
 bonne-foi des Transilvains qui reçurent des troupes Impéria-
 les dans leurs Places, fut en partie cause de la mauvaise vo-
 lonté des Hongrois , parce que couverts par la Transilvanie,
 ils n'avoient rien à craindre du Turc tant que les troupes Im-
 périales garderoient cette Principauté ; & le danger dissipé ,

on du moins éloigné, ils trouvoient à charge & onéreux à l'État d'entretenir l'armée Impériale, qui, la campagne précédente, leur avoit rendu les plus grands services, en forçant le Turc non-seulement d'évacuer la Hongrie, mais encore la Transilvanie.

Le secours envoyé à Kemini l'auroit rendu maître de la Transilvanie, & lui en auroit assuré la Principauté, si ce Prince avoit su profiter de ses premiers succès, & s'il ne s'étoit point laissé endormir par les belles promesses qu'on lui fit. L'inaction de ce Prince lui coûta la vie, & assura la Principauté à Apaffi. Cet exemple prouve aux Princes & aux Généraux qui commandent les armées, qu'il ne suffit pas à la guerre d'avoir des succès, qu'il faut encore les suivre, ne jamais perdre de vue son objet, & ne se donner aucun repos, jusqu'à ce que ces premiers succès en aient procuré de plus grands & de plus décisifs, & qu'ils aient eu les suites que l'on a lieu d'en attendre. Si Kemini après avoir surpris Apaffi, & l'avoir contraint de se réfugier avec précipitation dans Ségeswar, où on lui refusa l'entrée du château, fût entré de force dans la ville au lieu de prêter l'oreille aux feintes soumissions d'Apaffi, qui lui promettoit de lui céder la Principauté, & aux raisons captieuses des habitans de la ville, pour l'engager à ne pas user de force pour y entrer, il auroit pris Apaffi, & n'auroit pas donné le tems au Turc d'arriver au secours de ce Prince. Apaffi pris, il n'auroit plus eu de concurrent; la Nation se seroit déclaré pour lui, & les Transilvains réunis à l'armée Impériale auroient forcés le Turc à évacuer cette Principauté, & conséquemment la Hongrie, à l'exception de Temeswar & du cours du Danube jusqu'à Gran inclusivement, dont il étoit en possession; mais la lenteur de

Kemini, & son irrésolution, causerent sa perte & celle de son armée.

Le secours envoyé à Clausembourg eut son effet, le Turc leva le siège de cette Place, & les choses restèrent dans le même état tout le reste de la campagne. Montécuculi ne fait aucune mention ni de l'armée Turque ni de celle de l'Empereur, qui probablement resta dans ses quartiers dans la basse Hongrie; ainsi les deux armées restèrent dans l'inaction en attendant le résultat des négociations qui se traitoient entre la Cour de Vienne & celle de Constantinople; mais ces négociations n'aboutirent à rien. Dans les États de Hongrie assemblés à Cassovie, il ne fut rien décidé; il y eut même une Diète convoquée par l'Empereur à Presbourg, qui n'eut aucun effet. Dans les négociations de paix qui se traitoient à Temeswar, il étoit aisé de voir que le Turc évitoit de conclure, & qu'il traînoit les négociations en longueur. Dans les États tenus à Cassovie, & dans la Diète convoquée à Presbourg, la mauvaise foi des Hongrois étoit encore plus apparente; & si l'Empereur n'avoit pas eu des intérêts qui lui étoient personnels, pour ne pas abandonner les Hongrois, il y a toute apparence qu'il auroit retiré toutes ses troupes, & qu'il auroit conclu sa paix avec le Turc, sans faire mention des Hongrois; mais les raisons que j'ai dit plus haut, & la politique suivie par les Empereurs depuis Ferdinand premier, que la Hongrie étoit une barrière absolument nécessaire, & qui les garantissoit des entreprises que le Turc voudroit tenter sur leurs États héréditaires, l'engagerent à ne retirer ses troupes de la haute Hongrie que lorsqu'elles ne purent plus y subsister, & il n'y laissa que celles qui étoient nécessaires pour entretenir la communication avec les Places de Transil-

vanie , qu'il lui étoit très-important de conserver. En laissant les troupes nécessaires pour la défense des Places de cette Principauté , il contenoit le Turc sur les confins de la Transilvanie du côté de Temeswar & de la Walaquie , il l'éloignoit de ses États héréditaires, il lui coupoit sa communication avec Bude & Gran par la partie de la haute Hongrie, il le forçoit à prendre un grand détour pour communiquer avec ces deux Places , & il s'en facilitoit la prise, dont la possession le rendoit maître du cours du Danube jusqu'à Belgrade , & rapprochoit de beaucoup les secours qu'il donnoit aux Hongrois & aux Transilvains. Si l'Empereur avoit retiré toutes ses troupes de la Hongrie , il laissoit les Transilvains à la merci du Turc , & les troupes qu'il avoit dans les Places de cette Principauté auroient été absolument sacrifiées , parce que n'étant pas suffisantes pour résister au Turc , elles n'auroient eu aucun point d'appui pour se retirer, en cas qu'elles eussent été ataquées & forcées de rendre les Places , & elles auroient été faites prisonnières, faute de pouvoir espérer de secours ; mais en supposant qu'il leur eût été libre de se retirer , & d'aller joindre leur armée dans la basse Hongrie , il y a tout lieu de croire , à la conduite des Hongrois , que ces troupes auroient été ataquées dans leur route par les payfans , & que la plus grande partie n'auroit jamais pû parvenir jusqu'au Tibisque ; au lieu qu'en occupant par échelons des postes depuis la Transilvanie jusqu'au Tibisque , il étoit facile de leur envoyer des secours prompts sans avoir rien à craindre des payfans de Hongrie ; d'ailleurs , comme les Transilvains avoient remplis leurs engagements , il étoit juste qu'il les secourut ; mais la raison la plus forte étoit la convenance de ces deux États , dont l'Empereur espéroit acquérir la possession , ou pour lui , ou pour

ses descendans ; car malgré l'entêtement des Hongrois à ne point recevoir des troupes Impériales dans Cassovie ; malgré le refus qu'ils firent de donner des subsistances à l'armée, quoiqu'ils l'eussent promis ; malgré l'ordre qui fut donné aux paysans d'abandonner leurs maisons , avec défense à eux de vendre aux troupes Impériales les grains qu'ils auroient de trop ; malgré le dessein que les Hongrois eurent de prendre des Russes à leur solde ; malgré enfin les bandes de voleurs qu'ils firent venir des frontieres de la Pologne , & les hostilités qu'ils commirent contre les troupes de l'Empereur , Léopold ferma les yeux sur une conduite si irréguliere , & qui méritoit les plus grands châtimens , & il ne laissa pas d'entretenir une communication sûre entre les Transilvains & ses troupes cantonnées dans la basse Hongrie. Il avoit encore à craindre que s'il abandonnoit ces deux Nations , elles ne se joignissent au Turc : cette crainte n'étoit pas sans fondement ; & si cela étoit arrivé , ses projets sur ces deux États auroient été évanouis ; c'est ce qui déterminâ Léopold à secourir les Hongrois pour-ainsi-dire malgré eux , & les suites ont fait voir qu'il ne s'étoit pas trompé dans son espérance , puisque son fils qui monta sur le Trône de l'Empire après sa mort , arrivée le 6 Mai 1705 , fut couronné Roi de Hongrie du vivant de son pere , l'année 1688.



CHAPITRE III.

Année 1663.

IL y a des esprits spéculatifs qui se forment de si belles idées, & qui les composent & les accommodent si bien, qu'ils en deviennent ensuite amoureux, comme Prométhée de ses statues, & vont enfin jusqu'à les épouser pour toujours.

L'imagination de la paix s'étoit tellement imprimée dans la tête d'un Ministre (a), qu'il n'y eut aucune raison capable de l'en tirer. Les Turcs avoient soin de l'entretenir dans cette espérance par leurs artifices, & ils faisoient toujours paroître que le traité étoit sur le point d'être conclu; mais ils avoient soin d'y mêler quelques semences de débats, & quand l'un finissoit, il en naissoit un autre, si bien que le tems s'écoulant dans ces fausses lueurs de paix, il sembloit à tout moment que le traité s'alloit conclure; mais cela n'arriva point, comme on voit deux lignes s'approcher continuellement l'une de l'autre sans jamais se rencontrer, parce qu'elles sont éloignées du point où elles pourroient se

(a) Le Prince de Portia, premier Ministre de Léopold.

toucher. Cette prévention fit deux mauvais effets. 1°. On ne fit pas les préparatifs de guerre avec toute l'ardeur nécessaire. 2°. On divisa les troupes qui étoient sur pied & à portée de s'assembler, & on les envoya en différens côtés pour satisfaire l'ambition de quelques particuliers qui vouloient avoir des commandemens séparés. Bien plus, on fit passer en Italie plus de 4000 hommes de vieilles troupes aguerries, ce qui fit fort murmurer les peuples qui leur avoient donné des quartiers en tems de paix, & qui se voyoient privés de leur secours au besoin; & quoiqu'il se fût écoulé bien du tems, & des années même, depuis qu'on jugea avec beaucoup de vraisemblance qu'on en viendrait à une rupture, on peut assurer avec vérité, bien que cela paroisse un paradoxe, que nous fûmes surpris, & que nous nous trouvâmes engagés sans y penser dans une très-grande guerre: celles qui avoient précédé, & qui avoient été fort longues, avoient par leurs dépenses excessives tellement épuisé les finances, & laissé de si grands défauts dans nos frontieres, qu'on ne pouvoit y remédier que successivement, & qu'il falloit beaucoup d'années & d'argent pour le faire.

Les choses étoient en cet état, quand on eut
avis

avis sur la fin d'Avril que les Turcs se mettoient en campagne avec 100000 hommes commandés par le Grand-Vifir. Tout le monde étoit d'accord sur ce nombre; M. Reiniger, Résident de l'Empereur à la Porte, le mandoit; les prisonniers, les espions, les correspondans, les transfuges, tous disoient la même chose. L'armée de l'Empereur, au contraire, étoit toute dispersée; il y en avoit quelques Régimens en Transylvanie, d'autres dans la haute Hongrie, quelques-uns en garnison dans la basse, & d'autres en Stirie. Ainsi le corps qui devoit se mettre en campagne pour s'opposer au Turc, n'étoit pas de 6000 hommes, infanterie & cavalerie, & ce nombre demeura à-peu-près dans ces termes pendant toute la campagne, parce que s'il venoit des recrues, ou des secours de l'Empire, à peine suffisoient-ils pour remplacer les morts & les malades, ou pour garnir les Places les plus exposées.

Si l'on compare cette armée à celle du Turc, on peut dire qu'il y avoit de la témérité & de l'extravagance même à la lui opposer; & ils pouvoient bien dire de nous, & avec plus de raison que Tigrane ne le disoit de l'armée de *Lucullus*(a),

(a) *Lucullus*, grand Général, qui battit plusieurs fois Mithridate, d'ailleurs homme d'un esprit délicat & voluptueux.

que si nous venions en ambassade nous étions beaucoup , mais que si c'étoit pour combattre , nous étions bien peu. Chose digne de compassion , que le salut de tant de peuples dépendît de la vaillance d'un si petit nombre de gens ! Et que pouvois-je faire , moi , qui les commandois ? me réduire à faire le Croate avec un corps de 4000 chevaux ? cela ne convenoit ni à ma charge de Maréchal de Camp , ni à mes longs services. Porter mes plaintes à l'Empereur ? il étoit malade de la petite vérole. Abandonner le service ? mon attachement & ma fidélité ne me le permettoient pas. Je protestai , j'obéis , je me sacrifiai. Il falloit ici faire de nécessité vertu , & tâcher de cacher à l'ennemi notre foiblesse , se montrer à lui comme on pourroit , tant pour empêcher que sa hardiesse n'augmentât s'il ne voyoit paroître personne , que pour encourager les Hongrois à leur propre défense , & pour appuyer les trois Places qui sont directement à la pointe , & les premières que le Turc trouveroit en chemin , savoir ; Javarin , Comorre & Neuhausel. Pour cet effet , on jugea qu'il n'y avoit point de poste plus avantageux que celui d'Altembourg de Hongrie , où tous ces avantages se trouvoient réunis. L'ennemi ne pouvoit ni le reconnoître ni l'entourer ; on

occupoit les deux bords du Danube par des ponts & de grandes barques , il étoit aisé d'y conduire des vivres , & toutes les choses dont on pouvoit avoir besoin. On étoit auprès de nos forteresses , & à portée de les secourir. Le chemin étoit ouvert aux recrues , aux remontes & aux secours étrangers. On couvroit l'Autriche , on pouvoit veiller sur les mouvemens de l'ennemi , pour le prévenir en quelque endroit qu'il allât , n'ayant qu'à marcher par le diametre , pendant qu'il avoit à marcher par la circonférence.

Ce fut donc là que fut marqué le rendez-vous général au 15 de Juin ; il fut ensuite remis au 15 Juillet à la priere de l'Archevêque de Gran , qui protesta qu'il ne pouvoit lever les milices des Hongrois avant le 9 de Juillet , & par conséquent qu'on ne pouvoit faire entrer les troupes Allemandes dans le pays avant le 15 , à moins de mettre tout en désordre & en confusion , & l'on fut bien heureux que les pluies continuelles & les débordemens des rivières arrêtàssent quelque tems les desseins du Visir , dont les remises & les irrésolutions servirent à couvrir les fautes que notre lenteur nous fit faire.

Il se tint le 14 une assemblée à Comorre pour lever les milices de Hongrie , & il y fut résolu

que les troupes des Comtés de la rive gauche du Danube s'assembleroient, partie aux environs de Neuhausel, entre le Vaag & la Neytra, autour de *Weiskirchen* (a), sous les ordres du Comte Adam Forgatz, Gouverneur de Neuhausel, & Général des Places des montagnes, & partie à Lewentz & à *Carpen* (b); que celles des Comtés de la rive droite s'assembleroient entre Javarin & *Papa* (c), sous les ordres de l'Évêque de Javarin, & que celles des Comtés de Presbourg & de Comorre s'assembleroient dans l'Isle de Schutt; & qu'afin que la ligne de communication fût plus courte & plus sûre, on la formeroit au travers de cette Isle avec des ponts de bateaux sur le Danube, & sur les bras qui passent au travers de l'Isle; mais parce que ces levées de Hongrois étoient mal équipées, qu'elles n'étoient obligées de rester en campagne que fort peu de tems, que la plupart étoient des paysans sans expérience qu'on retenoit par force, & qui ne manqueroient pas de se dérober & de s'enfuir du camp, ou même

(a) *Weiskirchen* est sur le Danube, dans la basse Autriche.

(b) *Carpen*, Château dans la haute Hongrie, près de Schemnitz.

(c) *Papa*, petite Ville de la basse Hongrie assez bien fortifiée, avec un bon Château; elle est située sur la rivière de Marchatz, dans le Comté de Vesprin, à environ huit lieues de Javarin.

d'abandonner leurs postes à la vûe des ennemis , à laquelle ils n'étoient point accoutumés , d'autant que , de mémoire d'homme , on n'avoit point eu de guerre en forme contre le Turc ; toutes ces raisons firent résoudre qu'on choisiroit les plus propres , qu'ils resteroient toujours en campagne , & qu'ils seroient entretenus aux dépens de ceux à qui on donneroît la liberté de retourner chez eux. On parla aussi de faire quelques nouvelles levées de Hongrois ; mais l'Archevêque dit qu'il falloit auparavant songer à payer les soldats des frontieres de leur solde , autrement qu'ils ne manqueroient pas d'abandonner les postes qu'ils gardoient pour venir s'enrôler , afin d'avoir une paye réglée.

Voilà l'état où étoient les choses , quand l'armée Ottomane arriva à Gran au commencement du mois d'Août. Elle fit passer d'abord quelques troupes au-delà du Danube. Le Comte de Forgatz en eut bientôt avis , & sur ce qu'on lui dit qu'elles étoient en petit nombre , & peu aguerries , & que le pont pour passer l'armée ne pouvoit être achevé de quelques jours , il jugea que l'occasion étoit favorable pour les attaquer ; il prit donc avec lui les milices de Hongrie qui étoient sous ses ordres , avec la cavalerie & par-

tie de l'infanterie de la garnison de Neuhaüfel , avec quelques pièces d'artillerie & quelques mortiers , & marchant toute la nuit , il ataquâ les ennemis le septième d'Août avec beaucoup de résolution ; mais les ayant trouvés plus forts & en meilleure posture que ses espions ne lui avoient rapporté , il vit , lorsque le jour parut , que le Commandant de l'avant-garde qui étoit allé à *Parkam* (a) sans rien trouver , s'en revenoit vers lui en fuyant , & poursuivi par l'ennemi. D'ailleurs sa cavalerie étoit loin de son infanterie , parce que la première avoit marché avec tant d'ardeur & de diligence , que celle-ci n'avoit pû suivre. C'est pourquoi loin de défaire les ennemis , comme il s'y étoit attendu , il fut lui-même défait , & ses gens furent pris , tués ou dispersés ; tant il est difficile de surprendre de la cavalerie légère , qui ne se disperse plus comme autrefois dans les villages , mais qui campe auprès du gros de l'armée , d'où elle peut à tout moment recevoir du renfort. Cet accident déconcerta toutes nos mesures. La garnison de Neuhaüfel étoit très-affoiblie , ce qui y restoit étoit découragé & en

(a) *Parkam* , Fort sur la rive gauche du Danube vis à vis de Gran ; les Allemands l'appellent Baracan , & les Hongrois Gockern.

désordre ; les milices étoient dissipées , en sorte que de toute l'année il n'en parut pas un homme ; & si le Visir eut suivi sa pointe , & envoyé 5 ou 6000 chevaux à la piste qui eussent investi la Place , il étoit à craindre que , dans l'épouvante où elle étoit , elle ne se fût rendue sans résistance. Mais cet heureux succès lui étant arrivé contre son attente , ne servit qu'à le rendre plus irrésolu ; il ne savoit s'il devoit attaquer Javarin ou l'armée : ainsi il perdit l'occasion , & me donna le tems de jeter dans Neuhausel un renfort d'infanterie , de cavalerie & de dragons , qui étoient des troupes fraîches.

Le Visir avoit fait mettre des bateaux sur des charriots , & avoit préparé des sacs à terre , des ballots de laine , des gabions , & autres instrumens semblables pour assiéger Javarin ; mais le voisinage d'une armée , dont il ne connoissoit point les forces , lui donnoit quelque inquiétude , & grand nombre d'ouvrages & de fossés que les pluies avoient remplis plus qu'à l'ordinaire , & qui ne faisoit plus qu'une surface d'eau , lui parut quelque chose d'horrible , quoiqu'en effet ils fussent peu profonds , par le peu de tems qu'on avoit eu pour y travailler. Il ne jugea pas à propos non plus d'attaquer notre camp , qui étoit

couvert par nos Places & par des rivières, de forte qu'il se détermina enfin à assiéger Neuhaufel, & il parut le quinzième devant la Place, & le dix-huitième il l'attaqua dans les formes.

Les Régimens de Sporck, de Haistau, & de Schneidau qu'on avoit rappelés de la haute Hongrie, arriverent en ce tems à l'armée, & y furent incorporés. Le 14 on tint une assemblée à Presbourg pour la levée des milices, suivant le succès de laquelle on devoit régler les opérations de la campagne; mais on reconnut visiblement que l'échec qui étoit arrivé avoit si fort intimidé les esprits, qu'il y avoit peu d'espérance d'en tirer aucun fruit: cependant comme c'étoit sur elle qu'on devoit en partie fonder la défense, on résolut qu'on la convoqueroit à *Warberg* (a) pour le 24 Août, & que, pour l'encourager, & l'assurer contre les partis ennemis qui pourroient passer le Vaag & l'inquiéter, & mettre le pays en désordre, on feroit passer le Danube à l'armée Allemande, l'armée Turque l'ayant déjà passé, & qu'on se porteroit à *Lanitz* ou *Lansitz* (b), pour garder le Vaag en attendant que
les

(a) *Warberg*, petite Place à environ trois lieues de Presbourg, au nord.

(b) *Lanitz* ou *Lansitz*, sur le bord du Danube, au-dessous de Presbourg.

les milices arrivâssent. Cette résolution prise, l'armée décampa d'Altembourg de Hongrie, & arriva le 21 à Lanitz, poste qui avoit derrière lui un bras mort du Danube avec plusieurs gués, & devant lui des bois & des avenues où on éleva de petits Forts. On envoya des gardes de cavaliers & de dragons au Vaag, & on fit rompre les passages qui étoient sur cette rivière.

Le Vaag s'étend depuis Trenschin jusqu'à *Gutta* (a), où il tombe dans le Danube; son cours est d'environ quinze lieues *. L'eau étoit alors si basse, qu'elle étoit quasi guéable partout. L'ennemi avoit presque toute sa cavalerie sur le bord, particulièrement les Tartares, les Walaques, les Moldaves, qui occupoient tout le pays depuis *Gutta* jusqu'au-delà de *Freyflat* (b); le pis étoit qu'il n'y avoit point de garnison dans Presbourg, qui l'avoit toujours refusée opiniâtrement: ainsi l'ennemi pouvant s'avancer librement le long de la Ville, & sans être aperçu ni vu même du Château, il étoit clair que la sûreté de l'armée, de la Place & des ponts étoit abandonnée à la disposition d'autrui.

* Son cours est plus long. Il prend sa source vers les montagnes de Pologne.

(a) *Gutta*; c'est un Château fortifié sur le Vaag.

(b) *Freyflat*; cette Ville est sur le Vaag; elle a un beau Château: il y a auprès des bains salutaires.

Le 24 d'Août , jour marqué pour l'assemblée des milices , étant arrivé , le Palatin vint au rendez-vous à Warberg , demi-lieue du camp Allemand , mais il n'y eut personne qui s'y rendit ; les Comtés de Neytra , de *Novigrad* (a) & de Hond s'en excusèrent sur ce qu'ils étoient accablés par les Turcs ; ceux d'*Arwa* (b) , de *Turortz* (c) & de Trenschin dirent qu'ils avoient à garder leur pays dans les montagnes ; celui de Presbourg , qu'il étoit épuisé par la perte qu'il venoit de faire à Parkam. Ainsi s'évanouit l'espérance de ces milices , unique motif cependant de la marche que nous avons faite à Lanitz , d'où nous fîmes pourtant entrer par deux fois dans Neuhausel quelques *Heyduques* (d) de Javarin & de Comorre , qui passerent à la nage la Neytra dans les endroits les moins gardés. On

(a) *Novigrad* , Ville & Comté dans la haute Hongrie , avec un bon Château ; elle est éloignée de Gran d'environ neuf lieues. Le Comté de Hond est situé dans la haute Hongrie , entre le Comté de Novigrad & la Teylle.

(b) *Arwa* , Ville & Comté dans la haute Hongrie , sur la riviere d'Arwa.

(c) *Turortz* , Ville & Comté dans la haute Hongrie ; elle est près du mont Krapak , qui sépare la Pologne de la Hongrie.

(d) Les *Heyduques* sont l'infanterie des Hongrois , & les Houffards leur cavalerie.

envoyoit fans cesse des partis pour observer l'ennemi, & pour avoir des avis sûrs du siège, du camp, & de leur maniere de fourrager, ce que nous sûmes exactement par les prisonniers, par les espions & par les déserteurs. Un jour entr'autres j'envoyai le Lieutenant Maréchal Sporck, bon partisan, avec 2000 chevaux choisis, pour tenter la fortune; mais comme le Turc a coutume de mettre des gardes, & d'envoyer de très-grosses patrouilles, comme de 5 à 6000 chevaux, & qu'avec cela ils ne s'éloignent jamais gueres de leur camp, & qu'ils ont entr'eux des signes concertés pour se joindre au besoin, Sporck n'eut pas si-tôt passé le Vaag, qu'il tomba dans un de ces gros corps, qui s'étant apperçu de sa marche, fut encore augmenté dans un instant. Ainsi, loin que notre partisan pût rien faire, il ne fut pas malheureux d'avoir pû regagner le camp sans rien perdre.

Le Visir ayant pris ses postes pour le siège, n'avoit plus besoin de ses dragons ni de toute sa cavalerie auprès de lui. Après avoir tenté bien quinze jours durant de passer le Vaag, & avoir toujours été repoussé, il résolut enfin de le passer de force, & d'ataquer le camp de Lantitz. Il voulut charger de cette exécution le

Ggg 2

Général des Tartares , & lui fit pour cela de grandes promesses ; mais celui-ci s'en étant excusé sur ce que ce n'étoit pas le fait des Tartares d'ataquer des retranchemens , le Vifir renforça ce corps d'armée jusqu'à 25000 hommes ou environ , avec du canon & de l'infanterie , & y mit des Commandans à proportion. Enfin le 3 Septembre toutes ces troupes vinrent en foule de tous côtés pour passer la riviere , les uns à gué , les autres à la nage , & partie au-dessous de Freystat ; & ils le firent avec tant de furie , qu'ils en chassèrent nos troupes , & les poursuivirent deux lieues durant. Ce passage forcé , les Turcs , les Walaques , l'infanterie & l'artillerie demeurèrent auprès de Freystat pour battre la Place , & favoriser la retraite des Tartares , qui , au nombre de 15000 , tournerent les uns vers Presbourg & le long des montagnes , brûlant & saccageant tout , & les autres vers Veissembourg dans la Moravie. A cette allarme qui nous fut donnée un peu après midi , l'armée fut aussi-tôt en bataille pour se mettre en état de recevoir les ennemis , & pour rassembler les fourrageurs , les sauve-gardes , les troupes qui avoient été forcées au Vaag , & les soldats qui étoient hors du camp , aux moulins ; mais la plupart se

retirerent par un autre côté vers Presbourg , voyant les flammes & les incendies derriere eux & à côté s'avancer de lieu en lieu , & s'étendre jusques vers *Bibersbourg* (a) , *Bezig* (b) , & *St. Georges* (c). Il n'y avoit pas au camp plus de 2000 chevaux , & environ autant d'infanterie , qui pouvoient ou être coupés parderriere , & perdre la communication avec Presbourg , ou se trouver engagés en face de l'ennemi , sans pouvoir ni fourrager , ni détacher aucun parti pour empêcher les courses , ou être amusés par les Turcs , jusqu'à ce qu'étant renforcés par des détachemens nouveaux de l'armée du Visir , ils pussent nous forcer sans rien risquer. Là-dessus on résolut de décamper ; nous l'exécutâmes sur le soir , & nous arrivâmes le lendemain à Presbourg , deux heures avant le jour. On y proposa de se camper devant les fauxbourgs , & de tirer une ligne depuis le bas des montagnes jusqu'au Danube , & de la fortifier. Mais où prendre des gens pour la défendre , puisque toute notre infanterie n'alloit pas à 2000 hommes ? Comment

(a) *Bibersbourg* , Place aux environs de Presbourg.

(b) *Bezig* , petite Ville de la Principauté d'Altembourg , à sept lieues environ d'Altembourg.

(c) *St. Georges* , petite Ville à 3 ou 4 lieues de Presbourg.

affurer ces hauteurs étendues qui regardoient & couvroient le camp parderrière, & qui enfilotent nos lignes, ou qui faisoient d'elles-mêmes comme un chemin couvert qui conduisoit jusqu'aux dernières vallées, d'où l'on pouvoit ensuite venir sans être vu jusqu'aux fauxbourgs, jusqu'à la Ville qui étoit sans garnison, & jusqu'à nos ponts ? A l'égard de la garnison, il est vrai que la Ville n'en avoit pas besoin tandis que l'armée étoit campée devant. Le long des collines ce n'étoit que des vignes, le long du Danube il n'y avoit que des bois & des marais, & du côté du Vaag tout étoit brûlé, ruiné, & sous les yeux de l'ennemi. Où donc prendre des fourrages ? On l'auroit peut-être pû de l'autre côté du Danube ; mais comment défilier par des fauxbourgs sur deux ponts, à une distance de 3 ou 4 lieues, sans chevaux de bagages ? Les enseignes seroient restées sans personne, & le camp auroit été exposé aux insultes de l'ennemi, & nos troupes y auroient été si occupées, qu'il auroit été impossible d'en faire aucun détachement ; & si pendant ce tems il avoit pris envie au Turc d'ataquer l'Isle de Schutt, qui nous étoit d'une si grande importance, qui touchoit à son camp, & qui étoit sans troupes, comment auroit-on pû la secourir dans

la situation où étoit notre armée? Par toutes ces raisons, & pour se mettre en état de veiller aux conjonctures qui se présenteroient, on repassa sur la rive droite du Danube, de-là on jeta aussi-tôt des troupes dans l'Isle de Schutt, & l'on mit garnison dans Tyrnau & dans *Moder* (a), Places que les habitans avoient abandonnées, & qui étoient remplies de vivres. On détacha Sporck avec 2000 chevaux pour suivre les Tartares, on augmenta la garnison du Château de Presbourg, on mit des troupes dans les fauxbourgs, & on offrit une garnison à la Ville, qui la refusa encore, mais qui ne tarda gueres à l'accepter.

Sporck ne put joindre les Tartares, qui, s'élançans comme un éclair d'un cheval las sur un frais qu'ils menent en main, & évitans avec soin les moindres rencontres, pillèrent, brûlerent & détruisirent tout, & retournerent à Freystat, où les Turcs étoient demeurés pour assurer leur retraite.

En attendant le secours de l'Empire & l'assemblée des milices qui se devoit faire à Warberg, on résolut enfin le 13 de Septembre d'entrer dans l'Isle de Schutt, où, par le moyen d'un des ponts,

(a) *Moder* est à six lieues environ de Presbourg.

on pourroit faire tête , & arrêter l'ennemi avec l'armée Allemande , & par l'autre pont de Comorre , on pourroit l'incommoder paderrière , ce que le Comte Nicolas de Serin , *Ban* (a) de Croatie , devoit exécuter auffi-tôt que les milices de Hongrie , & les troupes qu'on attendoit de la Stirie , feroient arrivées.

Pendant que les choses étoient en cet état , plusieurs de nos partis eurent quelques avantages fur les ennemis. Le Lieutenant-Colonel Noning s'étant embusqué , vit marcher devant lui 12000 tant Turcs que Tartares ; dès qu'ils furent passés , il ataquâ l'arrière-garde , & en tua ou prit environ 300 , le Capitaine Aurosch en battit 70 , le Capitaine Henri environ 200 , & les partis de Comorre , qui s'alloient embusquer au-delà du Danube , ne revenoient point fans amener du butin & des prisonniers , des chameaux , des chevaux , des buffles , &c.

L'ennemi de son côté faisoit de grands efforts par plusieurs endroits pour entrer dans l'Isle , ce qui obligea d'y faire entrer de nouvelles troupes de cavalerie & d'infanterie pour la défendre. Il

vint

(a) *Ban* ; ce mot en Esclavon signifie Viceroy.

vint une fois entr'autres avec de grandes forces jusqu'à la garde de cavalerie qui étoit devant les fauxbourgs de Presbourg , soutenue par de l'infanterie , & à la faveur d'une escarmouche très-vigoureuse , & du sommet des montagnes, il reconnut, outre le poste où nous étions, le pont & l'armée campée vis-à-vis de Presbourg ; & nous avons fû depuis par des prisonniers , & plus particulièrement par la correspondance du Prince Jean-George Giska, que le dessein du Turc avoit été d'ataquer d'abord le camp de Lansitz , & ensuite Presbourg , & qu'ayant manqué le premier, il vouloit exécuter l'autre , mais que la vûe de notre camp lui fit d'abord abandonner ce second dessein.

Giska (a) ne combattit jamais de bon cœur pour les Turcs ; il favorisa le Courier Holstal , & lui donna le moyen de se sauver de leurs mains. Outre cela , il nous a offert par plusieurs messages de rendre quelque bon service aux armes chrétiennes : il m'a fait ces offres , il les a faites au Baron de Heisler & au Comte de Bouchain ,

(a) *Gregoire Giska* , Prince de Walaquie , fut chargé dans la suite par les Turcs de faire le siège de Leuventz ; mais le Comte de Souches l'ayant fait lever, la Porte Ottomane crut qu'il s'entendoit avec les Chrétiens, & le dépouilla de sa Souveraineté.

Gouverneur de Comorre; mais comme ce Prince étoit incorporé dans le gros de l'armée Turque, on crut qu'il étoit impossible qu'il pût rien faire de considérable en notre faveur. Cependant on reçut parfaitement bien ses offres, & on l'en remercia; mais on remit l'affaire à une conjoncture plus favorable, sans pourtant rompre l'intelligence qu'on avoit avec lui.

Cette nouvelle tentative des Turcs sur les faux-bourgs de Presbourg, donna occasion de représenter à la Ville le péril où elle étoit, & enfin elle consentit à recevoir quelque garnison; mais comme l'infanterie de l'Empereur ne pouvoit suffire à tout, on demanda 150 hommes de troupes auxiliaires pour renforcer la garnison du Château; mais les Chefs s'en excusèrent, disant qu'ils avoient ordre de ne point séparer leurs troupes, à moins que ce ne fut pour en mettre dans Vienne, dans Javarin & dans Comorre.

Enfin le 22 Septembre Neuhausel se rendit par composition; la garnison qui en sortit fut escortée avec toute la bonne-foi possible jusqu'à Comorre, sans qu'on insultât ni leurs personnes, ni leurs bagages. Les Tartares vouloient la piller, mais les Turcs l'empêchèrent. Neuhausel avoit six bastions, dont il y en avoit trois d'achevés &

trois d'imparfaits , avec peu ou point de fossés ; grande négligence de celui qui eut la commission de la fortifier , & qui fut payé pour cela , mais qui s'étant contenté de toucher l'argent , ne se mit gueres en peine de l'ouvrage. Le Turc connut son avantage , il investit la Place , la somma de se rendre , & dressa ses atakes du côté des trois bastions imparfaits : il prit ses postes avec son infanterie unie & contigue , & assurée par sa cavalerie qui étoit auprès ; il dressa six grandes batteries dont il fit un feu continuel , & tira plus de 18000 boulets de 48 , de 60 , & de 80 livres de balles ; les tranchées étoient très-profondes en lignes courbes transversales tirées l'une derrière l'autre par un grand nombre de pionniers ; il saigna le fossé , fit écouler l'eau , ruina les maisons , battit les bastions dans les angles & dans les flancs , démonta le canon des assiégés , & tua les canoniers. Comme le polygone extérieur étoit extrêmement long , il passoit la portée du mousquet ; ainsi la Place demeura sans défense , & la brèche étoit si grande , qu'on y pouvoit monter à cheval ; il se logea au pied de la muraille , mina en plusieurs endroits , éleva des montagnes de terre & des cavaliers , qui étoient supérieurs aux bastions de la Place , les-

quels ayant d'ailleurs comblé de leurs ruines le fossé , lui faciliterent l'assaut. Il fit des galeries , donna plusieurs assauts , & lorsque son infanterie ne suffisoit pas , il y faisoit aller les Spahis , auxquels il augmentoit la solde pour récompense. Enfin les assiégés manquant de gens , de défenses & de munitions , où le feu prit même par hazard par la faute d'un mousquetaire , avec perte de deux Lieutenans-Colonels & de beaucoup d'autres gens , & étant touchés des cris lamentables du peuple , des femmes , & d'autres gens de peu de cœur , furent obligés de capituler.

La prise de Neuhausel mit le Turc au large , mais elle produisit deux effets bien différens ; quelques Hongrois en furent si épouvantés , qu'ils songeoient déjà à se faire tributaires du Turc , & il y eut entre eux & lui quelque négociation sur ce sujet. Aveuglement digne de compassion , si la malice n'y avoit point de part ! Quelle folie de chercher la lumière dans les ténèbres , la liberté dans la tyrannie , & le bonheur au bord d'un précipice qui menace le corps & l'ame ! Tout au contraire , la perte de cette Place réveilla tellement la diligence des Chefs de l'armée , qu'ils redoublèrent leurs soins pour fortifier les passages & les Places. On augmenta les garnisons

de Presbourg, de Schinta & de l'Isle de Schutt, qui étoient les principales choses auxquelles l'armée Allemande devoit songer.

Pendant le Comte Nicolas de Serin arriva avec les Croates & les Hongrois des frontieres, & entra dans l'Isle le 15 d'Octobre, & se campa près de Comorre, où ayant fait un pont, il envoya des partis de l'autre côté du Danube, mais sans grand effet.

Peu de tems après le Visir ayant réparé les brèches de Neuhausel, & ayant mis les choses en bon état, commença à faire prendre aux Tartares la route de Gran, & il les suivit avec le reste de l'armée, qu'il mit en quartier d'hiver sans rien entreprendre davantage. L'armée Allemande en fit autant vers le mois de Novembre, en louant le Dieu des Armées qui lui avoit inspiré tant de courage & de prudence, & qui avoit ôté l'un & l'autre au Visir, qui ne sut pas se servir de ses avantages, & qui borna ses conquêtes à la prise d'une assez mauvaise Place.

Les actions défensives n'ont, sans doute, pas tant d'éclat que les conquêtes; mais elles demandent plus de fatigue, plus d'adresse, plus de fermeté, & plus d'intrépidité. Dans la guerre offensive on ne compte pour rien ce qu'on man-

que de faire , parce que les yeux attentifs à ce qui se fait , & remplis d'une action éclatante , ne se tournent point ailleurs , & n'envisagent point ce qu'on pouvoit faire ; & la renommée semblable aux Poètes , invente & exagere beaucoup , & ayant à décrire un seul point de vérité , soit de bien , soit de mal , l'accompagne & l'embellit d'un grand nombre d'événemens fabuleux. Mais dans la guerre défensive la moindre faute est mortelle , & les disgraces sont encore exagérées par la crainte , qui est le vrai microscope des maux , & on les attribue toutes à un seul homme. On ne regarde que le mal qui arrive , & non ce qui pouvoit arriver de pis , si on ne l'avoit empêché , ce qui en bonne justice devroit être compté pour un bien , puisque c'est une démonstration dans la *Statique* (a) que la moindre puissance , quelque effort qu'elle fasse , est enfin obligée de céder à une puissance majeure qui l'entraîne par force avec elle.

(a) La *Statique* est l'art d'employer les forces mouvantes.



CHAPITRE III.

OBSERVATIONS sur la Campagne de 1663.

ON remarque dans cette campagne la politique rusée du Turc, & l'aveugle bonne-foi du Prince de Portia, premier Ministre de Léopold, bonne-foi cependant apparente; elle n'avoit pour principe que le desir que ce Ministre avoit de la paix, parce que pendant la guerre il ne pouvoit pas gouverner seul l'esprit de son Maître. Il y a sur la conduite du Prince de Portia plusieurs réflexions à faire très-importantes. La première est le danger pour les Princes de se laisser entièrement gouverner par leurs Ministres : Léopold, bon Prince, étoit sans talens, & il fut pendant tout son règne, pour-ainsi-dire, l'esclave de ses Ministres & de leur ambition. La seconde, c'est qu'une Puissance en guerre contre une autre ne doit jamais désarmer que lorsque la paix est signée, & que tous les articles contenus dans le traité sont exécutés. Plus les Puissances belligérantes semblent être prêtes à s'accorder, & plus elles doivent faire les plus grands efforts pour entrer en campagne avec de grandes forces, avec une nombreuse artillerie, & des magasins bien remplis; c'est le moyen ou de rendre la paix plus avantageuse, ou d'en accélérer la conclusion.

Quelque soin que les personnes chargées de négocier la paix aient de dissimuler les véritables desseins de leur Maître, il est aisé de les deviner : ce ne sont pas les gens qui veulent paroître les plus cachés qui sont les plus impénétrables; un homme de bonne-foi qui ne dira que ce qu'il pense, mais qui ne dira pas tout ce qu'il pense, sera bien plus difficile à péné-

trer, & négociera bien plus sûrement que ces hommes fins & rusés dont tout le monde se méfie, & qui par conséquent ne terminent jamais aucune affaire. Un habile négociateur a bientôt démêlé le vrai d'avec le faux, & il lui est aisé de reconnoître la bonne-foi d'avec la supercherie; leur langage est si différent, même en matière politique, où il semble qu'il faille nécessairement tromper ceux avec qui on traite sous le masque de la vérité. Les plus habiles négociateurs ont toujours pensé tout ce qu'ils disoient; mais réservés dans leurs propos, ils n'ont pas toujours dit tout ce qu'ils pensoient; ainsi c'est une erreur de croire que l'art de négocier soit celui d'un fourbe, & pour peu qu'un Ambassadeur ait quelque usage des négociations, & quelque connoissance du génie & du caractère des Nations avec lesquelles il a à traiter, il ne se trompera point après deux ou trois conversations sur les véritables desseins de leurs Ambassadeurs. Si le Prince de Portia, & ceux qui étoient chargés de négocier la paix avec le Turc, eussent été ou plus éclairés ou moins intéressés à la paix, ils auroient certainement reconnu que l'intention du Turc étoit de gagner du tems pour faire ses préparatifs, qu'il étoit très-éloigné de renoncer à ses projets de guerre; mais qu'il vouloit engager la Cour de Vienne à n'en point faire, dans l'espérance d'une prochaine paix, pour ensuite entrer en campagne avec une armée nombreuse, & pouvoir compter moralement sur de grands succès. Si le Prince de Portia ne s'étoit pas laissé aveugler par le desir ardent qu'il avoit de la paix, il auroit vu qu'en ne faisant point de préparatifs pour continuer la guerre, il donnoit au Turc une supériorité manifeste sur la Cour de Vienne, & qu'en en faisant, il seroit parvenu bien plus sûrement à son but. Pour peu que l'on veuille réfléchir, on doit être
bien

bien persuadé que l'ennemi n'ignore point les préparatifs que l'on fait pour continuer la guerre si le traité n'a pas lieu , & qu'il est de même instruit de la négligence & du ralentissement que l'on apporte dans ces mêmes préparatifs , sur l'espérance que l'on a de la paix. C'est sur cette connoissance qu'il agit , qu'il rompt le traité , ou qu'il y met des conditions beaucoup plus onéreuses , que si tout étoit préparé pour agir avec vigueur si les négociations n'ont point lieu. C'est un principe certain & reçu , que celui qui veut la paix se prépare à la guerre : or , une Puissance qui désarme , ou qui ne fait pas les préparatifs nécessaires pour continuer la guerre , sur l'espérance très-incertaine d'une paix prochaine & prête à signer , montre à ses ennemis ou sa foiblesse ou le desir extrême qu'elle a de la paix ; elle doit s'attendre à voir l'ennemi rompre toute négociation , parce qu'elle lui donne des armes contre elle par une politique mal entendue , fondée sur l'épargne de quelques troupes de plus à solder , & de quelques magasins à faire. Dans les longues guerres que Louis XIV eut à soutenir , où il eut presque toutes les Puissances de l'Europe armées contre lui , qu'il se vit chassé des conquêtes qu'il avoit fait en Hollande , & réduit à défendre ses propres États attaqués de toutes parts , malgré le desir ardent que ce Prince avoit de donner la paix à ses sujets , malgré l'épuisement où étoit le Royaume d'hommes & d'argent , il ne se contenta pas d'envoyer des Ministres plénipotentiaires dans toutes les Cours , pour négocier une paix si desirable & si nécessaire à son Royaume ; il appuya ses propositions en faisant les plus grands efforts pour agir offensivement , & il ne désarma que lorsque la paix fut signée & assurée ; mais Louis XIV étoit son premier Ministre , M. de Colbert & M.

de Louvois , quoique très-habiles , n'agissoient que par ses ordres , & n'osoient rien prendre sur eux. Il n'en étoit pas de même de Léopold , livré entierement à la volonté de ses Ministres , il n'agissoit que par eux , & ne voyoit que par leurs yeux ; ainsi il n'est pas étonnant que le Prince de Portia qui trouvoit son autorité diminuée pendant la guerre , ne cherchât à la terminer promptement , même au désavantage de son maître & de ses Alliés ; ce qui le prouve , c'est que l'année d'ensuite après la bataille de Saint-Gothard , le Turc demanda la paix , & elle lui fut accordée sans qu'il fut question des Hongrois & des Transilvains , quoique la Cour de Vienne eut un intérêt particulier à ménager ces deux Nations.

Il y a encore une autre réflexion à faire sur cette campagne , c'est le malheur des Princes qui ont à leur Cour des Seigneurs assez puissans pour forcer ces mêmes Princes à condescendre à leurs desirs , & pour sacrifier leurs propres intérêts à l'ambition de ces Seigneurs. Ce fut ce motif qui fut cause que l'on divisa les troupes , & que l'on ne put les faire rejoindre assez promptement pour s'opposer à l'armée Turque forte de cent mille hommes , qui se mit en marche vers la fin d'Avril , & qui arriva à Gran au commencement du mois d'Août.

La conduite des Hongrois pendant les deux campagnes précédentes auroit dû éclairer la Cour de Vienne sur celle qu'elle devoit tenir , & la guerre étant plus vive que jamais , & même étant devenue personnelle à la Maison d'Autriche , elle auroit dû rassembler toutes ses forces au lieu de les disperser , & ne compter que sur elles , sans faire aucun fond sur les secours qu'elle devoit naturellement attendre des Hongrois ; mais elle éprouva dans le cours de cette campagne que ses espérances étoient aussi vaines que les deux précédentes , & que lorsqu'il faut réunir les suffrages de toute une Nation jalouse de ses pri-

viléges, les affaires se traînent en longueur, & ne se terminent jamais.

Il est incroyable que la Cour de Vienne ayant appris que le Turc se mettoit en campagne avec une armée formidable, certaine du peu de secours qu'elle avoit à espérer des Hongrois, ait, sur le peu de troupes qu'elle avoit à lui opposer, détaché 4000 hommes pour les envoyer en Italie s'opposer à 10000 hommes que Zakolovitz, Pacha de Bosnie, faisoit marcher vers le Frioul, dans l'intention de s'emparer des Places maritimes qui appartenotent à l'Empereur, pour de-là pénétrer dans l'intérieur de cette Province; mais le Frioul, tout intéressant qu'il étoit à conserver, ne pouvoit pas être mis en comparaison avec l'Autriche & la Moravie, sur lesquels le Turc dirigeoit sa marche; & pour s'opposer à une armée de 100000 hommes, l'Empereur n'avoit que 6000 hommes tant infanterie que cavalerie. On dira, sans doute, mais ces 4000 hommes détachés en Italie pour défendre le Frioul, ne pouvoient pas faire un grand objet, quand ils auroient été joints aux 6000 hommes qui restoient à l'Empereur pour s'opposer au Turc. Je conviens que 10000 hommes ne sont qu'un point contre 100000, lorsque les Puissances belligérantes sont à-peu-près égales en valeur & en bonté, & qu'elles ont à leur tête des Généraux expérimentés; mais si 10000 hommes ne peuvent pas raisonnablement espérer de faire une guerre offensive contre 100000 Turcs, ils peuvent au moins retarder ses conquêtes, & même l'empêcher d'en faire; c'est ce que fit Montécuculi, ce Général sût réparer en quelque sorte la foiblesse de l'armée Impériale par ses sages & savantes dispositions; il est vrai que l'irrésolution & l'expérience du Général Turc l'aiderent beaucoup dans son objet

de défense, & Ali-Pacha, quoiqu'à la tête d'une armée formidable, n'osa jamais rien entreprendre sur cette poignée de soldats que Montécuculi nomme une armée, & il ne sût prendre pendant toute la campagne que Neuhaufel. Un Général comme Montécuculi qui auroit commandé l'armée Turque, maître de Gran & de Bude, auroit non-seulement pris Neuhaufel, mais il auroit aussi assiégé Komore & Javarin; & si le camp sous Altembourg eut été inattaquable par sa position & ses retranchemens, maître de Komore & de Javarin, par conséquent de l'Isle de Schutt, il lui auroit été facile de passer sur la rive gauche du Danube, & de mettre le siège devant Presbourg; mais ces sortes d'entreprises, quoiqu'elles ne soient pas difficiles à mettre en exécution avec une armée de 100000 hommes, lorsqu'elle n'a devant elle qu'une poignée de soldats, ne peuvent s'exécuter que lorsque le Général est un homme de guerre, qu'il fait se servir de ses forces à propos, & qu'il a des troupes sur lesquelles il peut compter.

Je conçois l'embarras de Montécuculi, d'avoir à défendre avec 6000 hommes contre 100000, une partie de la basse & de la haute Hongrie, toute l'Autriche & toute la Moravie. Les réflexions qu'il fait sur sa position sont non-seulement d'un grand Homme, elles sont encore d'un Citoyen qui en connoît tout le danger, mais qui n'en est point épouvanté, & qui prend les moyens les plus efficaces pour rompre les projets de l'ennemi, sans compromettre l'armée qui lui est confiée.

J'ai dit plus haut qu'il étoit très-fâcheux pour un Prince d'avoir à sa Cour de grands Seigneurs que l'on croit avoir intérêt de ménager. Telle étoit alors la Cour de Léopold; ce Prince avoit à ménager l'Empire de qui il attendoit des secours très-considérables en troupes; il avoit encore à ménager plusieurs

Seigneurs Hongrois, qui, quoiqu'ils l'eussent appelés à leur secours, ne lui étoient que très-médiocrement attachés; d'ailleurs ils étoient si divisés entre eux, qu'il n'y avoit aucun fond à faire ni sur leurs promesses ni sur les secours qu'ils auieneroient à l'armée; & la preuve en est évidente, car l'assemblée générale des milices de Hongrie qui devoit se faire à Warberg le 24 d'Août, ne se fit point; le Palatin Wessélini s'y rendit de sa personne, mais seul, & tout le monde s'excusa sur différens prétextes, tous aussi captieux les uns que les autres; il n'y eut que le Comté de Presbourg qui, quelque tems avant, avoit rassemblé ses milices sous les ordres du Comte Forgatz; mais ce Comte, par trop de précipitation & par une valeur mal entendue, non-seulement pensa rompre toutes les sages mesures de Montécuculi, mais il se fit battre, & ses troupes furent prises, tuées ou dispersées, sans que l'on ait pû les rassembler de toute la campagne.

Le Comte Forgatz ayant appris par ses espions que le Visir avoit fait passer quelques troupes au-delà du Danube, qu'elles étoient en petit nombre, & que le pont pour l'armée ne pouvoit pas être achevé de quelques jours, prit la résolution de les attaquer; mais il trouva les ennemis en force, & fut battu. S'il ne s'en étoit pas rapporté entièrement à ses espions, & si au lieu de marcher seulement avec sa cavalerie, il eut envoyé en avant de lui de gros détachemens d'hussards qui en auroient détachés d'autres moins considérables en avant d'eux pour reconnoître si le rapport des espions étoit vrai; si ces gros détachemens d'hussards eussent marchés par échelons & sur différens points pour partager l'attention du Turc, & si le Comte Forgatz avec son infanterie, le reste de sa cavalerie, & son canon, se fut mis dans une bonne position à portée de recevoir

ses détachemens en avant , en cas qu'ils eussent été repoussés , ou de marcher promptement à eux , supposé que les rapports de ses espions eussent été vrais , il n'auroit pas été battu , & l'échec qu'il reçut dans cette circonstance critique n'auroit pas déconcerté toutes les mesures que la Cour de Vienne avoit prises , quoique trop tard. Il étoit plus important que jamais , vu le petit nombre de troupes que Montécuculi avoit à opposer à l'armée Turque , de ne point se diviser sur de simples rapports d'espions , & de ne point risquer des troupes , dont la perte apportoit un très-grand préjudice aux affaires de la guerre , avec lesquelles d'ailleurs on ne pouvoit pas se flatter d'avoir de grands succès , à moins qu'elles n'eussent été jointes à d'autres troupes aguerries par plusieurs campagnes , parce qu'elles venoient d'être levées , qu'à peine elles étoient armées , qu'elles n'étoient encore ni exercées ni disciplinées , & que n'ayant encore jamais vu l'ennemi de près , il étoit essentiel de le leur faire voir , mais avec de vieilles troupes aguerries & disciplinées. Il faut savoir accroître la valeur du soldat ; ce n'est pas en le menant tout de suite sur l'ennemi qu'on l'aguerrira , c'est en l'habituant par de petits combats à entendre la mousqueterie , à n'être point étonné du sifflement de la balle , à voir reluire l'arme blanche de l'ennemi sans en être intimidé. Ce n'est que peu à peu qu'on forme un jeune soldat , & qu'on l'habitue à voir l'ennemi de près ; & si le Comte Forgatz avoit tenu cette conduite avec les milices du Comté de Presbourg , il auroit pu s'en servir utilement & avec fruit. La valeur seule dans ces sortes d'occasions est plus dangereuse que la foiblesse ; il y a du courage à réprimer & à contenir sa valeur quand les circonstances l'exigent. La faute du Comte Forgatz , causée par trop de valeur , fut d'autant plus grande , comme le remarque

Montécuculi, que si le Visir eut envoyé 5 à 6000 hommes de cavalerie pour investir Neuhausel, l'épouvante étoit si grande dans les troupes de la garnison, qu'elles se seroient rendues sans aucune résistance; mais l'attention de Montécuculi à tenir ensemble le peu de troupes qu'il avoit sous ses ordres, à prendre de bonnes positions, à retrancher son camp, à s'emparer & à garder l'Isle de Schutt, jointe à l'ignorance & à l'irrésolution du Visir, qui ne sût pas profiter de ses avantages ni de la supériorité de ses forces, garantit Komore, Presbourg & Javarin, & cette armée de 100000 hommes qui auroit pû écraser celle de l'Empereur, & mettre le siège devant Vienne, ne sût prendre qu'une bicoque, sans oser entreprendre rien de plus considérable. Cette Place qui n'avoit que six bastions, dont Montécuculi dit qu'il y en avoit trois qui n'étoient pas achevés, tint cependant trente-six jours de tranchée ouverte devant une armée de 100000 hommes, & des batteries formidables du calibre depuis 48 livres de balles jusqu'à 80.

Le Visir fit faire des courses dans la Moravie par ses tartares, où ils pillèrent, saccagerent & brûlèrent tous les endroits par où ils passèrent; mais n'ayant aucun poste sur le Vaag, ces tartares ne purent que faire des courses sans oser faire aucun établissement solide, parce qu'ils auroient été coupés & séparés de leur année sans pouvoir en être secourus.

Après la prise de Neuhausel, le Grand-Visir fit réparer les brèches, mit une garnison dans la Place, & sans rien entreprendre de plus, ce qu'il pouvoit faire très-facilement en assiégeant Presbourg, parce qu'il n'avoit plus que le Vaag à passer, & qu'il n'y avoit sur cette rivière aucune Place qui pût l'arrêter, Leopoldstadt n'étant point encore construite, la garnison de Presbourg étant très-foible, l'armée Impériale étant sur la rive

droite du Danube , & les ponts qu'elle avoit sur ce fleuve pouvant être rompus avec du canon ; cependant il termina là ses conquêtes , & reprit avec son armée la route de Gran , où il la mit en quartier.

On admire toujours Montécuculi , non-seulement dans la conduite des armées , mais encore dans la manière simple & naturelle avec laquelle il fait le détail des opérations de ses campagnes en Hongrie , quoique commandant l'armée Impériale : il ne fait aucune mention de lui , il parle des mouvemens & des dispositions que l'on a fait , sans qu'il paroisse que ce soit lui qui les ait ordonnés ; semblable à César , qui , dans ses Commentaires , fait oublier l'Auteur pour ne présenter que le Héros , au lieu que l'Historien le plus exact fait souvent oublier à ses lecteurs les Héros dont il parle pour se faire admirer lui-même. Montécuculi , à l'imitation de César , s'oublie lui-même , & sa modestie ajoute encore à la gloire que sa conduite sage & savante lui a acquise dans le cours de cette guerre.

Il est incompréhensible qu'une armée de 6 à 8000 hommes ait pû tenir tête & s'opposer aux entreprises d'une armée de 100000 hommes. Si Montécuculi , qui commandoit cette poignée de troupes , n'étoit pas digne de foi , on auroit peine à croire un tel phénomène. Ou Montécuculi étoit le plus grand Homme de guerre de son siècle , ou le Visir étoit de tous les Généraux le plus foible & le plus ignorant.



CHAPITRE IV.

CHAPITRE I V.

Année 1664.

LEs malheurs de la Campagne précédente ne nous rendirent pas plus sages celle-ci ; on rejetta toutes les règles & tous les conseils de l'Art , & l'on ne fit que des desseins chimériques & sans apparence de succès. Il étoit venu de l'Empire un corps assez considérable de troupes auxiliaires sous la conduite du Comte Hohenloë : la raison de la guerre vouloit qu'on les logât près du Danube , pour être à portée de se mettre en campagne avec ces troupes , dès que la saison le permettroit , pour faire quelque entreprise solide & avantageuse ; mais on se proposa , au lieu de cela , de faire une course pendant l'hiver , tandis que les troupes Ottomanes étoient retirées & séparées , pour ruiner , disoit-on , le pays , & les empêcher de se remettre en campagne au printems. Cette proposition ayant été mise en délibération , plus on l'examina , plus on la trouva insoutenable , d'autant que les paysans , comme on l'a déjà dit , sont Chrétiens , & que le ravage qu'on fait de la campagne leur est plus préjudiciable qu'au Turc. D'ailleurs , si

Tome III.

K k k

cela se faisoit dans le tems de la récolte , cela pourroit détruire partie des vivres ; mais en hiver , à quoi bon ? Les grains sont semés , on ne peut pas empêcher l'herbe de croître en son tems. Pour les maisons que l'on brûle ; le Turc qui campe toujours sous des tentes ne s'en soucie point. Les incendies des Palanques , des ponts & autres semblables , ne tournent qu'à l'oppression des pauvres payfans , qu'on oblige à les réparer. A l'égard d'emmener les payfans & les bestiaux , cela cause à la vérité quelque incommodité à l'ennemi ; mais cela n'est pas assez considérable pour retarder ni pour rompre le cours de ses entreprises. Il mene avec lui ses provisions qu'il tire d'ailleurs , & qu'il envoie d'avance de lieux plus éloignés pour remplir ses magasins de bonne heure. Le butin tourne bien à l'avantage de quelques particuliers , mais le public n'en tire aucune utilité ; bien au contraire , supposé que de notre côté on eut le dessein & la force d'entrer dans le pays ennemi pour y agir & pour y subsister , tant s'en faut que ces dégâts nous soient avantageux , qu'ils nous sont , au contraire , très-préjudiciables , & nous faisons justement ce que l'ennemi devoit faire , s'il n'étoit pas en état de tenir la campagne , outre que

les Turcs & les Tartares s'en vengent avec usure par l'incendie de nos pays. Pourquoi donc fatiguer nos troupes pour rien ? La guerre , comme dît fort bien quelqu'un dans l'assemblée , ne consiste pas à dérober quatre chameaux , ou à brûler une paille : on renverse l'ordre des choses , quand de l'accessoire on fait le principal ; & il est à remarquer que le Grand-Visir eut précisément le même dessein l'an 1663 , & qu'il avoit donné ordre à trois Bachas de brûler les deux côtés de la Drave jusqu'à Bude , & de tuer ou mener en esclavage tous ces sujets Chrétiens qui payent contribution aux Hongrois ; mais ces ordres furent révoqués à la prière des soldats Turcs des frontieres , qui représenterent que si on emmenoit les habitans de ces villages , il leur seroit impossible de subsister.

Quoique cette proposition fut généralement désapprouvée , il ne fut pas possible de l'ôter de la tête de quelqu'un , qui s'étoit figuré , sans doute , qu'elle lui avoit été inspirée par l'Ange tutélaire de ces Provinces , comme un moyen infailible pour les tirer des périls dont elles étoient menacées , se promettant , sans doute , les promesses du Capitaine Penula , qui demanda 5000 hommes au Sénat , avec lesquels il vouloit

K k k 2

du premier coup ruiner Annibal. Le Sénat se laissa éblouir d'une proposition si agréable , & au lieu de 5000 il lui en donna 8, auxquels il se joignit un grand nombre de volontaires ; mais qu'en arriva-t-il ? Il alla , ne vit point , & fut d'abord entièrement défait ; tel fut le fruit de la crédulité du Sénat , qui laissa le corps pour s'attacher à l'ombre. Malgré toutes les raisons qu'on apporta , le projet ne fut pas changé , mais seulement le lieu. Les troupes de l'Empire , dont nous avons parlé , furent éloignées du Danube , & mises en quartier dans la Stirie. Peu de tems après , elles se préparèrent à l'entreprise qu'on avoit résolue , & ayant passé le Muer le 20 Janvier , avec quelques Régimens de l'Empereur & les Croates du Comte de Serin , elles arriverent le 21 à *Bresnitz* (a) , où ayant été jointes par les milices des frontieres du Comte Budiani , on forma une armée de 8 ou 9000 Allemands , & de 15 ou 16000 tant Hongrois que Croates , avec 12 pièces de campagne & un mortier. Le soir du 22 ils passerent le fossé à la faveur de la glace , & dans les endroits où elle étoit rompue ,

(a) *Bresnitz* , sur le bord gauche de la Drave , au-dessous du Fort de Serin.

ils le passèrent sur des planches. Le 23, la Place se rendit, & le 24 on y mit garnison. On continua la marche le 25 & le 27, on passa à la portée du canon de Sigeth, & on arriva le 28 à Cinq-Églises; la nuit même on prit les postes, & la matinée suivante on donna l'assaut à la Place par quelques ouvertures qui se trouverent par hazard à ses murs vieux, demi-ruinés, & mal défendus par l'ennemi, qui se retira d'abord dans le Château. Le Comte de Hohenloë demeura avec l'infanterie pour l'attaquer, & le Comte de Serin marcha avec la cavalerie au pont d'Esseck, & l'ayant ruiné & brûlé en partie, il fut au bout de huit jours de retour à Cinq-Églises (a). On disoit alors que ce pont avoit 800 pas de long & 75 pieds de large, d'une architecture admirable, & que jamais on ne pourroit le rétablir; mais c'étoit des hyperboles de gens oisifs & sans expérience. Ce pont n'étoit autre chose, en effet, qu'un lit de poutres & de fascines, qui sert de pavé dans un assez long espace d'un chemin humide & marécageux; ce chemin est sec & ferme durant les chaleurs de

(a) Cinq-Églises, située proche la Drave dans la basse Hongrie, a un Château bien fortifié, & les montagnes qui l'environnent la rendent d'un accès difficile.

l'été & pendant les glaces; mais dans les tems de pluie, comme le terrain est mol, & traversé d'espace en espace de fossés profonds, il avoit fallu faire ces petits ponts pour joindre les deux bords de chaque fossé. On en voit de semblables en plusieurs endroits de *la Marche* (a), en Poméranie, & ailleurs.

Le Château de Cinq-Églises tenoit toujours, & les assiégés se moquoient des vains efforts des assiégeans; enfin le 9 de Février les Comtes de Serin & de Hohenloë, après plusieurs débats entr'eux, leverent le siège, & retournerent en arriere; ils passerent à *Segest* (b), qui se rendit avant qu'on l'investît, & le 15 ils se trouverent de nouveau sur le Muer & près du Fort de Serin, où la division augmentant toujours entre les Chefs, les armées se séparèrent, & l'on ne tarda gueres à les rassembler de nouveau, sur une supposition ridicule qu'il seroit aisé d'emporter Canise d'emblée, parce que la Place manquoit de vivres, & qu'elle ne pouvoit être secourue à cause de l'éloignement du Visir qui avoit fort éloigné ses troupes les unes des autres,

(a) *La Marche*; il entend la Marche de Brandebourg. Marche signifie Frontiere.

(b) *Segest* est une petite Place auprès de Canise, dans la basse Hongrie.

outré qu'il lui étoit impossible de passer , depuis qu'on avoit ruiné le pont d'Esseck. Un Ingénieur imprudent & sans expérience imprima si bien cette opinion dans l'esprit du Comte de Serin , qu'il travailla de tout son pouvoir à le persuader aux Conseillers d'État ; ceux-ci entraînés par le zèle du bien public , & par l'espérance de se délivrer d'une garnison ennemie , qui étoit comme à cheval sur le cou de cette Province , proposerent cette entreprise à l'Empereur qui étoit alors à Ratisbonne ; ils le firent avec tant de chaleur , & rendirent la chose si plausible , que tout l'Empire y applaudit , & en sollicita l'exécution avec beaucoup d'empressement ; ayant fixé le 8 de Mars pour l'ataquer , & le tems qui restoit jusques-là pour en faire les préparatifs , il se trouva assez de gens habiles & bien instruits de tout , qui s'efforcèrent de dissuader cette entreprise par des raisons très-solides , remontrant qu'il falloit attirer la guerre sur le Danube , où il étoit aisé de rassembler toutes ses forces , & que la prise de Gran seroit un coup de parti ; mais on demeura ferme dans la première résolution.

Les troupes s'assemblerent donc auprès de Canise , celles de l'Empereur , commandées par le

Comte de Strozzi , Lieutenant - Maréchal de Camp , les Hongrois & les Croates par Serin , & les troupes de l'Empire par Hohenloë. Ces Généraux devoient donner alternativement le mot du guet ; ils ne s'accorderent pas sur la distribution des postes & des atakes. Ils trouverent la Place en garde contre les surpriſes : elle eſt ſituée dans des marais qui en rendent l'approche très-difficile ; car ſi la matiere dont on fait les approches eſt ſolide & peſante , elle enfonce , & ſi elle eſt légère , elle ne peut ſupporter ni le canon , ni les arquebuſes , ni même le mouſquet ; & les faſcines , qui devoient être en grand nombre , étoient en petite quantité : ainſi , au lieu de véritables lignes d'approches , on ne fit que des rideaux & des chandeliers , qui empêchoient , à la vérité , les ennemis de nous voir , mais qui ne nous mettoient pas à couvert de leur feu ; on y étoit expoſé juſques dans la tranchée , où pluſieurs Officiers furent tués , d'autres bleſſés , l'un au pied , l'autre à la jambe , & beaucoup plus encore dans le haut du corps , de forte qu'ayant reconnu par expérience qu'il étoit impoſſible de venir à bout de ce deſſein à moins que d'ataquer la Place dans les formes , les Généraux qui y commandoient demanderent un renfort de toutes
choſes ,

choses, pour n'être pas obligés d'abandonner l'entreprise. On leur accorda ce qu'ils demandoient, & on leur fournit le plus qu'on pût de troupes, de vivres, de munitions, & d'instrumens militaires, & malgré tout cela, la seconde tentative ne réussit pas mieux que la première, parce qu'après beaucoup de peines inutiles, on eut avis tout d'un coup, le 22 Mai, que le Visir avoit passé Esfeck, & qu'il marchoit vers Cinq-Églises pour secourir Canise, & le 30 on apprit qu'il étoit arrivé à Sigeth. Cette nouvelle imprévue embarrassa fort les Généraux, & cet embarras étoit encore augmenté par les sorties vigoureuses que faisoit la garnison, qui mettoit le feu aux tranchées, & les brûloit d'un bout à l'autre.

Les assiégés mirent en délibération, si l'on devoit tenir ferme dans les lignes de circonvallation qu'ils avoient faites; mais ils remarquèrent qu'elles étoient commandées en quelques endroits, & qu'en d'autres elles ne communiquoient point, à cause des marais qui se trouvoient entre deux, & qu'ailleurs elles étoient trop étendues, & qu'on n'avoit pas assez de monde pour les garnir, les troupes étant peu nombreuses, fort diminuées, fatiguées, sans courage & sans forces; que les approches étoient ou rui-

nées ou imparfaites , & que la plupart des canons s'étant élargis à force de tirer , ne pouvoient plus servir ; joignez à cela la difette du pain , le manque de fourrages , la diversité des Nations , source de lenteurs , l'ennemi fort de 40000 hommes avec 100 pièces de canon , la division des Commandans qui rejettoient la faute l'un sur l'autre , comme il arrive dans les mauvais succès. Tout cela leur fit prendre la résolution de retirer à la hâte les garnisons de Brestnitz & de *Babotzka* (a) , & le premier Juin , à l'entrée de la nuit , ils décamperent de devant Canife , où ils laisserent beaucoup de munitions , de grenades , & d'instrumens , & leverent en diligence ce siège qui avoit coûté plus d'un million d'or.

L'ennemi poursuivit notre armée , qui s'étant retirée au Fort de Serin , & ayant été obligée de passer du côté droit du Muer , laissa au Turc l'avantage d'un bois pour se couvrir , & d'une colline qui commandoit l'autre côté de la riviere , & d'un chemin bien uni & ouvert pour attaquer le Fort , au lieu que celui du secours étoit fermé.

Ces nouvelles volerent à la Cour , qui en at-

(a) *Barbotzka* , petite Place à demi-chemin de Canife à Sigeth ; elle est bâtie dans un marais , à l'endroit où la riviere de Rhimnia tombe dans la Drave.

tendoit de bien différentes : le mal étoit grand , mais on craignoit encore pis , c'est pourquoi on crut qu'il falloit changer de maniere. Un Courier exprès m'apporta le 4 Juin un ordre écrit de la propre main de l'Empereur. Je serois bien empêché de dire ce qui me toucha le plus dans cette occasion , ou la force , ou la douceur du commandement ; il contenoit qu'il étoit justement arrivé ce que je n'avois que trop bien prévu , que S. M. m'ordonnoit de me rendre incessamment sur les lieux , prendre la conduite de l'armée en chef , puisque le caractère de ma Charge ôtoit toute l'égalité avec les autres Commandans. Les ordres furent expédiés pour cela , & on envoya aussi ordre au peu de troupes qui étoient restées sur le Danube, d'aller en diligence joindre celles-là , pour remédier aux désordres , mettre les choses dans le meilleur état qu'on pourroit , faire la guerre à l'œil , & pourvoir à la sûreté publique. La foiblesse des forces ne permettoit pas d'exécuter tout cela aussi vite qu'on le souhaitoit ; la plupart & l'élite des vieilles troupes étoit périée par une longue suite de souffrances, de maladies, de mauvais succès ; elles étoient nues, découragées, réduites à un très-petit nombre. Les nouvelles levées , gens grossiers , & connoissant à

peine leurs drapeaux, ne promettoient pas grande chose. Le Turc, au contraire, étoit puissamment armé, frais & fier du secours de Canise ; tous les projets de la campagne étoient déconcertés, parce qu'une bonne partie de la saison étoit passée, & qu'on avoit transporté le siège de la guerre dans des lieux difficiles & défavantageux, où il n'y avoit point de magasins, (on les avoit fait sur le Danube,) & où il étoit impossible d'en faire, par la difficulté & la longueur des chemins, & par le peu de tems qu'on avoit ; d'ailleurs la jonction des troupes de France & de l'Empire ne pouvoit s'y faire que bien tard, & avec de grandes incommodités ; outre qu'il ne paroissoit pas juste que j'achevâsse à mes dépens l'ouvrage commencé par les autres, ni que je bâtisse sur le fondement d'autrui ; car si les choses réussissoient, quel droit aurois-je eu de m'en attribuer l'honneur ? Et si elles alloient mal, pourquoi me charger de la honte ? Cependant une obéissance aveugle l'emporta sur toutes les autres considérations, & si je n'avois pas, en le faisant, la gloire des bons succès, j'avois au moins celle d'une prompte obéissance. Je partis donc de Vienne le 8 Juin, je conférai à *Gratz* (a) avec les

(a) *Gratz*, Capitale de la Scirie, sur le Muer.

Ministres , & j'arrivai au camp le quinzième.

Je trouvai le Fort de Serin атаqué & battu , Strozzi tué dans une escarmouche , où il avoit repoussé avec beaucoup de valeur les Turcs, qui vouloient escaler la muraille , l'armée dans un état pitoyable , foible , & presque sans Officiers, qui étoient la plupart blessés ou malades. Il falloit défendre le Fort & le passage de la rivière, dans une étendue de plusieurs lieues ; les troupes affoiblies ne pouvoient se relever dans les retranchemens ; la rive gauche occupée par l'ennemi , étoit pleine de bois & de hauteurs qui nous commandoient , & les détours même de la rivière étoient pour eux. Notre côté étoit plat , bas , nud , découvert , & commandé ; nous n'avions ni munitions de guerre ni de bouche , & si la Stirie avoit eue de la peine à en fournir à l'armée dans un tems où tout étoit tranquille , & l'ennemi éloigné , comment espérer qu'elle le pût faire à une armée plus nombreuse , dans le désordre & la confusion où tout le monde étoit , & en présence du Turc ? Le Fort de Serin avoit été bâti en forme de redoute , pour couvrir la tête d'un pont sur le Muer ; c'étoit un passage pour aller du côté de Canise. Le Fort servoit à assurer la retraite des troupes , qui , faisant des courses en

tems de paix , & étant poursuivies par le Turc , se retiroient dans ce Fort avec leur butin , & repassoient ensuite la riviere à leur commodité. C'est pourquoi la Place , au fond , n'étoit d'aucune conséquence ; elle n'avoit ni fossé , ni chemin couvert , ni forme , ni flancs , les défenses de l'angle étoient fort courtes , l'horizon bas & en pente , le rempart haut & étroit , & cependant commandé par une hauteur , où le Turc mit des batteries ; il n'avoit au-dedans ni terre ni largeur , il étoit ouvert par les deux côtés qu'on n'avoit pas poussés jusqu'à la riviere ; ainsi il restoit un espace entre deux , en sorte qu'il pouvoit aussi aisément être forcé la premiere heure de l'attaque que la dernière. Il n'étoit pas propre aux forties , à cause des hauteurs qui le commandent ; il étoit si étroit , que l'on n'y pouvoit mettre beaucoup de gens qu'ils ne s'embarassassent les uns les autres , & cependant il en falloit beaucoup pour le défendre ; quand on étoit dans le Fort on demandoit où il étoit , & les soldats l'avoient nommé la Bergerie.

L'armée Turque l'ataquoit avec toutes ses forces ensemble , l'armée Chrétienne ne pouvoit le défendre que par détachemens , & il falloit passer sur un pont vu & enfilé de l'ennemi , & qu'il

battoit continuellement. Quand il y a de petits Forts de cette nature, séparés par quelque riviére de la communication de leurs forces, au lieu de s'opiniâtrer à les défendre, la règle est de les raser & de les abandonner, pour ne pas perdre mal-à-propos le Fort & les troupes, comme le conseil-loit le Baron d'Avaugour, Gentilhomme d'une longue expérience dans la guerre, qu'il avoit acquise dans les pays étrangers, même hors de l'Europe; il s'engageoit de le reprendre sans peine dès que le Turc s'en feroit éloigné, ou d'en bâtir un meilleur en huit jours. C'est le jugement qu'on en avoit fait deux ans auparavant dans le Souverain Conseil Aulique de guerre, lorsqu'on commença de le bâtir; car l'ayant fait examiner par le Colonel Holst, premier Ingénieur, sur le rapport qu'il en fit, on conclut que, si la guerre se déclaroit, on n'auroit aucun égard à ce Fort, non plus que s'il n'étoit point, & qu'il feroit abandonné ou conservé, suivant qu'il paroîtroit le plus avantageux dans l'état où seroient les affaires de la guerre. Cependant pour complaire au Comte de Serin qui en étoit entêté, & qui étoit là, & encore plus pour gagner du tems pour rassembler les forces Chrétiennes qui venoient de toutes parts, sans l'union desquelles on ne pouvoit for-

mer un corps capable d'être opposé au Turc , & enfin, pour tenir l'ennemi occupé , lui faire perdre des hommes & des chevaux , & empêcher qu'il ne fit autre chose , on résolut de le défendre jusqu'à l'extrémité.

C'est ce qu'on fit pendant assez long-tems avec des fossés , des puits , des contre-mines , des fourneaux , des caponnières , des coffres , des coupures , des flancs couverts , des traverses palissadées , des logemens souterrains , des fougades , des sorties , des bombes enterrées , ou jettées dans les approches , des grenades à la main , des mortiers , des contre-batteries , des feux d'artifices , & autres inventions de l'Art militaire.

On rafraîchissoit , & on changeoit tous les jours la garnison , afin qu'elle fût plus en état de résister aux fatigues & aux veilles : on changea aussi le Comte Jacques Leslé , Lieutenant-Colonel du Régiment de Spick , qui avoit commandé dans ce Fort depuis le commencement du siège , & il fut relevé par Tasso , Lieutenant-Colonel du Régiment de Strozzi , parce que les Alliés , à qui par raison , & suivant les conventions , il appartenoit de le relever , s'en excusèrent. On distribua avec beaucoup d'ordre la défense du Muer , on marqua à chacun l'espace qu'il devoit défendre,

dre , avec des gardes & des retranchemens ; on donna à garder aux Impériaux depuis le confluent de la Drave & du Muer jusques vis-à-vis du Fort ; aux Alliés , depuis le Fort jusqu'à *Cotariba* (a) , & depuis Cotariba , en remontant , aux Heyduques des Comtes de Serin , Nadafti & Budiani. On ordonna pour le 22 au matin , une heure avant le jour , une grosse sortie de 2200 fantassins Allemands , & de 500 Heyduques ; mais la pluie qui tomba toute la nuit rendit le terrain & le penchant de la colline si glissant & si impraticable , qu'il fut impossible de l'exécuter : on la remit donc au 23 , mais elle fut encore rompue à cause d'un foldat qui déserta le soir d'uparavant , & qui donna avis à l'ennemi du dessein que nous avions. En effet , nous vîmes que le Turc renforçoit ses gardes non-seulement à la tête de la tranchée , où l'on remarqua douze drapeaux de plus qu'à l'ordinaire , mais même aux endroits où étoit sa cavalerie ; accident qui arriva peut-être pour notre bien , parce qu'en considérant combien l'espace par lequel nos troupes devoient monter étoit étroit , & combien les lignes de l'ennemi étoient profondes , serrées &

(a) *Cotariba* , Place d'Esclavonie , sur le Muer.

unies ensemble, avec un corps entier de Janissaires bien unis, il y avoit tout lieu de craindre un mauvais succès.

On délibéra de nouveau ce qu'on pouvoit faire de plus considérable contre l'ennemi, & l'on conclut tout d'une voix qu'il y auroit de la témérité à l'ataquer de front dans son poste, avec un petit nombre de troupes foibles & découragées, & de passer à sa vûe la riviere, le côteau, le bois, & les retranchemens qu'il y avoit faits; mais qu'il y auroit encore plus d'imprudence, & que ce seroit tout risquer, que de passer deux fois la Drave, l'une derriere le camp, & l'autre au confluent des deux rivieres à Dernis, pour l'ataquer dans son poste, & laisser cependant nos retranchemens le long du Muer, ou entierement dépourvus, ou du moins peu garnis.

On voyoit à toute heure que l'ennemi s'efforçoit de passer à nous, & de nous ataqer. Si donc on jugeoit qu'il fût avantageux de le combattre, pourquoi ne pas le laisser passer, & l'attendre à notre avantage dans nos postes, plutôt que de l'aller chercher dans les siens?

Enfin on jugea qu'il falloit attendre les troupes auxiliaires qui étoient en chemin, celles de l'Empire, sous les ordres du Prince Léopold de Baden, & celles de France, sous le Comte de

Coligny ; & qu'à vouloir entreprendre quelque chose avec cette jonction , il y auroit plus de folie & de fureur , que de courage & de vaillance ; que ce n'étoit pas d'ailleurs le fait des Hongrois & des Croates d'ataquer des postes fortifiés , & de combattre de pied ferme ; que la vîtesse & la diligence étoient leur véritable talent. Des raisons si claires étoient connues d'elles-mêmes , & il n'y avoit personne qui n'en convînt , si ce n'est peut-être quelques-uns , qui , ayant pour but unique de faire sortir les troupes de ces quartiers , sans s'embarrasser de quelle maniere , cherchoient une bataille sans savoir ce que c'est , parce qu'ils ne s'y étoient jamais trouvés , se figurant que c'étoit une espece de joute ou de tournoi , ou tout au plus un choc de cavalerie légère peu important. S'il s'en trouvoit d'autres qui parlâssent comme eux , c'étoit des gens , qui , ennuyés de tant de fatigues & de soins , se jetoient , pour s'en délivrer , dans un lâche désespoir , & cherchoient le précipice , alléguant que les milices des frontieres avoient entierement consumé les provisions qu'elles avoient apportées , qu'elles n'étoient pas accoutumées à camper , qu'elles avoient passé le tems , qu'elles étoient obligées d'être hors de leurs garnisons &

de leurs maisons, & qu'elles étoient si diminuées, qu'elles ne pouvoient plus faire leurs gardes, comme si les conjonctures de la guerre & le tems devoient s'accommoder aux hommes, & non les hommes aux conjonctures, & qu'on dût, comme les frénétiques, se frapper la tête contre les murs; ou d'autres enfin, qui, préférant par des vûes secretes leurs intérêts particuliers au bien public, n'eussent pas été fâchés de voir aller les choses de mal en pis.

Cependant l'ennemi donna le 27 Juin un furieux assaut, avec une grande perte de part & d'autre; il fit les derniers efforts, tant pour emporter le Fort, que pour passer le Muer; mais il fut repoussé dans l'une & dans l'autre attaque avec beaucoup de vigueur jusqu'au 29, que les ennemis étoient si avancés sous le Fort, qu'on ne pouvoit plus les incommoder. Les palissades qui servoient de rempart étoient brûlées, les Turcs avançoient de plus en plus sur les côtés où la ligne n'étoit pas fermée ni poussée jusqu'à la riviere, comme nous avons dit. Les choses étant en cette extrémité, tous les Officiers généraux, d'Avaugour, Tasso, Bemberg, Buttler, Rossy, écrivirent qu'ils avoient résolu de retirer la garde du fossé, investie de toutes parts, avant

qu'elle en fût chassée de force ; ce qui pourroit causer de la confusion & épouvanter les autres , & même d'en retirer le canon. Le 30 de grand matin , les Turcs firent jouer une mine à l'angle du ravelin , où nous nous trouvâmes le Maréchal de Camp Spaar & moi ; l'ennemi se logea dans les ruines , & se posta dans les côtés qui n'étoient découverts d'aucun flanc de la Place , & il s'y couvrit de rondaches & de fascines. Alors , comme nous vîmes qu'il ne restoit plus de défenses qu'une simple coupure d'un petit fossé , & une palissade , on donna ordre au Lieutenant-Colonel Tasso d'avoir soin , quand il ne pourroit plus défendre la Place , de mettre le feu de bonne heure aux ouvrages de bois & aux baraquas qui y étoient , de retirer les troupes , de faire jouer les mines qui étoient toutes chargées , & de faire ensuite sauter le Fort , comme on fait ordinairement aux dehors d'une Place , lorsqu'on ne peut plus les défendre ; de retirer la garnison en deçà du pont , & puis de le ruiner , & de prendre garde , sur-tout , que les soldats ne s'embarassassent point les uns les autres à force de se presser. Le Commandant jugea qu'il pourroit tenir jusqu'au lendemain ; mais nous ne fûmes pas si-tôt sortis Spaar & moi , que l'ennemi

donna un si furieux assaut au retranchement que je viens de dire , que les troupes qui le défendoient furent mises en désordre , & prirent la fuite , sans avoir le tems de ruiner ni le Fort ni le pont : on y perdit beaucoup d'Officiers , & près de 800 hommes , les uns se jetterent sur le pont , qui , étant trop chargé , rompit sous eux , les autres passerent le Muer à la nage , & gagnèrent la rive où nous étions campés. Quelques-uns se figurèrent chimériquement qu'on avoit bien voulu laisser perdre ce Fort ; subtilité aussi ridicule que celle des Athéniens , qui doutèrent si le Roi Philippe ne s'étoit point laissé mourir exprès pour les tromper. Il auroit bien fallu de l'éloquence , pour persuader à tant de gens de se laisser tailler en pièces sans nécessité.

Le Turc ne perdit point cette occasion , & voulut profiter de ce désordre pour passer le Muer ; mais la défense à laquelle on avoit pourvu , & qu'on avoit disposée à tout événement , se fit avec tant de succès & de vigueur , qu'après deux heures d'un combat fort opiniâtre , il se vit frustré de son attente.

Il recommença plusieurs fois ses efforts , profitant des grands avantages qu'il avoit sur nous , & des matériaux que la forêt lui fournissoit , au

lieu que l'armée Chrétienne étant postée dans une plaine basse & découverte , étoit exposée à toutes sortes d'insultes; c'est pourquoi on fut obligé de chercher de nouveaux moyens, & de tirer dans la campagne des lignes fort larges & fort profondes, lesquelles ayant été ouvertes dans le camp même , alloient rendre à d'autres semblables qu'on avoit faites le long de la rivière ; & au lieu de redoutes à l'ordinaire qui auroient été enfilées des hauteurs opposées, on fit des chaudières profondes qui déroboient nos gens à la vûe de l'ennemi, & les mettoient à couvert du canon.

Enfin le Visir voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de son entreprise, mina le Fort le 7 Juillet, le brûla & le rasa entierement, faisant voir par-là l'estime qu'il en faisoit; le Bacha, qui l'examina par ordre du Visir, rapporta qu'il ne valoit rien, & que, par mépris, il avoit fait au milieu je ne fais quoi, que je ne dis pas par bienfiance. Il fit mine le lendemain de décamper, mais il n'en fit rien; il vouloit sans doute nous engager par-là à décamper, & à lui laisser libres les passages du Muer, pour faire ensuite une contre-marche, & s'en rendre maître. Cela obligea pourtant le Comte Budiani de marcher avec ses Hongrois du côté de ses frontieres, de crainte que le Visir ne tour-

nât de ce côté-là. Cependant on demeura toujours dans l'action jusqu'au 12 , & l'on fit d'un camp sur l'autre un feu continuel de canon & de mousqueterie.

Pendant que le capital de la guerre se faisoit là , le Prince de Walaquie , avec ses troupes jointes à quelques Tartares & à quelques Turcs tirés de leurs garnisons par les Bachas de Bude & de Neuhausel , ataquâ Lowentz ; la Place se défendit , & fut secourue le 29 Juillet par le Comte de Souches , Maréchal de Camp , & par le Lieutenant-Maréchal Heusler , avec la défaite des Walaques. Le Prince déclara qu'il avoit exprès facilité la victoire aux Chrétiens , par le zèle qu'il avoit depuis long-tems pour eux ; ce qui paroissoit assez , parce que sous ce prétexte il a été dépouillé de ses États par le Turc , & obligé de se retirer dans ceux de l'Empereur , où il jouit encore d'une pension honorable pour vivre suivant sa condition.

Le 12 , de grand matin , le Grand-Visir marcha vers Canise. On détacha après lui de la cavalerie , qui , ayant joint quelques troupes de son arriere-garde , les battirent , & firent des prisonniers : sur leur rapport , & sur quelques autres conjonctures , on jugea qu'il pouvoit avoir dessein

sein ou d'aller se rafraîchir à couvert du *Lac Balaton* (a), en le mettant devant lui, ou bien de marcher vers nos frontieres en laissant le lac derriere lui, de ruiner en passant toutes les Palanques qui y sont, & de mettre le siège devant *Javarin* (b), que les Hongrois appellent Raab, ou de marcher droit à la riviere de Raab pour se saisir des passages, & de s'avancer vers *Oedembourg* (c) & *Neuslat* (d) en Autriche, ou de faire une contre-marche de Canise, & de revenir au Muer, dès que nous nous en serions éloignés.

On disposa de notre part les choses de maniere qu'on pût s'opposer à tous ses desseins; on ne marcha que le 14 pour s'assurer contre ses feintes; on laissa derriere à Cotariba & à *Legard* (e) trois Régimens de dragons, d'infanterie & de cavalerie pour garder ces quartiers. On marcha vers le Raab au-devant des troupes auxiliaires & de l'ar-

(a) *Lac Balaton*. Ce Lac est dans la basse Hongrie; il est long de 20 lieues, & large d'environ huit; il est entre Vesperin & Canise.

(b) *Javarin* & Raab sont la même Ville, au confluent du Raab & du Danube.

(c) *Oedembourg*, petite Place de la basse Hongrie, sur les frontieres de la Stirie & de l'Autriche.

(d) *Neuslat*, Place forte de la basse Autriche, sur la frontiere de la Hongrie: c'est un Evêché.

(e) *Legard*, est une Ville d'Esclavonie, sur la Drave.

tillerie, pour en presser la jonction, après laquelle on pourroit, sans s'éloigner des régles de la guerre, faire tête à l'ennemi ; & si par hazard il s'étoit engagé au siège de Javarin, ou de quelqu'autre Place, on auroit l'avantage de l'ataquer dans cette entreprise, & de combattre avec notre armée entière contre une partie de la sienne. On passa le Muer à *Neuhoff* (a), le 16 & le 17 la jonction se fit avec l'armée de l'Empire ; ensuite ayant renforcé la garnison de *Nempti* (b), on marcha vers *Olsnitx* (c), où l'armée Françoisse joignit aussi ; & l'on envoya le Comte Nadaſti avec ses Hongrois droit à *Zachan* (d), pour se joindre au Comte Budiani, garder avec lui les passages, & encourager les paysans jusqu'à l'arrivée de l'armée.

Mais comme on vit que quelque soin qu'on prît, & quelque diligence qu'on fit, l'armée avançoit lentement, tant parce que les chemins étoient rompus, & pleins de défilés & de marais, qu'à cause de la lassitude des fantassins, & du grand nombre qu'il y avoit de malades, sans

(a) *Neuhoff*, village à environ dix lieues de l'endroit où le Muer se jette dans la Drave.

(b) *Nempti*, Poste sur le chemin de *Neuhoff* à *St. Gothard*.

(c) *Olsnitx*, Place de la basse Hongrie, frontière de Scirie.

(d) *Zachan*, Poste entre *Kermant* & *St. Gothard*, sur la rive du Raab.

compter la difette des vivres , on fit réflexion qu'il feroit aisé à l'ennemi de nous prévenir , & en effet nous apprenions qu'il s'étoit déjà avancé un gros corps de cavalerie , & il étoit de la dernière importance de ne se pas laisser prévenir , d'autant que s'il avoit une fois passé le Raab , tous nos avantages s'en alloient en fumée. La ligne de communication étoit coupée , le cœur du pays épouvanté , l'armée étonnée & disposée à se débander. Comme l'infanterie & l'artillerie étoient déjà en sûreté , & dans des postes pleins de montagnes , de bois & de défilés , on résolut de s'avancer aussi avec la cavalerie & les dragons , & quelques pièces de campagne , pour lui disputer le passage du Raab , ou pour le couper d'avec son infanterie , s'il étoit déjà passé ; ainsi le 24 nous prîmes la route de St. Gothard , poste d'où nous couvrions la Stirie & l'Autriche , nous rasfurions *Kerment* (a) & Sarwar , nous avions le Raab devant nous , nous observions les mouvemens des ennemis , & nous réglions les nôtres dessus. Ayant eu langue le 25 que 15000 chevaux détachés de son armée , étoient aux environs de Sarwar , on y marcha à la hâte , ayant

(a) *Kerment*, petite Place de la basse Hongrie, sur le Raab.

mis à l'avant-garde les dragons avec le Régiment Croate de Kufchenitz , accoutumé depuis plusieurs années aux guerres d'Allemagne. On arriva le 26 à Kerment tout à propos , parce que ce fut justement dans le tems que le Visir tentoit le passage ; mais il fut repoussé , & la nuit d'aparaavant Kufchenitz étant allé en parti , avoit battu les Tartares ; mais en les poursuivant , il tomba dans un corps de Janissaires qui le repoussèrent à leur tour.

Le 27 sur le midi , le Visir fit de grands efforts pour passer le Raab ; mais il fut repoussé avec beaucoup de valeur. Le 28 de bon matin , il mit le feu à son camp , & remonta le Raab ; il tenta encore de le passer à Zachan , où les Impériaux le repoussèrent vivement , & avec grande perte de sa part. Le 29 , il remonta encore plus haut vers St. Gothard , l'armée Chrétienne le côtoya toujours , & la cavalerie joignit l'infanterie. Le 30 , les deux armées camperent vis-à-vis l'une de l'autre auprès de St. Gothard , la riviere entre deux , & se canonèrent sans cesse. Voici l'ordre de bataille de notre armée. Les troupes de l'Empereur étoient à la droite , celles de l'Empire au centre , les Français & les Alliés à la gauche ; on donna à tout le monde par écrit & dessiné ce qu'il

falloit observer dans l'ordonnance & dans le combat, comme on le voit ci-après.

Réglemens qu'il faudra observer dans la bataille, publiés le 30 Juillet 1664.

1°. L'armée sera rangée dans la forme marquée dans le dessein.

2°. Les piquiers à quatre de hauteur, avec deux rangs de mousquetaires devant eux, formeront leur bataillon à six hommes de hauteur, & tout le reste de front.

3°. On mettra à côté de chaque escadron des pelotons ou manches, de 24 ou 30 mousquetaires chacune; & en cas qu'après leur décharge ils soient investis vigoureusement, ils se retireront à la faveur des bataillons les plus proches.

4°. La mousqueterie ne fera point ses décharges toute ensemble, mais on réglera cela de manière qu'il n'y ait qu'un ou deux rangs qui tirent à la fois pour rendre notre feu continuel, & que le premier ait rechargé quand le dernier tirera.

5°. On observera la même chose pour l'artillerie.

6°. On gardera exactement les distances tant aux flancs que derrière, soit pour se poster, soit pour avancer, afin d'éviter la confusion.

7°. Que la cavalerie pesante n'abandonne point

l'infanterie pour poursuivre l'ennemi, & qu'elle ne se laisse point amorcer par sa première fuite; que toute la bataille en gros le pousse pied à pied, & lorsqu'il tournera le dos, que la cavalerie légère le charge & le poursuive par les vuides des intervalles, & si elle trouve trop de résistance, qu'elle rentre par les mêmes vuides.

8°. Que personne, sous peine d'infamie & de mort, ne s'amuse à butiner que l'armée Turque ne soit entièrement battue, & que nous ne soyons maîtres du champ de bataille.

9°. Qu'on ne se mette point en peine des cris ni des hurlemens des barbares, & qu'on ne s'effraye point de leur nombre apparent, parce que cette multitude n'est composée que de gens du néant, & de canaille mal armée.

10°. Que les escadrons de réserve secourent à propos & sans confusion ceux qui en auront besoin.

11°. Que chacun combatte sous son drapeau, & ne se mêle point parmi les bagages, sous peine d'infamie & de mort.

12°. Que les chefs animent leurs soldats au combat, en leur parlant avec résolution.

13°. Que chacun garde en marchant son poste & son rang, sans y rien changer, jusqu'à ce qu'on soit en présence de l'ennemi; c'est-à-dire, qu'on

marche en bataille , de front , ou en corps , les uns derriere les autres , ou par colonnes , suivant que le terrain large ou étroit le permettra.

14°. Quand les chemins seront commodes , que le bagage marche à côté de l'armée , & quand ils ne le feront pas , qu'il marche à la queue.

Le succès de la bataille fit toucher au doigt combien on avoit eu de raison d'entremêler les bataillons & les escadrons , de couvrir les piquiers de mousquetaires , & les mousquetaires de piquiers , afin de faire un feu continuel sans faire aucun mouvement d'évolution ni de conversion ; de disposer les gardes , les secours & les réserves , de maniere que ni les atakes feintes , ni les fausses allarmes , qu'on nous donna en effet en grand nombre , ne nous pussent tromper , & que nous fussions en état de repousser véritablement les atakes véritables. Le 31 , l'ennemi s'étant avancé à une demi-lieue au-dessus de St. Gothard , essaya de passer à un gué où il pouvoit passer un escadron de front , & il y passa effectivement , & commençoit à s'y retrancher ; mais les dragons de l'Empereur & la cavalerie de l'avant-garde l'en chassèrent , & lui tuerent beaucoup de monde.

Le premier d'Août , sur les neuf heures du matin , l'ennemi ataquait vis-à-vis les troupes de l'Em-

pire, tâchant à se rendre maître du passage de la rivière, qu'il avoit déjà commencé de passer dès la nuit précédente, sans que les gardes qui avoient ordre d'y veiller sans cesse, & même de s'y fortifier, s'en fussent apperçues. Ce fut la faute de quelqu'un, qui s'imagina qu'il étoit inutile de se retrancher, puisqu'on étoit résolu de combattre. Le bon homme ne considéroit pas que nous voulions, à la vérité, combattre, mais à notre avantage, à notre volonté, & non pas à sa fantaisie; enfin qu'on le vouloit avec les précautions nécessaires, & en bon ordre, non pas en confusion & surprise. On le fut pourtant, & cette surprise étonna fort nos gens, & engagea une action générale qui dura sept heures, & qui fut fort cruelle, fort sanglante, & souvent douteuse; mais enfin la victoire demeura aux Chrétiens, qui battirent l'ennemi, le culbutèrent dans la rivière, & demeurèrent maîtres du champ de bataille, & de quelques pièces d'artillerie. Le Visir y perdit plus de 16000 hommes, l'élite de son armée, tant de son infanterie que de sa cavalerie, ce qui arriva en cette manière.

Le premier jour d'Août, on vit à la pointe du jour sortir du camp des Turcs quelques mille chevaux, ce qui fit juger qu'ils vouloient ataq

les

les gardes & les Régimens de la droite. C'est pourquoi on détacha Sporck avec mille chevaux Allemands, des Cravattes & des Dragons pour renforcer cette aîle, & pour observer les ennemis : mais comme on vit que c'étoit des fourrageurs, Sporck passa la riviere, les ataquâ & les défit, & prit plusieurs chevaux, des mulets & du bagage. Cependant sur les neuf heures du matin, le Visir descendit au bord de la riviere avec toute son armée en bataille, dans un lieu qui lui étoit favorable, & où l'eau n'ayant que 10 ou 12 pas de large, serpentoit & formoit de son côté un angle rentrant qui lui étoit avantageux : il y fit ses ataqués & força le passage, comme nous avons dit ; la garde & la défense de ce poste, situé au milieu du camp, appartenoit aux troupes de l'Empire, suivant l'accord qu'on avoit fait que les troupes qui avoient le centre de la bataille, auroient aussi le milieu du camp à garder devant elles ; que celles de l'Empereur qui avoient l'aîle droite, défendroient le flanc droit ; & que les Français & les Alliés qui étoient à la gauche défendroient le flanc gauche. Cette distribution étoit conforme à la raison de guerre, & elle est confirmée par l'usage des Hollandais & des Espagnols, qui séparent les Na-

tions dans l'ordre de bataille , afin qu'une louable émulation rallume leur courage , & les excite à s'entre-surpasser. C'est peut-être ce que l'Empire eut en vûe , quand il demanda , en accordant des troupes , que chaque corps agît à part. Cela vint bien à propos dans cette occasion , où l'on mit sur les aîles les vieilles troupes de l'Empereur & de la France , parce que c'est par-là que commence d'ordinaire la perte ou le gain des batailles , & celles de l'Empire , qui étoient des troupes ramassées , furent mises au centre , où il y a moins à craindre.

On arrêta de plus , qu'en cas de besoin , & si un corps n'étoit pas assez fort pour défendre son poste , les autres y accourroient , ou tous , ou en partie , non pas en aveugles & à la première allarme , mais dans une nécessité pressante : car l'ennemi auroit pû attaquer de plusieurs côtés à la fois , & donner des fausses allarmes , comme il fit en effet , pour faire courir inutilement les troupes çà & là , les mettre hors d'haleine , & leur faire abandonner leurs rangs : d'ailleurs il n'étoit pas juste d'ôter à personne l'honneur de défendre son poste. Comme on vit donc que le principal effort du Visir étoit vers le centre , les Régimens Impériaux de Schmit , cavalerie , de

Nassau & de Kilmafeck , infanterie , qui étoient voisins , y accoururent , & quelques troupes de l'Empire sortirent de leurs tentes pour soutenir leurs compagnons : mais comme le nombre des ennemis se trouva grand , parce qu'il en étoit passé beaucoup la nuit d'auparavant , & que la plupart des troupes qui étoient là , étoient gens sans expérience & de nouvelles levées , à peine furent-elles en présence de l'ennemi qu'elles commencèrent à plier , & ensuite à fuir , & à abandonner le camp ; l'ennemi qui les poursuivit vivement jusqu'au bas de la montagne , les chassa jusqu'à leurs bagages , & les mit en grand désordre : le bataillon de Nassau y fut taillé en pièce , & lui tué ; Schmit fut blessé , & son Régiment mis en désordre.

Il faut ajouter que l'armée ayant été quatre jours sans fourrage , on avoit été obligé le soir d'auparavant , de permettre d'y aller cette matinée. Ainsi il y avoit grand nombre de fourrageurs sortis avant le jour ; & quoiqu'on eût pris la précaution d'ordonner , qu'il n'y auroit que les valets qui pussent y aller , & que la cavalerie , qui n'en avoit point , n'y pourroit envoyer que le troisième homme , que le reste demeureroit au camp les chevaux sellés & bridés , & que

les fourrageurs au premier signal se rangeroient à leurs étendards, nonobstant tout cela, l'allarme fut si imprévue, & les ordres si mal exécutés, soit que l'épouvante en fût cause, ou qu'il y eût quelqu'autre raison, qu'il s'en trouva peu qui revinssent au camp, ce fut cause qu'il demeura désert; & par une suite nécessaire, le salut public fut sur le bord du précipice, & tout courut risque d'être perdu. Il se trouva alors un homme qui se tournant vers moi comme un désespéré, l'épée sur la cuisse, s'écria que les troupes ne faisoient rien qui vaille, & que tout étoit perdu sans ressource. Je lui répondis qu'il prit courage, que nous n'avions pas encore tiré l'épée, qu'on avoit prévu l'accident, & que tout iroit bien, & en disant cela, je pris trois Régimens d'infanterie de l'Empereur, Lacron, Spaar & Tasso, & les Régimens de cavalerie de Lorraine & de Schneidau, que je fis avancer de ce côté-là. Le Marquis de Bade, ayant rassemblé de son côté des troupes fraîches de l'Empire, alla prendre l'ennemi en flanc, & ayant soutenu sa première furie, & l'ayant ensuite rompu, il le repoussa, & le mena battant jusqu'au bord de la rivière, ce qui donna le tems au Régiment de Schmit & aux autres de se rallier, & de repren-

dre leur rang. Il y eut dans ce moment quelques Janissaires coupés & renfermés dans des maisonnettes, qui aimèrent mieux se laisser brûler que de se rendre. Obstination étonnante, & qui mérite qu'on y fasse attention.

Cependant le Visir ne cessoit point de faire passer des troupes sur notre bord; ainsi voyant que toutes les forces des Turcs se réunissoient en cet endroit, que l'inégalité des nôtres nous mettoit hors d'état de leur résister, j'envoyai en diligence le Marquis de Machau à M. de Coligny, Général des Français, lui dire que le moment étoit venu de nous secourir, suivant que nous en étions convenus, & que je l'en priois très-instamment. Il fit quelque difficulté; cependant il envoya deux bataillons d'environ mille hommes, & quatre escadrons, faisant autour de 600 chevaux, les premiers commandés par la Feuillade, & les autres par Beauvezé, qui s'étant présentés à mes ordres, & les ayant reçus de vive voix, les exécuterent avec beaucoup de valeur. Ainsi nos forces s'étant augmentées en cet endroit par les secours des Français, des Alliés, & des Régimens de l'Empereur Spilk & Pio, infanterie, & de Rapax, cavalerie, les choses se remettoient insensiblement. Ce-

pendant l'ennemi se fortifioit de plus en plus dans les postes dont il s'étoit saisi , & dans le même tems il passa la riviere à demi-lieue au-dessus avec un grand corps de cavalerie ; il parut en même tems plus bas avec d'autres troupes pour la passer , & si cela lui eût réussi , le camp étoit enveloppé parderriere , & l'armée Chrétienne infailliblement battue.

Dans un péril si pressant il fallut jouer de son reste , & prendre sa dernière résolution , ce qui se fit ainsi ; les Régimens de Montécuculi & de Sporck , qui étoient tout ce qui restoit de réserves , marcherent défendre la partie supérieure de la riviere , les troupes des Alliés & des Français se présentèrent à la partie inférieure , arrêterent l'ennemi , & l'empêcherent de passer.

C'étoit donc au centre où étoit le capital , & il n'y avoit pas de tems à perdre , parce que plus on différoit , plus le Turc se fortifioit dans ses postes. Après avoir reconnu par moi-même , & fait reconnoître par d'autres , les avantages , & la situation du lieu , & la disposition de ses troupes , je disposai l'attaque de concert avec les autres Généraux , & m'étant aperçu , que quelques-uns songeoient à s'en aller , que plusieurs avoient déjà abandonné le camp , & que d'au-

tres avoient fait charger leurs bagages pour le même dessein , je leur dis , qu'il n'y avoit point d'autre voie pour nous sauver que notre courage & nos bras ; qu'il falloit ataqquer l'ennemi de toutes nos forces , & faire les derniers efforts pour le chasser , & que quand nous n'en pourrions pas venir à bout , il falloit cependant tenir-là pied ferme , y prendre poste , & nous y couronner de lauriers ou de cyprés , y trouver le triomphe ou le tombeau , y vaincre ou y mourir. Ayant ainsi parlé , nous nous jettâmes en même tems sur l'ennemi de toutes parts , & avec toutes nos forces , & dans un même endroit , avec un cri général de toutes les troupes , à la maniere des barbares , de l'artifice desquels nous nous servîmes alors contre eux. Les Régimens de l'Empereur , Spick , Pio , Taffo , Lorraine , Schneidau , & Rappak à la droite ; les troupes de l'Empire , & particulièrement celles du Cercle de Suabe au milieu ; celles de France à la gauche , & marchant tous en demi-lune , on investit l'ennemi de front & par les côtés , avec tant de résolution & de vigueur , qu'après un grand carnage de ses gens , il fut contraint non-seulement d'abandonner le terrain où il s'étoit retranché , mais même de prendre la fuite en désordre , & de se jeter dans la riviere pour

se fauver de l'autre côté , & cela avec tant de confusion & d'épouvante , qu'à force de se presser dans un passage fort étroit , de se choquer & de se pousser les uns les autres , tout ce qui s'étoit fauvé de la bataille se noya dans la riviere. Sporck défit aussi la cavalerie ennemie , & en fit un grand carnage , & les autres troupes de cavalerie Turque , qui avoient tenté de passer au-dessus , furent aussi défaites par les Croates & par les Dragons de l'Empereur ; & comme l'artillerie de l'ennemi qui étoit plantée sur l'autre bord étoit exposée au feu continuel de notre mousqueterie , il fut obligé de l'abandonner ; & quelques-uns de nos gens ayant passé la riviere à la nage , en enclouèrent une partie , & renversèrent l'autre dans l'eau , d'où on la retira depuis , & on la conduisit à l'armée.

Le combat fut sanglant , opiniâtre & douteux , & il dura depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. Il y eut beaucoup de monde tué & blessé de part & d'autre , mais surtout du côté des Turcs , qui perdirent en cette occasion , non leurs méchantes troupes auxiliaires accoutumées à fuir , mais tout ce qu'il y avoit de plus aguerri & de plus brave , ces Janissaires , ces Albanois , ces Spahis , & ces premières
têtes

têtes de Constantinople , qui font le bouclier & l'épée de l'Empire Ottoman , & avec un si grand carnage , que les hiftoires en rapportent peu de femblables , étant rare qu'un si grand corps uni ensemble , ait été battu en campagne. On y prit quantité d'étendards & de drapeaux , & l'on y fit un riche butin de harnois d'or & d'argent , d'argent monnoyé , d'épées , de chevaux , d'armes enrichies de pierreries , d'habits précieux , & de beaucoup d'autres choses semblables , & longtemps depuis on pêcha encore de très-riches dépouilles dans la rivière , & l'on en trouva quantité sur les corps morts qui nageoient sur l'eau , ou qu'on tiroit à bord avec des crocs.

Le lendemain on rendit graces solennelles à Dieu , qui donne la victoire , & dont la miséricorde attirée par nos vœux , ou plutôt par l'intercession de la très-sainte Vierge , à laquelle nous eûmes recours , rassura les esprits , & fortifia les bras de ses serviteurs , & frappa visiblement le Turc.

Ce fut un grand coup d'avoir mis les troupes les moins expérimentées au centre , & les vieilles & celles sur lesquelles on comptoit le plus aux aîles , d'autant que l'ennemi n'ataqua pas seulement le milieu , mais encore les côtés , & qu'il

passa le Raab en tel endroit , où, si un petit nombre de nos troupes n'en avoit pas soutenu & repoussé grand nombre des siennes, toute l'armée étoit infailliblement enveloppée, prise en flanc & en queue, & mise en déroute. Mais pour cela il falloit que ceux dont le courage devoit suppléer au défaut du nombre, fussent d'une valeur expérimentée, outre qu'il étoit aisé de faire secourir le milieu par les aîles qui le touchent, comme on fit; mais cela ne se pouvoit pas faire d'une extrémité à l'autre, par la trop grande distance.

Avec tout cela la bataille courut risque d'être perdue, & il est aisé de le voir par le désordre qu'il y eut au commencement; l'intrépidité des Janissaires & des Albanois, qui après être battus ne voulurent jamais demander de quartier ni la vie, le combat qui fut assez long-tems douteux & semblable au flux & reflux de l'onde, qui pousse & qui est repoussé tour-à-tour, le défaut de poudre, qui fut réduite à peu de livres, en font des preuves convaincantes. Cela sert à confirmer la maxime, qui ne veut pas qu'on risque le tout aveuglément au caprice de la fortune, sans avoir bien pesé les forces auparavant; car enfin, si avec un si grand avantage de situation,

de tems & d'autres circonstances, la victoire ne laissa pas d'être long-tems en balance, qu'auroit-ce donc été si la situation eut été égale ou contre nous ? Les plus mauvais soldats sont ceux qui sont ordinairement le plus de bruit, parce que ne s'étant pas éprouvés, ils ne se connoissent pas ; mais dans le péril ils sont timides, & se mettent aisément en désordre. Il est certain que dans une matiere si importante on ne peche pas deux fois, & quand le mal est arrivé, il ne sert de rien de se repentir, ou de rejeter la faute sur celui-ci ou sur celui-là. Il faut beaucoup de fermeté & de présence d'esprit pour pourvoir à tout, entendre & prendre garde à tout, & ne pas préférer les murmures de la populace au salut public, chercher à faire quelque coup d'importance sans tout risquer, parce qu'il n'y eut jamais de prudence à risquer beaucoup pour gagner peu.

On songea à profiter de la victoire, & à poursuivre l'ennemi qui étoit en déroute & épouvanté : nous nous souvenions bien du reproche qu'on fit à Annibal ; mais la riviere qu'il falloit passer, l'eau si grosse, qu'il fallut le lendemain retirer les gardes que nous avions sur les bords, commença aussi-tôt que le combat finit ; 30000 chevaux de l'ennemi qui avoient été spectateurs du combat,

& qui étoient frais & entiers , point de pain , point de munitions , qui finirent avec les dernières charges , les troupes diminuées , fatiguées , & tellement dispersées , qu'il n'en restoit pas pour les gardes ordinaires & nécessaires , furent des raisons qui firent différer ce dessein. D'ailleurs l'ennemi ne décampa pas ; mais il resserra seulement son camp jusqu'au 5 ou 6 d'Août , qu'il tourna sa marche vers Kerment sur la rive droite de la rivière : nous les suivîmes sur la rive gauche en les côtoyant , quoiqu'avec assez de difficulté , parce que les eaux de la *Lauffnitz* (a) & de la *Pinka* (b) s'étoient si fort enflées , qu'elles avoient emporté les ponts.

Nous arrivâmes le 9 d'Août près de Kerment ; je proposai dans le Conseil de passer le Raab , & je le proposai encore le 11 , disant que la conjoncture ne pouvoit être plus favorable , qu'on pouvoit le passer ou avec toute l'armée , ou avec des troupes choisies , pour attaquer l'arrière-garde de l'ennemi , & poursuivre la victoire ; mais on répondit tout d'une voix , qu'on ne pouvoit plus traîner les soldats si on ne les laissoit reposer , qu'on

(a) *Lauffnitz* , rivière qui tombe dans le Raab à St. Gorhard.

(b) *Pinka* , petite rivière à la gauche du Danube , sur le chemin de St. Gorhard à Oedembourg.

manquoit de pain & de fourrage, qui sont la bafe des grands desseins , qu'on seroit obligé de s'engager dans des lieux marécageux , d'où l'on ne pourroit se tirer si les pluies continuoient ; qu'il falloit auparavant rafraîchir aux environs d'Oedembourg les troupes fatiguées & diminuées, les soldats blessés, malades , & démontés , rassembler ce qui étoit dispersé çà & là , tirer les vieilles troupes des Places , assurer les vivres , puis marcher à l'ennemi , & le combattre avec toutes nos forces unies , & non avec des détachemens , d'autant plus que les troupes auxiliaires avoient ordre de ne se point séparer. Ainsi on se contenta , pour l'heure , d'envoyer le Comte Nadaſti avec ses Hongrois , les Croates, des Dragons , & six pièces de campagne , avec ordre de suivre l'ennemi & de l'observer. L'armée Turque marchoit vers Albe-Royale , & la nôtre s'avançoit doucement vers Oedembourg , le long de la Pin-ka & de la *Guntz* (a). Après s'y être rafraîchie quelques jours , elle y reçut un renfort de nouvelles troupes , venues de l'Empire sous la conduite du Prince Ulric de Wirtemberg , avec une

(a) *Guntz* , riviere qui a sa source dans la basse Autriche , & qui se jette dans le Raab dans la basse Hongrie , à l'endroit où est bâtie la ville de Sarwar.

très-belle artillerie tirée des arsenaux de l'Empereur.

Cependant la nouvelle de la victoire qu'on venoit de remporter causa une grande joie à S. M. I. & après en avoir rendu grâces à Dieu dans Vienne , avec les réjouissances & les prières ordinaires , au bruit de l'artillerie , elle remercia par des lettres de sa main , qui me furent adressées , tous les Officiers généraux , à la valeur desquels j'avois rendu témoignage dans la lettre que j'avois écrite après l'action : je leur montrai celles de l'Empereur , & ils reçurent depuis de sa main diverses autres marques de sa bienveillance. En mon particulier j'en reçus deux lettres pleines de bonté , écrites en Italien de la propre main de S. M. que je garde comme un trésor précieux , & comme le monument le plus digne que je puisse laisser à mes descendans. S. M. voulut encore ajouter à tout cela un honneur insigne pour récompense de mes peines , en m'honorant sur le champ de la Charge de Lieutenant Général de ses armées , Charge très-éclatante en elle-même , recherchée de plusieurs Princes , & d'autant plus estimable pour moi , qu'elle me fut donnée après l'action comme une récompense de mes services. On donna à toutes les troupes un mois de paye ,

juste récompense de leurs fatigues, qui causa une joie générale.

L'armée s'étant rafraîchie, sur l'avis qu'on eut que l'ennemi étoit campé près d'Albe-Royale, où il avoit reçu un renfort de 12 ou 15000 hommes des troupes d'Asie, nous marchâmes le 29 du côté d'Altembourg de Hongrie, à dessein d'avancer vers Javarin, pour faire la guerre à l'œil, & on apprit bientôt, c'est-à-dire, au commencement de Septembre, que le Visir étoit allé d'Albe-Royale à Gran, & qu'il étoit passé sur la rive gauche du Danube avec toutes ses forces. Sur cet avis l'armée Chrétienne alla d'Altembourg à Presbourg, où ayant passé le pont, elle marcha droit au Vaag pour faire tête à l'ennemi, & se mettre en face; & pour le faire, il fallut rassembler toutes nos forces, rappeler le Général Heusler de la Vefulte, où il étoit campé avec quelques troupes; il nous joignit le 15, aussi-bien que Nadafti, qui avoit, comme on a dit, suivi les Turcs, avec les Hongrois, les Croates & les Dragons. Le Visir en fut fort étonné, & il dit qu'il falloit que nous eussions des esprits familiers, qui nous découvrissent tous ses desseins, puisque nous le prévenions dans tout ce qu'il vouloit faire, comme dans la feinte qu'il fit de décamper du

Fort de Serin, dans sa marche soudaine vers Kerment, dans la tentative qu'il fit à Zachan, dans ses marches différentes, soit en remontant ou en descendant la rivière, dans les fausses allarmes qu'il nous donna, jusqu'à ce que poussé par son impatience & par sa colere, il entreprit de passer au lieu où se donna le combat, dont mal lui prit.

Le plus grand obstacle que nous eûmes à surmonter, fut toujours le manque de pain, de fourrages, & de convois; ce qui causa l'étonnement & l'indignation de tout le monde, de voir périr l'armée, & échouer tous nos desseins faute de vivres, au milieu de nos Places, & avec une aussi belle commodité que celle du Danube, dans une affaire de si grande importance, & prévue depuis tant de tems, & cela par la négligence, la lâcheté & la paresse de ceux qui étoient chargés de ce soin, & qui ne parurent jamais à l'armée. Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les Ministres laissoient cette négligence impunie, quoique les troupes auxiliaires murmuraient tout haut, & protestassent de ne pouvoir plus faire un pas ni le moindre mouvement, sans être assurées d'avoir du pain, des fourrages & des charriots dans le camp, avec des hôpitaux derriere, pour y laisser leurs malades.

Pendant

Cependant on eut avis le 26 que le Visir étoit venu camper à Neuhausel, & qu'il avoit dessein d'aller ensuite à Neytra. Ainsi pour assurer les environs, le prévenir, & aller à sa rencontre, l'armée marcha vers Schinta sur le Vaag, où il y a un pont assez fort, même pour y passer le canon; on campa à un quart de lieue de-là, on régla l'ordre de bataille, & nous allions prendre la route de Neytra, où nous évitions les plaines favorables au Turc à cause de sa nombreuse cavalerie, & où nous avions pour nous l'avantage des hauteurs & des bois: nous couvrons par cette marche les Villes des montagnes, les mines, les Places, & l'entrée du pays. Si l'ennemi venoit à nous, il donnoit de front dans notre armée, bien fournie alors d'artillerie, & par conséquent plus en état de le recevoir qu'à St. Gothard; s'il demeuroit dans son poste, nous pouvions marcher à couvert le long de la Neytra, pour investir son armée, & lui couper sûrement les vivres du côté de Gran; mais nous ne pouvions avancer sans avoir du pain au moins pour quelques jours, & il falloit attendre pour cela un convoi de Presbourg, où l'on avoit envoyé des troupes pour l'amener; & comme on jugea qu'il ne pouvoit arriver que le 29 ou le 30, on

remit au premier Octobre à passer le Vaag.

Dans cette attente , les esprits étoient pleins d'une ardeur qui étinceloit dans les yeux , & qui paroissoit par la maniere hardie dont on parloit ; mais il arriva des lettres du Sieur Reiniger , Résident de l'Empereur à la Porte , que le Visir tenoit toujours auprès de lui pendant le cours de cette guerre. Il écrivoit que le Turc demandoit la paix , (humiliation grande & peu ordinaire à l'orgueil de ces Barbares ,) qu'il avoit fait cesser de sa part les actes d'hostilité , qu'il souhaitoit que nous en fissions autant ; sur quoi on reçut ordre de l'Empereur de publier une suspension d'armes , qui se termina ensuite en une trêve de vingt ans. Ainsi les deux armées s'éloignèrent l'une de l'autre , & se rapprocherent du Danube , pour y trouver le couvert & la facilité des convois sur cette riviere , & elles s'y reposèrent.

Combien de difficultés il y eut à essuyer ! Je ne parle point de celles qui vinrent de la part de l'ennemi , ni des conditions dures que propoisoient les Alliés ; que les Places qu'on prendroit n'appartiendroient pas à l'Empereur seul ; que la paix ne se pourroit faire sans le consentement de ses Alliés , ni sans y comprendre les Moldaves , les Walaques , & autres. Combien traversa-t-on les

bons desseins qu'on avoit ? Combien fallut-il d'adresse & de cœur pour surmonter ces difficultés ? Combien d'avantages nous ont été procurés par les auspices de S. M. I. ? Combien de graces du Ciel a-t-il fallu pour un si grand succès ? Pour peu qu'on ait d'entendement , on ne peut s'empêcher d'en convenir. L'armée en partie ruinée par la mort , par la désertion , & par les maladies des soldats , & en partie séparée , déconcertée & désunie , sans vivres , sans fourrages , sans munitions , sans convois ; les principaux Commissaires des vivres , & les Trésoriers de l'armée toujours absens ; les pointilles , les jalousies , les divisions entre tant de Généraux , & des corps si différens par leurs dépendances , leurs religions & leurs intérêts ; ce sont des difficultés qu'on apperçoit aisément , pour peu qu'on y fasse d'attention. En cet état comment parvenir à l'unité du commandement , au secret des délibérations , à la promptitude , & à la facilité de résoudre & d'agir ? Chacun a ses opinions & ses instructions ; chacun prétend valoir son prix , & raconte les choses à son avantage , & comme il l'entend. Chacun écrit , se plaint , crie , murmure , se lamente. Les correspondances particulières ont déjà été fort sagement défendues par un

Édit exprès de l'Empereur, comme une chose très-pernicieuse, & comme une source de désordres, d'inconvéniens & de maux. Les Hollandais les défendirent aussi dans leur flotte l'an 1666 ; ici non-seulement on les soutenoit, mais on les attiroit, & on les payoit. Après cela, Dieu fait combien de gens prirent des libertés directement opposées à toutes les règles de la guerre. Tel qui avoit ordre de fortifier son poste, s'en moqua ; mais il lui en coûta cher. Un autre à qui l'on avoit ordonné de suivre une certaine route, en prit une autre à sa fantaisie. D'autres retirèrent les gardes des postes qu'on leur avoit confiés, avec un péril manifeste de tout perdre. D'autres se voyant exposés au feu de l'artillerie ennemie, dans les lieux où ils étoient, au lieu d'élever des parapets pour se mettre à couvert, ce qui étoit facile, aimerent mieux abandonner leur poste, laissant un si grand vuide dans le milieu, qu'il en pouvoit arriver un grand inconvénient. Tel au plus grand besoin & dans le fort du combat, voulut retirer ses troupes, sous prétexte que ce n'étoit pas son poste qu'on ataquoit, & il y en eut qui les retirèrent en effet. Il étoit quelquefois besoin de séparer les bagages d'avec les troupes dans une marche, pour éviter l'embarras &

le désordre, mais il s'en trouva qui ne le voulurent jamais faire. Il y en avoit qui dans les Conseils étoient d'une opinion, & qui parloient tout autrement quand ils en étoient dehors, chose capable de rendre un Général frénétique & désespéré; ce qui me feroit, sans doute, arrivé, si, au milieu de toutes mes peines d'esprit & de tous ces chagrins, qui me mettoient hors de moi-même, je n'eusse eu un remède admirable pour les adoucir, je veux dire, si les lettres que l'Empereur m'écrivoit de sa main, & dans lesquelles S. M. I. me marquoit à toute heure qu'elle étoit entièrement satisfaite de ma conduite, qu'elle apprenoit ce qui se passoit de jour en jour, & qu'elle se reposoit de tout sur moi; si ces témoignages, dis-je, n'eussent dissipé les nuages que le chagrin répandoit dans mon cœur, & n'y eussent rétabli le calme & la tranquillité.

Cette adresse d'un *Empereur* (a) * qui n'avoit pas trente ans, est une marque de la solidité merveilleuse de son génie, de la maturité de son jugement, & de la modération de son esprit; qualités rares dans de jeunes Princes, dont l'ardeur causée par un sang bouillant, est encore enflam-

* Né en
1610, le 9
Juin.

(a) L'Empereur Léopold, né deux ans environ après Louis XIV.

mée par les rapports critiques qui viennent de dehors , par les murmures de la Cour , & par les censures qui se font dans le cabinet des Ministres qui veulent faire les guerriers , & qui ne le font pas même dans la théorie.

Mais la confiance immuable de S. M. I. pour moi , fut suffisante pour me confirmer dans la maxime du grand Fabius , qui préféra toujours le salut de la République aux vains murmures du peuple.

Rumores populi qui non tulit ante salutem.

Accidens toujours inséparables des armées composées de plusieurs troupes auxiliaires , lesquelles sont semblables à des corps de nature différente , ne peuvent qu'avec peine contracter cette union étroite , si nécessaire pour le succès des grands desseins ; & le Pilote , qui , voguant au travers de tant d'écueils , amene heureusement son vaisseau au port sans faire naufrage , peut bien être mis en parallèle avec Annibal , qui s'est acquis par ce moyen tant de réputation.



CHAPITRE IV.

OBSERVATIONS sur la Campagne de 1664.

CETTE Campagne est trop intéressante & trop remplie d'événemens , pour ne la pas suivre exactement depuis le commencement jusqu'à la fin. Les fautes que l'on fit d'abord serviront autant à l'instruction des Militaires , que les belles manœuvres qui se firent depuis que l'Empereur eut donné le commandement en chef à Montécuculi. Les bonnes & les mauvaises manœuvres sont également instructives, lorsqu'on a le talent de les connoître, de les apprécier, & qu'on est assez instruit de la guerre pour ne pas juger par les événemens, du mérite, des dispositions, & de la conduite du Général ; mais qu'on remonte au principe qui a fait faire telle & telle marche, qui a fait prendre telle & telle position, tel & tel camp, enfin qui a fait faire telle & telle manœuvre, selon que les circonstances l'ont exigé. Il arrive quelquefois que les succès les plus heureux sont plus dûs au hazard, ou à l'ignorance & à la timidité de l'ennemi, qu'aux moyens que l'on a employés pour y parvenir : de même les dispositions les plus sages & les plus savantes ne réussissent pas toujours, soit que les ordres ne soient pas exactement exécutés, que les mouvemens ne soient pas assez prompts, que les secours ne soient pas portés avec assez de célérité, soit enfin que les Officiers généraux chargés de la conduite de différentes parties de troupes, ne mettent pas assez d'activité & d'intelligence dans l'exécution de leurs ordres. C'est à l'homme éclairé à distinguer l'un & l'autre, & à ne pas asséoir son jugement sur

des apparences trompeuses que le succès semble justifier, mais qui dans les règles de l'Art auroient dû avoir les suites les plus funestes. Que d'exemples on pourroit citer de succès de cette espece ! Il en est de même pour les revers qui peuvent arriver malgré la conduite sage & réfléchie du Général ; il faut examiner le motif qui a fait agir le Général, combiner son plan, le suivre, voir les moyens qu'il a pris pour le faire réussir ; & si malgré les combinaisons les plus justes, le succès ne s'en est pas suivi, c'est un malheur, sans doute ; mais qui ne peut attirer aucun reproche au Général, ni obscurcir en rien ses talens & son mérite.

On a pû voir dans la Campagne précédente que le Turc amusoit la Cour de Vienne par de feintes négociations de paix, & qu'il étoit d'autant plus déterminé à continuer la guerre, qu'il voyoit clairement l'empressement que le conseil de l'Empereur mettoit à finir ces négociations, par le desir ardent qu'il avoit de la paix. On a vu, de plus, que le Prince de Portia s'étoit si bien persuadé que les articles alloient être signés, que de délai en délai le tems s'écoula, que les préparatifs pour la campagne ne se firent point, que l'on dispersa le peu de troupes que l'on avoit, qu'on en envoya même en Italie, & que l'on ne dût qu'à la conduite sage & savante de Montécuculi, qui sût profiter de l'ignorance du Visir, le peu de succès qu'eut le Turc dans cette campagne.

Les malheurs des campagnes précédentes auroient dû éclairer & faire ouvrir les yeux sur la conduite que l'on devoit tenir, & sur les efforts que l'on devoit faire pour agir offensivement, ou au moins pour se mettre en état de s'opposer aux entreprises & aux desseins du Turc ; mais le desir vif que le Prince de Portia avoit de la paix, aveugla tout le conseil, & le
desir

desir de plaire à ce premier Ministre, ne permit pas de prendre les moyens nécessaires & relatifs aux circonstances. La conduite prudente & militaire que Montécuculi avoit tenu dans les trois premières campagnes, sembloit devoir lui assurer le commandement de l'armée ; & quoique ce grand Général eut exposé sa gloire, en se chargeant de tenir tête à l'ennemi quoiqu'avec un si petit nombre de troupes , on n'eut aucun égard à ces considérations , parce que les mêmes raisons qui forçoient l'Empereur à ménager l'Empire & les principaux Seigneurs Hongrois, subsistoient toujours ; ainsi le Comte de Hohenloë eut le commandement des troupes auxiliaires de l'Empire, le Comte Strozzi les propres troupes de l'Empereur, & le Comte Serini les Hongrois & les Croates ; & dans une armée d'environ 25000 hommes , il y avoit trois chefs qui avoient tous une égale autorité.

Les raisons que l'on alléguoit pour porter la guerre sur le Muer & sur la Drave , au lieu de la maintenir sur le Danube , pouvoient avoir quelque fondement ; on pouvoit espérer par-là d'éloigner le Turc de Presbourg , de Javarin , & de la Capitale de l'Empire ; & en le forçant de courir à la défense de ses propres Places , on agissoit offensivement , au lieu que , jusqu'à ce moment , on avoit été sur une défensive forcée , par le peu de troupes que l'Empereur avoit eu à opposer à l'armée Turque ; mais aussi le transport des subsistances & des choses nécessaires à une armée étoit très-difficile , les secours plus éloignés ; & en supposant que le Turc eut abandonné ses Places sur la Drave & sur le Muer à leurs propres forces , (ce qu'il auroit dû faire s'il avoit eu les premiers principes de la guerre ,) & qu'il fut resté sur le Danube ; Komore , Javarin , Presbourg & Vienne étoient à découvert , & sans aucune

Tome III.

R r r

défense ; d'ailleurs, avant que de faire marcher l'armée sur la Drave, il falloit avoir une certitude au moins morale de prendre Kanischa, Segetz & Cinq-Églises, avant que le Turc pût venir au secours de ces trois Places ; il falloit encore être certain qu'il y marcha. Si tout autre Général que le Visir, (en lui supposant cependant quelques teintures de la guerre,) eut commandé l'armée Turque, dès qu'il auroit vu l'armée Impériale sur le Muer, occupée à faire des sièges, il auroit fait avancer son armée pour investir Javarin ou Komore, se seroit emparé de l'Isle de Schutt, auroit ôté conséquemment toute communication entre Presbourg & Komore, & je crois que, dans cette circonstance, l'Empereur n'auroit pas tardé à rappeler son armée pour la rapprocher de Presbourg ou de Javarin. Le pont d'Esseck que les Généraux de l'Empereur firent rompre, n'apportoit aucun obstacle à la marche du Turc campé sous Gran, parce qu'en passant par Albe-Royale qui lui appartenoit, & qui ne fut rendue à l'Empereur qu'en 1688, & laissant sur sa droite le lac Balaton, il lui étoit facile de marcher sur Kanischa bien plus promptement qu'en faisant le tour par Esseck. Toutes ces considérations auxquelles on ne fit, sans doute, aucune attention, & que certainement Montécuculi auroit mise en avant, s'il avoit été appelé au conseil (a), n'empêcherent pas que les premiers projets ne fussent suivis ; mais ils ne furent point exécutés. Kanischa, ni le château de

(a) On peut croire que Montécuculi ne fut point appelé au conseil pour déterminer le plan de cette campagne ; premièrement, parce qu'il ne devoit point commander l'armée, & secondement, parce que les trois Généraux qui devoient en avoir le commandement étoient intéressés à l'en éloigner, dans l'espérance, en cas de réussite, d'avoir tout l'honneur de cette campagne, se réservant les uns & les autres, en cas de revers, d'en rejeter la faute sur leurs collègues.

Cinq-Églises ne furent point pris ; à l'approche du Turc les Généraux de l'Empereur en leverent le siège , se retirèrent entre la Drave & le Muer , & de l'offensive où ils prétendoient être , ils se virent réduits à une défensive forcée & absolue.

Telle étoit la situation des affaires , lorsque l'Empereur, apprenant le mauvais succès du siège de Kanischa , son armée en mauvais état , manquant de tout , & forcée de se mettre à couvert derrière la Drave & le Muer , manda à Montécuculi d'aller prendre le commandement en chef de l'armée.

Il est actuellement nécessaire d'examiner les fautes qui furent faites depuis le commencement de la campagne jusqu'à l'arrivée de Montécuculi. 1°. L'autorité égale de trois chefs, qui ne s'accordoient jamais ni sur les opérations ni sur les dispositions, ce qui ne pouvoit produire qu'une lenteur insupportable dans les opérations, une désunion manifeste dans les troupes, & un désordre extrême dans toute l'armée. 2°. Le changement du théâtre de la guerre , sans avoir pris, avant de marcher, les précautions nécessaires pour avoir des magasins de subsistances & de munitions de guerre à portée de l'armée, sur-tout étant dans l'intention de faire des sièges. 3°. De n'avoir pas pris une connoissance exacte de la position & de la force des Places que l'on vouloit assiéger, & de n'avoir pas combiné le tems qu'il falloit pour s'en rendre maître, avant qu'il fût possible au Turc de marcher à leur secours. 4°. De laisser Presbourg, Komore & Javarin découverts, abandonnés à leurs propres forces, &, pour-ainsi-dire, sans troupes pour les défendre, & de donner par-là, la facilité au Turc de marcher jusqu'à Vienne, & de faire des courses dans l'Autriche & dans la Moravie, d'en tirer de fortes contributions, &

de ruiner le pays & les habitans ; car si le Visir eut été un homme de résolution , & qu'il eut eu les premiers élémens de la guerre , il auroit laissé l'armée Impériale marcher sur le Muer , & commencer le siège de Kanischa , qui étoit bien munie , & dans une position forte par elle-même , étant environnée de marais ; & dès que l'armée de l'Empereur auroit été engagée à ce siège , il auroit marché sur Javarin , l'auroit investie , & en auroit fait le siège ; pendant ce tems-là ses tartares , soutenus d'une partie de sa cavalerie , auroient courus le pays , se feroient portés sur Altembourg & Oedembourg , & jusqu'en Stirie , pour intercepter les convois qui ne pouvoient venir que de ces trois points à l'armée Impériale , ils auroient tirés de grosses contributions de la basse Hongrie , de la Stirie , & même jusqu'à Vienne , & auroient été à portée d'éclairer les mouvemens de l'armée Impériale , & d'instruire promptement le Visir , en cas qu'elle eut levé le siège de Kanischa pour marcher au secours de Javarin. Le Visir se feroit emparé de l'Isle de Schutt que personne ne défendoit ; il auroit pu alors prendre Komore ; & maître des deux rives du Danube & de Neuhausel , dont il s'étoit emparé la campagne précédente , il lui auroit été facile de faire le siège de Presbourg , & d'envoyer de gros partis pour faire contribuer l'Autriche & la Moravie.

En ne quittant point les bords du Danube , le Turc forçoit l'Empereur d'abandonner ses premiers projets , & d'ordonner à ses troupes de marcher à tire - d'ailes pour couvrir Vienne , ou au moins pour obliger le Turc à lever le siège de Javarin & de Komore ; & supposé que ces deux Places eussent été prises avant l'arrivée de l'armée Impériale , de prendre une position sous Altembourg , de jeter des ponts

sur le Danube au-dessus de Presbourg, de mettre dans cette Place une forte garnison, & attendre dans cette position les secours qui devoient arriver à l'Empereur, de l'Empire & de la France; mais je suppose que l'on n'eut pas donné le tems au Turc de prendre Javarin & Komore, & qu'à l'approche de l'armée Impériale il se fut retiré sous Gran; en passant le Danube sous cette Place, rien ne l'empêchoit de marcher à Neuhausel dont il étoit maître, de jeter des ponts sur le Vaag, de les bien fortifier aux deux têtes, de masquer l'Isle de Schutt avec un gros corps de troupes, & d'aller faire le siège de Presbourg, situé sur la rive gauche du Danube. Par la prise de cette Place, il se rendoit maître du cours de ce fleuve, & coupoit toute communication entre Komore & l'armée de l'Empereur, & ses subsistances n'auroient pû lui venir que par terre par la rive droite; d'ailleurs l'armée Impériale auroit été ruinée sans combattre, par les fatigues que ces différentes marches lui auroient occasionnées; mais le bonheur, ou, pour mieux dire, l'ignorance du Visir, voulut que celui-ci ayant appris la marche de l'armée Impériale sur le Muer, & qu'elle projettoit de faire les sièges de Kanischa, de Cinq-Églises & de Segerz, passa sur la rive gauche du Danube à Gran, fit marcher l'armée en le longeant jusqu'à l'embouchure de la Drave dans le Danube, passa ce fleuve, & après avoir fait réparer le pont d'Esseck que les Impériaux avoient rompu, il y fit passer son armée, & alla faire lever le siège de Kanischa que l'armée Impériale n'auroit jamais pris, tant parce qu'elle manquoit de subsistances & de munitions de guerre, que par la méfintelligence des Généraux qui la commandoient.

J'ai remarqué plus haut qu'il y avoit un chemin beaucoup

plus court pour aller à Kanischa, que celui que prit le Visir (a). Il n'est pas aisé de savoir, ni même de comprendre les raisons qu'il eut pour prendre son chemin par Esseck, au lieu de celui par Albe-Royale, & le lac Balaron. S'il n'avoit pas eu des Places dans cette parrie de la basse Hongrie, sur lesquelles il eût pû se retirer en cas d'échec, il faisoit très-bien de marcher par Esseck pour en raccommoder le pont, & se ménager une retraite sûre ; dans ce cas il auroit dû le rerrancher, & y laisser des troupes pour le garder ; mais comme il avoit des Places, puisqu'elles étoient assiégées, à quoi lui seroit-il de faire raccommoder ce pont qui lui étoit absolument inutile ? En prenant son chemin par Albe-Royale, il raccourcissoit sa marche au moins de huit jours, parce qu'il auroit fait la corde, & que par celui qu'il prit il fit l'arc ; d'ailleurs, il faut encore comparer le remis qu'il lui fallut pour raccommoder ce pont, qui, suivant le Texte de Monréculi, avoit 800 pas de long & 75 pieds de large, ce qui dût retarder beaucoup sa marche ; mais quand même il n'y auroit pas eu un seul sentier de fraye de Gran à Albe-Royale, & d'Albe-Royale à Kanischa, ce qui moralement est impossible, il y a dans les armées Turques une si grande quantité de pionniers & d'autres gens, qu'il auroit pû les employer à ouvrir plusieurs colonnes, à construire des ponts s'il en eût fallu, & enfin à se frayer une route plus courte & plus facile que celle qu'il

(a) J'ignore si réellement il y a un chemin pratiqué d'Albe-Royale à Kanischa, ce qui probablement doit être ; mais je ne veux point parler de chemins du pays, ils ne sont pas nécessaires à une armée, & elles savent en ouvrir lorsqu'il n'y en a point ; mais je veux dire qu'en passant de Gran par Albe-Royale, & laissant le lac Balaton sur sa droite, que le chemin de Gran à Kanischa doit être beaucoup plus court qu'en descendant le Danube, & allant gagner la Drave, pour ensuite la remonter & arriver à Kanischa.

prit ; mais peu instruit , sans doute , de la guerre , & de l'avantage des diversions , il ne comprit point que la perte de Javarin ou de Presbourg étoit bien plus préjudiciable à l'Empereur que la prise de Kanischa ne lui auroit été profitable , & n'auroit causé de préjudice à son Maître , en supposant que l'armée Impériale eut prise cette Place , ce qui n'étoit pas probable , vu sa situation , la méfintelligence des Généraux de l'Empereur , & la disette où étoit l'armée de subsistances & de munitions de guerre , disette qui auroit encore augmenté , par les partis de tartares répandus dans le pays qui auroient interceptés tous ses convois. Le Turc eut bien l'avantage de faire lever le siège de Kanischa & du Château de Cinq-Églises ; mais il fatigua son armée par une route longue & pénible , & le siège auroit été levé de même , s'il se fût approché de Javarin ou de Presbourg , & qu'il eût investi une de ces deux Places.

Il paroîssoit bien plus simple d'assembler l'armée Impériale sous Javarin , couverte du Raab , de faire construire des ponts sur les deux bras du Danube qui forment l'Isle de Schurt , de faire camper sur la rive gauche un corps de troupes couvert du Vaag , & retranché , attendre dans cette position les secours de l'Empire & de la France , & que les circonstances permissent ou de livrer bataille au Turc , ou de faire le siège de Gran ou celui de Neuhausel ; & si on n'eut pas pu parvenir à faire l'un ou l'autre , du moins on auroit forcé le Turc à rester dans l'inaction , ce qui auroit été , pour-ainsi-dire , le battre , parce que , comme je l'ai déjà dit dans le cours de cet Ouvrage , il est dans l'usage de tâcher de livrer bataille dès les commencemens de la campagne , & lorsqu'on lui en ôte la possibilité , il se décourage ou se révolte , & ses officiers ne peuvent plus le retenir à l'armée ; d'ailleurs l'armée Impé-

riale n'auroit point soufferte par des marches continuelles ; elle auroit eu dans son camp des subsistances en abondance qui lui feroient venues par le Danube à peu de frais ; & on auroit ainsi laissé passer le tems à observer le Turc jusqu'à ce que les secours fussent arrivés, sans cependant laisser échapper les occasions qu'il auroit pû faire naître de l'ataquer & de le battre ; mais aussi-tôt après l'arrivée des secours, il auroit fallu agir offensivement , sans cependant rien mettre au hazard. En supposant qu'on eut réussi à battre le Turc, on l'auroit forcé à reculer & à se retirer sur Bude, la prise de Gran auroit été la suite de la victoire ; cette Place prise, on auroit pû entreprendre le siège de Neuhausel, parce que par sa position, Gran, quoique sur la rive droite du Danube, couvre cette Place relativement à Bude, & que tous les secours pour en faciliter le siège auroient été très-rapprochés. Par la prise de ces deux Places, on s'affueroit des deux rives du Danube, & pendant l'hiver on auroit pris les mesures les plus justes pour commencer la campagne par le siège de Bude, pour ensuite faire reculer le Turc jusqu'à Belgrade. Maîtrise de Gran & de Bude, & du cours du Danube jusqu'à l'embouchure de la Drave dans ce fleuve, la conquête d'Albe-Royale devenoit aisée ; alors en descendant le Danube sur la rive droite, on auroit marché sur Esseck, dont on auroit rompu le pont à forfait, on auroit établi des postes bien retranchés sur la Drave, & de-là on auroit pû entreprendre le siège de Kanischa, celui de Segetz & de Cinq-Églises, Places qui donnoient entrée au Turc dans la Stirie, & qui le mettoient en possession de toute la partie de la basse Hongrie sur la rive droite du Danube. Ces sièges auroient été d'autant plus aisés à faire, que le Turc une fois battu n'a pas la même ardeur, & que retiré sous Belgrade ou sur Petervadin,

radin, dont il étoit maître, & qu'il n'a rendu qu'en 1689, auroit été obligé, pour secourir ces Places, de passer la Drave en présence de l'armée Impériale, & de forcer les postes retranchés sur le bord opposé, soutenus par des corps distribués qui auroient été derrière eux; entreprise qu'une armée très-aguerrie, & conduite par un excellent Général, auroit bien de la peine à être exécutée, & qui auroit été insurmontable pour l'armée Turque.

Le peu de troupes qu'avoit l'Empereur, l'intérêt qu'il avoit de s'attacher les principaux Seigneurs Hongrois, & de ménager l'Empire, furent les premiers principes des fautes que l'on fit au commencement de cette campagne, & la méfintelligence qui se mit entre les trois Généraux, y mit le comble. Cette armée, qui, sans être très-nombreuse, auroit cependant pu, non-seulement contenir le Turc, mais encore entreprendre sur lui, & agir offensivement, si elle eut été bien conduite, se trouva par les fausses démarches qu'on lui fit faire, diminuée de la moitié, sans subsistances, sans munitions de guerre, & sans artillerie, lorsque Montécuculi vint en prendre le commandement en chef vers le 15 de Juin.

Montécuculi trouva l'armée Impériale entre le Muer & la Drave, occupée à défendre le Fort Serini, que le Turc pressoit vivement. Comme ce Fort étoit peu important, il voulut d'abord le faire sauter; mais faisant réflexion qu'en le défendant le Turc n'agiroit point ailleurs, que cela donneroit le tems aux secours qui devoient lui venir de l'Empire & de la France d'arriver, il résolut de le défendre avec la plus grande opiniâtreté. Enfin le Fort réduit à la dernière extrémité, Montécuculi ordonne au Commandant de l'évacuer, & de le faire sauter, son ordre n'est point exécuté; le Turc donne un assaut, le Fort est pris, & presque tous ceux qui

Tome III.

Sff

le défendoient y périssent , ce qui ne seroit pas arrivé , si le Commandant , par un courage & une opiniâtreté mal placés , n'eut pas voulu attendre au lendemain à abandonner le Fort & à le faire sauter. Si on vouloit bien comprendre de quelle importance il est à la guerre d'exécuter à la lettre les ordres qu'on reçoit , on ne se mettroit pas souvent dans le cas d'être la principale cause de la perte de braves gens , à qui une obéissance prompte auroit sauvé la vie. Ce Commandant reçut la punition de sa défobéissance, puisqu'il fut tué avec tout ce qui défendoit le Fort ; mais sa mort ne dédommagea pas l'armée de huit cens braves gens qui lui auroient été très-utiles , vu la foiblesse de l'armée , le délabrement où elle étoit , & le découragement de toutes les troupes , qui ne fit qu'augmenter par la perte de ce nombre de soldats. Montécuculi ne doutant point que le Turc maître du Fort Serini , ne tentât sur le champ le passage du Muer , ce qu'effectivement il entreprit , fit promptement rompre le pont qui étoit sur cette rivière , par lequel on communiquoit au Fort , & pourvut si bien à la garde de la rivière , qu'il fut impossible à l'ennemi , malgré les plus grands efforts , de la passer , & qu'enfin il se retira après plusieurs tentatives inutiles , & avec beaucoup de pertes.

Jusqu'à ce moment Montécuculi n'a fait autre chose que d'arrêter l'ennemi devant une bicoque , & de pourvoir à la sûreté de l'armée campée derrière le Muer. C'étoit beaucoup faire que de gagner du tems , de soutenir le courage presque abattu des troupes , & de les animer à une défense opiniâtre , quoique manquant des choses les plus nécessaires. En gagnant du tems , on se flattoit que les secours arriveroient , & on rebutoit l'ennemi , dont le caractère ne peut s'habituer à la lenteur des

opérations. Enfin le Visir & ses troupes , lassés des inutiles tentatives qu'elles avoient faites pour passer le Muer , décampent & se rapprochent de Kanischa. Montécuculi incertain du chemin que prenoit l'armée Turque , détache un corps de cavalerie , qui lui rapporte que l'ennemi marchoit vers le lac Balaton. Cette marche ne pouvoit indiquer qu'une retraite sur Bude ou sur Gran , ou un projet d'attaquer Javarin , & non pas de marcher sur Oedembourg & Neustatt , comme cela fut agité dans le conseil , parce que l'armée Impériale pouvoit par un chemin beaucoup plus court , & toujours à couvert du Raab , prévenir le Turc , & l'empêcher d'approcher de ces deux Places ; d'ailleurs , si le Turc avoit eu dessein de marcher sur Oedembourg & Neustatt , il auroit laissé le lac Balaton à sa droite , au lieu que par la marche qu'il fit , il le laissoit à sa gauche ; il auroit eu de plus le Raab à passer , ce qu'il n'auroit pas osé faire en présence de l'armée Impériale , à moins qu'il n'eût été décidé à la combattre , comme il fit à St. Gothard ; ainsi ceux qui donnerent cet avis , ou ne connoissoient point le pays , ou n'avoient aucuns principes de l'art de la guerre. Cependant Montécuculi incertain du parti que prendroit le Turc , fit ses dispositions pour parer à tous les mouvemens de l'ennemi , pour le suivre à hauteur , le Raab entre deux , s'il marchoit sur Javarin , & pour retourner sur le Muer , s'il revenoit sur Kanischa dans l'intention d'entrer en Stirie ; enfin le Turc s'étant éloigné de Kanischa , & dirigeant sa marche sur la rive droite du Raab , Montécuculi fit passer le Muer à l'armée Impériale , & marcha sur la rive gauche , où se fit la jonction des troupes de l'Empire & d'un train d'artillerie , sous les ordres du Prince Léopold de Baden. Quinze jours après , le secours envoyé de France sous les or-

dres du Comte de Châtillon, joignit l'armée ; alors Montécuculi se voyant en force , quoique l'armée Turque fut beaucoup plus nombreuse que la sienne , marcha à St. Gothard pour disputer à l'ennemi le passage du Raab , & rassurer les habitans de Kirment & de Sarwar , & pour couvrir la Stirie & l'Autriche. L'armée Impériale tenoit depuis Zachan jusques pardelà Kirment Les Turcs firent plusieurs tentatives pour passer le Raab , mais inutilement ; ils furent repoussés par-tout. On est dans l'admiration de l'activité & des dispositions justes du Général de l'Empereur ; il voit tout , prévoit tout , & devine , pour-ainsi-dire , les desseins de l'ennemi. L'armée Impériale est toujours en mouvement ; lorsque le Turc sur la rive droite du Raab le descendoit , celle de l'Empereur sur la rive gauche le descendoit aussi ; lorsqu'il le remontoit , elle le côtoyoit toujours. Enfin le Visir las de tant de marches inutiles qui fatiguoient beaucoup ses troupes , qui les rebutoient , & qui ne le menaient à rien , résolut d'attaquer l'armée Impériale à St. Gothard , quoique le Raab fut entre les deux armées : c'est à cet endroit que Montécuculi remporta sur le Turc une victoire signalée , d'autant plus importante , qu'elle força le Turc à demander la paix.

La description que ce Général donne de son ordre de bataille , la netteté de ses expressions , sont un modèle pour les Généraux qui commandent les armées. Un ordre de bataille doit être non-seulement très-clair , mais il faut encore qu'il soit concis , en évitant cependant que sa brièveté ne le rende obscur , & sujet à interprétation. Si l'on veut tout détailler , il deviendra trop long , & certainement diffus pour vouloir le rendre trop clair ; ainsi dans un ordre de bataille il faut prendre garde de tomber dans ces deux inconvéniens , & avoir assez bonne opinion des Officiers généraux , pour croire qu'ils agiront suivant les circonstances.

Le Lecteur me saura, sans doute, gré de mettre sous ses yeux un modele d'ordre de bataille, tel qu'il seroit à desirer qu'ils fussent tous faits.

Pendant la Campagne de 1760, l'armée de l'Impératrice Reine étant campée à Torgau sur l'Elbe, le Roi de Prusse résolut de l'ataquer. Ce fut le 3 de Novembre qu'il marcha à l'ennemi, & il écrivit de sa main l'ordre de marche & de bataille tel que je le donne ici.

ORDRE de marche & de bataille pour aller ataqer l'armée de l'Impératrice, campée sous Torgau.

» Demain à sept heures du matin, l'armée marchera par sa
 » gauche sur quatre colonnes. Tous les charriots & chevaux
 » de bât seront renvoyés où ils étoient ce matin. Les dragons
 » de Schorlèmer, tous les hussards & les bataillons francs, resteront près de Weidenhagen, & comme il doit se trouver un
 » corps ennemi près de Pretzsch, le Colonel Moring y portera
 » toute son attention, & se postera de façon à faire face par-tout.

» L'armée ataquera demain l'ennemi ; les Généraux auront
 » attention de faire bien serrer leurs colonnes, & de se soutenir
 » mutuellement suivant les circonstances. Il y aura toujours
 » 250 pas de distance d'une ligne à l'autre.

» Messieurs Dieskau & Moeller, Colonels d'artillerie, disposeront leur canon de façon à faciliter les ataqes.

» Aussi-tôt qu'on aura forcé les ennemis dans les vignes, les bataillons se reformeront, & on fera avancer la grosse artillerie.

» Lorsqu'on demandera de la cavalerie, il ne faut pas faire
 » avancer toute une aîle, mais autant seulement que le terrain
 » en pourra comporter, pour qu'elle puisse agir.

» Sa Majesté s'en rapporte pour tout le reste à la valeur & à

» l'intelligence de ses officiers , elle ne doute point que chacun
 » ne fasse tout ce qui est en lui pour contribuer au succès , & à
 » lui procurer une victoire complète sur ses ennemis.

Tel fut l'ordre que donna le Roi de Prusse la veille de la bataille de Torgau , que ce Prince perdit , à la vérité , mais dont il se vengea amplement la nuit suivante en ataquant les Autrichiens , en les forçant à repasser l'Elbe avec précipitation , & à lui abandonner le champ de bataille , quarante pièces de canon , plusieurs drapeaux & étendards , & beaucoup de prisonniers , sans ce qui fut tué sur le champ de bataille , & ce qui se noya dans l'Elbe.

Il n'y a dans cet ordre que les principales dispositions d'indiquées ; mais elles suffisent pour faire voir quelles sont celles qu'il faut faire selon les circonstances. Ce Prince prouve par cet ordre concis , l'estime & la confiance qu'il a dans ses Officiers généraux & particuliers , & il ne s'étend pas sur des détails inutiles , dans lesquels un Général moins expérimenté que lui seroit entré. Il ne prévoit dans son ordre aucun cas , ni pour la poursuite de l'ennemi en cas de succès , ni pour la retraite en cas de malheur , parce qu'il lui suffit de les avoir prévus ; & que , comme il commande son armée en personne , il s'en rapporte à lui-même pour les ordres nécessaires à donner pendant l'action & après l'action , suivant les événemens & les circonstances. S'il fut entré dans tous les détails & dans tous les mouvemens que les circonstances obligent de faire pendant une action , il eut fait un volume de son ordre de bataille , il n'auroit raisonné que sur des conjectures qui ne seroient peut-être point arrivées , & il auroit farci la mémoire de ses Officiers généraux de différentes dispositions à faire , qui leur auroient fait oublier les principales.

L'ordre de Montécuculi pour la bataille de St. Gothard , fut

à-peu-près aussi concis que celui du Roi de Prusse ; il étoit relatif aux troupes que l'on avoit à combattre , & aux différentes espèces de Nations qui composoient son armée. Ce Général se couvrit de gloire, ainsi que toutes ses troupes ; & elle fut d'autant mieux acquise, que Montécuculi n'eut pas seulement à vaincre l'ennemi , mais qu'il lui fallut encore surmonter la mésintelligence des principaux Officiers généraux, l'ignorance des uns, l'insubordination des autres , & le découragement des troupes en général, occasionné par des fatigues continuelles, quoiqu'indispensables, & encore plus par le manque de subsistances.

Les réflexions que fait ce grand Général sur la disposition qu'il fit de ses troupes , sont judicieuses & relatives au terrain, à la position de l'armée, aux armes en usage de son tems, à l'espèce de troupes qu'il commandoit, qui étoient de plusieurs Nations, à l'ennemi qu'il avoit à combattre, & à la foiblesse de l'armée Impériale , qui pouvoit être facilement enveloppée par celle du Turc, s'il parvenoit jamais à passer le Raab ; mais cette disposition, toute excellente qu'elle étoit dans cette occasion, relativement aux pelotons de vingt-quatre ou trente mousquetaires qu'il mit entre chaque escadron, parce qu'il avoit le Raab entre lui & l'ennemi , & que le Turc & son cheval craignent beaucoup le feu , ne vaudroit rien contre toute autre Nation qui , comme le Turc , n'appréhendrait pas tant la poudre. La disposition doit être relative non-seulement au terrain & à l'espèce de troupes qui compose l'armée , mais elle doit être encore selon le génie & la façon de combattre de l'ennemi ; ainsi la disposition de Montécuculi quant à ces pelotons de mousquetaires entreinêlés dans les escadrons, n'est pas une règle que l'on doive suivre indifféremment, & dans tous les cas ; & même, comme je l'ai déjà dit dans mes Observations * , lorsqu'il se trouve

* *Tom. 1.*

des circonstances où il faut nécessairement entremêler les armes, par la protection qu'elles peuvent mutuellement se donner, il faut que ce soit par brigade, ou au moins par Régiment. A la bataille de Rocroix, gagnée le 19 Mai 1643 par M. le Duc d'Enguien, connu depuis sous le nom de grand Condé, ce Prince mit de gros pelotons d'infanterie en avant de ses deux ailes de cavalerie, placés directement vis-à-vis les intervalles des escadrons, de façon qu'ils n'empêchoient point la cavalerie de marcher en avant; ces pelotons étoient des bataillons forts de 6 à 700 hommes chacun, & ce Prince avoit fait cette disposition, parce qu'entre l'armée ennemie & la sienne il y avoit un très-grand ravin, ou un vallon très-étroit & assez profond, mais que la cavalerie pouvoit passer facilement; car il est dit * dans la relation de cette bataille, que le Maréchal de l'Hôpital qui commandoit la gauche de l'armée, mena à l'ennemi sa cavalerie au galop; ces bataillons en avant de cette ligne de cavalerie étoient, sans doute, destinés à éclaircir par leur feu la cavalerie ennemie, & à recevoir & protéger leur propre cavalerie si son attaque ne réussissoit point, & qu'elle fut forcée de se retirer, comme il arriva dans cette circonstance. Par la position de l'armée Impériale, elle avoit le Raab entre elle & l'armée Turque, il n'y avoit qu'un petit nombre d'infanterie Turque qui eut passé & qui se fut retranché, qui même fut chassé de ses retranchemens, & forcé de repasser le Raab comme il put; d'ailleurs, comme le Turc & ses chevaux craignent le feu, ces pelotons distribués dans les intervalles des escadrons, lui rendoient le passage du Raab plus difficile. Cependant sur tout autre terrain, & lorsqu'il n'y aura pas une rivière entré les deux armées, cette disposition ne seroit pas bonne, parce que ces pelotons ne sont pas assez forts par eux-mêmes, ni ne peuvent faire un feu assez

* *Hist. du
grand Condé,
tom. 1.*

assez considérable pour en imposer à un gros corps de cavalerie, qui n'a devant lui aucun obstacle qui l'empêche de foncer le sabre à la main sur ces pelotons d'infanterie, en même tems qu'il attaque la cavalerie qui lui est opposée, & pour le prouver par l'action même, c'est que Montécuculi dit ensuite *que le succès de la bataille fit toucher au doigt & à l'œil combien on avoit eu raison d'entremêler les bataillons & les escadrons.* Il y a tout lieu de croire que ce Général reconnut que des pelotons ne suffisoient pas pour empêcher la cavalerie Turque de passer le Raab, & qu'il y substitua des bataillons. La disposition de ses bataillons étoit encore relative à la nécessité indispensable de faire beaucoup de feu, car il met deux rangs de mousquetaires aux deux premiers rangs, & quatre rangs de piquiers derrière; comme ces piquiers ne pouvoient être d'aucune utilité tant que le Turc seroit de l'autre côté du Raab, il plaça ses mousquetaires aux deux premiers rangs, parce qu'eux seuls pouvoient défendre ce passage: & en supposant que, malgré ce feu, l'ennemi se fût jetté dans l'eau; en présentant les quatre rangs de piques, ce rempart hérissé, joint au feu des mousquetaires, auroit certainement empêché le Turc de parvenir jusqu'à l'autre bord, & le Raab couvert de morts, auroit avec ses eaux porté à Javarin la nouvelle de la défaite de l'armée ennemie.

La place que Montécuculi assigna à chaque Nation étoit juste, relativement à la crainte qu'il avoit, avec raison, que le Turc n'attaqua d'abord les flancs de l'armée, pour ensuite prendre l'armée par ces mêmes flancs, tandis qu'avec le reste de ses troupes il seroit les plus grands efforts sur le centre. Cette disposition auroit été excellente, & même très-simple à imaginer; mais le Visir n'étoit pas même capable de la concevoir; on en

Tome III,

T t t

peut juger par ses manœuvres depuis le commencement de la campagne. Cependant Montécuculi fit ses dispositions comme si l'ennemi n'en pouvoit faire que de bonnes ; il donna la droite aux troupes de l'Empereur , la gauche aux Français & aux Alliés , & le centre aux troupes de l'Empire , *parce que , dit-il , la perte ou le gain des batailles commence ordinairement par les flancs , & qu'il y a moins à craindre au centre.* Montécuculi raisonne en Général consommé dans l'Art de la guerre. Il est certain qu'entre deux Généraux également habiles , & qui commandent des troupes braves & pliées à la discipline & à l'ordre , les flancs de la bataille sont toujours les plus exposés ; c'est pour cette raison que , dans tout le cours de cet Ouvrage , j'ai toujours insisté pour que les flancs d'une armée fussent couverts & en force , sans cependant négliger le centre. A la bataille de Saint-Gothard ce fut cependant le centre sur lequel les Turcs firent les plus grands efforts , & si Montécuculi n'y eut pas fait marcher des troupes de la droite & de celles de la gauche que lui envoya le Comte de Châtillon , ce centre auroit été battu , les deux aîles séparées , & la bataille perdue sans ressources.

Ce n'est pas un principe invariable qu'il faille mettre les meilleures troupes sur les flancs , & celles en qui on a moins de confiance au centre. Montécuculi fit cette disposition , parce que l'armée ennemie étant beaucoup plus nombreuse que la sienne , & le front étant défendu naturellement par la rivière qui le couvroit , il craignoit avec raison que le Turc ne fit passer le Raab à de gros corps de cavalerie au-dessus & au-dessous , dans des endroits qui ne pouvoient être défendus , & qu'il n'ataquât l'armée par ses flancs ; (disposition que le Turc auroit dû faire s'il avoit eu la première teinture de l'Art de la guerre ,) & ne pouvant empêcher ce passage , il y remédioit en y plaçant ses meilleures

troupes ; mais le centre étant ataqué en force , il auroit perdu la bataille , si , par la disposition qu'il fit de ses troupes , il ne s'étoit ménagé des secours prompts qui pouvoient se porter facilement de la droite au centre , du centre à la gauche , & du centre à la droite , suivant les circonstances , sans cependant déranger l'ordre primitif de la première ligne. Cependant les succès que Montécuculi fut se procurer par son activité & sa conduite admirable , n'auroient pas eu lieu , si le Grand-Visir eut été un homme de guerre ; car s'il eut formé les atakes par les aîles , en dérobant à l'ennemi le passage du Raab au-dessus & au-dessous de l'armée Impériale , les troupes de l'Empire contenues par un gros corps d'infanterie , seroient demeurées immobiles entre ces deux atakes des flancs sans pouvoir leur porter des secours , & il est vraisemblable que si l'une ou l'autre eut réussi , l'armée Impériale étoit battue.

En admirant Montécuculi dans sa disposition pour le combat , je suis bien étonné de ce qu'il ne renvoya point ses bagages sur ses derrières , qui pensoient lui coûter très-cher pour les avoir gardé si près de lui , parce qu'il dit lui-même *qu'à la première atake du Turc , une grande partie du centre abandonna son poste , courut vers les bagages , & les fit charger pour s'enfuir avec eux*. S'il les eut envoyé à une journée ou deux de l'armée sur les derrières vers Gratz , ces troupes du centre qui plierent à la première tentative que fit le Turc pour passer le fleuve , auroient résisté plus courageusement à l'ennemi , & elles l'auroient empêché de passer , comme il fit , à la vérité en petit nombre , parce qu'elles n'auroient eu d'autres ressources que leur valeur pour éviter la mort ; au lieu que la proximité de leurs bagages , leur donnerent l'espérance de se saisir de quelques chevaux pour fuir plus promptement ; d'ailleurs cette proximité

T t t 2

leur fit craindre de les perdre, & malheureusement l'intérêt est une passion qui éteint dans les hommes toutes les vertus.

Il y a encore deux motifs qui devoient engager Montécuculi à renvoyer ses équipages loin de l'armée, celui de n'en être pas embarrassé en cas qu'il eut été battu, & celui de ne les pas perdre, ce qui seroit certainement arrivé s'il eut eu le dessous. Lorsque l'on veut combattre, il faut se débarrasser de tout ce qui peut être un empêchement à la retraite des troupes. Lorsque l'on n'envoie point les bagages sur les derrières, & qu'on les garde à portée de l'armée, non-seulement ils doivent gêner dans la retraite; mais il est bien difficile de n'en pas perdre une grande partie, & c'est une seconde victoire que remporte l'ennemi; d'ailleurs en les envoyant à deux journées sur les derrières de l'armée, on ôte aux troupes la crainte de les perdre; sentiment qui peut les distraire de leur devoir, & devenir funeste à l'armée.

Après la bataille gagnée, Montécuculi opine pour passer le Raab, & pour suivre l'ennemi; mais il trouve dans le conseil des avis opposés au sien, fondés en apparence sur ce que l'armée étoit fatiguée, qu'elle manquoit de pain & de fourrage, qu'il n'y avoit plus de munitions de guerre, les dernières charges ayant consommé ce qui restoit; mais dans le fond, l'opposition du conseil aux desseins de Montécuculi, étoit une suite de la mésintelligence qui étoit entre les Officiers généraux, de l'ennui d'une campagne aussi longue & aussi pénible, & enfin l'empressement que chacun avoit de retourner chez soi, joint au peu d'intérêt que les Alliés & autres prenoient au bien de la cause commune. Il est, sans doute, très-triste pour une armée victorieuse de ne pouvoir pas, faute de subsistances & de munitions, suivre l'ennemi battu, & profiter amplement de sa vic-

toire ; c'est cependant ce qui n'arrive que trop souvent , ou parce que le Général n'a pas pris les précautions nécessaires pour avoir à portée de l'armée du pain tout prêt à être transporté où besoin sera , & qu'il n'a pas des entrepôts de munitions qui puissent le joindre au premier ordre , ou que quelquefois il ne se soucie point de la paix , ce qu'une victoire complètement gagnée pourroit procurer à l'État ; mais on ne peut pas admettre la fatigue. Une armée qui vient de battre l'ennemi redouble de force & de vigueur , & pourvu que les subsistances & les munitions de guerre ne lui manquent point , elle suivra l'ennemi cent lieues sans se plaindre. L'armée Impériale devoit être , sans doute , très-fatiguée avant la bataille , par les marches continues qu'elle avoit faites ; mais une fois victorieuse , ce ne put être que le manque de subsistances & de munitions qui l'empêchât de passer le Raab & de suivre l'ennemi. Montécuculi se rendit à l'avis général (a) , en partie pour cette raison , & en partie par la mauvaise volonté qu'il reconnut dans les Officiers principaux , & qu'il étoit forcé de ménager.

Le Turc battu & retiré sous Gran , je ne sais pas la raison qui engagea Montécuculi à marcher sur Oedembourg ; ce fut , sans doute , encore une suite de l'indifférence qu'avoient pour les affaires de la guerre les Officiers généraux de l'armée , qui

(a) Presque jamais un Général n'assemble un conseil de guerre pour entreprendre une action hardie dont le succès lui paroît assuré. Presque toujours il prend cette précaution lorsque l'entreprise est douteuse & très-difficile , afin d'être autorisé dans son inaction ou dans les marches qu'il fait en avant. Montécuculi opinoit pour passer le Raab ; mais le manque de subsistances lui en faisoit voir tous les inconvéniens , & comme l'inaction où il alloit être , vue de loin , pouvoit être mal interprétée à la Cour de Vienne , il voulut être autorisé par un conseil de guerre ; son avis ne fut pas approuvé , vu les circonstances , & par-là , il se vit dispensé de n'avoir pas suivi l'ennemi.

cherchoient plutôt à jouir d'une tranquillité momentanée, qu'à finir la guerre en suivant l'ennemi, & en le forçant à demander la paix. En ne suivant pas l'ennemi, il paroïssoit bien plus simple de s'approcher de Javarin pour être plus à portée de lui, & pour examiner ses desseins & ses démarches. Cette position qui laissoit toujours le Raab entre l'armée Impériale & celle du Turc, étoit relative au conseil de guerre ; elle étoit en même tems avantageuse aux affaires présentes, elle n'empêchoit point le repos que l'on vouloit donner à l'armée, & les Officiers généraux y auroient eu la même tranquillité que celle qu'ils eurent à Oedembourg ; elle auroit même été de plus de durée, parce que d'Oedembourg, il lui fallut marcher sur Javarin, pour de-là passer de l'autre côté du Danube, & aller camper sur le Vaag. Les secours d'hommes, les subsistances & les munitions que l'on envoyoit à l'armée, y seroient arrivés aussi sûrement qu'à Oedembourg, & même plus facilement, parce qu'ils auroient été par eau. L'armée campée sous Javarin, le Raab devant elle, auroit pû avoir des partis sur Gran, & d'autres sur la rive gauche du Danube, parce que nécessairement elle auroit occupé l'Isle de Schutt, & conséquemment elle auroit été plus à portée de savoir le parti que prendroit le Turc, elle auroit sù le quart-d'heure d'après que le Turc avoit passé le Danube à Gran, & qu'il s'étoit mis en marche sur Neuhausel ; & se portant promptement sur le Vaag en passant par l'Isle de Schutt, comme elle fit après la nouvelle qu'elle eut de la marche de l'ennemi, elle l'auroit étonné par sa diligence. Elle y arriva, mais plus tard qu'elle n'auroit fait, si, après la victoire, elle eut marché tout de suite à Javarin, puisqu'elle étoit dans l'impossibilité de le suivre. Ce qu'il y a de certain, c'est que Montécuculi arriva à tems sur le Vaag, qu'il ne fit pas une fausse démar-

che de son plein gré , & s'il en fit , il fut les réparer promptement, quoiqu'il eut à surmonter les caprices d'esprits remuans & séditeux, joints au manquement de subsistances, ce qui est incompréhensible , l'armée Impériale étant au milieu de ses Places, ses derrières libres, & ayant le Danube qui lui en facilitoit le transport.

C'est enfin sur le Vaag que l'on apprit que le Turc demandoit la paix. Dès ce moment les ordres vinrent de la Cour de Vienne de cesser toute hostilité , & Montécuculi eut la gloire, avec une armée très-inférieure en nombre à celle de l'ennemi, manquant presque toujours des choses les plus nécessaires à une armée, ayant sous ses ordres des esprits inquiets & remuans qu'il falloit cependant ménager, de vaincre tant de difficultés, & de forcer la fierté Ottomane à demander la paix.



FIN DU TROISIEME ET DERNIER VOLUME.

043396



ERRATA.

Page premiere, au titre, *Maximes appliquées de la Guerre*, lisez, *Maximes appliquées à la Guerre*.

Page 82, lig. 5, & par conséquent très-bien faire, lisez & par conséquent fait très-bien faire.

Page 92, lig. 2, des Académies pour tous le arts, lisez, des Académies pour tous les arts.

Page 148, lig. 21, de pointer la pièce, très-difficile à faire mouvoir, lisez de pointer la pièce, & elle seroit très-difficile à faire mouvoir.

Page 164, lig. 9, de fournir 668, lisez de fournir 768.

Page 230, lig. 15, feroit passer dans la Bessarabie, lisez feroit passer de la Bessarabie.

Page 262, lig. 11, sans passer le col, lisez sans passer de col.

Page 263, lig. premiere, s'il avoient voulu, lisez s'ils avoient voulu.

Idem, lig. 22, il plaça quatre bataillons, lisez, il plaça quatre bataillons.

Page 274, lig. 17, l'armée Turc il y a beaucoup, lisez, l'armée Turque il y a beaucoup.

Page 292,

Page 292, lig. 6 de la seconde Note, ou lui demande, *lis.* on lui demande.

Page 294, lig. 20, qu'il n'est d'usage dans mettre, *lisez*, qu'il n'est d'usage d'en mettre.

Page 306, lig. 18, & que leurs Généraux, *lis.* & que ses Généraux.

Page 320, lig. 4 de la Note, à lui faire faire les talons, *lis.* à lui faire fuir les talons.

Page 334, ligne 28, sur la rive droite du Danube, *lis.* sur la rive gauche du Danube.

Page 343, lig. 12, que le Royaume de Hongrie & de Bohême, *lis.* que les Royaumes, &c.

Page 366, lig. 5, & lorsque le choses, *lisez*, & lorsque les choses.

Page 383, lig. 12, obstable à l'attaque, *lis.* obstacle à l'attaque.

Page 386, à la troisième lig. de la Note, dans tout le cours de l'Ouvrage, *lisez*, dans tout le cours de l'Ouvrage.

Page 450, à la prem. lig. de la Note, *Barbotzka*, *lisez*, *Babotzka*.



T A B L E

*Des Chapitres , Articles & Observations contenus
dans ce troisième & dernier Volume.*

L IVRE II. <i>Maximes appliquées à la Guerre qu'on peut faire contre le Turc en Hongrie ,</i> page	1
CHAPITRE PREMIER. <i>De la Guerre.</i>	<i>Ibid.</i>
<i>Observation.</i>	4
CHAPITRE II. <i>Des Préparatifs.</i>	7
<i>Observations.</i>	11
ARTICLE PREMIER. <i>Des Hommes.</i>	14
<i>Observations.</i>	75
ARTICLE II. <i>De l' Artillerie.</i>	144
<i>Observations.</i>	147
ARTICLE III. <i>Des Munitions de Guerre & de Bouche.</i>	149
<i>Observations.</i>	160
ARTICLE IV. <i>Du Bagage.</i>	176
<i>Observations.</i>	179
ARTICLE V. <i>De l' Argent.</i>	181
<i>Observations.</i>	184
CHAPITRE III. <i>De la Disposition.</i>	189
<i>Observation.</i>	190
ARTICLE I. <i>De la Disposition par rapport à la maniere.</i>	194
<i>Observations.</i>	199
ARTICLE II. <i>De la Disposition par rapport au tems.</i>	207
<i>Observations.</i>	210
ARTICLE III. <i>De la Disposition par rapport au lieu.</i>	219
<i>Observations.</i>	227

T A B L E.

523

ARTICLE IV. <i>De la Guerre offensive.</i>	239
<i>Observations.</i>	248
ARTICLE V. <i>De la Guerre défensive.</i>	253
<i>Observation.</i>	257
CHAPITRE IV. <i>De l'Action.</i>	265
ARTICLE I. <i>De la Résolution , du Secret & de la Diligence.</i>	<i>Ibid.</i>
<i>Observations.</i>	267
ARTICLE II. <i>Des Marches.</i>	272
<i>Observation.</i>	274
ARTICLE III. <i>Des Logemens.</i>	275
<i>Observations.</i>	276
ARTICLE IV. <i>Des Combats.</i>	280
CHAPITRE V. <i>Des Fortereſſes.</i>	<i>Ibid.</i>
<i>Observations.</i>	288
CHAPITRE VI. <i>Des Combats en campagne.</i>	297
ARTICLE I. <i>Des Combats particuliers.</i>	<i>Ibid.</i>
<i>Observations.</i>	299
ARTICLE II. <i>Des Batailles.</i>	308
<i>Observations.</i>	317
LIVRE III. <i>Réflexions ſur ce qui s'eſt fait dans les dernières</i> <i>Guerres de Hongrie.</i>	351
CHAPITRE PREMIER. <i>Année 1661.</i>	<i>Ibid.</i>
<i>Observations ſur la Campagne de 1661.</i>	381
CHAPITRE II. <i>Année 1662.</i>	392
<i>Observations ſur la Campagne de 1662.</i>	402
CHAPITRE III. <i>Année 1663.</i>	407
<i>Observations ſur la Campagne de 1663.</i>	431
CHAPITRE IV. <i>Année 1664.</i>	441
<i>Observations ſur la Campagne de 1664.</i>	495

Fin de la Table de ce dernier Volume.

V v v 2

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier un Manuscrit intitulé : *Commentaires sur les Mémoires de Montécuculi, Généralissime des Armées de l'Empereur, par Monsieur le Comte Turpin de Crissé, &c.* Cet important Ouvrage a été examiné par des Juges compétens; & pour ce qui regarde la censure, je n'y trouve rien qui doive en empêcher l'impression. A Paris le 20 Août 1766.

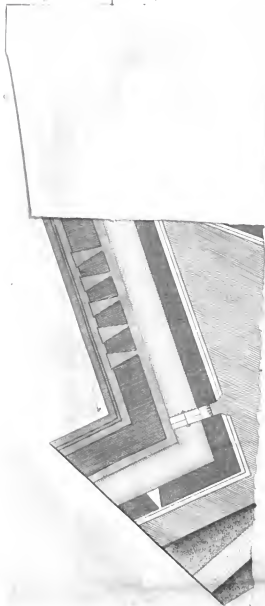
GAILLARD.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amis & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres, nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le Sieur Comte TURPIN DE CRISSÉ, Maréchal de nos Camps & Armées, & Inspecteur général de Cavalerie & de Dragons, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé: *Commentaires sur les Mémoires de Montécuculi, Généralissime des Armées, & Grand-Maître de l'Artillerie de l'Empereur*, s'il Nous plaîtoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de

fois que bon lui semblera , & de le vendre , faire vendre & débiter par-tout notre Royaume , pendant le tems de *dix années* consécutives , à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant , ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant , ou à celui qui aura droit de lui , & de tous dépens, dommages & intérêts : A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en beau papier & beaux caractères , conformément aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725 , à peine de déchéance du présent Privilège : qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier, & Garde des Sceaux de

France, le sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des
Présentes : DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le vingt-neuvième jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent soixante-sept, & de notre Règne le cinquante-deuxième. Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE.





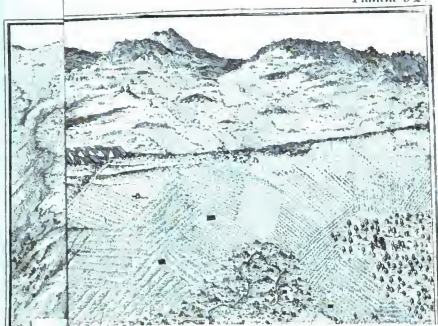


Fig. 11



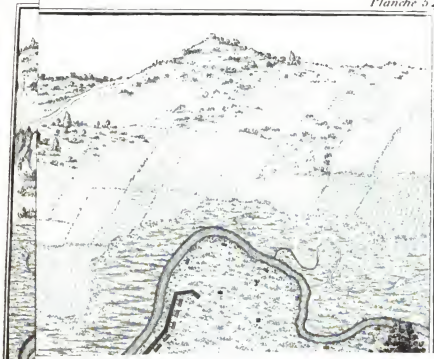
Planche 34.

1



de Lindenberg, 1870

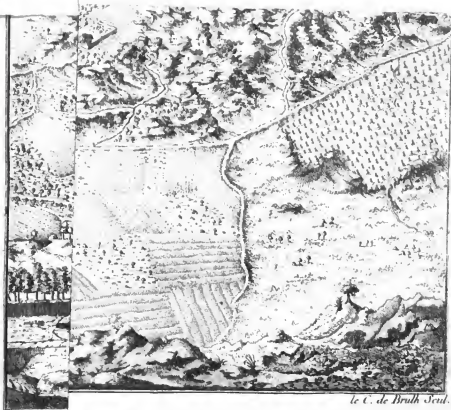




le C. de Bruth Seul

Le Linderbaum d



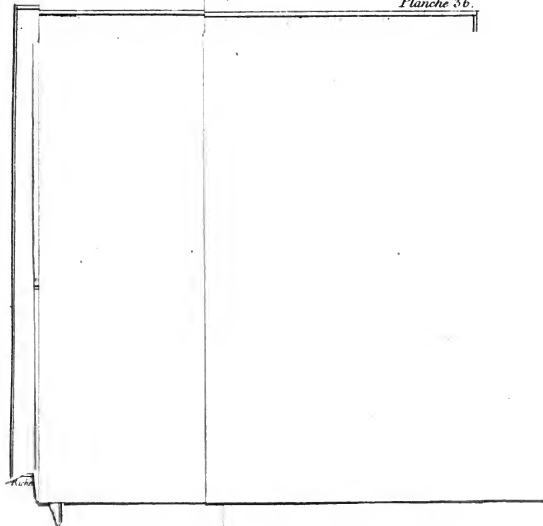


le C. de Bruth Seul.

le C. de Bruth Seul.



Planche 36.







Bataille.

Richter delin.

Comas Turpin Sculp.



Planche 38.



Bataille?

Rice

Comte Turpin, Secy







'Bataille 2.

Comes Turpin. Sculp



Planche 42.



